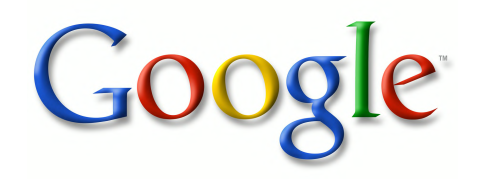
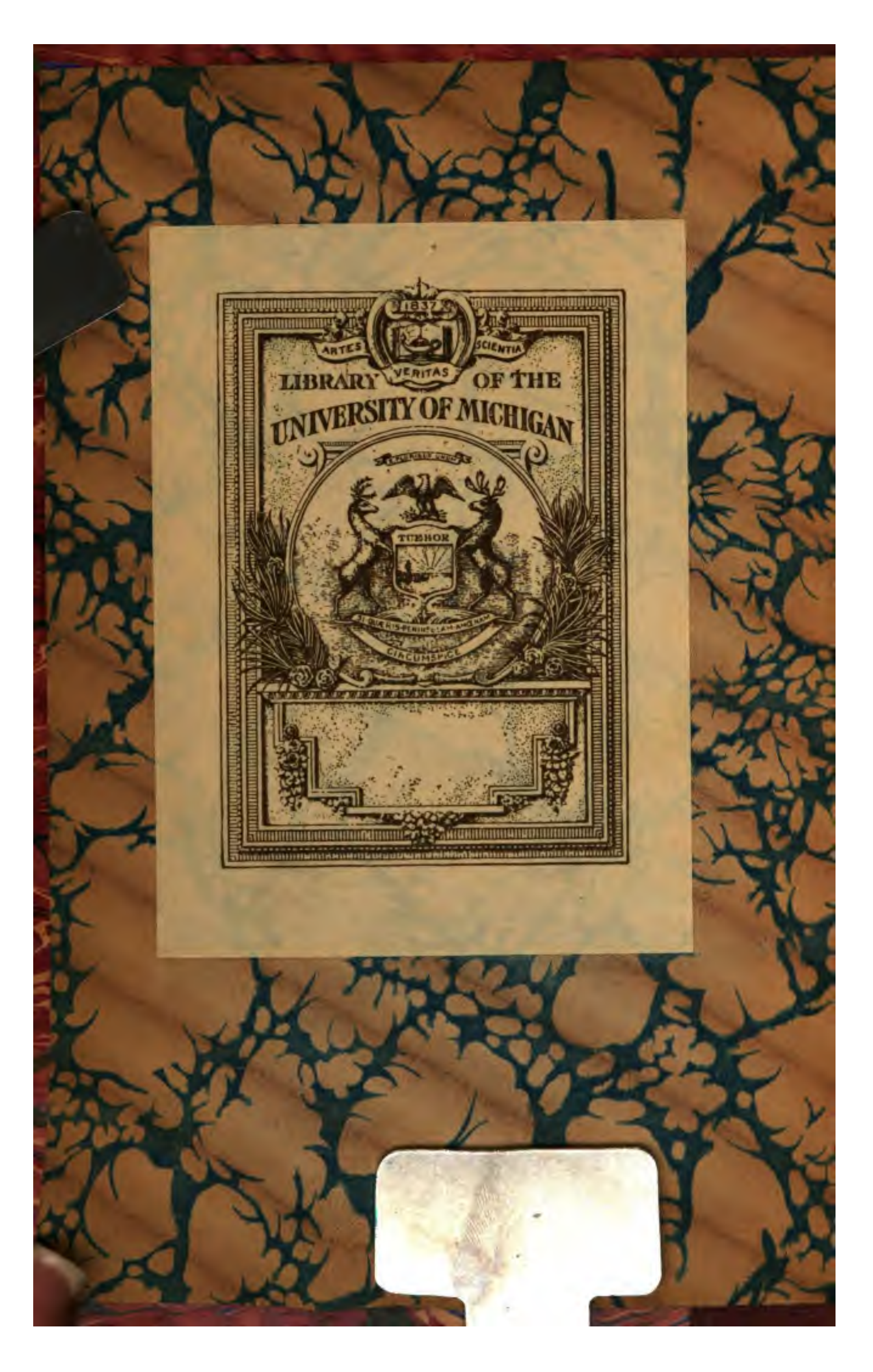
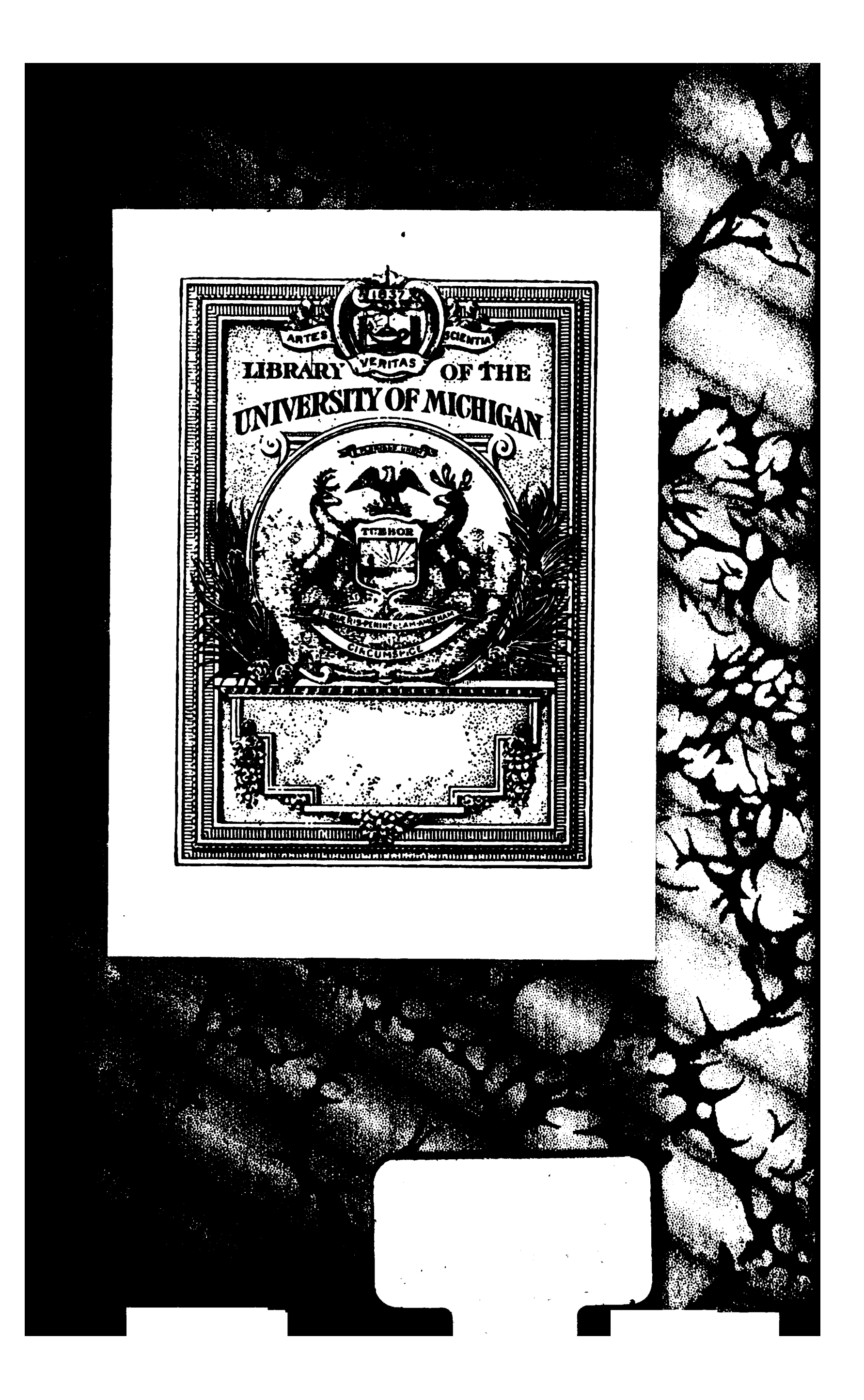




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



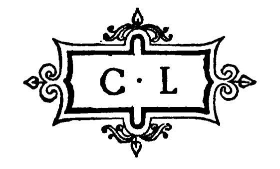

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

SOUVENIRS
D'UN
VIEUX CRITIQUE
III



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
—
1884

SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières causeries littéraires, 2e édition	1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	20 —
Le Fond de la coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La fin d'un Procès, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1 —
La Mandarine, 2e édition	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —
Souvenirs d'un Vieux Critique	3 —
Souvenirs d'un Vieux Mélomane, 2e édition	1 —
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1 —

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

SOUVENIRS

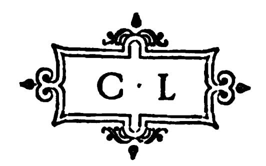
D'UN

VIEUX CRITIQUE

PAR

A. DE PONTMARTIN

TROISIÈME SÉRIE



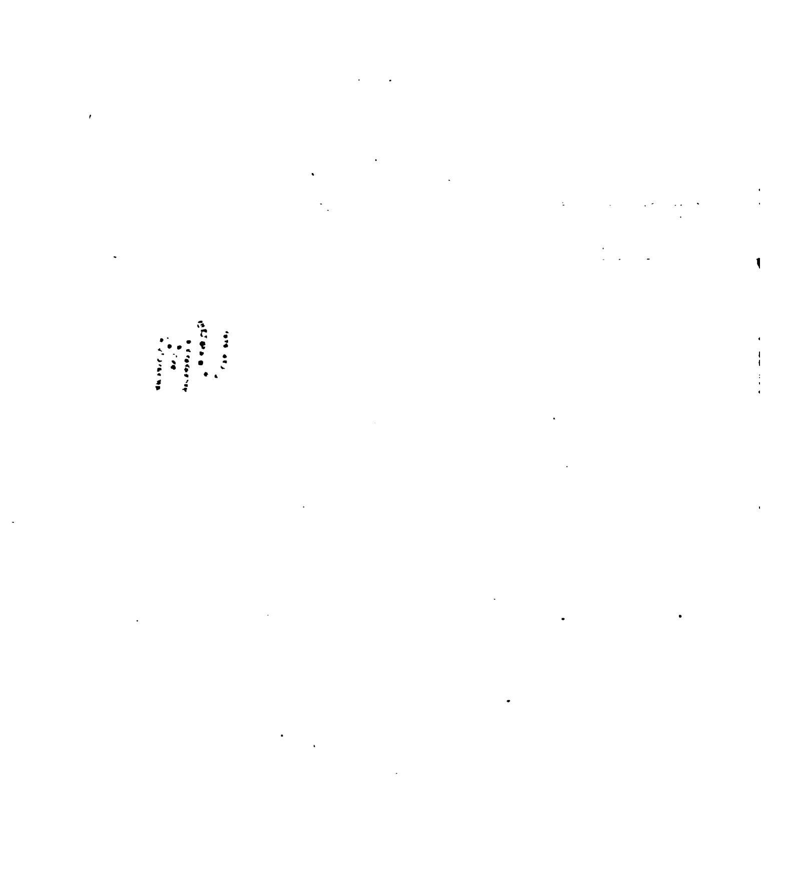
PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1883



SOUVENIRS

D'UN

VIEUX CRITIQUE

SOUVENIRS LITTÉRAIRES

par M. Maxime Du Camp.

L'amitié a ses droits et même ses privilèges. S'il a plu à M. Maxime Du Camp de dresser, dans ses *Souvenirs littéraires,* un buste à M. Louis de Cormenin, une statue à M. Louis Bouilhet et un autel à M. Gustave Flaubert, libre à lui. Il serait oiseux et désobligeant de rappeler que tous les ouvrages de M. Flaubert, hors un seul, sont à peu près illisibles ; que le dernier est le fait d'un monomane, et que, s'il a commencé par *Madame Bovary*, il a fini par *Bouvard et Pécuchet ;* que Louis Bouilhet ne fut, en somme, qu'un poète de second ordre, dont les drames odéoniens, médiocrement applaudis, n'ont pas laissé de trace, et que le nom de Louis de Corme-

nin ne survit que par le souvenir, assez fâcheux d'ailleurs, des pamphlets de son père. Enfin, il y aurait trop de mauvaise grâce à répéter que, au lieu de surfaire à ce point l'auteur de *Salammbô*, l'amitié dévouée de M. Maxime Du Camp aurait été peut-être mieux inspirée en s'abstenant de nous apprendre, — ce que nous aurions toujours ignoré, — que M. Flaubert était épileptique; ce qui suppose, même dans l'intervalle des crises, un ébranlement du système nerveux, une inquiétude préventive, un défaut d'équilibre intellectuel et physique, peu compatibles avec l'incubation et l'éclosion de grandes et belles œuvres.

Non, ce n'est pas sur ce terrain que je voudrais appeler le débat. Ce qui me semble évident, c'est que, par l'excès de ses dépenses admiratives au service de ses amis, M. Maxime Du Camp se condamnait à être, sinon enthousiaste ou même indulgent, au moins bienveillant et équitable pour d'autres gloires contemporaines, plus solidement établies. A-t-il observé cette loi de proportion et cette mesure? Franchement, je ne le crois pas.

Voici, par exemple, Lamartine. Ses torts, en politique, furent graves, et il les a cruellement expiés. Il suffit qu'il ait contribué à nous infliger le suffrage universel, pour que les esprits sérieux, positifs, peu épris de poésie, fassent retomber leurs griefs sur l'orateur incomparable et le poète immortel. Mais M. Du Camp — et je ne l'en blâme pas — est d'une école ou d'un groupe qui refuse de se laisser distraire par des

préoccupations étrangères à la littérature. Dès lors, était-il bien nécessaire de nous montrer Lamartine assoupi, dodelinant et ronflant pendant une insipide lecture, et d'ajouter : « Un de ses pieds, placé sur un tabouret, attirait mes regards et les retenait ; un soulier en cuir verni, muni d'une large pièce en veau d'Orléans, contenait ce pied déformé — que l'on m'excuse, — par un oignon monstrueux qui se soulevait comme une *gibbosité* latérale... le pied s'était couvert de *nodosités*... » Ce portrait, en pied et d'après la bosse, n'est que disgracieux. Voici qui est injuste : « J'avais de l'admiration pour le poète ; le prosateur me semblait peu remarquable, de phrase molle et de style indécis. » — Voilà comment l'admirateur passionné de l'*Éducation sentimentale* et de *la Tentation de Saint-Antoine* traite cette prose enchanteresse de *Graziella* et des *Confidences*, qui, même dans les pages hâtives du déclin, improvisées entre deux protêts, a tout à coup d'incroyables bonheurs de style, nous ouvre des horizons infinis et nous transporte dans le pays du bleu. Nous savions bien que, pendant les dernières années, Lamartine n'était plus que son propre fantôme, que, ne se sentant plus maître de sa pensée et de sa parole, il s'enfermait dans un mutisme qui ne manquait pas de grandeur. Était-il vraiment devenu *gâteux* au point de courir les magasins, d'acheter d'un coup soixante pendules, de commander trois cents paires de chaussures, et d'être suivi par un ami qui décommandait ses commandes? Nous n'avions jamais entendu parler de ce lamentable détail. S'il est vrai, pourquoi

le dire? Nous avons connu un Cham plus spirituel, plus respectueux, plus sympathique et plus aimable.

Je glisse rapidement sur Lanfrey, républicain platonique, ambitieux déçu, détracteur de Napoléon, panégyriste de Voltaire. Je l'ai peu lu, et je ne veux le connaître que par son mot inoubliable aux dépens du plus odieux et du plus funeste des usurpateurs de pouvoir et de popularité : « Dictature de l'incapacité. » — Mais Eugène Delacroix ! Malgré des défauts qui sautent aux yeux, Eugène Delacroix est le plus grand peintre d'un siècle qui compte Prudhon, Géricault, Gros, Girodet, Ingres, Decamps, Scheffer, Horace Vernet, Paul Delaroche et Henri Regnault. Est-ce lui faire sa juste mesure que d'écrire : « Sa *lourde* main a dû se fatiguer à tant dessiner... Pourquoi demeure-t-il au *second*, au *troisième* rang même ?... Je crois qu'il *ne savait pas son métier...* Son ignorance du dessin, la maladresse native de sa main, etc... » Croirait-on qu'il s'agit de l'auteur merveilleux de *Dante et Virgile*, de l'*Assassinat de l'évêque de Liège*, de la *Barque de don Juan*, des *Massacres de Scio*, du *Sardanapale* et de cent autres toiles que l'on couvrirait d'or sans les payer à leur valeur ? Et le trait final ! « Je fus au moment de lui répondre : « On vous placera entre Tiepolo et Jouvenet. » — J'ai peu pratiqué Tiepolo ; on m'assure qu'il n'est pas même la demi-lune ou la lune rousse du Titien. Mais le froid et académique Jouvenet, qui n'a d'autres qualités que la correction des lignes et une certaine grandeur de composition ! C'est comme si l'on disait : « La postérité

placera Victor Hugo entre Jean-Baptiste Rousseau et l'abbé Delille. » Si la postérité veut se passer cette fantaisie en guise de revanche des apothéoses actuelles, je ne demande pas mieux ; mais j'en doute.

En lisant ces pages, à peine mitigées par quelques hommages, je me suis demandé si M. Maxime Du Camp, étonné d'être de l'Académie, n'avait pas voulu payer sa bienvenue à l'illustre compagnie en rapetissant le moins classique de nos peintres. C'est possible ; mais alors, pourquoi retracer une scène qui eût mieux convenu à la plume d'un *irrégulier* ou d'un bohème, ce souvenir de l'Exposition universelle de 1855, où Horace Vernet dit de M. Ingres : « Il dessine comme un ramoneur... Ah ! pouah ! tous ses tableaux sont en pain de seigle... son Saint-Symphorien ressemble à un déménagement... » — où Delacroix dit de Vernet : « Ce pauvre Vernet ! il s'imagine peut-être qu'il sait peindre ! » — où Vernet dit de Delacroix : « Si ça ne fait pas pitié de voir Delacroix, qui n'est pas capable de mettre un bonhomme sur ses jambes, qui prend des pieds de vache pour des pieds de cheval, etc., etc. »

Loin de moi de contredire ce qu'un galant homme raconte *de visu et auditu!* Je me bornerai donc à exprimer ma surprise. J'ai eu bien souvent l'honneur de voir et d'entendre Horace Vernet et Eugène Delacroix, causeur délicieux. Tous deux étaient d'une circonspection extrême en parlant de leurs rivaux, de leurs confrères. Il est bien étrange que, si prudents dans l'intimité, ils se soient départis de cette réserve

dans un lieu public, sûrs que chacune de leurs malices allait avoir un écho. Des gamineries d'atelier à cette Exposition de 1855, où ces illustres artistes n'avaient plus qu'à jouir de leurs succès et de leur gloire ! Je m'incline, mais je m'étonne.

Très sévère pour Eugène Delacroix, M. Maxime Du Camp a été très dur pour Auguste Préault et pour Laurent-Jan, un des amis les plus intimes de Balzac. Assurément, la sculpture de Préault ne vaut pas celle de Mercié, de Dubois, de Chapu, ou même de Cavelier et de Pradier. Mais quiconque a fréquenté le café d'Orsay aux heures où se réunissaient Laprade, Chenavard, Émile Chauffard, Léopold de Gaillard, Hetzel, etc., ne peut oublier que Préault apportait dans ce grenier à sel son sac toujours vidé et toujours plein. Ici j'ouvre une parenthèse. Puisque M. Du Camp, de son propre aveu, ne déteste pas les anecdotes *grasses* et les plaisanteries gauloises, pourquoi ne pas citer la vraie phrase de Préault à propos de Delacroix et de M. Ingres ? — « L'un a la jaunisse, l'autre a la rougeole, » — ne signifie rien ; la peinture de M. Ingres n'est pas plus jaune que celle de Delacroix n'est rouge. Passe encore si Préault avait dit : « Celui-ci est *gris*, celui-là est ivre ! » — Voici le texte exact. Préault se promenait avec M. Mialhe, le célèbre pharmacien (remarquez la spécialité !) de la place de l'Opéra-Comique. « Mais enfin, disait M. Mialhe, m'expliquerez-vous la différence entre M. Delacroix et M. Ingres? — Oui, mon cher ami ! Ingres, c'est la constipation ; Delacroix, c'est la diarrhée. »

M. Maxime Du Camp ne calomnie pas Mérimée, lorsqu'il nous parle de son langage rabelaisien, de son cynisme extraordinaire, de ses crudités *voulues,* de la façon écœurante, nauséabonde, dont il se vautrait dans l'immondice et dans l'ordure. Mais il me paraît mal informé en ce qui touche à la répulsion que madame Sand éprouvait pour l'auteur de *Colomba*. La vraie cause est assez délicate et difficile à indiquer, à présent surtout qu'il est bien convenu que madame Sand ne doit plus apparaître que sous les traits vénérables d'une aïeule et d'une châtelaine. C'était moins de la répulsion que de la rancune. Seul parmi ses adorateurs de la chaude saison, Mérimée, au bout de deux ou trois jours, avait pris l'initiative de la rupture, et les femmes qui aiment à quitter ne peuvent souffrir qu'on les quitte.

Je relève un détail finement observé : « J'ai vu quelquefois Mérimée, nous dit M. Maxime Du Camp, en même temps que le comte de Morny. Le contraste était éclatant, et l'aisance de l'un faisait ressortir les façons empruntées de l'autre. » Je le crois bien ! A la fin du règne de Louis-Philippe, lorsque M. de Morny n'était encore qu'un charmant *dandy*, criblé de dettes, un de mes amis disait de lui : « C'est singulier ! ce Morny ! il n'a rien que d'emprunté, et il n'a rien que de naturel ! »

Dans le portrait de Mérimée, M. Maxime Du Camp trahit encore ce penchant au dénigrement et au pessimisme dont il refuse de se défaire toutes les fois qu'on ne s'appelle pas Louis de Cormenin, Louis Bouilhet ou Gustave Flaubert. Mérimée était grand, et

très bien fait dans sa grande taille ; M. Du Camp le réduit à une taille moyenne ; soit ! Mais, après avoir constaté que le haut du visage était très beau, il ajoute : « Le nez en *groin...* » En *groin !* c'est un peu raide. Est-ce parce que Mérimée, prodigieusement gourmand, aimait les truffes ? Est-ce parce que, en subissant sa conversation ordurière, on se rappelait — j'allais prononcer *rabelait* — le *Epicuri de grege porcum?* Peut-être eût-il mieux valu épargner ce *groin*, et moins chercher les circonstances atténuantes en faveur de ces abominables *Lettres à Panizzi*, affreux dépotoir d'athéisme sénile, d'outrages contre la sainteté et la faiblesse, de grossiers sarcasmes contre Pie IX. M. Maxime du Camp, depuis ses très honorables études sur l'infâme Commune, nous a été présenté comme un converti. Sa conversion serait-elle incomplète ? Et l'académicien d'aujourd'hui garderait-il encore quelque chose du garibaldien d'autrefois ?

Alfred de Musset et madame Sand ont leur place dans cette galerie de *Souvenirs*. Le dirai-je ? Lorsqu'on est, comme M. Du Camp, un homme arrivé en littérature, lorsqu'on n'est pas probablement assez humble pour douter de son importance, et que l'on n'a rien de plus neuf à écrire sur le charmant poète et sa terrible *amie*, la prétérition serait préférable. Tout a été dit sur cette passion légendaire, tout entière en imagination et en nerfs, factice jusque dans ses plus folles ardeurs, bruyante et agitée dans le vide, se débattant dans son impuissance superbe, condamnée à se servir à elle-même de pâture et de tourment, et

bientôt châtiée par toutes les alternatives de la lassitude, de la colère et de l'ennui. Musset, tel que nous l'avons connu, devait être le plus insupportable des amants. Madame Sand, telle qu'on nous l'a dépeinte, ne pouvait être que la plus irritante, la plus insaisissable, la plus dévorante, la plus énigmatique, la plus énervante des maîtresses. Au bout d'un demi-siècle, il serait temps d'en finir avec cette triste histoire qui ne fait honneur, en somme, ni à la victime ni au bourreau, en supposant qu'il y ait eu un bourreau et une victime. M. Maxime Du Camp la répète sans la rajeunir et la commente sans l'expliquer. Si du moins il avait complété l'anecdote de l'écu de cinq francs! Dans une de ses nuits extatiques de la forêt de Fontainebleau, Musset, exalté jusqu'au délire, — « voulut mettre un signe dans ce lieu que l'exacerbation de son cerveau changeait en paradis. Sous un rocher, il enfouit une pièce de cinq francs ». Huit ans après, se promenant dans la même forêt avec quelques amis, il s'orienta, découvrit le rocher et retrouva l'écu. Mais ce que M. Du Camp n'ajoute pas, c'est que le poète ramassa la pièce, la frotta soigneusement et la mit dans sa poche en disant: « J'en achèterai des cigares! »

L'odyssée du *Caprice*, passant de la rue Saint-Benoît à Saint-Pétersbourg, et rapporté de Saint-Pétersbourg au Théâtre-Français dans les bagages de madame Allan, a été racontée vingt fois. Là encore reparaît cette pointe aigrelette qui se retrouve dans maint passage de ces *Souvenirs*. « *Le Caprice*, nous dit M. Du Camp, fut mis en répétition, au grand scandale d'un acteur

nasillard de ce temps-là, oublié aujourd'hui. » — Cet acteur nasillard, ce ne peut-être que Samson ; si peu oublié, que ses *Mémoires*, publiés récemment, œuvre d'artiste et d'honnête homme, ont eu un vif succès ; Samson, si parfait dans *Bertrand et Raton*, dans *Mademoiselle de la Seiglière*, dans *la Camaraderie*, dans *une Chaîne*, dans *les Effrontés*, et dans bien d'autres comédies de l'ancien et du nouveau répertoire! — De même, à propos de sa première visite à madame Sand, presque sexagénaire, l'auteur de ces *Souvenirs* écrit : « L'entrée du salon où elle se tenait était gardée par un homme d'assez fâcheuse apparence, de visage maigre, de regard mobile, de mains douteuses. C'était un graveur délabré qu'elle traînait à sa suite et qui semblait exercer autour d'elle une surveillance inquiète. »

Ce graveur, successeur de Musset comme Louis XV fut le successeur de Pharamond, s'appelait, je crois, Manceau ou Mansot. Madame Sand fut surtout sa garde-malade. Il mourut chez elle. Elle le soigna avec un dévouement, une patience, une énergie extraordinaires. Lorsqu'il fut mort, un ami dit à l'illustre infirmière : « Voyons! il faudrait maintenant vous distraire de ces lugubres images... De quoi auriez-vous envie ? » — Réponse : « D'un bain et d'une soirée au spectacle. » — Mais n'eût-il pas mieux valu omettre cette déplaisante figure, le dernier chapitre ou l'épilogue de ce long roman où l'on voudrait voir quelques pages blanches en regard de ces cheveux blancs ?

Madame Louise Colet, née Révoil, fut, j'en conviens,

une personne plus impatientante qu'intéressante, d'un talent contestable, d'une moralité suspecte, tellement avide de bruit, qu'elle aurait volontiers brûlé dix maisons et un temple pour faire parler d'elle. Fière de sa beauté blonde, elle n'en était pas économe, et nos *loustics* l'avaient surnommée madame Collet — *peu monté.* Un soir, il y avait réception chez M. Buloz, alors commissaire du Roi près le Théâtre-Français. Madame Émile de Girardin venait de faire jouer sa *Cléopâtre,* médiocre tragédie que mademoiselle Rachel, dans un visible état de grossesse, ne put pousser au delà de la douzième représentation. J'en avais rendu compte dans la *Revue,* et, pour rester poli, j'avais dit que madame de Girardin était infiniment trop spirituelle pour réussir une tragédie ; que désormais, pour mener à bien cette œuvre difficile, il faudrait peut-être un Béotien de génie. Ce soir-là, madame Collet m'appelle d'un bout du salon à l'autre, et me dit à haute voix, de façon à être entendue de vingt personnes : « Monsieur, le Béotien de génie, le voici... c'est moi ! »

C'était bien ridicule, et le couteau offert à Alphonse Karr — dans le dos — l'était encore plus. Mais M. Maxime du Camp ne frappe-t-il pas trop fort ? — « Cette *malheureuse !* » — On ne parlerait pas autrement d'une fille de trottoir. J'aimais mieux la jolie petite anecdote que notre ami X. Marmier contait à merveille. Madame Colet obsédait Alfred de Musset de ses bruyantes tendresses. Voulant échapper à ce *crampon,* le poète simule une romanesque passion, et demande à la dame son portrait. On s'adresse à un miniatu-

riste, excellent élève de madame de Mirbel. Le portrait est *parlant*. Musset le remet à sa concierge, et lui dit : « Regardez bien ce portrait ! Toutes les fois que l'original viendra me demander, vous lui direz que je suis en Amérique, sur le lac de Côme... » Le mot est de Labiche ; mais il n'en est que meilleur, puisque Labiche est de l'Académie.

Je parle d'un portrait. Si M. Maxime du Camp, au lieu d'être un écrivain remarquable, était un portraitiste, il aurait vite perdu sa clientèle ; il ne flatte pas ses modèles. J'ai peu connu d'hommes plus séduisants que Prévost-Paradol. Trop séduisant, dirai-je ; car il faut peut-être attribuer à ses succès dans le monde le je ne sais quoi d'incomplet qui se trahit dans sa littérature et le penchant — qui lui coûta si cher, — à se détourner, à s'absorber dans la politique de salon d'abord, puis dans la politique de chancellerie, à croire qu'un diplomate ordinaire serait supérieur à un publiciste éminent, à rêver un grand rôle que M. Thiers lui eût probablement donné, si Prévost-Paradol avait su attendre un an de plus. J'ai eu, je l'avoue, quelque peine à le reconnaître dans les lignes suivantes : « L'extérieur était de mince apparence ; la tête trop longue, le buste trop long, les jambes trop courtes, petit et de démarche saccadée. » Ces détails d'extérieur sont, après tout, secondaires. Ce qui est curieux, c'est que, après l'avoir, sinon maltraité, au moins chicané en trois ou quatre pages, égratigné à fleur de peau, après lui avoir retiré d'un trait de plume ce qu'il lui accordait d'un autre, M. Maxime du Camp

ajoute en terminant : « Cette fin tragique fut sentie et déplorée par ceux qui l'avaient connu, qui l'avaient AIMÉ ; J'ÉTAIS DU NOMBRE. » — Que serait-ce, s'il l'avait haï ?

J'aurais à signaler quelques inexactitudes. M. Geffroy, le regretté sociétaire du Théâtre-Français, n'a jamais joué *Diane de Lys,* qui est de Dumas, mais *Diane* tout court, qui est d'Émile Augier. Jules Janin, pour qui M. Du Camp n'est pas tendre, et qu'il sacrifie, je ne sais pourquoi, à l'équivoque Philarète Chasles, n'est pas mort en 1875, mais le 20 juin 1874. J'avais toujours entendu dire — mais ici je n'affirme rien — que le fameux épisode des Filles de Séjan, dans *Barnave*, était de Régnier-Destourbets, auteur de *Louisa ou les Douleurs d'une fille de joie.* Mais l'erreur la plus inexplicable, sous la plume d'un homme qui a écrit dans les *Débats* et qui en fréquentait les bureaux de rédaction, est contenue dans cette phrase : « Le frère d'Édouard Bertin, Armand Bertin, *celui dont Ingres a fait un si admirable portrait.* » Comment M. Du Camp ne sait-il pas que le modèle de ce portrait célèbre n'est pas Armand Bertin, mais son père, Bertin l'aîné, comme on l'a toujours appelé, le chef de la dynastie des Bertin ?

Ce qui manque à ces *Souvenirs,* c'est le charme, le don de grâce légère et naturelle, une fleur de gaieté, de fantaisie et de bonne humeur. On devine, en les lisant, un écrivain distingué, un peu prétentieux peut-être, un peu pincé, qui, ayant passionnément aimé la littérature, lui demandant une forte dose de satisfaction

et d'orgueil, aigri d'abord, ou du moins acidulé par l'insuccès de ses vers et de ses romans, amené à se rabattre sur des genres très sérieux, très estimables, mais d'une séduction moindre, a gardé de ces premiers mécomptes si brillamment réparés par le public d'élite et par l'Académie, une secrète amertume contre des célébrités plus éclatantes, et une tendance à se renfermer dans une petite Église littéraire et à y partager l'encens avec un groupe de fidèles et d'amis. Le retour perpétuel des noms de Louis de Cormenin, de Louis Bouilhet et surtout du sempiternel Flaubert, rappelle l'innocente manie de certains personnages de Walter Scott, lesquels, à propos de tout, trouvent moyen de ramener dans la conversation l'idée, le mot ou le souvenir qu'ils affectionnent. Écrirai-je à ce sujet le mot *scie?* Assurément non! *Dada* tout au plus; et ce *dada* ne pouvait que m'être très agréable en me transportant au milieu de souvenirs dont la plupart sont aussi les miens, de personnages que j'ai connus et que je retrouve avec un plaisir mélancolique, alors même que je voudrais un peu moins d'admiration pour les uns, un peu plus de bienveillance pour les autres.

CINQUANTE ANS DE VIE LITTÉRAIRE

Par M. Mary-Lafon.

Si vous me demandiez ce que je pense de cet excellent M. Mary-Lafon après avoir lu son livre, je vous répondrais : « C'est un TREIZIÈME. » — Je m'explique.

Je dînais un jour chez une aimable douairière, qui habitait la place Royale, et qui joignait à une religion solide quelques superstitions de bonne femme. Ainsi, elle ne pouvait souffrir que l'on fût treize à table, — surtout à sa table. Ce soir-là, nous étions douze, chiffre réglementaire. On allait annoncer le dîner, lorsque arriva un cousin de la dame, que, en toute autre circonstance, elle aurait reçu à bras ouverts. Sa physionomie était sympathique, sa mise correcte, ses manières irréprochables. Eh bien, malgré tout son savoir-vivre, la maîtresse du logis l'accueillit tout juste assez cordialement pour ne pas lui donner envie de s'enfuir. Il fut placé au bas bout de la table, entre deux demoiselles à lunettes, d'un âge vénérable ; on eût dit que les domestiques devinaient et partageaient le trouble intérieur de la superstitieuse douairière ; car ce malencontreux convive

fut constamment servi le dernier, et je me souviens, entre autres, d'un délicieux salmis de pluviers aux truffes, où il n'y avait plus ni truffes ni pluviers, lorsque le plat parvint jusqu'à ce treizième.

Je ne sais comment cet imperceptible épisode m'est revenu à propos des *Cinquante ans de vie littéraire*, par M. Mary-Lafon. J'aurais mieux fait de m'humilier et de m'accuser d'un défaut de mémoire Voilà un homme de talent, d'érudition et d'esprit, mon contemporain, à peine mon aîné. Il est venu à Paris, au moment où je m'ouvrais à la lumière romantique ; j'ai dû le rencontrer bien souvent dans les allées du Luxembourg ou sous les galeries de l'Odéon ; il a été l'ami de Jules Sandeau à l'époque où je trouvais dans la maison de notre cher et éminent romancier une si charmante hospitalité. Il a mené de front, pendant près d'un demi-siècle, la poésie, le roman, le théâtre, la critique et l'histoire littéraire. Il a été couronné deux ou trois fois par l'Académie, — non pas par l'Académie de Montauban, mais par celle du palais Mazarin. Il a failli être lui-même académicien. Ses recueils de vers étaient épuisés le lendemain de la mise en vente. Ses romans ont eu un succès fou. Il a fait jouer cinq ou six pièces, qui ont réussi à souhait. Il a coudoyé Ponsard, applaudi Augier, fréquenté Harel, houspillé Taylor, persiflé Véron, toisé Laffitte, visité Casimir Delavigne, effleuré Hugo, entrevu Dumas, contemplé Béranger, respecté mademoiselle Mars, salué Talleyrand, aperçu par derrière la duchesse de Dino, consulté Angelo Maï, taquiné Janin, écouté Gus-

tave Planche, entendu Mazzini, tenu tête à Lacordaire, à Guizot, à Cousin, à Royer-Collard, à Fortoul, à Mgr l'évêque d'Orléans, à M. Thiers, à Jules Favre, à M. Rouland, à M. Villemain et à bien d'autres. Il a porté au pouvoir temporel de la Papauté un premier coup dont elle ne s'est pas relevée. Bref, associant le grave au doux, le plaisant au sévère, rival heureux des papillons et des abeilles, tour à tour sérieux, savant, léger, gai, profond, poète, conteur, philologue, historien, linguiste, auteur dramatique, publiciste, polémiste, antiquaire, il a butiné dans tous les jardins, moissonné dans tous les champs. Que de bouquets ! que de gerbes ! Et dire, — ô néant des vanités humaines ! (je ne parle que de la mienne,) — que je ne connaissais pas un de ces épis, pas une de ces fleurs !...

Voici pourtant mon excuse. M. Mary-Lafon est Méridional, et même quelque peu Gascon. Les fées prodigues l'ont doué d'une forte provision de bonne santé, de bonne humeur, de jeunesse persistante, de gaieté communicative,— sans compter une jolie figure, un regard plein de douceur, des dents blanches, des cheveux noirs à reflets bleuâtres ; en un mot, tout ce qui peut disposer un galant homme à l'optimisme, au contentement de soi-même, tout ce qui doit le justifier s'il s'exagère le sentiment de son importance, s'il oppose aux déceptions inséparables de la vie littéraire une philosophie sereine, et même une heureuse myopie. Je ne citerai qu'un exemple. M. Mary-Lafon fait jouer à l'Odéon, le 12 février 1842, un

drame en trois actes et en vers qui devait d'abord s'appeler *les Pâques de la Reine*, et qui s'intitule *le Maréchal de Montluc*. Il insiste sur les circonstances fâcheuses qui devaient faire tomber sa pièce et il ajoute : « Je croyais la pièce morte et enterrée d'avance. Sa propre force et l'énergie de ses jeunes interprètes la sauvèrent. »

Or, je lis, à cette date, dans le livre infaillible de MM. Porel et Monval : « Le 12 février, nouvel INSUCCÈS, avec *le Maréchal de Montluc*, de M. Mary-Lafon. » Et, en effet, je dois croire que la pièce disparut bien vite de l'affiche, puisque l'Odéon donnait, dès le 19, la première représentation du *Veuvage*, de madame Achille Comte, et, le 26, la première de *Cédric le Norvégien*, drame héroïque en cinq actes, du citoyen Félix Pyat.

J'espère ne pas désobliger et même ne pas trop surprendre M. Mary-Lafon, en avouant qu'il a célébré sa *cinquantaine* sans cérémonie, ou, en d'autres termes, que son livre n'a aucune valeur et probablement aucune prétention littéraire. Je me bornerai donc à discuter avec lui quelques-uns de ses jugements et de ses souvenirs.

D'abord, dois-je prendre au sérieux ses opinions, ses antipathies et ses préférences à la suite de ses premières lectures ? Je comprendrais qu'un homme célèbre, qui tient à occuper de lui le public et à nous raconter les gentillesses de son bas âge, nous déclarât qu'il préférait le jeu de boules au jeu de quilles. Mais je m'étonne qu'un écrivain, qui n'est pas le premier venu, nous dise avec sang-froid : « Le *Tartufe* réservé,

je ne trouvai pas grand plaisir à la lecture des pièces de Molière. Le fond m'en semblait faux, la trame empruntée, la plupart du temps, aux pièces latines, et le comique outré ou froid... Je lui préférais de beaucoup l'auteur du *Légataire*, et, si j'avais eu à choisir entre toutes ses autres pièces (*le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *l'École des femmes*, *le Bourgeois gentilhomme!!!* et *le Glorieux*), je me serais prononcé, sans balancer, pour le chef-d'œuvre de Destouches.» Prenons garde! Molière, qui est immortel, peut, aujourd'hui encore, continuer ses exécutions. Après avoir flagellé l'Hypocrite, l'Avare, Trissotin, Vadius, Argan, M. Jourdain, don Juan, M. Purgon, il pourrait se venger de ses détracteurs en leur infusant une légère dose de ridicule. C'est, je crois, Voltaire qui a écrit : « Ne touchez pas à Jean et à Nicolas (Racine et Boileau), cela vous porterait malheur. » — C'est peut-être pour avoir, dès le début, manqué de respect à Molière, que M. Mary-Lafon, suivant l'expression du cardinal de Retz, n'a pas rempli tout son mérite.

En revanche, si quelques-uns de nos spirituels confrères se sont égayés de sa réserve joséphiste près du lit de mademoiselle Mars, je ne suis pas de leur avis. Ils ont oublié que, en janvier 1830, M. Mary Lafon avait vingt ans, et mademoiselle Mars cinquante-deux. Elle avait conservé toute la fraîcheur de son organe, mais absolument perdu celle de son teint. Joseph serait bien moins admirable — et bien plus explicable, — s'il y avait eu la même différence entre son âge et celui de madame Putiphar.

Deux épisodes m'ont réjoui parmi ces *Souvenirs* si variés,et,en somme,assez amusants; l'un, déjà connu, mais qu'on ne saurait assez répéter, parce qu'il dessine en relief le beau,le chevaleresque caractère de M.Victor Hugo ; l'autre, inédit, qui m'a donné le plaisir de rire aux dépensd'un homme qui m'a toujours été antipathique, parce que j'ai toujours vu en lui un type de méchanceté sournoise et de mauvaise foi: M.de Cormenin.

M. Hugo reçoit une épître enthousiaste, signée Granier de Cassagnac ; il lui répond : « Vous êtes, vous, de ces sujets qui détrônent leur roi ! Venez, mes bras vous sont ouverts. » En même temps, un détestable plaisant se procure du papier à tête du ministère des affaires étrangères, et annonce à Cassagnac que le gouvernement vient de le nommer *officier* du corps diplomatique. Le jeune homme part, et arrive à Paris, léger d'argent, riche d'enthousiasme et d'espérance. Au ministère, on lui prouve qu'il a été odieusement mystifié. Il court chez M. Hugo, qui refuse d'abord de le recevoir, et qui, finalement, ému de son désespoir et de ses larmes, lui donne une lettre pour le directeur du *Vert-Vert*. Mais, ajoute M. Mary-Lafon, les grands hommes ne font rien pour rien. Après s'être assuré que le nouveau venu a du talent et de la verve, M. Hugo lui commande — cette fois pour le *Journal des Débats* — deux articles d'*éreintement* sur Alexandre Dumas, que tous, à cette époque, nous déclarions être le véritable auteur dramatique de la nouvelle école. N'y aurait-il que ce détail dans le dossier du grand poète, il suffirait à le caractériser.

L'aventure de M. de Cormenin est plus gastronomique et plus gaie. Le venimeux pamphlétaire venait d'obtenir un grand succès à l'aide d'une de ces brochures que l'esprit de parti transformait en chefs-d'œuvre. Voulant prouver sa reconnaissance aux journalistes qui l'avaient secondé, il invite Eugène Briffault à dîner et le prie d'amener un ou deux amis. Il s'adressait mal. J'ai connu cet Eugène Briffault, lequel, quoique ou parce que républicain, fut un moment — avec M. Eugène Pelletan — mon collaborateur dans la *Mode*. Il avait de l'esprit ; mais il joignait la gourmandise de d'Aigrefeuille à la gloutonnerie de Gargantua. Je crois même qu'il en est mort. M. de Cormenin, très avare des deniers publics, l'était encore plus des siens. Ce jour-là, il espérait en être quitte pour un dîner à quarante sous chez un restaurateur du Palais-Royal ; ce qui, soit dit en passant, me semble bien naïf pour un homme aussi madré. Jugez de sa détresse, lorsque Briffault, au lieu d'un ou deux convives, lui en impose cinq ou six, puis l'entraîne chez *les Frères Provençaux*, où il commande un dîner si prodigieux, que le pauvre-riche Amphitryon, désolé, furieux, affolé, finit par s'enfuir en jetant un billet de banque sur la table. L'anecdote est jolie et bien racontée.

Ce qui m'étonne, c'est que M. Mary-Lafon, qui aime sincèrement la littérature, la métamorphose si souvent en forêt de Bondy ou en champ de carottes. Se méfiant de son accent gascon, il prie Eugène de Pradel, le célèbre improvisateur, de lire à sa place *les Pâques*

de la Reine. Aussitôt, Pradel lui écrit que, s'il n'a pas dans vingt minutes une somme de cinq cents francs, il va être coffré à Sainte-Pélagie avec le précieux manuscrit. M. Mary-Lafon, *black-boulé* au Théâtre-Français, porte son drame à Harel, qui dirigeait alors la Porte-Saint-Martin. Harel l'accueille, et ajoute immédiatement : « Vous allez m'avancer mille francs, que je vous rendrai à la vingtième représentation. » — Hippolyte Bonnelier lit *les Pâques de la Reine* au comité de l'Odéon. Le lendemain, il vient raconter à l'auteur une histoire lamentable, d'où il résulte que son épouse adorée est en danger de mort, à moins d'une opération qui doit coûter trois cents francs. Mais voici qui est plus fort. Un académicien ! un illustre ! un virgilien ! M. Tissot ! « J'ai voté pour vous ; un service en vaut un autre, et je viens vous prier de me prêter quinze cents francs ! » Peu de jours après, Philarète Chasles écrit un article sur le livre couronné par l'Institut. Il le lit à M. Mary-Lafon, et lui dit : « L'article paraîtra demain ; mais à une condition : c'est que vous m'enverrez ce soir quatre cents francs. »

Ceci m'explique pourquoi M. Cousin, à qui je disais un jour que, en nommant Philarète Chasles, l'Académie ferait un choix populaire, me répondit avec cet accent solennel et cette pantomime hiérophantique dont il avait le secret :

« Non, monsieur, non ! Nous avons assez de M. Tissot pour nous emprunter cent sous au sortir de nos séances. »

En lisant ces picaresques anecdotes, j'éprouve l'im-

pression que doivent ressentir les voyageurs rentrés au logis lorsqu'ils apprennent que, sur la route où ils ont passé la veille, un assassinat a été commis. Je me demande comment j'ai pu être épargné, moi qui arrivais à Paris (comme je l'ai dit ailleurs) avec une telle confiance, de telles illusions, que, si mes confrères avaient voulu me mettre sur la paille, j'aurais pris cette paille pour un lit de lauriers. Au surplus, M. Mary-Lafon joint ici, suivant le précepte évangélique, la prudence du serpent à la simplicité de la colombe ; la prudence du serpent, car il ne s'est pas laissé rançonner une seule fois par ces écumeurs d'écritoire ; la simplicité de la colombe, car il ne peut se dissimuler que, si les Pradel, les Bonnelier, les Tissot, les Harel, les Chasles conspiraient ainsi contre sa bourse, c'est qu'ils le jugeaient à la fois assez riche pour payer sa gloire, et assez vaniteux pour être disposé à la payer.

Autre sujet de surprise. Mary-Lafon — c'est lui qui nous le dit et son livre le prouve, — a l'humeur joyeuse, la digestion facile, la physionomie souriante, un heureux penchant à voir tout en beau, même ses succès et ses ouvrages ! « Perrier, nous dit-il, — (un sociétaire du Théâtre-Français) — aimait ma gaieté, ma bonne figure, ma manière insouciante et heureuse de mener la vie. » Dans son optimisme, il ne s'aperçoit pas que son volume aurait pu se faire avec les formules suivantes : « Peu s'en est fallu... il n'a tenu qu'à un fil... j'ai manqué de bien peu... etc., etc. » — Peu s'en est fallu que la Comédie-Française ne jouât ses pièces, que mademoiselle Rachel ne se fît écrire par lui

une *Médée*, qui n'aurait pas été celle de M. Legouvé; qu'Halévy ne lui demandât un poème d'opéra; que l'Académie ne lui décernât un de ses fauteuils, etc., etc. — Que serait-ce, s'il était valétudinaire, hypocondre, grincheux, nerveux, pessimiste? A part quelques exceptions très honorables, il est bien dur, et il appuie bien fort; ce dont l'aurait dissuadé son ami Voltaire. S'il témoigne quelque sympathie pour Jules Janin, il se hâte de nous le montrer gratifiant mademoiselle Georges d'un sobriquet qui nous ferait aisément croire que cette Circé colossale avait subi la métamorphose infligée par la Circé homérique à ses adorateurs. S'il rappelle un trait de désintéressement de Gustave Planche, il s'empresse de l'exhiber manquant à tous ses devoirs de piété filiale. S'il nous raconte avec quelle magnanimité Alexandre Dumas pratiquait le pardon des offenses, il se rattrape en lui faisant jouer un rôle presque ridicule après la mort de Parseval de Grandmaison. « Monsieur Michaud, je me porte candidat au fauteuil de Parseval de Grandmaison, et vous demande votre voix. — Déjà ! répond le malin vieillard qui savait qu'on avait enterré ce jour-là son collègue. Vous êtes donc venu par le corbillard? » — Et Dumas, abasourdi, reste court, ce qui me semble bien extraordinaire ! Le mot est joli, mais il n'a pu être dit. Parseval de Grandmaison mourut en 1834, et ce n'est pas alors, entre *la Tour de Nesle* et *Angèle*, c'est en 1838, après *Caligula* et *Mademoiselle de Belle-Isle*, qu'Alexandre Dumas eut des velléités académiques.

Aussi bien, les distractions, inexactitudes ou négli-

gences abondent dans ce livre. L'auteur confond Jean Raynaud, le grave philosophe visionnaire et utopiste, avec Charles Reynaud, jeune poète qui se dévoua à la gloire de Ponsard et mourut en 1853. En parlant du docteur Véron, — homme d'esprit doublé d'un sot, alliance moins rare qu'on ne pense, — comme on parlerait du dernier des charlatans et des escrocs, il ajoute : « Scribe, du reste, l'avait admirablement peint dans l'opérateur Fontanarose, du *Philtre,* et Nourrit, avec son dos rond, la haute cravate du Directoire où il enfouissait ses écrouelles et son air important, le personnifiait à ravir. » Nourrit, l'héroïque ténor! comment M. Mary-Lafon a-t-il oublié que le rôle de Fontanarose était joué par Levasseur? Quant aux écrouelles, s'il consultait le très spirituel docteur B. de Malherbe, il saurait qu'elles n'ont jamais existé que dans la légende, et que M. Véron, en recevant ses intimes à son petit lever, avait soin de se *dépoitrailler* (pardon!) pour prouver qu'il n'avait pas eu besoin d'être *touché* par Henri V. A propos de Scribe, M. Mary-Lafon nous dit : « C'est avec *Bertrand et Raton* que Scribe entra de plein saut à la Comédie-Française. » — Erreur! avant *Bertrand et Raton,* Scribe avait fait jouer avec succès, au Théâtre-Français, *Valérie,* un des triomphes de mademoiselle Mars, et *le Mariage d'argent,* où il eut pour interprètes Firmin, Cartigny, Perrier, mesdemoiselles Mars et Despréaux (madame Allan). Il *échine* Jasmin, le coiffeur-poète agenais, et, après l'avoir traité de *faux* ouvrier, il prétend que notre cher et *noble* Reboul n'a été boulanger que pour se rendre plus

intéressant. Rien de moins exact. Reboul a exercé son état jusqu'au seuil de sa vieillesse. Serait-ce par rancune contre les *fours* que M. Mary-Lafon lui conteste sa boulangerie ?

Je pourrais multiplier ces exemples ; mais, je le répète, ce qui m'offusque le plus dans le livre d'un si aimable homme, ce sont ses duretés. Nous venons de voir de quelle façon il abîme le docteur Véron et le poète Jasmin. Sous sa plume, le baron ou Bon Taylor, que nous avions toujours regardé comme un suave *bénisseur*, devient un être insolent, tranchant et grossier, qui manque de respect à M. de Jouy ; (hélas ! j'en aurais peut-être fait autant !) Andrieux — qui eut son moment — est un affreux petit singe, vieux, à visage plissé de rides, et déclamant d'une voix aigrelette et cassée des lieux communs contre le romantisme. Menjaud, du Théâtre-Français, l'incomparable Bolingbroke, est laid, *gravé*, comme une écumoire, de petite vérole ; ce dont je ne m'étais jamais aperçu ; madame Sand — en 1832 — a une figure *mentonnée* (?), le nez des brebis du Berry et trop fort, une bouche trop grande, des yeux trop hardis... avec une gorge qu'on eût admirée à bon droit à la Maternité. (O Sténio ! ô Cœlio ! ô Lélio ! Ombres poétiques et musicales de Musset et de Chopin !) Les prétendues comédies de Scribe ne sont que de longs vaudevilles sans couplets. Samson, l'excellent acteur, l'auteur applaudi de *la Belle-Mère et Gendre*, qui, sans être un chef-d'œuvre, s'est mieux maintenue au répertoire que les pièces de M. Mary-Lafon, Samson est

comparable à une mouche qui tombe dans du lait; « sorte d'*eunuque*, qui n'avait à son actif dramatique, comme auteur, que deux rapsodies aussi vides que mal rimées ». — M. Vitet, un des esprits les plus justes, les plus délicats et les plus fins de notre époque, « est le Quinte-Curce en pâte tendre de la coterie Mérimée (?) ». — Louis Veuillot, le grand écrivain, le vaillant polémiste, dont le silence, en face des turpitudes et des ridicules de l'heure présente, est une véritable calamité, écrit « d'un style à lui personnel où il mélange agréablement, pour les oreilles soi-disant religieuses, l'argot poli du cabaret *aux* métaphores de la halle. Sa plume poissarde a craché sur un livre de M. Mary-Lafon, etc., etc., etc. Les abbés de l'*Univers* font de la FORTUNE (lisez probablement *soutane,* ce qui, en 1882, n'est pas tout à fait la même chose), une cuirasse et de leur plume un goupillon trempé dans la boue et le fiel, etc., etc. »

Voilà le défaut, ou un des défauts de ce livre. Il y a des artistes qui font *grand;* M. Mary-Lafon fait *gros ;* ses coups de griffe sont des coups de patte; sa badine est une trique; son poing est une massue; son rire a plus de trente-deux dents. Et pourtant ce volume est curieux par la quantité de noms qu'il évoque, par les réflexions qu'il suggère sur les points de départ et les arrivées. Lisez, par exemple, les lignes suivantes :

« Parmi ceux de ce temps-là, qui, d'humbles chrysalides devenus papillons, prirent ensuite tout à coup un vol inattendu, j'en retrouve un *bien petit, bien petit,* dans les lointains de ma mémoire. C'était un

jeune surnuméraire du ministère des travaux publics. Il savait peu, il brûlait de s'instruire. Je lui en facilitai les moyens en lui faisant prêter, sous ma garantie, tous les livres dont il avait besoin, à la bibliothèque Mazarine. Or l'étude lui profita... Seize années écoulées, il occupait l'hôtel de la rue de Rivoli comme ministre des finances, et de révolution en révolution.... »

Si le livre de M. Mary-Lafon avait paru deux mois plus tard, il aurait pu ajouter : « Le voilà premier ministre. » Ce surnuméraire était M. Duclerc. Surnuméraire ! Ne l'est-il pas encore ?... Oui, mais non pas sans numéraire.

Ces caprices de la fortune, de la célébrité, du succès, sont ou devraient être des leçons de philosophie. M. Mary-Lafon a un peu trop montré le bout de l'oreille. C'est un mauvais calcul, lorsque, en définitive, on n'est pas *arrivé*, de trop médire de ses contemporains. C'est avouer que nous sommes déçus, et c'est les rendre responsables de nos mécomptes.

LA CAPTIVITÉ DE MADAME

duchesse de Berry, à Blaye (1833).

JOURNAL DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

Si cet ouvrage était un livre d'histoire, — l'histoire de l'héroïque tentative et de la captivité de MADAME, duchesse de Berry, — j'hésiterais peut-être à en parler. Sans doute, le demi-siècle qui a passé sur ce douloureux épisode a changé les haines en regrets et les rancunes en tristesses. Des catastrophes effroyables ont déplacé les passions politiques, et dépaysé l'esprit de parti. Nos beaux feux de 1832, alimentés par beaucoup de bûches, ne sont plus qu'un tas de cendres, et ces cendres elles-mêmes se sont attiédies ou refroidies tandis que s'allumaient des incendies plus redoutables. Les acteurs de ce drame sont morts. Presque tous ont eu l'oubli pour second linceul, et, quant à ceux dont on se souvient, les événements ont inscrit sur leurs tombeaux des dates plus ineffaçables. N'importe! l'idée seule que telle ou telle page du récit pourrait réveiller d'anciens griefs, rouvrir de vieilles blessures, aurait suffi à faire trembler ma plume, et le fils de l'excellent docteur Ménière, qui me paraît un latiniste,

m'aurait compris et pardonné, lorsque, au lieu d'un article, je lui aurais répondu par le vers de Virgile :

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem !

Mais tout différent est ce livre si intéressant, si curieux, et si amusant ! C'est un *journal*, — le *journal* d'un honnête homme, d'un homme d'esprit, d'autant plus persuasif, que ses opinions le rapprochent de la monarchie de juillet plutôt que de l'auguste captive, et que, au milieu de ce conflit, de ce pêle-mêle de griefs, de soupçons, de colères, de récriminations, de méfiances, d'hostilités, de douleurs, d'ennuis, de représailles, de querelles courtoises ou de scènes violentes, il conserve admirablement son imperturbable neutralité médicale. Pour lui, la royale prisonnière n'est qu'une malade ; la plus aimable, la plus sympathique, la plus simple, la plus avenante, mais aussi la plus primesautière, la plus mobile, la plus nerveuse, la plus fantaisiste des malades. On devine qu'il est sous le charme, alors même qu'il est contrarié des boutades et des bourrasques; et, de son côté, la princesse, après un premier tribut payé à des préventions bien explicables, rend justice et accorde son affection à ce docteur si peu doctoral, à ce causeur spirituel, gracieux, souriant, toujours de bonne humeur, qui l'apaise, la distrait, l'égaye, met en fuite les *diables noirs*, raconte ou écoute des anecdoctes légèrement gauloises, personnifie le médecin *tant mieux*, tandis que le brave général Bugeaud fronce le sourcil, que madame de Hautefort se lamente, ou que la figure mélancolique

de M. de Brissac fait baisser le baromètre du *beau fixe* à *variable*, et de *variable* à *tempête*.

Après avoir lu ces deux volumes, — et je vous affirme que c'est une friande lecture,— je me suis demandé : premièrement, s'ils nous montrent sous un jour favorable cette bonne duchesse, si Française et si Napolitaine tout ensemble, mi-partie de Vésuve et de Gymnase, que rien ne doit nous empêcher d'honorer et d'aimer ; deux fois victime des passions politiques, — les unes qui firent trop de bruit, les autres qui ont fait trop de silence. — Je réponds hardiment : Oui. — Secondement, dans l'état actuel des esprits, dans la situation que nous ont faite les nouvelles révolutions, la République de février, l'Empire et ce régime sans nom qui affecte de s'appeler troisième République, le *journal* si sincère et si vrai du docteur Ménière est-il de nature à seconder, à raffermir, à justifier la réconciliation d'honnêtes gens, qui jadis se détestèrent ou crurent se détester ? — Oui, encore oui. Enfin, je ne veux pas oublier que j'ai l'honneur d'écrire dans la *Gazette de France*, qu'il est souvent question, dans la correspondance de M. d'Argout avec le docteur, des exagérations furieuses et des insinuations venimeuses de *la Quotidienne* et de la *Gazette* à propos de la santé de MADAME, et qu'on lit dans une lettre du général Bugeaud : « Je pense, monsieur le ministre (M. d'Argout), que, comme moi, vous êtes content de M. VEUILLOT. Il est certain que ce rédacteur a du talent et de l'esprit plus que *l'Écho* et la *Gazette* ensemble... » — Y a-t-il, oui ou non, pres-

que à chaque page du *journal* du docteur Ménière, des détails assez explicites, assez inquiétants, pour nous faire comprendre que les royalistes d'alors, encore meurtris de tant de déceptions et de malheurs, à peine sortis de la fournaise des guerres civiles, exaltés, irrités, exaspérés, affolés devant le cruel spectacle d'une nièce incarcérée par un oncle, n'aient pu se défendre des pressentiments les plus tragiques et des prédictions les plus sinistres ? — Oui, cent fois oui. Dès lors, je n'éprouve plus le moindre embarras ; je cesse de me reprocher l'extrême plaisir que j'ai pris à cette lecture, et il me semble que, à tous les points de vue, mieux vaut parler de ce livre qu'essayer de le taire.

Plus j'avance dans la vie, — hélas ! on appelle cela *avancer !* — plus je réussis à me convaincre que l'héroïsme n'est pas un état permanent, le fond d'un caractère, comme l'ambition, l'avarice, la luxure ou la vanité, que c'est un fait accidentel, une crise aiguë, quelque chose comme le choc d'une âme bien trempée avec une circonstance extraordinaire. On ne naît pas héros ou héroïne, comme on naît brun ou blond, sanguin ou nerveux. On a une saison, une journée, une heure d'héroïsme ; après quoi, l'on rentre dans ses habitudes et son naturel. L'erreur commune est de s'emparer, dans la vie d'un personnage historique, de ce moment d'éclat qui efface tout le reste, d'en faire l'ensemble de la physionomie et de la figure ; si bien que, lorsque le dieu ou la déesse descend de son Olympe ou de son piédestal pour redevenir un

simple mortel ou une simple mortelle, nous sommes tentés de nous plaindre d'une déception comparable à une faillite. On dirait une grosse somme d'admiration que nous aurions mal placée, et que nous perdrions, capital et intérêts. Qu'est-ce donc, quand une passion personnelle ou politique, un énorme enjeu de parti, après avoir exagéré l'illusion, envenime le mécompte ?

J'avais besoin de cette précaution oratoire, avant d'oser avouer que, selon moi, la duchesse de Berry ne fut une héroïne que par occasion, qu'elle n'était pas faite pour ce rôle incommode, qu'elle n'en dut le simulacre et l'auréole qu'à des épisodes étranges, romanesques, dramatiques, terribles, combinés avec la phraséologie plus terrible encore des imitateurs de Chateaubriand et des courtisans de l'exil. Italienne de naissance, d'éducation et d'instinct, — peut-être de cette riante Italie de l'Arioste et de Métastase, où une beauté à la mode disait après avoir lu un long roman français : « Voilà bien des embarras pour une affaire qui s'arrange, chez nous, dans une matinée ! » — elle devient Française, à dix-sept ans, par son mariage, sans trop savoir à quoi l'engage ce changement de patrie, sans être acclimatée à l'atmosphère de cette nouvelle cour où la note grave domine, où passent des nuages de tristesse, où reparaît le cérémonial d'ancien régime, hérissé de toutes les servitudes de l'étiquette. C'est une fleur d'Ichia ou de Castellamare, transplantée sur les bords de la Seine, sous le ciel grisâtre de Paris, dans ce château des Tuileries que les révolutions ont peuplé

de fantômes avant d'en faire un spectre. Dans cette famille royale qui l'accueille comme sa fille d'adoption et l'espérance de ses futures destinées, elle représente l'avenir, la jeunesse, la joie, le sourire, le rayon, l'aurore, comme la sublime duchesse d'Angoulême personnifie le passé, la majesté, la sainteté, la tradition, l'immortelle mélancolie d'une âme qui a l'air de vivre sur les marches d'un trône, mais qui n'existe que par et pour les souvenirs du Temple et les visions du ciel. Le contraste s'accentue. De charmantes femmes, d'élégantes patriciennes, se groupent autour de Marie-Caroline, que l'on peut, sans flatterie, appeler une jolie laide. Son époux, brusque et bon, se prête d'autant plus volontiers à ses goûts de plaisir, qu'il en prend sa part et que peut-être il accorde beaucoup afin de se faire pardonner quelque chose. On danse, on s'amuse, on se promène, on court les théâtres, on protège les artistes, on visite les ateliers, on achète des tableaux, on se risque au bal de l'Opéra, et la jeune princesse n'est jamais plus heureuse que quand elle peut se souvenir qu'elle est jeune et oublier qu'elle est princesse. Le poignard de Louvel interrompt cette courte et brillante phase. La voilà, cette femme que Platon aurait surnommée, comme ses poètes, une créature légère, ailée, aérienne, — un papillon ou une abeille, — la voilà en pleine tragédie, veuve à vingt et un ans, sacrée par la nuit funèbre du 13 février où elle fut admirable de passion, de désespoir et de pardon; enveloppée, j'allais dire ensevelie dans de longs voiles de deuil, auxquels s'ajoutent la rhétorique chevale-

resque et sentimentale de ce temps-là, la noble prose de Chateaubriand, les élégies de nos poètes, les articles larmoyants des journaux royalistes ; tout un programme qui la condamne désormais à cesser d'être naturelle et simple pour être sublime en permanence, et lui impose à perpétuité une seconde vocation, antipathique à sa vocation primitive.

Survient la naissance du duc de Bordeaux, où la princesse déploie des merveilles de courage, de sang-froid, de gaieté, de présence d'esprit et d'*à-propos*. Nouveau déluge de phrases, de dithyrambes, de prose et de vers fleurdelisés. En avant, les réminiscences historiques, la gousse d'ail et le vin de Jurançon ! C'en est fait, et il n'y a plus à s'en dédire. Le pacte est encore plus définitif, le lien plus étroit entre cette jeune mère et la spécialité d'héroïsme à jet continu, qu'elle doit finir par trouver excessivement gênante, et qui ne figurait pas dans son contrat de mariage. On lui crée un rôle artificiel ; on l'élève à un diapason qu'elle ne pourra pas soutenir. On la rive à un veuvage et à une maternité dont elle accepte les grandeurs, mais non pas les esclavages, et qui ne l'obligent pas à enfermer sa jeunesse dans un berceau et dans un tombeau. En effet, au bout de deux ou trois ans, la vraie nature reparaît à travers les draperies factices. Les amusements recommencent, les distractions surabondent ; la princesse donne son nom au plus charmant des théâtres ; elle monte en *omnibus* avant le public ; elle répand partout le mouvement et la vie ; ce n'est plus une héroïne ; c'est une fée, dont

la baguette anime, enrichit, égaye, embellit tout ce qu'elle touche. La plage de Dieppe chante ses louanges mieux, mille fois mieux que le chœur des courtisans. Elle aime le plaisir, mais elle veut que chacun de ses plaisirs soit une grâce ou un bienfait. Elle crée une mine d'or sous le sable des côtes normandes ; elle apaise les rancunes politiques, et panse les blessures des *grognards* de la grande Armée. Elle popularise le nom de Bourbon, exposé à tant d'ingratitudes. Le *Petit Château*, ainsi qu'on appelle son délicieux état-major, renouvelle les mœurs élégantes, les galanteries exquises de la cour d'Anne d'Autriche, et offre aux romanciers des modèles dont Balzac abusera plus tard. Je vois là notre aimable duchesse dans son véritable élément, et non pas sur l'espèce de Sinaï où l'ont hissée les écrivains à panaches blancs, prodigues de pastiches de Bossuet, — entre Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette, entre Valentine de Milan et la veuve du Malabar.

Mais la Révolution de Juillet ? L'épisode du *Carlo-Alberto ?* La romanesque aventure de 1832 ? Ici, je suis un peu plus embarrassé ; il y a, dans cette aventure, son prologue et son épilogue, des énigmes qui ne seront jamais bien clairement expliquées. Pourtant, l'histoire conjecturale ne nous est pas interdite. D'abord, souvenons-nous que, pendant les deux ou trois premières années de la monarchie de 1830, les royalistes, tout en la prenant au tragique, refusaient de la prendre au sérieux. On en parlait comme d'un mauvais rêve dont le réveil ne se ferait pas attendre ;

on en plaisantait comme d'un château de cartes sur lequel il suffirait de souffler pour l'anéantir. On se promettait, à brève échéance, la débâcle du *juste-milieu ;* en douter semblait un brevet de tiédeur, et on soupçonnait de la moins désirer ceux qui en paraissaient moins sûrs. Ajoutons, pour être exact, que les premiers tressaillements de cette fragile Royauté, les émeutes incessantes, le procès des ministres, le sac de l'Archevêché et de Saint-Germain l'Auxerrois, le choléra, l'agonie de Casimir Perier, le malaise universel, le mécontentement des provinces, les embarras de la politique étrangère, la baisse des fonds publics, la crise de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, semblaient vraiment menacer d'une mort prochaine ce gouvernement malade, qui ne devait mourir que guéri. On eût dit un vol de corbeaux planant sur un trône provisoire. Est-ce tout ? Pas encore. Dans leurs palais, les princes entendent quelquefois la vérité ; en exil, jamais. On a pu se faire un point d'honneur d'avertir leur puissance ; on se fait un devoir de flatter leur adversité. La princesse était entourée de têtes chaudes, d'intrépides officiers, rongeant le frein de leur oisiveté et caressant d'une main fébrile la dragonne de leur épée brisée en 1830. Elle avait dans son cortège des femmes romanesques, nourries de la lecture de Walter Scott, pressées d'ajouter un chapitre aux prouesses jacobites de Diana Vernon, d'Alice Lee et de Flora Mac-Ivor. (Voir le Tome X des *Mémoires d'outre-tombe.*) L'aventure (le mot est encore de Chateaubriand) lui fut présentée

ou se présenta tout naturellement à ses yeux comme une page de roman, une évocation des âges chevaleresques où l'on mourait pour son Roi... et où l'on vivait pour sa dame. L'affaire fut résolue, improvisée, organisée comme une partie de plaisir, avec un tel entrain et une telle confiance, que la bonne et vaillante duchesse, dépossédée de la France, lui offrait, en guise de don de joyeux retour, la rive gauche du Rhin, de même qu'un voyageur, revenant des pays lointains, rapporterait à ses enfants des mandarines et des ananas. Elle se croyait si sûre du succès, qu'elle avait, dit-on, fait retenir une loge à l'Opéra, pour une représentation de *Robert le Diable* ou de *la Sylphide*. C'était un retour de l'île d'Elbe, enjolivé de grâces féminines, avec un personnel moins soldatesque et un dénouement moins tragique.

Hâtons-nous de redevenir sérieux pour rappeler que, une fois engagée, la duchesse de Berry, malgré l'évidence, malgré les éloquents et sages conseils de Chateaubriand et de Berryer, fugitive, traquée par la police, ne consentit pas à lâcher prise, et se regarda comme d'autant plus obligée d'aller en avant qu'elle n'avait plus que des périls et des sacrifices à partager avec ses serviteurs et ses amis. Il y eut là, redisons-le bien haut, une page héroïque, mais d'un héroïsme fortuit et imprévu, l'acceptation courageuse d'un article du cahier des charges qui n'avait pas figuré dans le programme; après quoi, nous la retrouvons, dans le *Journal* du docteur Ménière, subissant les conséquences de son équipée, rendue à son na-

turel ; le contraire d'une *poseuse*, mais non pas d'une *charmeuse;* car le spirituel docteur, en dépit de ses prédilections orléanistes, quoiqu'il remarque le léger strabisme qui déparait cette vive et originale figure, n'échappe pas aux séductions de cette captive, qui, lasse ou désabusée de son rôle, reprenant possession d'elle-même, redevient telle que le bon Dieu l'avait faite ; bonne femme, sans apprêt, sans morgue, le cœur sur la main, facile aux distractions, amoureuse de liberté, d'espace et de soleil, préférant le grand air aux grands airs ; un oiseau en cage plutôt qu'une princesse en prison ; amusante, touchante, souvent pathétique, dans ses alternatives de gaieté et de colère, de sourires et de gémissements, de nerfs agacés et de belle humeur ; fille d'Ève des pieds à la tête, avec des curiosités d'enfant, des variations de girouette ; plus de goût peut-être pour le fruit défendu que de haltes sous l'arbre de science ; offrant ce bizarre contraste, que les gâteries ne l'ont pas gâtée, et que les malheurs ne l'ont pas abattue ; relevant de Désaugiers bien plus que de Lamartine ; capable d'interrompre par un sanglot une facétie de Potier, et de couper par un éclat de rire les phrases majestueuses des Conny, des Marchangy et des Nettement.

Quelle variété dans ces tableaux ! Quoi de plus piquant que ces récits, de plus ressemblant que ces portraits ? L'excellent docteur Deneux, l'accoucheur royaliste, un type admirable de fidélité et de dévouement, possède toutes les vertus ; mais il est trop

élégiaque, trop sombre, trop pleurnicheur; il porte son royalisme en écharpe; il ennuie la duchesse, qui, d'ailleurs, le sait par cœur. Ses anecdotes sont trop chirurgicales ; c'est de la plaisanterie au forceps. Parlez-moi du docteur Ménière ! Il est jeune, bien tourné, contradicteur avec tact, causeur avec esprit, confident avec mesure. Il a les qualités d'un calmant sans en avoir la fadeur ; on le brusque, on le querelle, on l'envoie à tous les diables ; mais on le rappelle, et, au fond, on le préfère. Voici, en présence, et sans trop se déchirer, les volontaires de prison et les farouches geôliers. Madame de Hautefort chante bien ; mais son humeur est plus âpre et ses rancunes plus tenaces que celles de la duchesse. M. de Brissac est le modèle accompli du gentilhomme, du grand seigneur, du chevalier français; mais il ne peut triompher d'une mélancolie communicative. Saluons — tardivement, mais franchement, — cet honnête et vaillant général Bugeaud, que nous traitions alors d'héritier d'Hudson Lowe. C'eût été dommage d'achever de vieillir et de mourir sans rendre pleine justice à cet illustre homme de guerre, que la postérité indemnise de nos injures et de nos sarcasmes ; dont le généreux patriotisme put s'abuser, mais ne se refroidit jamais; dont la gloire est inséparable de nos victoires dans cette malheureuse Algérie, livrée aujourd'hui aux habits noirs, aux griffes d'avoués et aux serviettes d'avocats. Son seul tort fut un excès de zèle, un luxe de dévouement à la monarchie nouvelle, qui l'amena à accepter une corvée comme un devoir et lui fit oublier qu'un soldat

peut déposer son épée pour conduire une charrue, — *ense et aratro,* — mais non pas pour tenir un trousseau de clefs. A part ce brin d'ortie perdu dans une touffe de palmes africaines, quelle bonne aubaine, de reconstituer, d'après le témoignage du docteur Ménière, cette physionomie martiale, Paul-Émile croisé de Cincinnatus, — telle que nous l'avait déjà montrée le comte Henri d'Ideville dans son remarquable ouvrage : *Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits !* — Le bon sens, l'esprit de famille, le mépris de la fausse gloire, l'infaillible instinct des vrais intérêts de la France, la haine de ces tribuns, de ces bavards, de ces charlatans, de ces faux patriotes, tels qu'Armand Carrel, qui, sous prétexte de sauvegarder l'honneur national et la liberté mécontente, n'hésitaient pas à lancer le pays dans tous les hasards, voilà les principaux traits de ce caractère, qui s'améliorait en vieillissant, comme les bons vins. Cette réparation rétrospective et *réconciliante* doit-elle s'étendre et s'élever jusqu'au roi Louis-Philippe ? Oui, si l'on s'en rapporte à sa conversation avec le docteur Ménière, qui a été un des *clous* de ce livre si piquant ; elle m'a rappelé le mot de M. Thiers à un nouveau député, arrivant de sa province pour faire de l'opposition dynastique : « Méfiez-vous de l'embrasure ! » — C'était, à ce qu'il paraît, l'embrasure d'une fenêtre des Tuileries, où le monarque constitutionnel avait l'habitude d'attirer et de cantonner les débutants dans la carrière parlementaire, et où il déployait, pour les séduire, ses

prodigieuses facultés d'*enjôleur*. Singulière rencontre ! La seule fois que j'ai eu l'honneur, non pas de causer avec M. Thiers, mais d'absorber, à moi tout seul, un de ses prestigieux monologues, il me raconta, lui aussi, que, dans tout cet épisode de l'infâme trahison de Deutz, de l'arrestation de MADAME, duchesse de Berry, et de sa captivité, il n'avait pas été le maître d'agir à sa guise ; qu'il avait eu la main forcée par la majorité de la Chambre, que cette majorité le menaçait de passer à l'ennemi, c'est-à-dire à la République, si on prolongeait la guerre civile en ménageant la nièce de la Reine, et qu'enfin les députés de la Vendée et de la Bretagne s'étaient montrés si furieux, si violents, qu'il avait failli leur répondre à coups de poing. C'était en 1867. M. Thiers venait d'entrer dans sa 71e année. Il avait, ce jour-là, un gros rhume, une douillette de soie puce, et un air ratatiné, qui n'ôtait rien à la vivacité de son langage. L'idée de ce pugilat représentatif, de ce ministre boxant avec une vingtaine de députés, me donna, je l'avoue, une forte envie de rire, et j'eus tant de peine à la réprimer que je n'eus pas le temps d'être persuadé.

Ce qui est plus vrai, ce qui me ramène à mon texte, c'est que la prison de Blaye n'était pas tout à fait un cachot ou une oubliette du moyen âge ; c'est que les geôliers ne négligeaient rien pour adoucir les rigueurs de cette captivité. Tandis que nos journaux se bordaient de noir, faisaient retentir le bruit des verrous et prodiguaient des phrases de mélodrame, on se disputait souvent, mais on s'amusait quelquefois

dans la citadelle de Blaye, et jusque dans l'appartement de la duchesse. La chère était excellente; la fidélité royaliste se traduisait en bourriches, en truffes du Périgord, en pâtés de foies gras, en paniers de château-margaux. On chantait au piano les romances à la mode, *le Klephte* et *Jeune fille aux yeux noirs!* Et quel était le chanteur le plus mélodieux dans ce groupe de jeunes officiers? Le lieutenant de Saint-Arnaud, alors aide de camp du général Bugeaud, le futur héros de l'Alma, l'homme qui a le mieux prouvé la vérité du proverbe : « Tout est bien qui finit bien ! »

Mais ce qui est encore plus vrai, c'est que, pendant toute cette phase préventive, la santé de MADAME était déplorable, et justifiait toutes nos craintes. Ouvrez, au hasard, le premier volume de ce *journal* du docteur. Il est plein de bulletins alarmants, effrayants, surtout quand on songe que le père et la mère de la duchesse de Berry étaient morts poitrinaires. Lorsqu'on lit ces mots qui reviennent presque à chaque page : « Mauvaise nuit ; fièvre continue ; toux incessante ; amaigrissement inquiétant ; ma malade a perdu le sommeil et l'appétit, etc., etc. » — On se dit que le gouvernement jouait gros jeu, et que nous n'avions pas tellement tort de mettre un crêpe à nos articles.

Je signalerai, pour une prochaine édition, trois petites inexactitudes. A la page 180 du premier volume, M. d'Argout dit à MM. Orfila et Ménière (30 mars 1833) : « Nous avons encore le temps d'entendre le grand air de mademoiselle Sontag dans le second acte de

la Donna del Lago. » A cette date, il y avait deux ans que mademoiselle Sontag, devenue comtesse de Rossi, ne chantait plus à Paris.

Au second volume, pages 451 et suivantes, le docteur Deneux, dans les environs de Terracine, est arrêté et dépouillé par les élèves de Fra Diavolo. Il se trouverait sans ressources, si notre ambassadeur près le Saint-Siège, M. LE COMTE DE LA FERRONNAYS, ne venait à son aide et ne réparait ce désastre. — M. de la Ferronnays n'était plus et ne pouvait plus être ambassadeur sous le gouvernement de Juillet.

Enfin, page 460, — le 10 septembre 1833, le docteur Ménière rencontra à Venise M. de Chateaubriand. — « M. de Chateaubriand, dit-il, est un vieillard usé, fatigué, exténué. Son œil exprime un abattement physique, non moins qu'un découragement moral, dont la profondeur se révèle dans toute sa physionomie. » — Il me semble que ce portrait est un peu trop poussé au noir, ou du moins un peu prématuré. M. de Chateaubriand, alors âgé de soixante-quatre ans, avait encore quinze ans à vivre. Il revenait de Prague ; il avait bravement supporté les fatigues et les émotions de ce pèlerinage. Ses *Mémoires* ne contiennent rien de plus vivant, de plus saisissant, de plus pittoresque, — j'allais dire de plus *jeune* que les pages où il raconte ses entrevues avec le roi Charles X, ses dialogues avec le duc de Bordeaux et Louise de France, ses impressions en présence de cet incomparable ensemble de majesté, de grandeur, de résignation, de vertu, de tristesse, de vétusté et de désuétude. Il y représentait

la jeunesse, et il était venu plaider pour elle. L'année précédente, il avait été, lui aussi, prisonnier du *juste-milieu,* et nous disions alors, avec lui, ce que nous répéterions aujourd'hui, si la captive de Blaye était encore en ce monde :

« — Madame, votre fils est mon Roi ! »

M. BARBEY D'AUREVILLY [1]

Je commence par un aveu bien humiliant ; il me manque un sens : le sens Barbey d'Aurevilly. Je vois, j'entends bon nombre de mes confrères, jeunes, brillants, superbes, spirituels, remarquables, remarqués, saluer M. Barbey d'Aurevilly comme un ancêtre, le qualifier de grand écrivain, affirmer que, dans cent ans, on lira avec délices *la Vieille Maîtresse* et *les Diaboliques*. Évidemment, c'est moi qui ai tort, de même que les aveugles ont tort de ne pas voir et les sourds de ne pas ouïr. Mais il existe un petit détail, très secondaire, j'en conviens, que je tiendrais à effleurer avant de vous parler d'*une Histoire sans nom,* le dernier roman du *grand écrivain.*

Chez M. Barbey d'Aurevilly, ce n'est pas seulement le critique incomparable, le romancier inimitable, le prosateur ineffable, que l'on porte aux nues. C'est le dernier féodal (*sic*), le défenseur du trône et de l'autel (*sic*), le dernier survivant des races chevaleresques, le gentilhomme bardé de fer et de bronze, le

1. *Une Histoire sans nom.*

chouan indomptable, condamné par le malheur des temps à rester littéraire au lieu d'être héroïque ; enfin et surtout, le légitimiste *ultra*, le don Quichotte de la légitimité (*sic*).

La figure est admirable ; le portrait est-il ressemblant ? Voyons. Depuis trente-trois ans, depuis un essai malheureux dans *l'Opinion publique*, M. Barbey d'Aurevilly n'a jamais écrit, que je sache, dans un seul journal légitimiste. Ses journaux ont été *le Pays*, dont l'ardent bonapartisme est légendaire, et *le Constitutionnel*, honorable organe d'une bourgeoisie dont je ne veux pas médire, mais où on chercherait vainement un chevalier armé de toutes pièces, et qui voudrait bien se tenir aussi loin des Croisades que de la Commune. Entre temps, M. Barbey d'Aurevilly, de concert avec M. Granier de Cassagnac, créa ou tenta de créer *le Réveil*, feuille d'avant-garde et de réaction, où il eut pour collaborateurs le docteur Véron, — un singulier preux, n'est-ce pas ? — un des frères Escudier, qui n'avaient jamais passé pour chevaleresques, et M. Vivier, l'amuseur attitré de Napoléon III. Plus récemment, M. Barbey d'Aurevilly a spécialement choisi le *Gil Blas*, qui a eu la primeur de l'*Histoire sans nom*, et qui annonce à grand bruit un nouveau roman de M. Zola. *Le Gil Blas* est aujourd'hui le journal de M. Barbey, comme *la République française* est le journal de M. Gambetta, comme *le XIX*e *Siècle* est le journal de M. About, comme *le Moniteur* est le journal de M. Dalloz. *Le Gil Blas !* quelle arène pour un tournoi du moyen âge ! Quel champ de bataille

pour une mêlée de paladins ! Loin de moi l'envie de rechercher ses antécédents, ses premiers moyens de succès, ses différends avec la justice ! Je me contente de son titre, et je me borne à rappeler, avec Sainte-Beuve, que, dans l'ordre des sentiments et des caractères, Gil Blas est exactement le contraire de don Quichotte. Tout répond à cet ensemble. Il y a cinq ou six semaines, M. Barbey d'Aurevilly publiait, dans son cher *Gil Blas*, un article à sensation sur Monsieur le comte de Chambord, article tel que ne l'écriraient pas, je l'avoue, les citoyens Ranc, Lockroy ou Vacquerie, mais tel que l'écriraient encore moins les vrais légitimistes.

Maintenant, si nous passons de la vie littéraire à la vie active, — véritable cadre de l'héroïsme, — je demande humblement à quelle occasion s'est déployé l'oriflamme de M. Barbey d'Aurevilly, dans quelle circonstance il a extrait de son armoire à glace ses gantelets, son heaume, ses cuissards, son écu et sa cuirasse. Né en 1808, il avait vingt-quatre ans lors de la prise d'armes vendéenne. Vingt-quatre ans ! le bel âge pour chevaucher, guerroyer, se dévouer aux grandes et saintes causes ! L'a-t-on vu au château de la Pénissière? Plus tard, s'est-il battu à côté de Lamoricière et de Pimodan ? A-t-il figuré parmi les victimes de Castelfidardo, parmi les héros de Mentana? Il est justement fier de sa vieillesse herculéenne, de son torse marmoréen, de ses biceps athlétiques, ou plutôt de son éternelle jeunesse. Mais, alors, il faudrait être conséquent. En 1870, MM. de Coriolis, Du Lac, de

Bouillé, étaient plus vieux que lui, et n'avaient jamais posé en athlètes. L'a-t-on aperçu sous le drapeau de Charette, de Ducros ou de Chanzy, à Champigny, à Buzenval, à Coulmiers, à Patay ? Même à notre époque d'aplatissement dont il nous offre, d'après ses admirateurs, l'absolu contraste, la littérature, la poésie, ont eu leurs guerriers ; Paul de Molènes il y a trente ans, Paul Déroulède aujourd'hui, et bien d'autres. M. Barbey d'Aurevilly est-il de ceux-là ? Il y a, dans les charmants *Contes en prose*, de François Coppée, une bien jolie histoire, *Mon ami Meurtrier*. Cet ami Meurtrier, homme de plume et de bureau, rapporte de ses jours de congé des récits encore plus effrayants que son nom. Il a tout cassé, tout brisé, tout pulvérisé. Dans une rixe de canotiers, chacun de ses coups de poing a jeté à l'eau ou roulé dans le sable un de ses adversaires. Dans les baraques de toile, il a *tombé* l'Homme-Canon en personne. Attaqué par un rôdeur de nuit, il lui a fendu le crâne avec son pouce passé dans l'anneau de sa clef. Puis, un beau soir d'été, Coppée, dans une de ses flâneries parisiennes qui l'ont si bien inspiré, aperçoit, à travers une fenêtre entr'ouverte, le farouche Meurtrier sucrant la tasse de thé de sa bonne vieille mère, et promenant son carlin. Assurément, ce carlin et ce sucre n'ont rien de commun avec le terrible lion de la rue Rousselet. Mais, si je suis bien informé, les plus triomphantes campagnes de M. Barbey d'Aurevilly ont pour théâtres les cafés de la rive gauche où il abasourdit ses bénévoles auditoires à l'aide de ses étourdissants para-

doxes, de ses fusées que j'appellerai éblouissantes, si l'on me permet de remarquer que les fusées font partie essentielle des feux d'artifice. Plus heureux que le sot dont parle Boileau, M. Barbey trouve des gens d'esprit qui l'admirent. Prenons garde pourtant! A notre âge, — car M. Barbey d'Aurevilly est à peine mon aîné, — il est bon d'être admiré ; mais il faut surtout songer à être pris au sérieux ; sans quoi, les malins se demandent s'il n'y a pas un peu de gasconnade dans l'admiration qu'on réclame et un peu de bouffonnerie dans l'admiration qu'on exprime.

Ceci m'amène à dire un mot du costume. Il me suffira de copier un texte authentique. Autrement, on croirait que j'invente, et, s'il y a une caricature, je dois en décliner la responsabilité.

« Petite tenue : Une redingote longue à collet de velours noir, avec des revers larges. Elle est serrée à la taille et bombée à la poitrine ; si bombée, qu'on croirait deviner un corset là où les ancêtres du *preux* écrivain (on y tient) portaient une cotte de mailles. Pantalon gris-perle avec une large bande de satin vert. Cravate en satin cerise. La manchette épaisse, lourde, et repliée sur le bras. Gants clairs, couturés de noir. Chapeau à bords larges, planté de côté.

» Grande tenue : Pantalon noir collant, à bande de satin noir. Gilet très évasé en velours bleu de ciel. Parements de l'habit en velours noir. Cravate de satin blanc, bordée d'une dentelle d'or ; une autre dentelle d'or aux manchettes de la chemise. Quant aux boutons de cette chemise simulant le diamant, ils sont si

gros que L. G. me disait un jour : « Mon cher, ils sont » si gros... si gros..., que, même en strass, ce serait » une fortune ! »

N'oublions pas que le jeune premier, ainsi accoutré, a, d'après Vapereau, soixante-quatorze ans, et que, s'il conservait quelques velléités de galanterie, Alphonse Karr lui dirait : « Qui mal *est teint*, trop embrasse ! »

On ajoute : « Tout autre serait ridicule en cet accoutrement. Lui est superbe. » En est-on bien sûr ? ce qui serait grotesque à vingt-cinq ans, peut-il être superbe à la fin du quinzième lustre ? Bien des fois, j'ai aperçu, rue du Bac, M. Barbey d'Aurevilly dans un de ses costumes excentriques. Les passants se retournaient avec un sourire et un haussement d'épaules que les gamins du boulevard auraient traduits, le mardi-gras, en un cri plus réaliste qu'admiratif :

Je vais en peu de mots vous expliquer la chose ;
Strass, dentelles, velours, satin,... c'est de la pose !

Aborderai-je une question plus grave ? Parlerai-je de ma douloureuse surprise, chaque fois que je vois un catholique sincère, ardent, convaincu, réclamer comme sien un écrivain dont les doctrines absolutistes ont été sans cesse compromises par des œuvres d'imagination, telles que *la Vieille maîtresse* et *les Diaboliques* ? De deux choses l'une ; ou la religion est une antique jonglerie, un auguste mensonge ; et alors ses détracteurs ont raison, ses persécuteurs n'ont pas tort,

et nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous ranger sous le drapeau de la libre pensée, entre M. Jules Ferry et M. Paul Bert; ou il n'existe rien de plus sacré, de plus étroitement lié aux destinées de l'âme humaine; et alors, elle doit repousser de toutes ses forces cet étrange défenseur, obstiné, dans ses romans, à grossir tellement la part du Diable qu'il n'en reste pas pour le bon Dieu. Je n'ai lu, dans ma vie, que deux feuilletons dramatiques de M. Barbey d'Aurevilly. Dans l'un, à propos d'une reprise du *Mariage de Figaro*, il ne paraissait préoccupé que des jambes de l'actrice chargée du rôle de Chérubin, et il discutait ces jambes avec un luxe de détails où Joseph de Maistre aurait refusé de reconnaître son élève. Dans l'autre, il répétait dix-sept fois, en toutes lettres et avec tous ses dérivés, le mot dont notre pauvre grand Molière a abusé, et qui lui porta malheur. J'en ai eu assez, et le public aussi.

J'arrive à l'*Histoire sans nom*. La préface est un peu longue, mais elle n'était pas inutile.

Ce livre m'a rappelé une anecdote d'Auguste Préault, que M. Maxime Du Camp a si durement traité. Un Marseillais pur sang entre chez un de ses compatriotes, nommé Pascal, sculpteur de talent et naturalisé Parisien. Il lui dit avec le pur accent de la Canebière : « Bonjour, monsieur Pascal ! Ah ! je vous y prends !... vous autres *esculteurs*, vous êtes tous des polissons!... Vous faites une Vénus !... — Mais non, monsieur, répond d'un ton bourru l'artiste agacé ; vous voyez bien que c'est un capucin ! — Ah ! oui, c'est un capucin ! Ce n'est pas une Vénus, c'est un capucin... un

capucin bien remarquable... si beau, si beau, si beau, que mon erreur est excusable ! »

Le capucin de M. Barbey d'Aurevilly justifierait encore mieux la bévue du brave Marseillais ; car

Ce capucin dont la morale est relâchée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

et ici je passe d'une anecdote à une conjecture.

Cette *Histoire sans nom* se rattache aux dernières années qui précédèrent la révolution française. Je suppose que, à cette époque, — vers 1784, — la liberté de la presse eût existé, et qu'un précurseur de M. Sarcey — la bête noire, nous dit-on, de M. Barbey d'Aurevilly — eût, tous les matins, dans un journal précurseur du *XIXe Siècle*, l'habitude de *manger* du prêtre et du moine. Quelle aubaine !

« — On nous écrit de X... : Un capucin éloquent, la Père Riculf, était venu prêcher le carême dans le village de R... Jeune encore, doué d'une belle prestance et d'une énergique figure que faisait valoir sa robe monacale, il avait sans cesse à la bouche les menaces de l'enfer, avec tous les accessoires de flammes éternelles, de fourches et de chaudières propres à épouvanter son naïf auditoire. Suivant l'usage, il avait reçu l'hospitalité dans le château voisin, habité par madame la baronne de Ferjol, noble et austère veuve qui, depuis la mort de son mari, le beau capitaine baron de Ferjol, vivait seule avec sa fille Lasthénie et une vieille servante, Agathe Thousard. Que s'est-il passé

pendant cette sainte quarantaine, dans cette sombre demeure, entre ces épaisses murailles qui gardent les sinistres secrets de la féodalité ? Tout ce qu'on sait, c'est que le Père Riculf a disparu le samedi saint, sans prêcher son sermon du jour de Pâques et que, huit mois après, la baronne de Ferjol, qui est Normande, a brusquement emmené en Normandie sa fille, dont le trop visible état de grossesse commençait à soulever les plus fâcheux commentaires. »

Car voilà, réduit à sa plus simple expression, le roman de M. Barbey d'Aurevilly; une proie pour les Sarcey de 1784, offerte aux lecteurs du *Gil Blas* par le plus fougueux antagoniste des Sarcey de 1882. Quand je dis *roman*, je me trompe; c'est plutôt un cauchemar, et ce qui me le fait croire, c'est que l'auteur lui-même, en maint endroit, semble avoir rêvé. Ainsi, il écrit dès les premières lignes : « Au pied des CÉVENNES, dans une petite bourgade du FOREZ, un capucin prêchait entre vêpres et complies. » — Je suis un bien pauvre géographe ; mais je constate, un atlas à la main, que le Forez (département de la Loire), est séparé des Cévennes par les départements du Puy-de Dôme, de la Corrèze, du Cantal, du Lot, de l'Aveyron et de la Lozère. Ailleurs, je lis (page 85) : « De tous les hommes qui *ont besoin* d'un large théâtre pour déployer des talents, et même du génie, le médecin est celui qui peut *le mieux s'en passer*. » — Mais, s'il peut s'en passer, c'est qu'il n'en a pas besoin. Au surplus, ce qui tient du cauchemar plutôt que du roman, c'est le sujet même. Vous pensez bien que la

blanche, innocente et pure Lasthénie n'est pas coupable. Sa grossesse quasi virginale est inconsciente. Sa mère ignorait qu'elle fût somnambule ; ce qui, dans cette maison solitaire, chez ces deux femmes rivées, pour ainsi dire, l'une à l'autre et vivant d'une même vie, me semble bien extraordinaire ! C'est dans un de ces accès de somnambulisme que cet abominable père Riculf la rencontre, une nuit, sur le palier de l'escalier, et consomme son crime. Or le moindre *frater* de village dirait à M. Barbey d'Aurevilly que cette donnée est impossible, que Lasthénie, en se réveillant... mais je ne veux pas que la contagion de l'exemple me fasse écrire des sottises. N'étant pas protégé, comme l'auteur d'*une Histoire sans nom*, par les sommités du parti hyper-catholique, je dois m'observer avec beaucoup plus de soin. J'aime mieux d'ailleurs élever la question, et faire remarquer à M. Barbey d'Aurevilly, qui jadis (sous l'Empire) *éreinta* M. Victor Hugo, que son livre, plus encore que *Notre-Dame de Paris*, est un hymne païen à la Fatalité ; et cela est si vrai, que lui-même écrit, à tous moments, au lieu de la Providence, le Destin avec majuscules ; car il a pour les majuscules — ces échasses du style — la même passion que le bon Roselly de Lorgues.

Lorsque, dans l'épilogue, le père Augustin, supérieur de la Trappe — un saint moine, celui-là ! — dit à madame de Ferjol : « Votre fille était innocente ; l'Ange invisible, que Dieu a mis à nos côtés, l'Ange Gardien de sa vie a pu toujours rester aux siens, et la regarder de ses yeux purs et immortels, » — madame de Ferjol,

qui, par parenthèse, meurt peu chrétiennement dans l'impénitence finale (toujours la fatalité, *Ananké*), aurait le droit de lui répondre : « Quel est ce galimatias ? Vous me la baillez belle, avec votre Ange Gardien et vos majuscules ! où était-il, cet Ange Gardien de la fille mal gardée, pendant la nuit fatale qui a tué Lasthénie, et dont le souvenir me voue à la damnation éternelle ? »

Décidément, quoique Bellini soit bien démodé, je préfère sa *Somnambule* à celle de M. Barbey d'Aurevilly.

— Mais, me direz-vous, l'analyse ? — Quelle analyse ? — Du roman ? — Eh bien, le voilà, le roman ; un capucin qui abuse de l'innocence et du sommeil d'une jeune fille, avec cette circonstance aggravante qu'il reçoit l'hospitalité chez la mère de sa malheureuse victime. Il n'y a pas plus d'action que cela, et, à ce point de vue comme à beaucoup d'autres, M. Barbey d'Aurevilly, naguère malmené par M. Zola, a de quoi désarmer le courroux du Maître, qui, comme on sait, interdit à ses disciples l'action, l'invention et l'esprit. Leur querelle n'était sans doute qu'un malentendu ; ou bien c'est que le *Gil Blas*, leur journal, les aura réconciliés.

On a eu le courage de prononcer, en l'honneur de M. Barbey d'Aurevilly, le mot de *grand écrivain*, comme qui dirait Chateaubriand, Lamennais, Cousin, Renan, Montalembert, Saint-Victor ou Taine. Voyons ! Ne parlons pas des inadvertances ; de madame de Ferjol, très maigre à la page 27, et possédant, page 29,

un buste de matrone, c'est-à-dire, j'imagine, plantureux et opulent. Quelques citations vont me suffire :

« Il y avait quelque chose de trop impérieux... dans cette masse de cheveux noirs, largement empâtés de blanc sur des tempes qu'ILS rendaient plus austères et presque cruelles et qui semblaient, ces *impitoyables blancheurs,* avoir *eu des griffes* pour s'accrocher et rester là obstinément sur ces résistantes *épaisseurs* d'ébène. »

« Et encore, le sang, on peut l'aspirer en suçant fortement la blessure ; mais les sentiments gardés trop longtemps au dedans de nous semblent s'y *coaguler,* et on ne les *fait* plus *recouler* (ne lisez pas roucouler) même en les aspirant par la blessure *qu'on a faite.* »

« Cette maison *qui* ressemblait à quelque énorme *chouette* ou à quelque immense chauve-souris, abattue et tombée, les ailes étendues, au bas de ces montagnes *contre lesquelles* elle était adossée, et *qui* n'en était séparée *que* par un jardin, coupé, à moitié de sa largeur, d'un lavoir *dont* la couleur d'ardoise réfléchissait la cime des monts dans sa transparence *bleue ;* oui, une pareille maison avait dû ajouter son reflet aux autres ombres *d'où* émergeait le front immaculé de Lasthénie. »

Ouf !! Et nous n'en sommes encore qu'à la page 45 ! Continuons :

« La nuit qui tombait *fonçait* d'une nuance plus sombre ou *pointait* d'étoiles *l'orbe bleu* qu'elles avaient sur la tête, et, s'il y avait lune, cette lune, qu'on ne

voyait pas, éclairait d'une pâle lueur lactée la pauvre *lucarne du ciel,* par laquelle le regard, en *montant,* pouvait *s'attester qu'il y en avait un* (??) »

Si c'est une gageure, elle est gagnée; si c'est du style, je vais, comme disait Odry, me promener aux Champs-Élysées. Poursuivons :

« Nous mettrons *l'épaisseur de la sensation* de son pays entre elle et nous. »

« Lui manquait-il à cette suave Lasthénie, adorable *quelques jours,* le sentiment de la maternité, qui est la *racine* de toute femme; car les femmes, même violées, aiment leurs enfants morts et les pleurent. »

Un sentiment qui est une racine ! Et la racine d'une femme ! Est-ce parce que nul, mieux que le tendre Racine, n'a su peindre les délicatesses et les subtilités de sentiment dans les âmes féminines ?

« Pour elle, la farouche janséniste, qui avait, hélas ! plus de foi en la justice de Dieu qu'en sa miséricorde, c'était la rigoureuse justice de Dieu qui avait rompu sur son GENOU la taille de cette pauvre voûtée... »

Le genou de la justice de Dieu ! Miséricorde !

« La femme qui avait aimé, l'être qui, depuis quinze ans, cherchait à se rasseoir et à s'éteindre, mais qui brûlait et *fumait* encore... »

Une baronne féodale qui *fume !* en 1784 ! Encore une concession à la démocratie ! Continuons...

Non, ne continuons pas ! Dans notre anarchie littéraire, — parallèle à l'anarchie sociale, politique et morale, — nous en arrivons à ne plus savoir la langue française; petit malheur, puisque, grâce à la Répu-

blique, il n'y aura bientôt plus de France ! Ce qui domine cet imperceptible épisode, ce qui m'afflige le plus, c'est de voir un septuagénaire, un vieillard, catholique à tous crins, contre-révolutionnaire excessif, huit ans après *les Diaboliques,* dont l'édition fut détruite par autorité de justice, raconter complaisamment comment un capucin, quelques années avant la Révolution, mit à mal une jeune fille noble ; si bien que la première idée qui nous vient à l'esprit est celle-ci : « Mais alors les hommes de 93, ancêtres des hommes de 1882, ont mérité des statues pour avoir, en dignes bienfaiteurs de l'humanité, *laïcisé* la France, adoré la déesse Raison, fermé les couvents et les églises, dispersé les religieuses, les prêtres et les moines, et même un peu guillotiné ces affreux gredins, capables de forfaits aussi noirs ! Ce qui me consterne, c'est de penser que des catholiques *pour de vrai* — que je pourrais nommer — n'en persisteront pas moins à choyer, à fêter un écrivain dont chaque ouvrage doit être une réjouissance pour nos plus dangereux ennemis.

Je demande à finir par un fait personnel, qui expliquera peut-être pourquoi j'ai mis dans ces pages plus d'amertume qu'il ne conviendrait à un homme désabusé de tout et résigné à tout.

Il y a deux ou trois ans, j'avais cru devoir faire quelques réserves à propos de la troisième *Étape d'une conversion*, de notre cher saint Paul Féval. Mon article, à ce qu'il paraît, fit scandale dans le Landernau des outranciers de l'encensoir, et un de mes amis

m'écrivit : « Tu l'as échappé belle ! on a failli lancer contre toi Barbey d'Aurevilly. »

J'en eus le frisson pendant vingt-quatre heures. Ainsi, dans ce débat qui, Dieu merci ! ne menaçait en rien le dogme et la discipline, c'est M. Barbey d'Aurevilly qui eût représenté l'orthodoxie, et moi l'hérésie. Il aurait été l'inquisiteur, et moi le gibier *d'autodafé.* L'auteur d'*une Vieille Maîtresse,* des *Diaboliques* et d'*une Histoire sans nom,* m'aurait excommunié ; et moi, j'aurais fait amende honorable, pieds nus, la corde au cou, et un gros cierge à la main.

Francisque, en souriant, à ce spectacle assiste...
Franchement, c'est trop drôle !... hélas ! non, c'est bien triste !

VILLEMAIN

La Tribune moderne. — Seconde partie. — Ouvrage posthume

Il y a près de douze ans, lorsque j'essayai de rendre un dernier hommage à la mémoire de M. Villemain, j'ajoutai que la littérature devait pleurer un des plus illustres lettrés de notre siècle, mais que nous ne pouvions pas le plaindre. Il mourait, le 8 mai 1870, le jour de cet illusoire plébiscite dont le succès devenait un péril de plus, le jour où la Grèce, qu'il avait si souvent saluée comme le berceau de la liberté, de la poésie et de l'éloquence, n'avait plus à lui envoyer d'autre poème que les effroyables prouesses des brigands de Marathon. Déjà, à cette date, il aurait eu le chagrin de voir la patrie de Lascaris déshonorer par des crimes ses glorieux souvenirs, — et les institutions libérales, beau rêve de sa jeunesse, s'abandonner à tous les caprices ou adopter toutes les servitudes du suffrage populaire, gouverné par les préfets. Mais enfin, des héros antiques que la dureté des temps métamorphose en bandits modernes, ce n'est que la différence du mieux au pire. Des libertés constitutionnelles que la fan-

taisie des révolutions change en césarisme démocratique, ce n'était que la distance du moins au plus. Qu'aurais-je écrit, si j'avais pu prévoir qu'il eût suffi à M. Villemain de vivre un an de plus, pour souffrir tout ce que nous avons souffert ? Horreur ! ce n'étaient plus les brigands de Marathon qui tachaient de sang les patriotiques images de Thémistocle et de Miltiade. C'étaient des Français — non, des scélérats, — qui choisissaient, pour les immoler à leur abominable rage, les plus pures, les plus nobles, les plus saintes victimes. Les monuments contre lesquels s'acharnaient les incendiaires, s'appelaient non pas l'Acropole ou le Parthénon, mais le Louvre, les Tuileries et l'héroïque Colonne, chantée par Victor Hugo, faite du bronze de nos ennemis vaincus, et renversée sous les yeux de nos ennemis vainqueurs. La Liberté n'avait plus à choisir entre les brusqueries d'un coup d'État et les chimères d'une réconciliation *in extremis* avec l'Empire. Elle était frappée au cœur, blessée au front, saignée au flanc, bafouée, meurtrie, salie, traînée dans le ruisseau des orgies populacières, par ces misérables qui semblent avoir pris pour mission de réhabiliter le despotisme d'en haut par la tyrannie d'en bas. Ce n'était plus la Grèce, c'était la France mutilée, qui avait à gémir de l'invasion des Barbares et du déchirement de ses frontières. Philippe, Alexandre, Mahomet, se nommaient, à notre .choix, Guillaume, Bismarck, de Moltke, Manteuffel, ou Delescluze, Félix Pyat, Raoul Rigault ; nous n'avions pas même Démosthène pour couvrir ces désastres de son

éloquence, ou lancer l'anàthème à ces barbaries ! Comme nous tous, avec plus de droit que nous tous, M. Villemain se serait écrié : « J'ai trop vécu ! »

Ceux qui ont personnellement connu l'éminent auteur des *Souvenirs contemporains* et de *la Tribune moderne,* souriront peut-être, si je le compare à une fée. Et pourtant, son seul nom est pour moi une baguette magique, qui réveille les échos, qui ressuscite les figures, qui ravive les illusions d'un demi-siècle. C'est comme un essaim d'abeilles, s'envolant du mont Hymète, s'arrêtant un moment dans les jardins de Tusculum ou de Tibur, et venant faire son miel entre la Sorbonne et le palais de l'Institut. Il rattache aux années que j'ai traversées celles que je ne connais que par ouï-dire, aux vicissitudes que j'ai subies, celles dont il fut le témoin ému, ingénieux, éloquent. Je retrouve en lui la transition vivante entre le siècle de Voltaire, qu'il goûta si bien, sans trop se griser de ses philtres, qu'il étudia si finement, auquel il emprunta son esprit en se méfiant de ses doctrines, et l'époque déjà lointaine que l'on peut appeler crépusculaire ; car il était permis de la prendre pour une aurore, et, malheureusement, elle fut le crépuscule qui précède la nuit. M. Villemain n'a pas été un homme de génie ; mais il a plus fait peut-être pour la littérature que les hommes de génie qui s'isolent volontiers dans le rayonnement de leur œuvre et l'égoïsme de leur orgueil. Contemporain, à ses débuts, du déclin et de la chute de l'Empire, la Restauration

le revendique comme sien ; non pas la Restauration de 1815, dont il n'approuva pas les violences inévitables et les trop explicables représailles, mais celle de 1814, qui fut la vraie, que la France tout entière salua comme une délivrance, et qui s'accordait admirablement avec les idées, les goûts, les sentiments, l'éducation, les amitiés, les préférences politiques du jeune et déjà célèbre écrivain. Il a pu la contrarier dans tel ou tel épisode de notre histoire parlementaire, prendre parti pour les *Débats* contre *la Quotidienne*, pour Royer-Collard contre M. de Villèle, regretter M. Decazes, harceler la Droite ou l'extrême Droite, la Congrégation ou les jésuites, de ces jolies épigrammes dont on ne sait pas si elles piquent ou caressent, si elles sont un chatouillement ou une égratignure. Au fond, il appartenait à cette monarchie traditionnelle et tempérée, parce que c'était le régime où il pouvait le mieux développer ses facultés brillantes, rattacher le présent au passé, renouer les traditions du grand siècle, rester littéraire sans se désintéresser tout à fait de la politique. Elle faisait assez de bruit pour fixer l'attention des vives intelligences, pas assez pour effrayer ou paralyser les intelligences délicates.

La littérature de ce moment unique se personnifiait, selon moi, en M. Villemain mieux qu'en tout autre. Remarquez, en effet, qu'il fallait à cette tâche de réconciliation un pur *classique,* nourri de la moelle des lions, préparé à son rôle par d'admirables études, qui fût en même temps doué d'un coup d'œil assez sûr,

de qualités assez souples, assez *compréhensives*, pour deviner que l'on devait faire de fréquentes visites au grand siècle, mais non pas s'y enfermer. Une des originalités de M. Villemain, que l'on a accusé parfois de n'être pas original, aura été d'offrir l'expression la plus complète, la plus parfaite, de l'helléniste accompli, du latiniste incomparable, du traducteur exquis de Cicéron, jouant *Philoctète* dans la langue de Sophocle ; écolier si précoce, qu'il suppléait souvent son professeur Luce de Lancival, et que, ces jours-là, la classe était mieux faite ; — en un mot, le type absolu de l'homme qui, s'il avait été médiocre, se serait strictement tenu à Homère, à Aristote, à Virgile, à Boileau, — et d'avoir été le premier à butiner dans les littératures étrangères, d'avoir fait de sa brillante rhétorique le jardin d'acclimatation des beautés de Shakspeare, de Milton, de Walter Scott, de Byron et de Gœthe, qu'il appelait pourtant, avec une étonnante sagacité, *génie plus alexandrin qu'homérique.* — Ce fut encore un des bienfaits de cette Royauté séculaire, qui donna à ses adversaires tant de liberté et tant d'esprit, sauf à s'en servir contre elle, que, avec ou sans jeu de mots, elle délia les langues. Elle leva les scellés posés par la police impériale sur le livre de l'*Allemagne*, de madame de Staël. Elle faisait tomber les barrières ; elle supprimait les ombrageuses douanes qui arrêtaient et confisquaient à la frontière les ouvrages suspects, comme le sucre et le café. Elle abrogeait le blocus continental des idées et des livres. En outre, par cela même que ses racines

plongeaient dans le passé et que ces racines étaient celles de la France, elle rendait à la circulation littéraire des éléments d'intérêt, de curiosité et de succès, tour à tour mis à l'écart par les philosophiques dédains du dernier siècle, le sanglant chaos de la Révolution et les éblouissements de l'épopée légendaire. A tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté elle rappela qu'il y avait eu quelque chose avant 89, et, de ce *quelque chose* au riche trésor du moyen âge, à l'immense reliquaire de nos souvenirs, de nos gloires, de nos poésies, de nos grandeurs d'autrefois, la transition était toute naturelle. Ainsi, d'une part, on n'était plus forcé, pour avoir du talent, d'écrire sur du papier estampillé par un chambellan ; de l'autre, les poumons longtemps comprimés s'accoutumaient à un air plus respirable, les regards à un horizon plus vaste. Enfin, toute une source d'inspirations, nouvelles à force d'être anciennes, antiques sans être surannées, jaillissait sous le sceptre fleurdelisé, qui, pareil à la verge d'Aaron, se couvrait de feuillages et de fleurs.

Autant de pacifiques conquêtes, autant de *renouveau*, autant de sujets d'études et de séductions intelligentes, offertes à l'esprit si ouvert, si avisé, si éveillé et si aiguisé du jeune Villemain. Pour nous, encore une fois, que de souvenirs ! Dès le collège, nos professeurs nous le proposaient comme modèle, en nous disant que l'avenir était à lui, qu'il possédait toutes les aptitudes, qu'il pourrait être, à son choix, Quintilien ou Salluste, Rollin ou Junius, Montesquieu ou Fontenelle, Addison ou Sheridan. Un peu plus tard,

quelle joie quand nous pouvions obtenir un billet de tribune pour une séance de réception à l'Académie française, et que nous l'entendions, Benjamin de l'illustre Compagnie, répondre à des récipiendaires de vingt-cinq ans plus âgés que lui ! On s'habituait si vite à sa spirituelle laideur, qu'elle semblait une grâce ou une malice de plus. Sa pantomime, sa physionomie mobile, le pli de ses lèvres, le mouvement de ses épaules inégales, complétaient l'effet de sa parole doucement incisive, de sa voix mordante et caressante tout ensemble. Nul ne sut mettre plus d'esprit dans un geste, plus de finesse dans une réticence. On ne savait pas toujours si son compliment allait tourner en épigramme ou son sarcasme en compliment. Il assouplissait si excellemment toutes les parties du discours, qu'il forçait l'ironie à être aussi polie qu'une révérence, et l'éloge d'être aussi piquant qu'une critique. Il y avait constamment une poignée de sel dans son eau bénite et son velours était de qualité si supérieure qu'on était ravi qu'il eût des griffes, pour les velouter. L'écrivain, chez lui, l'orateur, l'historien, le maître, a pu avoir des égaux ou même des supérieurs; l'Académicien est resté sans rival.

Il n'avait pas l'âge d'être député, à peine électeur, quand il fut élu par l'Académie, et nul n'y trouvait à redire. Tout au plus aurait-on pu remarquer qu'il était superflu de le nommer, puisque les palmes vertes avaient été déposées dans son berceau par la bonne fée dont je parlais tout à l'heure. Sur son chemin, pour lui ouvrir la voie et lui souhaiter la bien-

venue, quel cortège! le prince de Talleyrand l'encourage d'un sourire. A ses côtés, voici la sirène, la charmeuse, la duchesse de Dino, « alors à peine âgée de vingt ans, par sa beauté, le charme impérieux de sa physionomie, le feu du Midi mêlé en elle à la grâce altière du Nord, l'éclat inexprimable de ses yeux, la perfection de ses traits aquilins, la dignité de son front encadré de si beaux cheveux noirs, naturellement destinée à faire les honneurs d'un palais, à embellir une fête ». — Dans ce groupe d'élite, je vois aussi l'aimable comte Louis de Narbonne, dont M. Villemain sera plus tard le brillant biographe. On croirait qu'il en a le pressentiment; car il s'établit, dès l'abord, entre le séduisant gentilhomme et le jeune lauréat d'Académie, un lien de sympathie qui pourrait presque s'expliquer par les contrastes ; l'esprit sert de trait d'union. M. de Narbonne en a beaucoup, et il enseigne à M. Villemain, qui en a davantage, comment cet esprit doublé de tant de savoir, peut encore gagner quelque chose au contact d'une société qui n'existera bientôt plus qu'en souvenir ; comment il peut acquérir en légèreté et en élégance sans cesser d'être solide, et comment il lui sied d'oublier le collège pour être plus sûr de plaire dans les salons. C'est peut-être grâce à ces leçons si délicatement données et si agréablement reçues, que Villemain, qui ne pouvait pas et ne voulait pas continuer Voltaire, n'a pas recommencé Voiture.

Que dire de ce merveilleux *Cours de littérature*, qui fut une des gloires de la Restauration, et qui fit

de notre vénérable Sorbonne un rendez-vous plus accrédité que le Bois de Boulogne, le Jardin des Tuileries et le boulevard des Italiens? Là, sur des bancs qui n'étaient pas tendres, au milieu d'une jeunesse enthousiaste, se rencontraient le député et le pair de France, le savant et le journaliste, l'artiste et le poète, le séminariste et le grand seigneur, le dilettante et le gourmet de bel esprit, l'invalide et le néophyte des sciences et des lettres, Philaminte et Célimène, la dixième Muse et la quatrième Grâce. J'y voyais bien madame Potasse et mademoiselle Pastel, deux femmes à lunettes, ainsi nommées, l'une parce qu'elle fréquentait les cours de chimie, l'autre parce qu'elle avait au Musée du Louvre son chevalet et sa double échelle ; mais j'y voyais aussi les beautés à la mode, les patriciennes exquises, dont l'influence fit partie de ce fugitif essai de Renaissance aristocratique, chevaleresque et monarchique. Autour de la chaire se pressaient tous ceux qui, ayant un nom, voulaient le soutenir, ou qui, n'en ayant pas, voulaient le faire ; tous ceux qui allaient être ou qui ont failli être célèbres ; le duc de Broglie, — l'ancien, — y coudoyait le duc de Noailles ; Théodore Jouffroy s'asseyait côte à côte avec Sainte-Beuve ; les rédacteurs du *Globe*, du *Journal des Débats*, de la *Revue Française*, préludaient à leurs destinées plus ou moins brillantes ; ils venaient apprendre à parler en écoutant. Vitet, Saint-Marc Girardin, Nisard, Cuvillier-Fleury, Duvergier de Hauranne, Dubois, Louis de Carné, Montalembert, Larcy, Alfred de Falloux, Alfred de Musset, Damiron,

Silvestre de Sacy, l'Académie de l'avenir, un vaillant état-major de lieutenants prêts à passer capitaines ou de capitaines destinés à devenir généraux ! Chateaubriand y fit une apparition mémorable, où une éclatante ovation lui persuada un moment qu'on ne perdait rien, étant illustre, à être populaire.

C'est à travers cette foule prompte à tout comprendre, heureuse de tout applaudir, dans cet air chargé d'une sorte d'électricité intellectuelle et libérale, que le maître arrivait jusqu'à sa chaire. Sa mise négligée n'avait rien des coquetteries charmantes qui allaient émouvoir, amuser, intéresser, instruire son auditoire. L'enchanteur, sûr de se rattraper sur les oreilles, dédaignait de plaire aux yeux. Il me semble que je le vois encore, une liasse de livres ou de papiers sous le bras, le dos voûté, la tête penchée sur une épaule, le scintillement du regard voilé sous le renflement des paupières, le pli des lèvres s'essayant au sourire comme un arc qui va lancer des flèches, le tout avec un petit air de *Sainte-Nitouche* qui ne présageait rien de bon pour les idée communes, les ignorants, les pédants et les imbéciles. Il s'asseyait, il parlait, et aussitôt le charme opérait ; l'orateur et l'auditoire étaient unis par un fil magnétique. Ici, j'emprunte quelques lignes à un des survivants de cette bienheureuse époque : « Sa voix, par une incroyable flexibilité d'organe, une étonnante variété d'inflexions, donnait une valeur prodigieuse, non seulement à toutes ses paroles, mais à tous ses silences. Quelle ingénio-

sité ! quelle souplesse ! Quel art caché sous ce naturel ! Quelle justesse de demi-teintes et de nuances ! Le miroitement des idées se jouait à travers les ténuités du langage. Les allusions, les épigrammes, les malices, les prétéritions narquoises, étaient saisies au vol avec une promptitude qui nous mettait de moitié dans les spirituelles intentions de notre enchanteur. C'était plaisir de souligner ce qu'il disait, d'achever ce qu'il commençait, de deviner ce qu'il taisait... »

J'ai nommé Chateaubriand. Et Fontanes ? Chateaubriand, Villemain, Fontanes, trois noms inséparables malgré la différence des origines, des éducations et des âges ! Fontanes, le précurseur ; Chateaubriand, le novateur ; Villemain, l'initiateur. L'auteur des *Martyrs*, on le sait, occupait tout le premier volume de la série que M. Villemain inaugura, en 1858, sous le titre de *la Tribune moderne*. Aujourd'hui, une main pieusement filiale nous présente le second. L'avouerais-je ? ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert ce livre. A part les *Mémoires* des hommes d'État, des politiques illustres, dont la publication immédiate peut avoir des inconvénients, et que de graves raisons font ajourner au delà des limbes de l'*Outre-tombe*, je me méfie quelque peu du *posthume*. Souvent, l'écrivain ou le poète défunt laisse après lui des affections si dévouées, si passionnées, qu'elles y perdent leur clairvoyance, et qu'elles se figurent servir sa mémoire en la surchargeant. Elles ne sauraient admettre que l'homme éminent qu'elles pleurent ait pu écrire quelque chose de médiocre, et,

si ces œuvres de la onzième heure se lient dans leur souvenir aux dernières saisons qu'il a passées en ce monde, ces cœurs d'élite, qui vivent encore avec lui en lui survivant, font de leurs regrets une forme de leur admiration. Illusions précieuses et douces, alors même qu'elles amènent des mécomptes ! Elles ne sont pénibles que pour le critique, qui les honore, et qui voudrait les partager.

J'ajoute bien vite que je me trompais. Ce second volume est de l'excellent Villemain. Toutes les qualités de son style y reparaissent, avec un voile de mélancolie qui leur donne encore plus de charme. Ces pages fortes et graves, qui nous arrivent douze ans après sa mort, il les a écrites sur des tombeaux, — et non seulement sur le tombeau des personnages historiques, Fox, lord Grey, Royer-Collard, de Serre, Dupin, Desmousseaux de Givré, qu'il décrit d'une plume si fine et si sûre, mais sur le sépulcre, — j'allais dire sur le cénotaphe de toutes les causes qu'il avait aimées et servies, de son idéal de monarchie tempérée, de gouvernement parlementaire, de liberté ennoblie par l'éloquence, d'*aristocratie* ramenée à son vrai sens, cessant d'être nobiliaire, privilégiée et féodale pour devenir la prépondérance des *meilleurs*, l'autorité des esprits les plus sages, les plus éclairés, les plus cultivés, les mieux doués, les mieux préparés à diriger le peuple, incapable de se gouverner lui-même, les plus intéressés au maintien de l'ordre, à l'équilibre des pouvoirs, aux grandes questions d'honneur, de prospérité et de sécurité nationales ; — c'est-

à-dire, en un mot, le contraire de ce qui existe dans notre malheureuse France de 1882, où la tribune fait l'effet d'une taupinière, où l'extrême médiocrité est le meilleur moyen de parvenir, où le suffrage universel semble prendre à tâche de se personnifier dans les zéros, où le plus sublime effort du bel esprit est de ne pas croire en Dieu, et où les geais, les oies, les perroquets, les pies, les orfraies, les canards et les oiseaux-mouches surabondent à un tel point que M. Gambetta est un aigle.

Ce triste spectacle, nous le savons et je l'ai déjà dit, fut épargné à M. Villemain ; mais il n'en était pas moins réveillé douloureusement de son beau rêve. Pour lui, le naufrage fut complet du moment que la presse fut asservie, la tribune supprimée, l'éloquence muette, la liberté mystifiée, l'élection dérisoire, l'opposition réduite à se réfugier dans les salons, refuge charmant, mais dangereux ; car il y a péril en la demeure lorsque le bon mot chuchoté sous l'éventail, l'épigramme aiguisée à huis clos par un académicien, donnent la réplique au gros mot colporté chez le marchand de vins et surveillé par le sergent de ville. Au surplus, M. Villemain, sans être prophète, pouvait déjà, avant de mourir, deviner quel serait le second chapitre de cette politique de dictature, dont le chapitre premier l'exaspérait. César, c'est la foule sous les traits et le joug d'un homme. La République ou plutôt l'anarchie, c'est encore César, un César à mille têtes, et dont le seul avantage est que Brutus n'a plus envie de l'assassiner.

Dans ce volume, — *la Tribune moderne,* — qui a toute la gravité et toute l'autorité de l'histoire, et dont la prose élégante, pure, so'·re, lumineuse, suffisamment colorée, nous repose du style à la mode, il est clair que le public recherchera, de préférence, les deux belles et larges études sur le comte de Serre et Royer-Collard. Pour moi, qu'un sentiment bien personnel et bien doux attache désormais au souvenir de M. Desmousseaux de Givré, beau-frère de M. Villemain, c'est son nom qui m'a tout d'abord attiré. J'en voulais un peu à M. Desmousseaux de Givré. Ses trois légendaires monosyllabes : « *Rien ! rien ! rien !* » lancés à la face de M. Guizot, rejaillissant sur le roi Louis-Philippe, répétés pendant trois mois, par tous les téléphones du journalisme et de la badauderie, multipliés et grossis par le bourgeois de Paris qui tient à honneur de donner des leçons au pouvoir, figurèrent parmi les avant-coureurs de la Révolution de février et servirent de *scie* aux moellons des barricades. Le propre des grands artistes, a-t-on dit, est de faire beaucoup avec rien. A ce compte, M. Desmousseaux de Givré fut trop grand artiste. Avec ses *rien !* il fit ou contribua à faire des choses si énormes, qu'elles durent encore, et si terribles, que, un beau matin, les bourgeois de Paris et même de province, s'aperçurent que le *trop* ne valait pas le *rien.* Mais M. Villemain n'a pas touché à cet épisode, — hélas ! à ce mot de la fin. Dans son intéressante notice, je rencontre un passage qui fait le plus grand honneur à Desmousseaux de Givré et prouve ce qu'il aurait pu

faire si la politique et la diplomatie ne l'avaient pas distrait de la littérature. Il s'agit de la fameuse phrase de Voltaire : « Pascal, fou sublime, né un siècle trop tôt, » — phrase que M. Villemain qualifie d'étrange, et qui n'est que trop explicable. Sur la piste de cet ardent génie dont la foi bouillonnante, pareille à un volcan en éruption, lançait pêle-mêle des jets de flamme, des quartiers de roc et des torrents de lave, Voltaire affecte de croire que, cent ans plus tard, entre d'Alembert et d'Argental, Pascal se serait reposé dans le scepticisme. Voici la très belle réponse du jeune Desmousseaux de Givré, alors âgé de dix-huit ans : « Oui, Voltaire, vous disiez vrai ; oui, Pascal est né un siècle trop tôt. Ce n'était pas lorsque la religion était puissante dans le respect et la foi des peuples qu'elle avait besoin d'un pareil défenseur ; c'était lorsque, livrée aux coups de l'impiété, entre l'indifférence et la haine moqueuse, aucun homme de génie ne prenait sa défense. Si, à côté des triomphes de l'incrédulité, un orateur comme Bossuet, un philosophe éloquent comme Pascal, se fût levé et eût opposé à l'indécence de vos railleries la majesté d'une religion sublime, alors seulement vous eussiez pu vous vanter un moment de votre audace ; alors seulement vous eussiez trouvé un adversaire plus fort que vous, vous perçant de ses armes, et quelquefois même des vôtres ; et la religion eût senti à ses côtés un défenseur digne d'elle ! »

Je ne dirai rien des notices sur le comte de Serre et sur Royer-Collard, d'abord parce que ces deux noms se retrouvent déjà bien souvent dans mes

Causeries, escortés de l'inévitable et si impatientant *Si Pergama;* puis, parce que je craindrais d'en dire trop ; ensuite, parce que les ouvrages si remarquables de MM. de Mazade et de Lacombe sur M. de Serre ont épuisé ce beau sujet, et enfin parce que je risquerais de vous scandaliser en avouant que j'ai toujours été un fort tiède admirateur de M. Royer-Collard. En politique, M. Guizot l'a surnommé un grand spectateur. Je le compare, en effet, à un spectateur, qui, voyant le feu prendre aux frises d'un théâtre, se croiserait les bras, sous prétexte que c'est affaire au régisseur et aux pompiers de service. En littérature, je n'admets pas qu'un vieil académicien, si docte qu'il soit, reçoive de haut en bas des candidats tels que Victor Hugo et Alfred de Vigny, en leur disant : « Je ne lis plus, je relis. » — « Tant pis pour vous, monsieur, si vous relisez Boileau, et si vous ne lisez pas *les Feuilles d'automne !* »

Je veux d'ailleurs me réserver une petite place pour rendre hommage à la femme de cœur et d'esprit, qui, sans se laisser distraire par d'autres grandeurs, moins durables peut-être et moins sûres, s'est faite vaillamment l'éditeur de son illustre père, et a placé en tête du volume une bien touchante préface. Elle a signé GENEVIÈVE VILLEMAIN. Laissons-lui cette signature. Geneviève ! ce nom semble encore, après quatorze siècles, protéger la France. Sous ce nom si doux, sous cet aimable patronage, nous sommes tous d'accord ; les Huns et les ALAINS modernes ne nous effrayent plus.

LES PROJETS DE MARIAGE
DE LA REINE ÉLISABETH[1]

Peu de personnages historiques ont été plus controversés que la reine Élisabeth. Elle eut la bonne fortune d'attacher son nom à une période glorieuse; si bien que l'orgueil britannique a jeté un voile sur ses fautes et ses faiblesses, — j'allais dire sur ses crimes. Sa mémoire est restée, sinon populaire, au moins nationale; ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Pour les catholiques d'Angleterre et même de tous les pays, elle a été presque un objet d'horreur; le type d'une intolérance encore plus odieuse quand elle s'exerce au service de l'erreur qu'au profit ou plutôt, hélas! aux dépens de la vérité. La poésie et le roman se sont évertués à la célébrer, à l'idéaliser, à l'embellir, mais d'une façon quasi officielle, et sans réussir à lui prêter ce charme ineffable qui désarme les juges les plus sévères de Marie Stuart. Quant à sa vie privée, aux romans intimes de cette souveraine qui n'est à l'aise qu'avec la politique et l'histoire, bien des énigmes se mêlent à ce que nous savons ou vou-

1. Par le comte de la Ferrière.

drions savoir. La *Reine vierge*, comme l'ont surnommée Shakspeare et ses contemporains, fut-elle aussi vierge que reine ? Cette Diane couronnée eut-elle des Endymions ? Faut-il attribuer à quelque infirmité secrète ses hésitations, ses alternatives de velléité conjugale et de résistance au mariage ? Voulut-elle, en définitive, n'être l'épouse de personne afin d'être absolument la maîtresse de son royaume ?

Ce qui est positif, ce qui ressort du livre si curieux et si intéressant du comte Hector de la Ferrière, c'est que cette femme, qui eut presque du génie, eut aussi des ridicules, contraste moins rare qu'on ne pense ; témoin tel grand poète, qui cultive la rime riche et bénit les enfants pauvres ! Élisabeth attachait une importance peu virginale à la beauté physique, — surtout à la sienne, qui est demeurée problématique, n'en déplaise aux extases amoureuses ou courtisanesques des Walter Raleigh, des Essex, des Arundel, des Hatton, des Oxford, des Trimaine, des Leicester, et de bien d'autres. Ce qui la caractérise sur ce point si délicat et si féminin, c'est un bizarre amalgame de crédulité et de méfiance. Comme ces héritières qui craignent toujours d'être épousées pour leurs millions, elle a constamment l'air de se demander si ses *amoureux* sont attirés vers elle par le prestige de son rang ou les séductions de sa personne. Il est facile de lui faire croire qu'on l'adore, et cela jusqu'à un âge où l'illusion n'est plus permise, *où les petits Savoyards ne se retournent plus*. — « Henri IV, nous dit M. de la Ferrière, le plus fin diplomate de son temps, connaissait

son faible, et voulant lui arracher quelque mince subside, feignait d'éprouver un tendre sentiment pour elle. » Elle avait alors cinquante-sept ans ! Célimène doublée de Bélise, mais une Célimène fille d'Henri VIII, une Bélise trop souvent prête à tourner au tragique le joli proverbe *On ne badine pas avec l'amour*. — Son esprit pénétrant luttait sans cesse contre l'envie de s'abandonner à ses semblants de passion et l'avertissait tout bas que ces déclarations enflammées pouvaient être encore des flatteries. Doute qui fut souvent meurtrier ! incertitude qui coûta cher ! Les ridicules d'Élisabeth furent de ceux qui font pleurer pour être sûrs de ne pas faire rire.

Nous sommes tellement superficiels, si enclins à apprendre l'histoire dans les romans, les drames et même les opéras, que la reine Élisabeth, en dehors de son grand rôle dans les affaires de son temps, nous apparaît escortée de Leicester, du comte d'Essex, de Raleigh, de Shakspeare, de Marie Stuart, sa victime ; volontiers, nous demandons nos renseignements au *Château de Kenilworth* ou au *Songe d'une nuit d'été*. Si l'on n'avait pas tant abusé du mot *révélation*, je l'emploierais en l'honneur de l'ouvrage du comte de la Ferrière, les *Projets de mariage de la Reine Élisabeth*. Disons plus modestement qu'il remplit une lacune considérable dans l'histoire des rivalités de la France et de l'Angleterre ; que, appuyé sur des documents inédits et des pièces originales, le savant écrivain nous apprend ce que nous avions le tort d'ignorer ; qu'il nous renseigne sur trois prétendants

au cœur et à la main d'Élisabeth, qui ne furent ni Essex, ni Leicester, mais qui nous touchent de plus près ; deux rois de France, et leur plus jeune frère ; Charles IX, Henri III et le duc d'Anjou, ci-devant duc d'Alençon.

Oui, pendant une longue phase de ce long règne, — de 1564 à 1582 — il fut très sérieusement question de marier Élisabeth à un des trois fils de Catherine ; — (François II ayant passé comme une ombre à travers les rideaux du lit de Marie Stuart) ; Charles IX d'abord, et quoi de plus émouvant que de mettre ainsi en regard le coopérateur, peut-être inconscient, de la Saint-Barthélemy, et l'implacable persécutrice des catholiques anglais ? — puis le futur Henri III, de qui la pruderie anglaise aurait eu maintes fois à dire : *Schocking! schocking!* — et enfin, plus sérieusement encore et plus longtemps, le duc d'Anjou. Remarquez que, à mesure que ces projets passaient d'un prince à l'autre, la différence d'âge s'accentuait davantage. En 1564, Élisabeth avait trente et un ans, et Charles IX en avait quatorze. A la mort du duc d'Anjou, elle avait cinquante et un ans, et le duc trente. Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire à Catherine cette lettre, d'autant plus passionnée que, s'adressant à un cercueil, elle ne l'engageait plus à rien : « Madame, votre regret ne peut surmonter le mien, combien que lui estiez mère ; il vous reste un autre enfant ; mais moi, je ne trouve de consolation, sinon la mort que j'espère me le fera bientôt rencontrer. Madame, si vous pouviez voir la figure de mon cœur, vous la

verriez le portrait d'un corps sans âme ; mais je ne vous fâcherai plus de mes plaintes, en ayant trop des vôtres. » Bien des fiancés *pour de vrai* et même bien des maris ont été moins regrettés.

M. de la Ferrière retrace à merveille les variations infinies de ces intrigues que dominaient l'astucieux génie de Catherine de Médicis et le caractère insaisissable, singulier et féminin, d'Élisabeth. A chaque instant, elle donne envie de se demander comment elle a pu être si habile, étant tour à tour si violente et si changeante. — « Élisabeth, comme la plupart des femmes, nous dit Walter Scott, aimait à gouverner de manière à balancer deux intérêts opposés et à accorder la prépondérance à l'un ou à l'autre, suivant que pouvait l'exiger la raison d'État, ou son caprice ; car elle n'était pas au-dessus de cette faiblesse de son sexe. User de finesse, cacher son jeu, opposer un parti à l'autre, tenir en bride celui qui se croyait au plus haut rang dans son estime, par la crainte d'un concurrent auquel elle accordait la même confiance, sinon la même affection, telles furent les manœuvres qu'elle employa pendant tout le cours de son règne. » « Diviser pour régner, » — n'était-ce pas aussi la politique de Catherine ? Rien de plus attachant, — je dirai presque de plus amusant, — que de suivre, sous la plume de M. de la Ferrière, cette partie engagée entre deux joueuses d'égale force, qui avancent, reculent, déplacent, embrouillent les pièces de leur échiquier, sans que l'une soit bien certaine de son désir de prendre le Roi, sans que l'autre soit bien

sûre des moyens de faire échec à la Reine. De temps à autre, on dirait que la Reine est prise, qu'elle va dire *oui*, qu'il n'y a plus qu'à discuter les articles du contrat, à donner congé aux diplomates, à convoquer les grands dignitaires des deux couronnes, à apaiser les scrupules des prélats des deux religions, à échanger les anneaux de fiançailles et les cadeaux de noces, à reconcilier Westminster avec Notre-Dame de Paris. Encore un pas ; Douvres ne sera plus qu'un faubourg de Calais, et, si les deux Reines sont également contentes de leur œuvre, elles pourront s'écrier : « Manche à Manche ! »

Tout à coup, voici un ressort qui se détraque, un obstacle qui surgit, une parole donnée qui se reprend, une condition acceptée qui se refuse, un incident imprévu qui remet tout en question ; et c'est à recommencer ! L'écheveau de soie s'enchevêtre entre ces mains royales, entre ces doigts diplomatiques ; non pas que l'on se résigne absolument à faire du projet un rêve ! Élisabeth procède par atermoiements. Elle demande un délai d'une saison ou d'une année ; ce qui étonne ; car, en pareil cas, une femme intelligente, beaucoup plus âgée que l'époux qu'on lui destine, sait bien que ce délai, — ce sursis, — ne la rajeunira pas et ne le vieillira guère. Elle veut se donner le temps de réfléchir ; fâcheux symptôme dans ces affaires de cœur où la réflexion dissuade presque toujours de ce que le cœur conseille ! C'est que, au fond, bien au fond, Élisabeth n'était pas entraînée. Aucun de ces trois Valois n'avait la taille, la physio-

nomie, les allures et les états de service d'un héros de roman. En outre, elle était suffisamment renseignée sur les mœurs de cette cour galante, dont Brantôme a été le Thucydide, et où la rusée Catherine faisait servir les charmes de ses dames d'honneur à découvrir les secrets qu'elle voulait savoir et à débiliter les hostilités qu'elle redoutait. Il n'y avait rien là de bien encourageant pour une fiancée quadragénaire, et l'on comprend qu'elle mit en quarantaine les déclarations d'amour trop véhémentes pour être sincères. Ce que l'on comprend mieux, après avoir lu le livre de M. de la Ferrière, c'est qu'elle ait fini par ne pas se marier. Évidemment, ses goûts, ses préférences, cette familiarité cordiale, formée d'une communauté de souvenirs, de sentiments, d'habitudes et de langage, l'eussent portée vers un de ces grands seigneurs anglais dont l'histoire nous raconte les magnificences, les démonstrations passionnées, les chevaleresques ou courtisanesques folies, et qui étaient autrement beaux que les trois fils de Catherine. Mieux que les princes étrangers, ils réussissaient à lui persuader ce que sa vanité féminine mettait au-dessus de tout : que sa royauté n'était pour rien dans leur amour, qu'ils l'aimaient ardemment, *quoique* reine. Mais, sur ce terrain, elle rencontrait des obstacles d'un autre genre. Donner sa main à Leicester ou au comte d'Essex, c'était renoncer à cette politique d'équilibre et de bascule où elle excellait, et qui maintenait sa toute-puissance. C'était faire pencher la balance au point de mécontenter les partis con-

traires, de changer les rivaux en ennemis, d'exacerber les factions et d'aggraver les orages d'une époque déjà bien troublée, où la vie des gentilshommes était beaucoup moins sûre que celle des assassins sous le patronage de notre République.

J'ai parlé ailleurs du penchant, dont on ne peut se défendre, — lorsqu'on est profondément humilié pour son époque et pour son pays, — à faire de l'histoire conjecturale, à se demander ce qui serait arrivé si tel projet, tel événement qui avait paru un instant probable, s'était accompli. C'est ainsi que notre éminent ami, M. de Larcy, a, dans un livre éloquent, recherché ce que la Providence aurait fait du dix-huitième siècle et de la France, si le duc de Bourgogne avait vécu. Supposons un moment que Charles IX, vers 1565, eût épousé la reine Élisabeth. On évitait, selon toute apparence, la Saint-Barthélemy, la persécution des catholiques en Angleterre, et peut-être le supplice de Marie Stuart. C'était quelque chose, c'était beaucoup; mais, si ce couple bizarrement assorti avait eu des enfants mâles, nous y perdions Henri IV et Louis XIV. Il serait puéril de trop insister. L'ouvrage de M. le comte de la Ferrière renferme d'autres enseignements.

D'abord, une leçon de tolérance ; et ici les catholiques et les protestants se cotisent pour nous la donner. Ils ne valent, en somme, pas mieux les uns que les autres. Si c'est là ce que l'on appelle les siècles de foi, je préfère les siècles incrédules. Ils ne sont pas plus coupables et ils sont plus commodes. Avec

ceux-ci, du moins, on sait à quoi s'en tenir. La majorité sceptique et athée est conséquente et logique en pratiquant ses maximes et en maximant ses pratiques ; la minorité chrétienne a soin que ses actes s'accordent avec ses croyances. Quand j'ai l'honneur de m'asseoir à la même table qu'un bon catholique, je suis sûr qu'il ne m'offrira pas, au dessert, des confitures empoisonnées, et qu'il n'aura pas aposté, derrière la porte, des reîtres prêts à me convertir à coups d'arquebuse. Cette cour des Valois, présidée par Catherine de Médicis, complique d'astuce italienne ses fausses élégances. Ses Sirènes et ses Circés ont l'air de loucher avec les plus beaux yeux du monde. Une dévotion, tout extérieure et dérisoire, s'y fait la complice d'une galanterie sans frein. Le plaisir a les perfidies et les cruautés d'un guet-apens. Un stylet florentin semble constamment caché sous les fleurs de la Renaissance. On marche sur un sol mouvant, plein de chausse-trapes qui ouvrent sur des oubliettes. On n'est jamais plus près de se haïr et même de s'égorger que lorsqu'on se tend la main avec des assurances d'éternelle amitié. Les baisers de paix sont des arrêts de mort, les amours sont des intrigues, les caresses des trahisons, les billets doux sont des pièges, les sourires sont des mensonges. Un arrière-goût de sang altère le parfum des coupes enchantées ; des pastilles meurtrières se dissimulent au fond des drageoirs. Les masques sont plus francs que les visages ; on croirait, à chaque instant, que les fêtes vont se terminer par un massacre, les madrigaux par une insulte, les com-

pliments par un soufflet, les politesses par un duel, les tournois par une tuerie, les préliminaires d'un traité de paix par une déclaration de guerre. Cette société est trop galante pour être chevaleresque, trop licencieuse pour être héroïque, trop corrompue pour comprendre les délicatesses de sentiment que madame de la Fayette devait prêter, cent ans plus tard, au beau Nemours et à la princesse de Clèves. Que de chemin n'a-t-il pas fallu faire pour arriver, à travers les fureurs grossières de la Ligue et les épisodes aventureux de la Fronde, à la mâle éloquence de Bossuet, aux tragiques conflits de la passion et de l'honneur dans l'âme de Rodrigue et de Chimène, à l'héroïsme chrétien de Polyeucte et de Pauline, aux touchantes figures d'Iphigénie, de Monime, d'Esther et de Bérénice ?

Que pouvait être, dans une pareille atmosphère, la religion (*religion*, ce qui lie,) de ces rois, de ces reines, de ces grands seigneurs, de ces grandes dames, dont les croyances étaient sans cesse subordonnées à une raison d'État, à un intérêt d'ambition, à un caprice de vanité, à l'entraînement d'une passion ou d'une fantaisie ? Leur vie publique et privée n'était qu'une capitulation perpétuelle ; leur conscience avait des complaisances infinies, des souplesses prodigieuses, des subtilités félines, des accommodements extraordinaires, des silences illimités. Ils ne cessent de tricher l'Évangile et le catéchisme, le temple et l'église, le prône et le prêche, saint Pierre et Calvin. Machiavel et Boccace coupent la parole à saint Thomas d'Aquin et à Gerson. Voyez cet irrésistible Leices-

ter! Il ne passe pas pour un monstre ; le roman, le théâtre et l'histoire l'ont ménagé, et cependant! — « Afin de parvenir à épouser Élisabeth, il ne recula, nous dit M. de la Ferrière, devant aucun moyen. Il chercha d'abord à la compromettre (elle ne s'y prêtait que trop,) en plaçant sa chambre à côté de la sienne et en se permettant avec elle des familiarités si publiques et si audacieuses, que les principaux de la cour vinrent lui en faire reproche et lui intimèrent l'ordre d'être plus prudent à l'avenir... Lui, le chef des puritains, promit à Philippe II de se faire catholique et de ramener l'Angleterre à la vraie religion, s'il voulait favoriser son mariage. C'était le but unique de son ambition, et, violemment ou par ruse, il écarta sur sa route tout ce qui lui fit obstacle. Sa femme, Amy Robsart, le gênait ; il la fit tuer par des subalternes. (Voir *Kenilworth.*) Cécil eut beau dire que cette mort l'avait déshonoré ; il porta la tête haute, et brava ses adversaires. Trockmorton, son plus intime confident, en savait peut-être trop sur sa vie ; il mourut au sortir de table. Le comte d'Essex, dont plus tard il épousera la veuve, expira subitement en revenant d'Irlande. Ce ne sont pas d'obscurs pamphlétaires qui l'accusent : c'est Melvil dans des *Mémoires ;* c'est Campden, l'historien le plus autorisé de l'époque. Le loyal Sussex, qui, jusqu'à la dernière heure, combattra sa funeste influence, et qu'il tenta d'empoisonner, disait aux amis qui entouraient son lit de mort : « Je m'en vais ; gardez-vous du *bohème;* il est trop rusé pour nous ; vous ne connaissez pas la *bête,* comme je la connais.... »

Plus loin, — page 218, — Leicester tente, à deux ou trois reprises, de faire assassiner Simier, dont l'intimité avec la Reine l'inquiète et l'irrite. Que dites-vous de ce dossier? Accumulez tous les méfaits des roués de notre époque, vous n'arriverez pas à la cheville, ou, si vous l'aimez mieux, à la *jarretière* de ce personnage tant de fois représenté comme un type inimitable de séduction et d'élégance. Les héros inventés, devinés ou pressentis par notre Balzac, les Marsais, les Maxime de Trailles, les Rastignac, les Vandenesse, sont des innocents, si on les compare à ces splendides géants de perversité et de scélératesse ; car notez bien que Leicester n'est pas une exception. Ses audaces, — tranchons le mot,—ses crimes — s'expliquent par la certitude que, pour le démolir et le perdre, ses rivaux, ses ennemis, ne seront ni plus scrupuleux ni moins rusés. Cet homme, qui faillit épouser une grande reine, qui nous apparaît escorté d'un groupe de belles éplorées, ses maîtresses et ses victimes, aurait aujourd'hui de quoi défrayer dix procès à sensation, et sa meilleure chance, pour échapper à l'échafaud, serait d'être gracié par M. Grévy. Quant à la religion, rien de plus piquant que le rôle qu'on lui fait jouer dans cette série de négociations entamées, rompues, reprises, abandonnées, encouragées, repoussées, ajournées par la plus fantasque et la plus *évasive* des vierges à marier. Elle décline au moment de conjuguer ; elle s'amuse, dirait-on, à s'offrir à elle-même l'illusion, le simulacre, l'*à peu près* du mariage, la préface d'un livre qu'elle voudrait pouvoir feuil-

leter sans l'ouvrir. Elle joue avec le feu du flambeau de l'hyménée, sauf à souffler dessus de peur de s'y brûler. Elle assure qu'il lui déplairait qu'un roi ou un prince catholique renonçât pour elle à sa religion, parce que toutes les infidélités se tiennent, et que cette apostasie religieuse lui ferait craindre une apostasie conjugale. Mais, afin de ménager les susceptibilités britanniques, n'y aurait-il pas moyen, pour son futur époux, de rester catholique *in partibus* et à huis clos, de passer quelque temps sans entendre la messe, de rogner quelque chose sur son culte, tandis qu'elle retrancherait quelques bribes sur le sien ; de manière à faire ce qu'on appelle une cote mal taillée et à déshabiller saint Pierre pour habiller saint Paul ? — « De Foix savait bien, madame, répliqua Smith, que jamais la Reine n'accorderait la messe, et maintenant, vous réclamez la grande messe, tout le cérémonial romain, les *quatre mendiants et les mille diables !* » Les mille diables ! On n'avait pas besoin de les réclamer. Ils occupaient à demeure la cour des Valois et celle d'Élisabeth. — Et, pendant que Catherine et son fils trouvaient bon que la Reine protestante, la digne fille d'Henri VIII, leur fît ces conditions d'amoindrissement, de mutilation, de *clandestinité* catholique, un souffle de mort apportait jusqu'à Londres l'écho du tocsin de la Saint-Barthélemy.

En nous racontant cet épisode si peu connu, le comte Hector de la Ferrière, qui s'était surtout révélé jusqu'ici comme érudit, chercheur, habile à trouver dans les archives et les bibliothèques des documents

inédits, a déployé les plus rares et les plus précieuses qualités de l'historien. Il a parfaitement réussi à varier un sujet où le retour incessant des mêmes démarches, suivies des mêmes échappatoires, aurait pu jeter quelque monotonie, et faire songer à une girouette ou à une balançoire. A ces mérites remarquables j'ajouterai la sobriété ; ce tact de l'homme de bonne compagnie qui sait rester convenable, même en esquissant la physionomie de Henri III. Puisque, douloureusement obsédés par les hontes et les misères de l'heure présente, nous voulons que tout nous y ramène, même nos lectures, même les lointaines images du passé, je finirai par deux remarques, deux rapprochements ; l'un triste, l'autre consolant. Le savant et spirituel écrivain nous dit : (page 126) « Catherine mettait à profit la nécessité de situation qui IMPOSAIT A L'ANGLETERRE UNE ALLIANCE AVEC LA FRANCE. » — Hélas ! quelle différence entre 1565 et 1882 ! Mais à côté de cette différence écrasante pour notre patriotisme, je rencontre des analogies qui me rassurent. La France, pendant cette phase turbulente du seizième siècle, offrait un spectacle aussi lamentable, en son genre, que notre France républicaine. Il y avait peut-être un peu moins de boue, mais beaucoup plus de sang. Les factions remplaçaient, dominaient ou paralysaient le gouvernement. Les guerres civiles, fomentées et patronnées par des noms illustres, déchiquetaient et réduisaient à néant l'intégrité du territoire. Des places fortes résistaient à l'autorité royale. L'armée ne savait plus à qui elle devait obéir ;

le peuple ignorait quels maîtres il pouvait invoquer, la famille chrétienne à quels autels il fallait prier. L'image sacrée de la patrie disparaissait dans ces tourbillons de flamme et de fumée, au milieu des cris des suppliciés et des bourreaux. Des princes de la même race et de la même origine étaient divisés par de telles haines que l'on se demandait s'ils étaient Français, Flamands, Anglais ou Espagnols, que chacun d'eux semblait prêt à emporter, au galop de son cheval de bataille, un lambeau de son pays. Et cependant, ces jours néfastes, ces nuits sinistres... c'était la veillée de Henri IV! Et, pour que ce souvenir ressemble encore mieux à une espérance, j'écris ces lignes LE 29 SEPTEMBRE !

Maintenant, comme j'aime toujours à mêler un peu de roman à la réalité, je dirai au comte de la Ferrière que son ouvrage m'a fait relire *le Château de Kenilworth,* que les deux livres se complètent l'un par l'autre, et que si, d'après M. Villemain, Walter Scott est plus vrai que l'Histoire, il a été encore plus vrai que Walter Scott.

UNE

FEMME DU MONDE AU XVIIIe SIÈCLE

Eh, bien, non ! vous aurez beau dire, vous ne me ferez pas aimer ce siècle qui a préparé le nôtre[1], cette société dont les désordres expliquent trop bien pourquoi le duc de Broglie, le duc de la Rochefoucauld, le comte de Falloux et le maréchal Canrobert sont aujourd'hui — officiellement — de moindres personnages que les citoyens Grévy, Floquet, Duclerc et Tirard. Je viens de lire avec une attention scrupuleuse cet intéressant volume — *la Jeunesse de madame d'Épinay* — où les piquants récits de MM. Lucien

1. Il y a, dans le magnifique prologue de *Rolla*, d'Alfred de Musset, un vers célèbre qui m'a toujours paru un contresens ; c'est celui-ci :

D'un siècle sans espoir (le XVIIIe) naît un siècle sans crainte (le nôtre).

Serrez l'idée d'un peu près. C'est le XVIIIe siècle. qui a eu toutes les audaces, le génie de toutes les destructions ; et c'est parce qu'il a été SANS CRAINTE, parce qu'il a tout démoli que, dans la pensée du poète, le siècle suivant doit être SANS ESPOIR ; ce qui, du reste, s'accorde très bien, si l'on compare la littérature de lord Byron, de Chateaubriand, de Sainte-Beuve et de Musset lui-même à celle de Voltaire, de Diderot et des Encyclopédistes. Je proposerais cette variante, s'il était permis de toucher aux *classiques :*

Un siècle sans espoir naît d'un siècle sans crainte.

Perey et Gaston Maugras[1] alternent agréablement avec de curieux extraits des *Mémoires,* des *Lettres* de leur héroïne, de sa famille et de ses amis. Décidément, c'était un vilain monde. Supposons un moment — bien court — que la religion et la morale soient de vieilles sornettes à l'usage des sacristains et des servantes de curé ; que le mariage, au lieu d'être un sacrement, soit un jouet d'enfant — à enfants, — que les maris aient le privilège de l'infidélité en permanence, à condition que leurs femmes seront autorisées aux plus légitimes représailles ; que la vie, pendant les radieuses années des jeunes enthousiasmes et des belles croyances, ne soit qu'un carnaval perpétuel, ou plutôt un bal masqué où hommes et femmes, en domino rose et sous des masques de velours, n'aient qu'à se prendre, à se quitter, à se reprendre et à se quitter encore ; resterait la question de savoir s'il y avait, dans tout cela, les élégances, les délicatesses, les grâces, les recherches de politesse et d'exquise galanterie que les panégyristes du XVIIIe siècle allèguent en guise de circonstances atténuantes.

D'abord, peut-on admettre qu'un état habituel de révolte contre les lois divines et humaines, une propension incessante à falsifier, à frauder, à pervertir, à tricher les sentiments les plus purs de l'âme et du cœur, un asservissement volontaire à un système de supercherie et de mensonge, soient conciliables avec

1. *La Jeunesse de madame d'Épinay,* par Lucien Perey et Gaston Maugras.

cette suprême distinction de manières et de langage qui fait songer au duvet, au velouté d'un fruit ou d'une fleur ? Franchement, je ne le crois pas. De ce fond de corruption chronique s'exhalera toujours je ne sais quelle vague odeur de grossièreté et de pourriture. L'homme et la femme moralement déclassés auront beau surveiller leurs dehors, il arrivera un moment où le vice, le trouble, le désordre intérieur se trahiront par quelques subites échappées. Mais trêve de réflexions générales ! Il nous suffira de parcourir le livre que nous avons sous les yeux.

Assurément, Louise d'Esclavelles, devenue plus tard madame d'Épinay, mérite, sinon d'être absoute, au moins d'être graciée. Et cependant on doit remarquer que ses biographes n'ont pas pris une précaution inutile en nous rappelant, d'après Grimm, que la seconde partie de sa vie répara la première, et que de « rares vertus l'élevèrent au degré d'estime et de considération dont elle jouit dans un âge plus avancé ». — Soit ! En d'autres termes, après avoir été excessivement légère à vingt-cinq ans, elle fut vertueuse à cinquante. Il n'est jamais ni trop tôt ni trop tard pour se convertir ; mais, si madame d'Épinay appartient à l'histoire littéraire, mondaine et anecdotique de son temps, c'est moins par ses vertus d'arrière-saison, par ses ouvrages qui ont laissé peu de trace, et même par le prix Montyon qu'elle obtint en 1783, que par les années brillantes et frivoles où nous la voyons tour à tour follement éprise de son indigne et incorrigible mari, consolée d'abord par le beau Francueil, puis par le

problématique Grimm, tyrannisée par Duclos, entraînée à d'inexplicables complaisances pour le haïssable Jean-Jacques, qui répond à ses bienfaits par des grogneries, des rebuffades et des calomnies ; entourée de beaux esprits et de jolies femmes ; rachetant ses péchés par un attrayant mélange d'abandon, de sincérité et d'étourderie, telle enfin que, en la suivant pas à pas au milieu de ces fugitives amours, de ces spirituels convives, de ces soupers, de ces intrigues, de ces pièges, de ces trahisons, de ces tempêtes dans un flacon de musc, on se dit que c'est beaucoup qu'elle n'ait pas été tout à fait mauvaise, et qu'elle eût mérité d'être meilleure.

La principale excuse de madame d'Épinay, — sans compter son siècle, son éducation et son entourage, — c'est son mari ; et, ce qu'il y a de pire, c'est que ce mari, infidèle, libertin, absurde, dissipateur, bourreau d'argent, harcelé de dettes criardes, laissant sa femme dans la gêne pour dépenser des sommes folles en l'honneur de ses maîtresses, brutal à ses heures, jaloux par intermittence et dans des conditions grotesques, ne vaut, au demeurant, ni plus ni moins que la plupart des amis et des parents de madame d'Épinay. Certes, MM. Lucien Perey et Gaston Maugras n'ont rien négligé pour nous guider au milieu de ce dédale, de ce fouillis d'intrigues amoureuses ou fantaisistes qui se croisent, s'enchevêtrent, se brouillent, se confondent ; à travers ces liaisons éphémères que j'appellerais adultères si le mot ne semblait trop gros et trop lourd pour ces ailes de papillon, ces bulles de savon et ces

têtes de linottes. Et pourtant, la promiscuité est telle, que l'on se demande parfois si c'est madame de Jully ou madame de Maupeou qui est amoureuse du chanteur Jélyotte, si c'est M. d'Épinay ou M. de Francueil qui surprend le comte de P... dans le boudoir de la demoiselle Verrière, si c'est mademoiselle d'Ette, madame d'Arty où madame de Verdelin que protège le prince de Conti ou qu'affiche le chevalier de Canaples. Encore si, dans ce pêle-mêle, on pouvait distinguer une étincelle, un éclair de passion ! Je suis d'une époque et j'ai assisté au début d'une littérature où il était convenu que la passion purifiait tout, comme le feu ; mais, ici, le feu de paille dure si peu, que, avant qu'il ait purifié quelque chose, il est éteint. On invente le joli mot de *sensibilité,* comme une élégante coupe de vieux Sèvres où l'on verserait du vin bleu. Ce n'est pas même du sentiment ; c'est un misérable amalgame d'entraînements sensuels, de fantaisies à fleur de peau, de vanités à coups d'épingle. Les liens de famille sont comptés pour rien. M. de Lucé, par son mariage avec l'abominable Charlotte de Bellegarde, est devenu le beau-frère de madame d'Épinay ; raison de plus pour s'amouracher de madame d'Épinay, et pour s'efforcer de la perdre. M. d'Épinay écrit à mademoiselle Verrière trois lettres où il traite son père de vieux bonhomme, d'avare, d'imbécile, dont la succession immense sera incessamment à sa disposition, et il assure à cette créature pour quatre-vingt mille livres de diamants, tandis que sa femme n'a plus de quoi payer ses domestiques.

Le beau, l'irrésistible Francueil commence par être

de l'avant-dernier bien avec la seconde femme de son père, madame Dupin, de Chenonceaux ; après quoi, il trouve tout naturel d'épouser une fille, encore plus naturelle, du maréchal de Saxe et de l'aînée des demoiselles Verrière, dont il a été l'amant attitré, de compte à demi avec M. d'Épinay, que nous avons vu faire des folies pour la cadette. C'est sans doute ce que Rousseau appellerait « sacrifier aux pures inspirations de la nature les conventions perverses de la société ». N'importe ! Francueil et d'Épinay sont des modèles, sinon de vertu, au moins d'amabilité, si on les compare à M. d'Houdetot, mari de la charmante Mimi de Bellegarde, et à M. de Maupeou, — le chancelier Maupeou, — mari de la très originale et très amusante mademoiselle de Roncherolles, cousine de Louise d'Épinay. Quel ménage, et quelles scènes ! Je savais que le chancelier Maupeou fut un personnage funeste ; mais je ne savais pas que ce petit homme, « d'un teint bilieux, sans dignité, sans gravité, aux yeux vifs et perçants, mais durs sous des sourcils très noirs », fût absolument insupportable. Il faut avouer que sa femme, qui le déteste, lui fait la vie dure. Chose bizarre ! Quand il a des velléités de bon mari, il ne peut communiquer sa chaleur à sa chancelière. Il s'en venge en la laissant mourir des suites d'une couche, isolée, sans secours, sans une seule des amies et des parentes qu'elle appelait à grands cris. « Les détails que sa femme de chambre m'a fait des ladreries de M. de Maupeou sont inconcevables ; jusqu'à refuser l'achat des cierges qu'il est d'usage de brûler

la nuit qui précède l'enterrement... etc... Il a vendu jusqu'au moindre chiffon de la garde-robe de sa femme ! etc... etc... »

Quant à M. d'Houdetot, laissons la parole à madame d'Épinay : « Ah ! mon cher tuteur, voici une nouvelle incroyable ! *Mimi* se marie, elle épouse M. le comte d'Houdetot, jeune homme de qualité, mais sans fortune, joueur de profession, laid comme le diable... » Toutes les fois que ce diable d'homme reparaît dans le récit ou dans les lettres de sa belle-sœur, c'est sous un aspect odieux ou ridicule de rapacité, de méchanceté, de brutalité, d'avarice, de laideur morale, de rupture permanente avec toutes les affections de famille, toutes les idées nobles, tous les sentiments généreux. Il est impossible de nommer madame d'Houdetot sans songer au marquis de Saint-Lambert, et l'on ne saurait évoquer ces longues et légendaires amours sans se souvenir de l'admirable page des *Mémoires d'outre-tombe :*

« J'avais aperçu M. de Saint-Lambert et madame d'Houdetot au Marais, représentant l'un et l'autre les opinions et les libertés d'autrefois, soigneusement empaillées et conservées. C'était le XVIIIe siècle expiré et marié à sa manière. Il suffit de tenir bon dans la vie, pour que les illégitimités deviennent des légitimités. On se sent une estime infinie pour l'immoralité, parce qu'elle n'a pas cessé d'être, et que le temps l'a décorée de rides. A la vérité, deux vertueux époux, qui ne sont pas époux, et qui restent unis par respect humain, souffrent un peu de leur vénérable

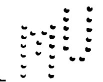
état. Ils s'ennuient et se détestent cordialement dans toute la mauvaise humeur de l'âge ; c'est la justice de Dieu... »

Dieu ! La plupart de ces aimables femmes n'y croyaient pas plus que le citoyen Cattiaux, officier de santé.« Pour moi, disait madame de Jully, je vous déclare que je ne crois à rien. — Bon, reprit madame de Courval avec son air étonné et ingénu ; mais vous ne croyez donc qu'en Dieu? — Pas même en Dieu, ma petite mère, si vous voulez que je vous le dise. — Paix donc, ma sœur ! m'écriai-je; si votre mari vous entendait ! — Qu'est-ce que cela fait donc? C'est à son amant qu'il ne faut jamais dire qu'on ne croit pas en Dieu ; mais à son mari, cela est bien égal. — Et pourquoi donc cette distinction ? — C'est qu'avec un amant, on ne sait jamais ce qui peut arriver, et qu'il faut se réserver une porte de dégagement. La dévotion, les scrupules coupent court à tout. »

Et ne croyez pas que ces libertés, ces licences, cette religion du bon et du mauvais plaisir, cette façon de se mettre à l'aise avec le Code et l'Évangile, rendissent la vie plus facile à ces insulaires d'une nouvelle Cythère, peinte par Watteau et décrite par Gentil-Bernard ! Elles marchaient escortées d'ennemis invisibles, de sourdes haines, de jalousies sournoises, de traîtrises diaboliques. Il y avait des traquenards sous le tapis des alcôves, des chausse-trapes sous le parquet des boudoirs, des perfidies sous ces sourires, des lettres anonymes au fond de ces écritoires, des embûches au coin de ces bois de myrtes, hantés par les

nymphes et par les satyres. L'amitié n'était pas plus sûre que l'amour. A la joie d'être aimé on préférait le bonheur de se voler une maîtresse ou un amant. A quoi bon insister? Mieux vaut revenir à la littérature, qui réclame sa part dans nos *Causeries*, et tient une grande place dans ce groupe dont madame d'Épinay est l'expression la plus sympathique. Jamais littérature et société ne s'unirent en des liens plus intimes et plus étroits. On devine, à chaque page, que ces dames ont lu hier *le Sopha*, lisent aujourd'hui *l'Art d'aimer* et liront demain *les Bijoux indiscrets*. Duclos, Grimm, Diderot, Jean-Jacques Rousseau surtout, figurent parmi les acteurs de cette comédie que je suis tenté d'appeler tragique, en songeant à son effroyable et trop explicable épilogue. Duclos a pu être ingénieux dans ses écrits, spirituel dans la conversation. Mais là, dans ses relations avec madame d'Épinay, il est déplaisant, odieux, intolérable. S'il ne veut pas la séduire, il prétend la gouverner. Il s'érige en Mentor, et ce Mentor n'a rien de commun avec la déesse de la sagesse. Faux bonhomme, cachant sous des airs de brusquerie ses arrière-pensées perfides et méchantes, paysan perverti du fleuve du Tendre, habile à compromettre les femmes qu'il conseille, conseillant le mal pour en profiter, cynique quand il croit inutile de feindre, Duclos se peint tout entier dans ses spécialités de faiseur d'embarras, de brouillon, de despote, de chambellan du vice, sous la plume de madame d'Épinay.

« Hier matin, j'étais dans ma chambre, lorsque je vis Duclos entrer. Je courus à lui. « Conce-



» vez-vous quel changement dans ma situation ?...
» quel tourment, et quel bonheur au moment où tout
» était perdu ! » — « Je l'avais bien prévu, » dit-il en m'embrassant.« N'y a-t-il personne là ? » en montrant le petit cabinet. Sur ce que je lui dis que non, il m'embrassa encore en me tenant étroitement serrée dans ses bras, mais d'une façon qui me troubla et me fit faire des efforts pour me retirer en lui marquant toute mon indignation. « Qu'est-ce que cela vous fait ? » me dit-il; « votre chimère de fidélité à Francueil est sacrifiée » à vos intérêts ; il ne vous *en coûtera pas davantage...* » Quoi ! vous m'avez mandé que tout était fini ; j'en ai conclu que vous aviez cédé à Lucé (le beau-frère) et alors il ne *vous en coûterait pas davantage...* »

Assez, assez, n'est-ce pas ?

Que serait-ce, si j'abordais les détails réalistes ou naturalistes ? L'élégant Francueil en arrive à s'enivrer toutes les fois qu'il soupe, et il soupe tous les soirs Le même Duclos écrit à propos du même Francueil : « N'allez pas avoir la tête tournée si je tiens la plume pour M. de Francueil ; il est dans *l'opération d'un purgatif.* » Ailleurs, M. d'Épinay, au déclin de la lune de miel, s'échappe pour aller souper. Il revient avec une forte indigestion. On lui administre de l'émétique et d'autres remèdes qui le soulagent, etc. — Mais je m'attarde à ces vétilles, et j'oublie que je voulais me réserver pour Jean-Jacques Rousseau.

On parle plus que jamais de lui élever une statue. Il est bon de rassembler tous les documents qui peuvent fournir des bas-reliefs à son piédestal.

Jean-Jacques a été, bien plus que Voltaire, l'idole et le maître de cette société que personnifient avec agrément mesdames d'Épinay et d'Houdetot, où s'entremêlaient la noblesse d'épée, la noblesse de robe, la haute finance, les artistes, les gens de lettres, et où dominaient les influences féminines. Les femmes n'ont jamais pu se passionner pour Voltaire que d'une façon accidentelle et factice. Elles devinaient que ce grand railleur ne les aimait guère, et que ses dissolvantes ironies auraient fait volontiers bon marché de leurs chimères, tout comme d'un verset de la Bible ou d'une page du catéchisme. Ses sophismes hypocrites dépravaient de préférence la raison et l'esprit. Rousseau s'adressait à l'imagination et à tout ce qui remplace le cœur dans les organisations déréglées. Profitant du désarroi des institutions, des lois et des mœurs, il prêcha le culte de la nature dans un moment où les autres cultes s'écroulaient, et où l'on pouvait croire qu'elle sauverait ce que la civilisation laissait tomber en pourriture. Sa sauvagerie même était un attrait de plus, et ajoutait au plaisir de le lire l'envie de l'apprivoiser. On se figure aisément qu'il suffit d'être misanthrope pour être vertueux, et de fuir le monde pour valoir mieux que lui. En réalité, Jean-Jacques Rousseau était un misérable, et c'est tout au plus si l'on peut atténuer ses torts en le qualifiant de visionnaire, d'halluciné, de maniaque et de fou. Le vrai livre de Jean-Jacques — et de ses *dévotes*, — ce n'est ni l'*Émile,* ni *le Contrat social,* ni même *la Nouvelle Héloïse*, malgré l'engouement, inexplicable aujour-

d'hui, de nos bisaïeules pour ce roman déclamatoire, ennuyeux, illisible, où la passion sonne faux et s'agite dans le vide. Ce sont les *Confessions*. Là, il est tout à fait lui-même, et sa *personnalité*, prodige d'orgueil masqué sous de feintes humilités, nous y paraît confondue avec celle de ses admiratrices, de ses bienfaitrices, qu'il a payées en les déshonorant. Je parlais de grossièreté tout à l'heure. Relisez, si vous en avez le courage, ce mauvais livre. A travers ces pages dont le parfum est éventé, dont le charme et l'éloquence ne sont plus appréciables que par tradition et par routine, vous démêlerez un fond énorme de grossièreté, — j'allais dire d'infection ; quelque chose comme une mare pestilentielle, recouverte de végétations aquatiques, qui ne sont pas des nénufars.

Quant à la magie du style, aux immunités du génie, il faut en rabattre. On ne saurait accorder un brevet de génie, — du moins de génie complet, — à un moraliste dont les sophismes, au bout d'un siècle, sont réduits à néant, à un rêveur dont les songes ont eu d'épouvantables réveils, à un romancier qu'on ne peut plus lire sans ennui. Vous savez ce que Voltaire pensait et disait de Rousseau, — à charge de revanche ; — les injures qu'échangeaient l'Étéocle et le Polynice de la philosophie. Voici un extrait des tablettes de Diderot, le plus hardi, le plus fougueux, le plus *radical* de ces contempteurs de Dieu :

« Le citoyen Rousseau a fait SEPT scélératesses à la fois. Il a écrit contre madame d'Épinay une lettre qui est un prodige d'ingratitude. Cette dame l'avait établi

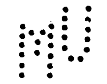
à la Chevrette et l'y nourrissait, lui, sa maîtresse, et la mère de sa maîtresse... Il accusait cette dame d'être la plus noire des femmes, dans le temps même qu'il se prosternait à ses genoux... Il traitait Grimm comme le scélérat le plus profond, et en même temps il le faisait juge de sa conduite avec madame d'Épinay.... il accusait madame d'Épinay, dans le temps qu'il vivait à ses dépens, du projet d'*ôter* Saint-Lambert à madame d'Houdetot, et, pour y réussir, d'avoir voulu séduire la petite Levasseur...

» Le sieur Rousseau était tombé amoureux de madame d'Houdetot, et, pour avancer ses affaires, que faisait-il ? Il jetait dans l'esprit de cette femme des scrupules sur sa passion pour Saint-Lambert, son ami...

» Que fit l'INFAME Rousseau ? Il m'accusa de l'avoir trahi, d'avoir violé la foi du secret qu'il m'avait confié... Sa note est un tissu de *scélératesses*. J'ai vécu quinze ans avec cet homme-là. J'ai pâli sur ses ouvrages... Cet homme faux est vain comme Satan, ingrat, cruel, hypocrite et méchant. Toutes ses apostasies du catholicisme au protestantisme, et du protestantisme au catholicisme, — *sans rien croire*, — ne le prouvent que trop.

» En vérité, cet homme est un MONSTRE... »

Ici, j'ouvre une parenthèse. On accuse souvent les sociétés de province de s'acharner aux commérages, faute de pouvoir ou de savoir causer de sujets plus agréables. Je demande s'il existe un chef-lieu d'arrondissement ou une loge de portier, plus cancanière



ou plus cancanier que ce groupe de beaux esprits, de libres penseuses, d'écrivains célèbres et de philosophes.

Madame d'Épinay appelait Rousseau son *ours*. Le sobriquet était d'autant plus juste, que les ours, comme le Néron de Racine, étouffent en embrassant.

Et maintenant, messeigneurs, — ou citoyens ! — élevez une statue à cet homme ! Surtout, ayez soin d'inscrire vos noms sur le socle, afin que vos titres et les siens s'expliquent et se complètent les uns par les autres.

Tout ceci, bien entendu, n'ôte rien à l'agrément du livre publié par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, amusant comme un roman. — Un roman de bonne compagnie ? — Soit ! mais alors, qu'était donc la mauvaise ?

NUMA ROUMESTAN [1]

A UN CONFRÈRE.

Cher confrère et ami.

Je commence par un aveu. J'avais lu votre article sur *Numa Roumestan*, article qui m'avait paru d'un courageux exemple; mais, le dirai-je ? j'étais presque tenté de vous trouver trop sévère; j'avais un faible pour M. Alphonse Daudet, quoique je ne lui accorde pas sur son frère aîné autant de supériorité qu'on veut bien le prétendre. Il était à mes yeux le Benjamin, le Chérubin, et, pour parler un moment cette jolie langue provençale qu'il traite avec une si cruelle ingratitude, le *mignot* de notre littérature méridionale ; car enfin, je suis, moi aussi, un Méridional, un Latin, et je ne demanderais pas mieux que de conquérir la Gaule, ne fût-ce que pour la rendre immédiatement à son souverain légitime, après l'avoir délivrée des oies du Capitole ; oui, Méridional, bien qu'il me soit très rarement arrivé — (il est vrai que je n'ai jamais été ministre de l'instruction publique) — de dire, en *société*, *té*, *bé*, *pas moins*, *avaï*, *açavaï*, *baya de civadou oû chivaou*

1. Par Alphonse Daudet.

galéjade, qué, mérinjanes, bédigas, zou, Boudiéou, vé, Bompard, monte la brandade ! T'èn souvènes, digo ? etc., etc... — et que, parmi les *dames* de ma connaissance, Avignonaises, Nîmoises, Arlésiennes, Marseillaises, Aptésiennes, j'en aie rencontré bien peu, qui, même dans leurs crises de nerfs ou leurs accès de mauvaise humeur, appellent leurs domestiques monstres, assassins, bandits, voleurs d'effets de prêtres, en ajoutant : « Je te coupe un bras,... je t'arrache la peau du ventre ! » tout cela dans les circonstances ordinaires ; car, dans les grandes occasions, les tantes du Midi et de Numa Roumestan joignent la pantomime à la parole : « S'étranglant de ce qui lui reste à dire, la tante Portal relève sa jupe de soie sur sa tête, s'y cache, y étouffe ses grognements et ses grimaces de fureur, sans souci de montrer aux invités ses dessous empesés et blancs de grosse dame ! »

Sérieusement, je crois voir encore, à plus de vingt ans de distance, ces deux frères, si tendrement unis, prêts à lutter vaillamment contre les difficultés du début et la mauvaise fortune, arrivés à Paris avec une juvénile confiance que l'événement a justifiée, mettant en commun leurs espérances, leur travail, leur talent, en attendant le succès, qui ne se fit pas attendre. Je crois les voir, tout entiers à leurs honorables traditions de famille, royalistes et chrétiennes, disposés à servir la noble cause qu'ils retrouvaient, comme un sillon de lumière, dans leurs souvenirs d'enfance, mais dispensés, selon moi, de mourir

de faim pour être tout à fait fidèles. Je crois entendre leur excellent père disant avec une légitime fierté : CATHOLIQUE DE NIMES ! — trois mots qui valent bien des phrases ! Catholique de Nîmes, ou, en d'autre termes, comprenant, que, dans une ville où les deux cultes sont en présence, c'est par la fermeté de leur attitude, la dignité de leur vie, l'énergie de leur *Credo*, leur dévouement au drapeau proscrit et à la croix outragée, que les catholiques doivent prouver la supériorité de leur religion sur celle de leurs adversaires ; dégagé de tout respect humain, de toute arrière-pensée égoïste, acceptant d'avance toutes les disgrâces, observant toutes les lois de l'Église, encore plus catholique dans le malheur que dans la prospérité ; opposant aux puissances éphémères de l'intrigue, du sophisme, du charlatanisme, du mensonge et du hasard une inflexible résistance ; le front haut, le regard au ciel, et, quand surviennent les jours de persécution et de péril, relisant ou récitant par cœur les beaux vers de Reboul — un catholique de Nîmes, celui-là ! — sur le devoir des chrétiens en temps d'épreuve ; tel enfin, que, en face de ce type d'abnégation, de fidélité, d'austérité, de conviction, d'honneur et de courage, notre pensée remonte irrésistiblement à l'âge héroïque du christianisme, aux siècles de ferveur et de foi.

Ce sont là de bien grands mots, et Dieu sait que nous n'en demanderions pas tant à l'heureux auteur du *Nabab*, des *Rois en exil* et de *Numa Roumestan*. La jeunesse a ses enivrements, Paris est un terrible

tentateur; les coteries ont leur cahier des charges; l'envie de réussir est la plus puissante des corruptrices, et les attraits du chiffre des éditions doivent aller de pair avec ceux du suffrage universel. Néanmoins, serait-ce nous montrer trop exigeants et trop rigoristes que de demander à M. Alphonse Daudet ce que nous ne demanderions pas à M. Émile Zola, dont les origines et les antécédents ne sont pas les mêmes : une neutralité respectueuse; une impartialité d'autant plus bienséante en religion et en politique que Numa Roumestan s'appelle aujourd'hui Paul Bert après s'être appelé Jules Ferry, et que les vaincus, les persécutés, les expulsés, les opprimés doivent être sacrés pour les belles âmes ; un peu plus de ménagements et un peu moins de malices sournoises, non seulement contre les Royalistes, les Droites, les catholiques, les prêtres, les Frères de l'École chrétienne et les dévotes, mais contre la Provence, cette pauvre Provence, qui a le droit de s'écrier : *Tu quoque, mi fili!* Cette Provence dont M. Daudet ne dédaignait ni le concours, ni les *bravos*, ni les compliments, ni la langue, tant qu'il ne se croyait pas suffisamment *arrivé,* dont il nous offre aujourd'hui de si étranges caricatures, et où il vient de se faire autant d'ennemis qu'il y comptait jadis de lecteurs sympathiques et de juges bénévoles!

Hier encore, je ne connaissais pas une ligne de ce *Numa Roumestan,* que l'auteur et l'éditeur avaient négligé de m'envoyer. A présent, je vous félicite plus vivement encore de l'avoir traité selon ses mérites. Il n'y a pas à dire (style Sarcey), *Numa Roumestan*

est, sinon un mauvais livre, au moins un livre coupable, qu'un critique quelque peu sévère, épris de générosité, d'équité, de droiture, des délicatesses du sens moral, pourrait sans injustice qualifier d'odieux.

Et, d'abord, permettez-moi une remarque qui a sa valeur, surtout si l'on songe que le détail que je signale sert de prétexte à un *éreintement* du parti monarchique. *Numa Roumestan* est, par certains côtés, un roman historique. Que l'histoire ait six ans ou deux siècles, peu importe, et j'ajoute même que, plus elle est contemporaine, plus elle devrait être exacte. Si un romancier attribuait au ministère du cardinal Mazarin un fait accompli sous le ministère du cardinal de Richelieu, ou s'il faisait remonter au règne des Valois un épisode du règne de Henri IV, on crierait à l'anachronisme, et on aurait raison. Maintenant, calculons ! Numa Roumestan, le *leader* des Droites, nous apparaît pour la première fois en juillet 1875, dans une fête régionale et populaire, aux Arènes d'Aps-en-Provence. (Lisez Nîmes en Languedoc.) Quiconque a fréquenté le chef-lieu du département du Gard sait ce que signifient l'hôtel du Petit-Saint-Jean, l'église Sainte-Perpétue, l'avenue Berfeuchères, etc., etc., multipliés dans le récit pour plus de couleur locale. C'est en décembre 1875 que Numa est nommé ministre de l'instruction publique par le maréchal de Mac-Mahon, c'est-à-dire au moment où agonise la majorité de 1871, où les Droites, divisées, disloquées, désagrégées, désorientées, démoralisées, se trouvent, hélas !

dans la situation des trois Curiaces immolés par Horace :

Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,

— où ces malheureuses Droites, n'ayant plus que deux mois à vivre, ne pourraient plus assurer à leur *leader* un bureau de tabac ou une sous-préfecture. Numa, passablement malencontreux dans le choix de ses Égéries, est encore ministre, il donne un concert, un bal et une farandole (sans préjudice du cotillon), en mars 1876, six semaines après les élections qui envoient à la Chambre les 363 et au ministère de l'instruction publique M. Waddington, protestant, plus septentrional que clérical. Mais voici qui est plus fort : au mois d'août de la même année, en pleine débâcle du parti dit *conservateur*, nous retrouvons Numa Roumestan aux eaux d'Arvillard (lisez Allevard), plus ministre que jamais, puissant, populaire, beau diseur, hâbleur, entouré, fêté, sollicité, gros et gras, beaucoup plus occupé de la petite Alice Bachellery que de la question de savoir par quel prodige d'équilibre ou de bascule il est encore ministre entre le Jules Simon du présent et le Gambetta de l'avenir. Nous l'entendons, en septembre, déclamant le discours, le fameux discours de Chambéry, au milieu d'un concours d'habits brodés, de palmes, d'hermines, d'épaulettes à gros grains, de dignitaires et de fonctionnaires de toute sorte, auxquels il cite pieusement les paroles si chrétiennes de la mère de Bayard à son fils : « Je vous

recommande que devant toutes choses aimiez, craigniez et serviez Dieu, sans aucunement l'offenser, » — et qui ne paraissent pas se douter que, pour rester ministre à cette date, le grand et ventripotent orateur des Droites aurait eu besoin d'une girouette encore plus grosse que lui-même. Est-ce tout? pas encore. Six autres mois s'écoulent; madame Roumestan accouche d'un garçon à Aps-sur-Nîmes : on baptise l'enfant un jour de marché, et, ce jour-là, en février 1877 (!!) Numa, ministre inamovible, est salué des mêmes acclamations populaires, est l'objet des mêmes ovations, excite le même enthousiasme, le même délire dans cette foule ardente et bouillonnante de royalisme, que si le Roi était rentré, la veille, dans sa bonne ville de Paris. Que dis-je! le roman finit sans que nous ayons la consolation de voir ce cher Numa tomber de ce ministère dont il avait fait un théâtre-guignol de gasconnades, de *blagues* et de *boniments*. Il finit même par un contre-sens dans cette langue provençale que M. Alphonse Daudet traite avec une cruauté bien peu filiale. Rosalie, épouse Roumestan, absolument désabusée de son mari, lui rappelle un de nos proverbes méridionaux: *Gau de Carriero, doulou d'Oustau*, que Numa mal pardonné traduit ainsi : *Joie de rue, douleur de maison.* Erreur! *Gau,* dans ce proverbe, signifie *coq*. Coq de rue, dans le même sens que coq de village. Il s'applique aux séducteurs, aux Lovelaces d'Avignon, d'Aix, de Nîmes, d'Arles, de Marseille et autres lieux, qui, une fois mariés, ne savent plus que faire pleurer leurs femmes et manger l'argent du mé-

nage. Or, Numa Roumestan, éloquent orateur, *leader* retentissant, me fait l'effet d'être un don Juan assez piètre. Ministre, peu ménager des deniers de la République, prodigue de promesses, distributeur de places et de faveurs, assez influent pour faire d'une chanteuse d'opérette une cantatrice en vedette, rivale de Gabrielle Krauss, en situation, comme Fouquet, de rencontrer peu de cruelles, ses conquêtes gauloises se réduisent à une marquise, « quarante ans de blonde esquintée, marqués en couperose sur une tête aux lèvres minces, aux paupières fripées comme une peau de vieux gant; sous les yeux, en balafres violettes, les cicatrices d'une vie de plaisirs, les épaules carrées, une vilaine voix », — et à mademoiselle Alice Bachellery, déjà nommée, fausse ingénue, fausse adolescente, fausse étourdie, douée de cils postiches que Numa est obligé de recoller tous les matins et de décoller tous les soirs, et sentant probablement l'ail de la brandade et l'oignon de la bouillabaisse : — « Bompard, monte la brandade ! »

Minuties ! me dira-t-on, vétilles ! Que nous importent des dates fantaisistes, si le roman est intéressant, si les scènes sont émouvantes, dramatiques ou comiques, si les *charges* sont de bon aloi et de bonne guerre, si les descriptions sont de main de maître, si toutes ces qualités sont relevées par le charme et la grâce piquante du style ? Permettez ! ce dont je me plains, c'est justement que la date ne soit pas fantaisiste, que l'auteur, en infligeant ce démenti à la politique et à l'histoire d'hier, ait voulu se donner le

triste plaisir de tourner en ridicule les objets de notre culte et de nos respects, de haïr ce qu'il ne lui suffit pas de ne plus croire, de nous montrer un personnage bien en vue, portant la parole au nom d'un grand parti, défenseur attitré du trône et de l'autel, acclamé par le Midi royaliste et catholique, sous les traits pantagruéliques d'un *jouisseur* de l'école gambettiste, d'un ministre de féerie, ministre du roi Hurluberlu, que l'on dirait détaché du répertoire du Palais-Royal, sans conviction, sans principes, sans moralité d'aucune espèce, jouant avec les vases de l'autel et les fleurs de lys comme avec les dominos ou les cartes crasseuses du café Malmus, promettant à Paul ce qu'il vient de promettre à Pierre, entremêlant de *patois* ses improvisations triomphales, avouant qu'il cesse de penser dès qu'il ne parle plus, s'étonnant que sa femme, à qui il reproche de ne pas aller à confesse, lui réponde sans s'émouvoir : « Et vous, mon ami ? » type de bateleur et de baladin bien plutôt que de politique ou même d'avocat, tel enfin que, sous aucun régime, même sous notre troisième République, qui n'a pas le droit d'être difficile, un pareil grotesque ne resterait ministre plus de vingt-quatre heures.

— Mais, me dira-t-on encore, vous vous trompez. L'auteur, en délivrant à ce gros Gaudissart le ministère chargé de diriger l'éducation de la jeunesse française et de préparer leur avenir, n'a nullement prétendu offenser la religion et la monarchie. Ce qu'il a voulu, c'est peindre, en la personne de Numa Rou-

mestan, le caractère, la physionomie, la physiologie, les passions, les sentiments, le fort et surtout le faible de l'homme du Midi ; du Midi languedocien et provençal ; nature toute en dehors, démonstrative, excessive, sonore, inconsistante, marchant sur le creux et pérorant dans le vide, toute en gestes, en pantomimes et en hyperboles, se grisant de son soleil, de son vin, de ses discours, amoureuse de bruit, de panache, de hâblerie, de chimère, finissant par croire ce qu'elle dit à force de dire ce qu'elle ne croit pas, exposant à d'effroyables mécomptes quiconque se fie à sa parole. — Je réponds : Prenez garde ! Si c'est là le portrait en pied des Méridionaux, merci bien ! Le portrait n'est pas flatté, et nous rappelle que l'on n'est jamais trahi que par les siens. Mais les dessous de cette incroyable peinture ? Vous n'avez pas oublié les hommages unanimes dont tous les partis entourèrent l'éloquente vieillesse et l'admirable mort de Berryer, — un homme du Nord, celui-là ! Est-ce pour mieux photographier le type méridional que l'auteur de *Numa Roumestan* nous dit : « Le gilet nankin du vieux Sagnier (Berryer), la fleur de lys de son épingle à cravate, ne lui inspiraient plus la même vénération. Il trouvait que cette grande intelligence baissait. C'était son ombre qui siégeait à la Chambre, une ombre somnolente, rappelant assez bien la Légitimité et ses *torpeurs séreuses*, voisines de la mort. La verve gouailleuse de l'avocat s'était amusée, à table, du parti de Froshdorf, qu'il comparait au Pégase en bois de don Quichotte, immobile et cloué sur place pen-

dant que son cavalier, les yeux bandés, s'imaginait faire une longue route en plein azur... »

Est-ce pour mieux prouver la fidélité de son pinceau et ses singulières aptitudes à attraper la ressemblance, que M. Alphonse Daudet a écrit les phrases suivantes, dignes de faire bondir de joie le *quatuor* Paul Bert, Cazot, Constans et Ferry ? Il s'agit de l'école des Frères à Aps (Nîmes), des Frères tellement favorisés, comme chacun sait, par nos ministres de 1880-81 et 82, qu'il faut un grand fond de générosité et de courage pour protester contre cette faveur officielle des *ignorantins*.

« Il se rappelait en frémissant le seau plein de saumure sous la chaire, dans lequel trempaient les férules pour rendre le cuir plus cinglant, l'immense classe carrelée où l'on récitait les leçons à genoux, où, pour la moindre punition on se traînait, tendant et retirant la main, jusqu'au Frère droit et rigide dans sa rugueuse soutane noire relevée sous les bras par l'effort du coup... le « han ! » du cher frère, et la brûlure au bout des petits doigts pleins d'encre, que la douleur poignait d'un fourmillement de piqûres. Et comme Hortense s'indignait de la brutalité de ces punitions, Roumestan en racontait d'autres plus féroces ; quand il fallait, par exemple, balayer à coups de langue le carreau fraîchement arrosé, sa poussière devenue boue et souillant, mettant à vif le palais tendre des coupables.

» — Mais c'est affreux !... et vous défendez ces gens-là !... vous parlez pour eux à la Chambre !...

» — Ah ! mon enfant, ça, c'est la politique..., fit Roumestan sans se troubler. »

Ici, j'interpelle le ministre, comme si j'étais un Clémenceau ou un Lockroy. J'ai eu souvent l'honneur de faire partie du comité d'examen des écoles primaires, ou même de le présider. J'ai interrogé les élèves des Frères, causé avec les maîtres, inspecté la classe ; je me suis renseigné auprès des pères de famille, et même des mamans. Jamais je n'ai aperçu la moindre férule trempant dans la saumure, et, quant à l'abominable punition qui condamne les coupables à balayer avec leur langue la poussière changée en boue, de manière à souiller, à mettre à vif leur *palais tendre*, je déclare, si clérical que je puisse être, que, si j'en avais eu le moindre soupçon, j'aurais immédiatement dénoncé cette atrocité à l'inspecteur, au recteur, et appelé sur ces maîtres barbares toutes les rigueurs de l'autorité supérieure. Il est vrai que, de 1849 à 1862, ma démarche se serait admirablement accordée avec les vues du gouvernement, tandis que, en 1882, cette page du roman, si elle est lue par M. Paul Bert, doit le désespérer.

Enfin, est-ce pour compléter et préciser la physionomie du Méridional, que l'auteur de *Numa Roumestan*, ayant à raconter l'agonie et la mort d'Hortense Le Quesnoy, — une pauvre *toquée*, belle-sœur de Numa, mourant de la poitrine et d'amour pour un tambourin, — parle des consolations *terrifiantes* de la Religion ? Terrifiantes ! sans doute parce qu'elles ouvrent le ciel à cette jeune âme égarée qui n'a ren-

contré sur la terre qu'illusions, désenchantements, pièges, traîtrises, et noires méchancetés ; sans doute parce qu'elles montrent le trésor des miséricordes et des grâces divines à cette malheureuse enfant qui n'aura passé dans le monde que pour sourire, rêver, aimer, souffrir, tousser et mourir ! Les consolations de l'athéisme sont-elles donc plus rassurantes ?

Mais laissons là, pour un moment, la religion et la politique. Voyons si, en dehors de ces coups de griffes félines, — que je ne cite qu'à moitié, — M. Alphonse Daudet a vraiment atteint son but apparent, s'il a réussi à donner aux hommes du Nord, de l'Est et de l'Ouest une idée exacte, décisive, à la fois psychologique et pittoresque, de l'homme du Midi. J'ai déjà dit ce que je pensais de son héros, Gaudissart de pacotille, bon à doubler M. Gambetta dans le rôle de *balconier*, à haranguer les commis voyageurs et les marchands de vin, et tellement subalterne dans son éloquence, ses manières, ses hâbleries, ses *boniments*, ses amours et ses amitiés, qu'il ne peut être pris au sérieux, élu député, nommé ministre, écouté et applaudi que par des pensionnaires de Bedlam ou de Charenton. Pensionnaires de Charenton ou de Bedlam ! Voilà ce que nous serions tous, — et, si c'est là le Midi, c'est midi à quatorze heures, — si nous ressemblions à Bompard, à Valmajour, à la tante Portal, et aux autres personnages que M. Alphonse Daudet a groupés autour de Roumestan. « Je ne m'y reconnais pas, dirais-je aux habitants de Nîmes. — Ni moi, » répondraient-ils à l'envi. Égaré par un senti-

ment inexplicable, le romancier en arrive, non seulement à *faire faux,* mais il écrit le contraire du vrai. — Il nous dit par exemple : « En religion, comme sur tout le reste, Roumestan avait la tradition de sa province. Il était le Provençal catholique, qui ne pratique pas, ne va jamais à l'église que pour chercher sa femme à la fin de la messe, reste dans le fond près du bénitier, de l'air supérieur d'un papa à un spectacle d'ombres chinoises, ne se confesse qu'en temps de choléra, mais se ferait pendre ou martyriser pour cette foi non ressentie, qui ne modère en rien ni ses passions ni ses vices. »

M. Daudet n'est donc jamais entré dans une église de Nîmes, d'Aix, d'Arles ou d'Avignon, un jour de grande fête ? Il n'a donc jamais vu cette foule où les hommes sont aussi nombreux que les femmes ? Il ne sait donc pas que, si, à Nîmes, les catholiques ne *pratiquaient* pas (mot que je ne puis souffrir, mais que je suis forcé d'employer), si, devant le bénitier, l'autel, le sanctuaire et la sainte table, ils prenaient l'air supérieur d'un papa à un spectacle d'ombres chinoises, les protestants et leurs ministres s'empresseraient d'abuser de cet avantage ? Non ! si l'on osait reprocher quelque chose à la religion méridionale, ce serait, au contraire, d'être trop démonstrative, trop *pratique*, en ce sens que les laïques se familiarisent trop avec tous les détails de la vie cléricale, qu'ils se mêlent de trop près aux cérémonies, aux prêtres, aux religieux, aux couvents, aux petites querelles de parloir et de sacristie, qu'ils se mettent parfois trop à

l'aise avec le bon Dieu, non pas pour négliger ses commandements et ceux de son Église, mais pour faire perdre à la religion un peu de son austère majesté, et donner aux indifférents ou aux sceptiques des prétextes de surprise, s'ils payent tribut à la faiblesse humaine et ont l'air de vouloir concilier ce qui semble incompatible.

Au point de vue purement littéraire, *Numa Roumestan* me paraît inférieur à *Fromont jeune*, au *Nabab* et aux *Rois en exil*. J'y ai vainement cherché les scènes éloquentes et pathétiques, qui, dans ce dernier roman, obtenaient grâce pour de fâcheuses irrévérences et permettaient à la critique bienveillante [1] de devenir myope, au point de prendre des malices pour des hommages. D'autre part, M. Alphonse Daudet, en s'obstinant à emboîter le pas derrière l'école naturaliste, s'expose de plus en plus à remplacer le talent par le *procédé*, le récit par le *morceau*, à gâter par l'abus ses qualités descriptives. Si nous l'avons rangé, lors de ses débuts, parmi les écrivains délicats, fins, sobres, exquis, il ne saurait suivre un régime plus contraire à son tempérament littéraire, qu'en s'assimilant une littérature qui, vouée au grossier, au bas et au laid, — comme on voue les enfants malades au blanc et au bleu, — ne peut considérer la délicatesse, la sobriété, la finesse et la grâce que comme des offenses personnelles et d'amères ironies. Dans ses concessions surprenantes à un camp qui n'est pas le sien, M. Alphonse Daudet me fait son-

1. Trop bienveillante.

ger à un homme sanguin qui, malgré l'avis de son médecin, adopterait l'hygiène des hommes bilieux. En outre, avec cette manie de tout décrire, de chercher partout des analogies et des images, on risque de ne pas rencontrer toujours juste. Ainsi (p. 64) les pastèques ouvertes sont comparées à de gigantesques magnolias roses ; j'ai vu, dans ma vie, bien des magnolias et des pastèques ; jamais je ne me serais douté de cette ressemblance. Ailleurs, les fleurs de catalpa sont des calices au lieu d'être des grappes. Mais à quoi bon souligner ces misères ? Je voudrais élever, agrandir le débat. M. Alphonse Daudet vient de doubler le cap de la quarantaine, qui pourrait être encore pour lui le cap de Bonne-Espérance. Ce n'est ni trop tôt ni trop tard pour reconnaître qu'il est dans une mauvaise voie, que ses faux amis sont en train de le brouiller avec les véritables, et que le Midi ne devrait pas être humilié par le romancier dont il était fier. Il a le vent en poupe. Ses tirages se chiffrent par centaines. On raconte déjà les romans qu'il fait encore. Les éditeurs, sinon les directeurs de théâtre, se suspendent à sa sonnette. Rien pourtant, non, rien ne saurait prévaloir contre ces deux vérités : il est triste, bien triste de voir un écrivain de race, d'origine, de tradition catholique et royaliste, persifloter la Royauté et la Religion au moment où la guerre au bon Dieu prend un caractère à la fois officiel et épidémique, où l'athéisme devient la religion de l'État, où le ministre *actuel* de l'instruction publique nous prépare de nouvelles surprises, où les jour-

naux républicains nous assurent que bientôt l'enfouissement civil (musique d'Hérold, paroles de Sainte-Beuve) sera l'institution publique, et l'enterrement religieux la piteuse exception. Il est triste, bien triste, de voir l'enfant gâté de notre Provence, élevé sur les genoux de la Muse méridionale, idole des cigales avant de se rapprocher des fourmis, livrer au gros rire des Parisiens de Panurge la langue de Roumanille et de Mistral, des *Margarideto* et de *Mireille.*

L'HISTOIRE RACONTÉE PAR LE THÉATRE

AU MÊME.

(Souvenirs)

Excusez, cette fois encore, la liberté que je vais prendre de fourrager dans vos plates-bandes. C'est plus fort que moi ! Lorsque j'ouvre un livre, et que j'y retrouve l'Odéon, le Luxembourg, la rue de Vaugirard, la galerie où le libraire Masgana, jaune et grêlé, vendait aux rhétoriciens, pour 25 centimes, une édition in-32 de *Tartuffe*, de *Charles IX* ou du *Mariage de Figaro ;* la petite porte des artistes par où entraient Ligier, Beauvallet et Lockroy, les premières représentations de *Robin des bois,* d'*une Fête de Néron*, de *Christine*, de *ma Place et ma Femme*, de *Jeanne Vaubernier*, mes souvenirs se réveillent en foule ; je rajeunis d'un demi-siècle ; je reprends un moment possession de mes joies évanouies, de mes illusions perdues, de mes camarades tombés avant l'âge, et il me semble que je suis chez moi, à l'instant même où je risque de passer pour un *intrus*. Ce ne sont pas seulement des soirées légendaires, des épisodes fixés dans ma mémoire d'adolescent, des scènes accessoires qui, nous dérobant à Cicéron et à Virgile, servaient de prélude

ou de commentaire aux tragédies de Casimir-Delavigne et de Soumet, à la musique de Weber, aux drames d'Alexandre Dumas, aux comédies de Bayard, Gustave de Wailly, Fulgence et d'Épagny; c'est tout un chapitre de l'histoire d'une époque où se remuèrent, en dix ans, plus d'idées que n'en demanderaient dix fondateurs d'empire pour renouveler, de fond en comble, la politique, la science, la littérature, la poésie, le théâtre ! Les *Mémoires* de Samson, l'*Odéon*, de MM. Paul Porel et Georges Monval, prouvent qu'elle peut être aussi intéressante, aussi instructive et plus amusante que l'histoire officielle, étudiée par le dehors, empruntée aux archives nationales, aux collections du *Moniteur* ou aux papiers des hommes d'État.

Je ne vous apprendrai rien en vous rappelant que Samson, l'éminent sociétaire du Théâtre-Français, l'excellent professeur du Conservatoire, l'incomparable Bertrand de Rantzau, l'inimitable marquis de la Seiglière, non moins applaudi dans l'ancien répertoire, dans *une Chaîne,* dans *Adrienne Lecouvreur,* dans *la Camaraderie*, dans *Gabrielle*, dans *l'Aventurière,* dans *les Effrontés*, dans *Lady Tartuffe*, dans *le Village,* dans *le Fils de Giboyer,* etc., etc., fut, en même temps, un homme d'infiniment d'esprit, un fin lettré, un conteur exquis, un brillant causeur; qu'il fit jouer de fort jolies pièces, *la Belle-Mère et le Gendre*, *la Famille Poisson*, *un Veuvage*, *la Dot de ma fille ;* que ses contemporains les plus illustres le prirent tout à fait au sérieux, et le traitèrent comme leur égal ; qu'enfin, ce qui ne gâte rien, heureux en ménage, bon

époux, bon père, entouré des affections les plus tendres, il eut assez de vertus domestiques pour suffire à une épitaphe bourgeoise. D'autre part, vous savez comme moi — et mieux que moi — que M. Paul Porel, non content d'être le meilleur acteur de l'Odéon, l'idole de ce terrible parterre dont j'ai vu jadis le courroux se déchaîner contre des auteurs célèbres, des comédiens en vogue et d'innocentes banquettes, a fait de l'Odéon son domaine, se l'est approprié à force de lui être nécessaire, et en est devenu, avec M. Georges Monval, l'historien et l'archiviste. Vous devinez dès lors quel intérêt peuvent offrir ces deux ouvrages, de physionomie différente, mais qui ne sont pourtant pas sans analogie. Samson écrit ses *Mémoires* personnels, bien incomplets malheureusement, puisqu'il s'arrête en 1840, vingt-trois ans avant sa retraite, avant ses *créations* les plus brillantes. Il a donc le droit de nous parler d'autre chose que de sa vie théâtrale et de ses rôles, de nous raconter sa famille, son enfance, son éducation, son noviciat dramatique, les malheurs de ses parents, la dureté de ses maîtres, les épreuves de son noviciat et de ses débuts, son mariage, ses joyeuses saisons de pauvreté, ses impressions de bon citoyen et d'honnête homme en présence des désastres de la fin du premier Empire, des humiliations et des douleurs de l'invasion, des calamités attirées sur la France par le plus prodigieux des tueurs d'hommes. — « Mon antipathie pour les Bourbons cessa. Quand on me rappelait que c'étaient nos malheurs qui les avaient ramenés parmi

nous, je répondais que nos défaites n'étaient pas leur ouvrage, qu'eux aussi avaient souffert, qu'ils avaient vu monter sur l'échafaud un des leurs, et étaient demeurés en exil pendant de longues années, et qu'enfin cette dynastie, qui avait régné si longtemps sur la France, devait réconcilier notre malheureux pays avec l'Europe tout entière... Napoléon ramenait le despotisme et la guerre, ces deux objets de ma haine; il revenait décimer la jeunesse française, et, grâce à lui, des flots de sang allaient encore inonder l'Europe. Le retour victorieux de cet homme extraordinaire, ce trône reconquis avec une si merveilleuse rapidité, tout cela m'étonnait sans m'éblouir, et ma raison se révoltait contre l'injustice de la fortune. Ce que d'autres admiraient dans le moderne César n'était à mes yeux qu'un parjure. L'empereur n'avait-il pas abdiqué? N'avait-il pas dit à ses soldats en leur faisant ses adieux: « Soyez fidèles au nouveau souverain que la France s'est choisi? » — Tout cela n'avait donc été qu'une comédie? Alors la partie mauvaise de sa vie se dressait devant moi. Je repassais dans ma pensée son faux républicanisme, son abandon de l'armée d'Égypte, la mort du dernier des Condé dans les fossés de Vincennes, le faste impérial ressuscitant l'étiquette des vieilles cours et la domesticité des premiers dignitaires de l'État, l'insolence du despotisme militaire, la toute-puissance du sabre, les lois monstrueuses de la conscription venant prendre des enfants hors d'état de porter les armes et les semant morts sur les routes, les rois détrônés, leurs

sceptres aux mains de l'empereur et de ses frères, le chef de l'Église catholique arraché violemment à son pays et tenu captif dans le nôtre, et enfin la France envahie et l'étranger jusque dans sa capitale. Voilà donc à quoi avaient abouti tant de conquêtes et tant de sang versé ! »

Vous le voyez, nous sommes loin des commérages de coulisses, et l'homme qui a écrit cette page avait le droit de jeter bas la classique *casaque* des Scapin et des Crispin, pour vivre de la vie réelle et redevenir le juge très sérieux et très sage des personnages et des événements contemporains. Pourtant ne croyez pas que ces *Mémoires* y perdent rien de leur *spécialité* piquante ! Alors même que l'auteur se laisse distraire par ces catastrophes qui vont entrer dans la grande histoire, il reste toujours l'artiste entraîné par une vocation irrésistible, le comédien amoureux de son art, et d'autant plus sympathique qu'il ne cherche jamais à se surfaire. Et quelle amusante variété dans ces récits, dans ces premiers chapitres où le maître futur n'est encore qu'un écolier, où le *res angusta domi* inflige toute sorte de privations au marquis d'Auberive et de la Seiglière, où le professeur qui donnera de si bonnes leçons reçoit de formidables coups de férule, où l'oracle, le modèle des jeunes acteurs, est employé dans un bureau de loterie, et ne sait pas encore qu'il gagnera le gros lot du talent et du succès ! Ceux qui n'ont vu Samson que pendant les vingt dernières années de sa carrière, à l'époque où Rachel, madame Arnould-Plessy, mademoiselle Favart, Au-

gustine et Madeleine Brohan se glorifiaient d'être ses élèves, et où il formait, avec Provost et Régnier, un *trio* inoubliable, ceux-là auront peine à se figurer l'humble commençant, aux prises avec toutes les misères de l'apprentissage, surnuméraire, c'est-à-dire sans numéraire, dédaigné par le majestueux tragédien Lafon, heureux d'être admis à contempler dans leur gloire Talma, Fleury et mademoiselle Mars, presque *blackboulé* par le houleux public de Rouen en attendant l'orageux parterre de l'Odéon, et si pauvre, si pauvre au début de sa lune de miel, qu'il dîne d'un sourire, soupe d'un baiser, renouvelle avec sa chère femme une page du *Roman comique*, devient complètement insolvable par la perte d'un louis de 23 livres, se voit forcé, mourant de faim, de faire le malade pour ne pas grever son budget, et s'affuble d'une vieille robe de son épouse pour jouer un rôle dans *Athalie!* Tout cela raconté avec autant d'esprit que de bonne humeur, éclairé d'un rayon de jeunesse, de printemps et de fantaisie, assaisonné d'appétit et de gaieté, et gracieusement commenté par sa fille, madame Toussaint-Samson, aussi spirituelle et aussi lettrée que lui, auteur de quelques écrits remarquables et justement fière de la gloire paternelle.

Si, comme je n'en doute pas, ces *Mémoires* ont plusieurs éditions, je signalerai à madame Toussaint quelques inexactitudes. L'Iphigénie du Théâtre-Français en 1820 s'appelait Bourgoin et non pas Bourgouin. Madame Rigaut, qui vit encore, qui fut la première Dame Blanche, ne se nommait pas made-

moiselle Pallas — bien qu'elle eût la sagesse de Minerve, — mais mademoiselle Palar. Il ne faut pas écrire Prader, mais Pradher. La tragédie de *Léonidas*, qui dut son succès à Talma, était de Pichat, et non pas de Pichot. Si j'osais, je ferais à madame Toussaint une chicane plus grave. J'ai lieu de la croire républicaine. Elle l'était du moins en 1878, quand j'avais l'honneur d'être son voisin à Passy. — Eh bien, elle a un culte — parfaitement explicable — pour la mémoire de son père. Elle a lu et relu ce volume avant de le publier. Elle nous raconte, avec une émotion communicative, l'agonie et la mort du grand artiste, le 29 mars 1871, en pleine Commune ; elle nous donne le poignant détail de tout ce que cette exagération hideuse, mais logique, de la République du 4 septembre ajouta d'angoisse, de déchirement et d'horreur à ces heures sinistres ; elle remarque que ces obsèques, qui furent solitaires et silencieuses, auraient eu, en temps ordinaire, tout Paris pour cortège. Elle nous apprend que cette même Commune glaça d'épouvante son cher malade, hâta sa fin et fit passer sur son lit de mort les fantômes de 93 et de la Terreur. Préalablement, elle nous dit que Samson était le type de l'honneur chevaleresque, un modèle de loyauté, de charité chrétienne, d'équité et de bonté. Enfin nous reconnaissons, presque à chaque page de ces *Mémoires*, que ce père, son légitime orgueil, était épris de la liberté vraie, avait des sentiments profondément religieux, aimait la Royauté constitutionnelle, demeurait fidèle aux monarchies

tombées et aux princes en exil ; qu'il détestait l'égoïsme des gens qui se préfèrent à leur pays, exécrait tout ce qui est plat, vil, vicieux, bassement corrupteur, lâchement tyrannique ; qu'il fut constamment du parti des opprimés contre les oppresseurs. Ceci posé, croit-elle que son père, s'il était encore de ce monde, se rangerait parmi les républicains de 1882 ? Et, si elle ne le croit pas, voudra-t-elle être en désaccord avec l'objet de son culte ?

Mais trêve de polémique ! Samson, en sa qualité d'auteur dramatique et de comédien, prisait sans doute assez peu les succès d'estime. Après avoir rappelé, son livre à la main, à quel point il était estimable, il nous est permis de signaler l'agrément de ces anecdotes dont les héros s'appellent Monvel, Molé, Fleury, Talma, Dazincourt, Perlet, mademoiselle Contat, mademoiselle Mars, Mauguin, Brunet, Picard, Larive, Alexandre Dumas, Scribe, Casimir Delavigne, et, plus tard, Melpomène en personne sous les traits de Rachel, madame Plessy, aussi adorable femme que merveilleuse comédienne, Augustine Brohan, la servante de Molière, digne de son maître, éblouissante, étincelante, fringante, exhilarante, fulgurante,

> Mettant un trait d'esprit dans un éclat de rire,

et aujourd'hui, me dit-on, presque aveugle, elle qui nous aveuglait tous de sa verve, de ses saillies, de sa gaieté, de son entrain. Ces anecdotes sont saupoudrées

de jolis mots. Samson les prodiguait sans compter. — Un auteur ennuyeux lit au comité une pièce assommante, — unanimité de boules noires. « Mais, monsieur Samson, dit le malheureux poète, vous avez dormi tout le temps ? — Pardon, monsieur, le sommeil est une opinion. » La tragédie de *Toussaint Louverture,* de Lamartine, ne faisant à la Porte-Saint-Martin que de très maigres recettes, Samson l'appelait une tragédie *provisoire.* Il disait de *Charlotte Corday,* de Ponsard : « C'est l'*Histoire des Girondins,* racontée par Théramène. » — Et, trois ans après, à propos de *l'Honneur et l'Argent :* « C'est du Molière, commenté par M. de la Palisse. » Il eut, le premier, l'idée de définir le frivole *rongemaille* XVIIIe siècle : « Une souris qui accoucha d'une montagne. » Sous l'Empire, qu'il n'aimait pas, Samson, ayant lu dans les journaux qu'une célèbre duchesse avait eu une audience de Notre Saint-Père le Pape, et que cette audience avait duré une heure, disait avec son fin sourire : « Si c'était une conversation, c'est bien long ; si c'était une confession, c'est bien court. » — Un peu plus tard, apprenant que M. Victor Cousin chantait les louanges de l'empereur parce que l'on avait donné son nom à une rue, il s'écriait : « Après tout, mieux vaut se rallier pour une rue que pour une place. » — Le 6 avril 1848, le gouvernement provisoire offrit au bon peuple, à l'héroïque peuple de Paris et des barricades, une représentation gratuite. Samson jouait le rôle de Molière dans un *à-propos* de George Sand, intitulé : LE ROI ATTEND. Quelques minu-

tes avant le lever du rideau, on sut, au foyer, que la plupart des héros de la fête avaient vendu leurs billets et en consommaient le prix chez le marchand de vins : « Allons ! dit Samson avec une résignation comique, ce sera *le Roi attend (à tant) par tête !* » — Un jour, à M. Viennet, académicien et pair de France, dont les douze tragédies dormaient dans les cartons du Théâtre-Français, et qui se plaignait qu'on le reçût toujours et qu'on ne le jouât jamais, il répondit : « Oh ! monsieur ! vous êtes un homme trop éminent pour qu'on hésite à vous recevoir, et trop spirituel pour qu'on se risque à vous jouer. » — Un jeune premier de la Comédie-Française fut sur le point de donner sa démission, parce qu'il était traqué par ses créanciers. — « C'est la première fois, dit Samson, qu'on serait obligé de quitter le théâtre pour excès de *mémoire.* » — Lors des mariages espagnols et de ce fameux voyage où cinq ou six hommes d'infiniment d'esprit et de talent firent vraiment trop de fantaisie, on racontait devant lui que les ébouriffants voyageurs étaient forcés de suppléer à l'insuffisance des *posadas* andalouses et castillanes. — « Oui, répliqua-t-il, un de ces messieurs fait la cuisine ; un autre balaye les chambres ; un troisième secoue les matelas, et tous ensemble font les paillasses ! » — et une foule d'*et cætera.*

On sait qu'avant d'arriver à la Comédie-Française, Samson obtint, à l'Odéon, de brillants succès d'auteur et d'acteur. Ses *Mémoires* se rencontrent donc, en maint endroit, avec l'ouvrage de MM. Porel et

Monval, qui a été pour moi une très agréable surprise. Je m'attendais à un travail d'archiviste, à une simple nomenclature; et, en effet, rien n'y manque à ce point de vue, ni l'histoire des innombrables directions, ni la date des premières représentations, des reprises et des débuts, ni le chiffre des recettes, ni le terrible *memento* des sifflets et des faillites; mais, à côté de cet inventaire, où j'ai rencontré bien des souvenirs personnels, des noms disputés ou abandonnés à l'oubli, des œuvres mortes en naissant, enterrées avant d'être mortes, ou dont la vie éphémère n'a pas laissé de trace, on trouve des pages d'un intérêt plus vif et plus sérieux, d'une incontestable valeur historique et littéraire. Quel étrange théâtre, cet Odéon, et quel singulier public ! Toutes les vivacités de la jeunesse, toutes les mornes aridités du désert, toutes les rumeurs et toutes les tempêtes de la foule, toutes les cruautés de l'âge sans pitié, tous les enthousiasmes de l'âge sans calcul, le Capitole ou les Gémonies, l'ovation ou les huées, la couronne de lauriers ou la botte de chardons, le fauteuil à l'Académie ou la cellule à Charenton; cinq actes, dix actes, dévorés d'un coup de dent par le Minotaure du quartier latin, sans latin et sans quartier ; puis, tout à coup, le rayon de soleil après l'orage, la bonace après la tourmente; du milieu de ces flots apaisés, on voit émerger un nom applaudi, fêté, acclamé, promis à la gloire, sauf à ne pas tenir toutes ses promesses: Casimir Delavigne avec *les Vêpres Siciliennes,* un triomphe de 1819, qui serait un *à-propos* d'aujourd'hui; Soumet avec *Jeanne*

d'Arc ; Guiraud avec *les Macchabées;* Ponsard et *Lucrèce ;* Émile Augier et *la Ciguë,* Alexandre Dumas et *Christine,* George Sand et *François le Champi,* Henri Mürger et *la Vie de bohème* (qui vit encore) ; Méry et *l'Univers et la Maison;* Gozlan et *la Main droite et la Main gauche;* Louis Bouilhet et *Madame de Montarcy !* En revanche, que de sifflets ou de tapage pour la *Christine* de Frédéric Soulié, pour *les Ressources de Quinola,* de Balzac, pour *la Nuit vénitienne,* d'Alfred de Musset, qui inspire au sieur Charles Maurice cette prophétie bizarre : « Voilà un nom qui ne sortira jamais de son obscurité ! »

On a, depuis quelques jours, en l'honneur de M. Ambroise Thomas et de Françoise de Rimini, énormément parlé de Dante Alighieri. Quel cercle dantesque ou odéonien ne formerions-nous pas avec les fantômes éplorés des poètes tragiques, entraînés par la rafale à travers les ombres de la scène où lustre et rampe sont éteints, gémissant comme leurs héroïnes, pleurant comme leurs héros, cherchant des confidents pour leurs inconsolables douleurs, soulevés, malgré le poids des alexandrins, par ce vent infernal dont parle le poète, se demandant avec terreur si les sifflements de cet aquilon ne sont pas les échos d'autres sifflements ; portant au flanc droit et au flanc gauche une double plaie : celle du poignard qui tua leurs personnages, et celle du couteau qui tua leurs tragédies ; Népomucène Lemercier, Duparc de Locmaria, Draparnaud, Liadières, Drouineau, Constant Berrier, Murville, Jules Hocedé, Arthur Ponroy,

Léon Thiessé, Hippolyte Bis, Loyau de Lacy, Sauvage, Duhomme, Riquier-Aldée, Royou, Mély-Janin, Dupias, et cent autres! A ces visages lugubres, à ces physionomies spectrales opposons bien vite des images plus souriantes, Picard et Mazères, dont l'agréable répertoire ressemble à un trait d'union entre Dancourt et Eugène Scribe ; Camille Doucet, l'aimable lauréat de Saint-Louis et de l'Odéon, l'auteur de pièces charmantes que réclama bientôt le Théâtre-Français; Frédéric Béchard, qui débuta, à vingt-trois ans, par un éclatant succès, *les Tribulations d'un grand homme;* Joseph Autran, dont *la Fille d'Eschyle,* saluée de bravos enthousiastes, fut ainsi appréciée par Théophile Gautier: « Du premier coup, M. Autran a conquis l'escabeau d'ivoire sous le portique de marbre blanc où trônent les demi-dieux de la pensée. Sa poésie a le rythme, le nombre et l'harmonie. »—Mais, hélas! ceci se passait, se jouait et s'écrivait le 9 mars 1848... O bienfaisante influence des révolutions et des républiques! La première représentation avait été un triomphe; la seconde produisit cent cinquante francs de recette. Enfin, remontons au 1er juin 1787; brillant et durable succès de *l'École des pères,* comédie en cinq actes, et en vers, de Pieyre (de Nîmes), que j'ai tout lieu de croire arrière-grand-oncle de notre vaillant et sympathique député.

Je m'attarde, et j'oublie que je voulais donner, dans ce chapitre, une large place au chapitre X de l'ouvrage de MM. Porel et Monval, et à un héros inconnu, dont vous allez probablement lire le nom pour la pre-

mière fois; CHARLES-HIPPOLYTE DELPEUCH DE LA BUSSIÈRE. Ce nom devrait être gravé en lettres d'or dans le vestibule du théâtre-Français où grimace le sourire du Voltaire de Houdon. Ce nom, l'homme obscur qui le porta devrait avoir sa statue au foyer de la Comédie-Française et de l'Odéon, entre Rachel et Talma, entre Lekain et Clairon. — Mais enfin, qu'était-il donc, cet homme dont nous n'avions jamais entendu parler ?

Les auteurs vont nous l'apprendre : « Né en 1768 à Paris, fils d'un pauvre chevalier de Saint-Louis, d'abord cadet au régiment de Savoie-Carignan, puis humble artiste d'un humble théâtre d'élèves ; jouant avec succès les niais et les bas comiques, les *Jocrisse* et les *Ricco*, au théâtre Mareux de la rue Saint-Antoine. »

Maintenant, si je vous disais que j'aimerais mieux avoir été ce niais, ce jocrisse, ce bas comique, que Tamerlan et Gengis-Khan, que César et Bonaparte, que Soult et Masséna, que Bismark et Cavour, que Beethoven et Rossini, que Raphaël et le Titien, que Gœthe et Victor Hugo, que Monvel et Molé, que Talma et Préville, que Metternich et Thiers, vous me croiriez fou ; et cependant rien n'est plus vrai. Qu'a-t-il donc fait, cet homme ? Devenu, pendant la Terreur, secrétaire-enregistreur, au bureau des *Pièces accusatives*, où lui était confié le registre des détenus, il trouva, par des prodiges d'adresse, de dévouement et de courage, moyen de sauver, non seulement les comédiens condamnés à mort, — Dazincourt et Fleury,

mesdames Raucourt, Lange, Louise et Émilie Contat, — mais, dans l'espace de trois mois et demi, le total énorme de 1,153 prisonniers. Avec les comédiens, il sauva, dans cette même nuit, la vicomtesse de Beauharnais, *aliàs* impératrice Joséphine, MM. de Florian, de Ségur jeune, mesdames de Buffon, de Bouillon, de Beaufort, de la Fayette, de Simiane, de Schomberg, de la Ferté, de Custine, d'Aiguillon, la duchesse de Duras, Elleviou, l'ex-maréchal de Ségur, mesdemoiselles de Sombreuil, madame de Luxembourg, la famille de Luynes, M. et madame de Praslin, MM. de Talleyrand-Périgord et de la Rochefoucauld, etc. — Un peu plus tard, devenu secrétaire intime du représentant Legendre au comité de sûreté générale, ce pauvre petit comédien délivra quatre-vingt-quatre mille détenus de province, dix mille religieuses et dix-huit cents prêtres réfractaires déportés !

Comment s'y prenait-il ? Vous en trouverez le curieux et dramatique détail dans le premier volume du bel ouvrage de MM. Porel et Monval. Quant à moi, je m'arrête sur une réflexion que je soumets à MM. Coquelin, Maubant, et autres artistes républicains. Si, d'ici à 1885, nous faisons autant de chemin que nous en avons fait depuis trois ans, il est clair que Fouquier-Tinville aura sa statue, ainsi que Collot-d'Herbois, Robespierre, Saint-Just et Billaud-Varennes. Ces grands citoyens réclamaient leur proie, et Fouquier-Tinville s'irritait de ne pas voir arriver entre ses mains le dossier, impatiemment attendu, des *comédiens français*, promis à l'échafaud. Eh bien, le jour

8.

où la statue sera offerte à l'enthousiasme populaire, les héritiers de Dazincourt et de Fleury, de mesdames Raucourt et Lange, de Louise et d'Émilie Contat, seront forcés, pour être logiques, de déclarer que Fouquier-Tinville était un héros, et que Charles-Hippolyte Delpeuch de la Bussière était un mauvais drôle, un niais et un jocrisse

ERNEST DAUDET

Histoire de la Restauration. — Mon frère et moi. (Mes souvenirs.)

Si je cédais à mon penchant, je donnerais volontiers onze lignes au premier de ces deux ouvrages, et onze colonnes au second. On a tant écrit sur la Restauration! Et, parmi ces écritures, il y en a si peu qui puissent nous satisfaire absolument! Ses calomniateurs, tels que M. de Vaulabelle, nous indignent par leur mauvaise foi. Ses panégyristes, — M. Nettement, par exemple, — nous assureraient une revanche, si nous ne les savions suspects à la majorité du public, par cela même qu'ils ont, en d'autres temps, occupé dans la presse une position militante et traité la Monarchie de juillet comme nous traiterions aujourd'hui la République de M. Paul Bert. Et puis, lorsque nous voyons un homme de talent rendre justice et hommage à la Royauté de 1814, à cette branche aînée dont les fruits furent savoureux, nourrissants et balsamiques, nous sommes toujours tentés de répliquer: « Hélas! il est bien temps de nous en apercevoir! Oui, cette Royauté nous fit autant de bien que les autres gouvernements nous ont fait de mal. Oui, elle

a donné à la France la liberté, le repos, la prospérité, la grandeur morale, et même assez de gloire pour qu'elle n'eût rien à regretter. Oui, elle a rendu des fils à leurs mères, des bras à l'agriculture, des capitaux à l'industrie, des débouchés au commerce. Elle a fécondé les intelligences, émancipé les idées, élargi les horizons, libéré le talent, vivifié l'éloquence, offert à la poésie et à la littérature un idéal digne d'elles, levé les scellés de la pensée humaine, supprimé la machine pneumatique qui pesait sur les imaginations et les âmes. Pourquoi faut-il que chacun de ces souvenirs soit pour nous un regret et un remords; que nous ne puissions énumérer ces bienfaits sans songer que nous n'avons pas su les garder, et que le *Nessun maggior dolore* du Dante, tant de fois répété, serve désormais d'épigraphe à tout ce qui s'écrira sur ces quinze bienheureuses années! »

Pourtant, j'ai lu le volume d'Ernest Daudet, et je me suis ravisé. C'est un précis historique, comme il en faudrait beaucoup à une époque trop affairée pour lire les gros livres, trop endoctrinée pour rester impartiale, trop gorgée de poisons et de mensonges pour conserver intactes les notions du vrai et du faux, du juste et de l'injuste. Ernest Daudet était dans d'excellentes conditions pour résumer sous une forme brève et nette l'histoire de la Restauration. Vaulabelle s'adressait aux passions révolutionnaires de ses contemporains, Alfred Nettement à la fidélité rétrospective des royalistes vaincus. Daudet s'adresse à la génération qui nous succède, qui n'a pas même eu besoin

d'oublier, et que l'on étonnerait énormément si on lui disait que les éteignoirs de 1818 étaient plus lumineux que les flambeaux de 1881, et que le plus suranné, le plus encroûté, le plus rétrograde des ministres, des députés ou des pairs de Louis XVIII et de Charles X était plus libéral et surtout plus patriote que M. Floquet ou M. Jules Ferry. En outre, s'il est vrai que l'on ne puisse être un bon historien sans avoir été un peu politique, remarquons que l'éducation politique d'Ernest Daudet n'est plus à faire. Il a, depuis 1870, occupé quelques-uns de ces postes importants, quoique d'apparence secondaire, où il est facile d'observer les événements et les personnages par leurs dessous, c'est-à-dire par leur côté le plus vrai. Les circonstances, sans qu'il y ait de sa faute, l'ont peu à peu amené du bout de l'extrême droite au centre droit; nuance parfaite pour que ses éloges, ses réserves et ses critiques soient accueillis sans méfiance. Enfin, son style est de bonne école, sans grand relief, mais simple, juste et ferme; ce qui donne à ses récits, à ses jugements, plus de solidité et de portée; car j'ai toujours pensé que les écrivains monarchiques de la période militante et triomphante avaient amoindri la valeur de leurs effusions royalistes par cette phraséologie empanachée, chevaleresque et sentimentale qui mettait en garde le bon sens, le goût et l'envie de sourire. Que de fois, en voyant ce pauvre Nettement, si recommandable d'ailleurs, faire du Bossuet à jet continu à propos d'un anniversaire légitimiste, d'un vote de la Chambre des députés ou d'une anecdote de

la cour citoyenne, je me suis dit tout bas : « A quoi bon tant de superflu, quand le nécessaire suffirait ? »

Est-ce à croire que je sois d'accord sur tous les points avec Ernest Daudet ? Non. Là où il est respectueux, je serais passionné ; là où il est approbatif, je serais enthousiaste ; je serais tout feu là où il est tiède, et j'excuserais presque tout ce qu'il blâme. L'essentiel est de constater qu'un homme jeune, sans liens avec le passé, sans souvenirs personnels, dégagé de ses traditions de famille par le désir bien légitime de ne pas mourir de faim, rejeté par *le combat pour la vie* à mille lieues de l'ENCLOS DE REY, ait parlé de la Restauration comme nul historien impartial et véridique n'oserait parler ni du gouvernement de 1830, ni de l'Empire, ni, à plus forte raison, des deux Républiques. Pour donner une idée de l'esprit qui anime ces pages, je vais en détacher deux courtes citations. Après avoir raconté les derniers moments et la mort de Louis XVIII, l'auteur ajoute :

« Le souverain, qui mourait à soixante-neuf ans, avait régné pendant dix années, sans cesser un seul jour d'être à la hauteur des difficultés qui s'étaient dressées devant lui. L'histoire a compté des rois plus glorieux, elle n'en a pas compté de plus sages. Tant qu'il était resté sur les marches du trône, à la cour de son frère et dans l'émigration, il avait commis bien des fautes, et sa conduite en ce temps, comme celle du comte d'Artois, ne fut pas étrangère aux longs malheurs de sa maison. Mais, dès que, après la chute de l'empereur, il eut mis le pied en France, ce fut un

autre homme, libéral, éclairé, modéré même. Il demeura passionnément et fidèlement attaché à cette Charte qu'il avait octroyée. Il fut, dans le sens rigoureux du mot, un monarque constitutionnel. Après un règne qui n'était pas sans grandeur, il laissait prospère au dedans, respectée au dehors, cette France que, par deux fois, il avait trouvée ruinée et envahie, donnant ainsi au monde l'exemple de ce que peut, pour la grandeur des nations, le régime parlementaire, sincèrement pratiqué... La France le connaissait peu : elle le regretta cependant ; car elle savait tout ce qu'elle lui devait. Tant qu'il était resté sur le trône, elle avait compris que la garde de son honneur et de ses intérêts était en bonnes mains. »

On ne saurait mieux dire. La conclusion est plus significative encore : « Les fautes qui marquèrent la fin du règne de Charles X et entraînèrent sa chute ne doivent pas faire oublier les services que la Restauration a rendus à la France. Si elle a laissé dans ce pays une trace plus profonde que les gouvernements qui lui ont succédé, et dans les mémoires impartiales un impérissable et glorieux souvenir, c'est à raison de ses bienfaits. Elle avait trouvé la France envahie, désorganisée, à demi ruinée. Elle la délivra, lui rendit la prospérité au dedans, le prestige au dehors, restaura ses finances, fonda son crédit, mit en honneur les institutions des pays libres et les grandeurs de la tribune. La Charte octroyée par Louis XVIII a servi depuis de base à toutes les constitutions que la France a connues. Elle contenait en germe tous les

progrès. Si le parti de la cour avait eu plus de modération, le parti de l'opposition plus de sagesse, la maison de France régnerait encore sur cette nation. Sa chute, quelles qu'en aient été les causes, ne saurait faire oublier cette vérité. »

Et, à la suite de cet hommage que ses restrictions mêmes rendent plus éclatant et plus authentique, Ernest Daudet publie ce que l'on pourrait appeler le livre d'or de la Restauration ; la variété infinie d'hommes illustres, de génies créateurs, de talents originaux, d'œuvres immortelles ou vivaces, que fit tout à coup éclore le sceptre fleurdelisé en frappant sur le sol fertile, sur l'inépuisable pays de France, pétrifié par le despotisme impérial. Nous ne transcrirons pas cette glorieuse nomenclature, qui nous exposerait à des redites, et qui est d'ailleurs présente à toutes les mémoires. Relisez cette liste qui va du duc de Richelieu au comte de Serre, de Chateaubriand à Lamartine, de Lamennais à Augustin Thierry, de Martignac à Berryer, de Villemain à Cousin, de Joseph de Maistre à Guizot, de Biot à Ampère, de Champollion à Cuvier, d'Alexandre Dumas à Victor Hugo, de Mérimée à Nodier, d'Alfred de Vigny à Alfred de Musset, de Girodet à Eugène Delacroix, de Paul Delaroche à Horace Vernet. Puis recueillez-vous un instant ; comparez mentalement le moindre de ces géants au plus gigantesque des pygmées d'aujourd'hui. C'est la meilleure indemnité que je puisse vous offrir, si vous êtes royaliste ; c'est le plus cruel châtiment que je puisse vous infliger, si vous êtes répu-

blicain. Et, si vous me dites que, parmi ces hommes mémorables, il y en eut dont le talent se révéla et dont la célébrité s'acquit aux dépens du régime qui favorisait leur essor, je vous répondrai : « Eh bien, réveillez-les de leur sommeil, ces illustres ingrats, et demandez-leur ce qu'ils pensent de leur temps et du vôtre ! »

Le léger dissentiment qui me sépare d'Ernest Daudet tient peut-être à la différence de nos âges. Venu au monde après la bataille, il a pu aisément se figurer que cette bataille s'était livrée entre la liberté et l'absolutisme, entre l'esprit moderne et l'ancien régime, entre le dogme du droit divin et la tradition de 89. Je le croyais aussi pendant les années d'illusion juvénile où l'ardente atmosphère de Paris et des écoles, les souvenirs classiques de la Grèce et de Rome, les exemples et les discours de mes professeurs et de mes camarades, m'abusaient sur le vrai caractère de la lutte. Ce n'était pas la liberté qui réclamait ses garanties : c'était la Révolution qui redemandait sa proie ; et la preuve, c'est que, sous ce monarque si sage, si franchement constitutionnel, si attentif à calmer les passions et à cicatriser les blessures, des complots perpétuels menaçaient, non pas tel ou tel ministre, mais la Royauté elle-même. Et quels complots ! aussi insensés qu'odieux ; encouragés sous main, secrètement favorisés par des hommes haut placés qui ne marchandaient pas leurs serments, qui se cachaient dans le péril, qui se réservaient pour le succès, et qui savaient fort bien où ce succès pou-

vait les conduire en un moment où Napoléon Bonaparte se mourait à Sainte-Hélène, où l'Autriche déplumait l'aiglon, où l'Europe était encore sous les armes, où la chute de notre Monarchie ne pouvait être qu'un signal d'effroyables désordres et un appel à une troisième invasion. Oui, sous le pseudonyme de liberté, de *libéralisme*, c'était la Révolution qui poursuivait son œuvre et continuait sa trouée ; nous savons ce qu'elle fait de la liberté, quand elle est assez victorieuse pour oser se démasquer. Sans doute, il existait alors des *libéraux* sincères, sérieux, éminents, réfléchis, qui ne voulaient que la Charte avec quelques concessions de plus à la jeunesse, aux idées nouvelles et au progrès ; mais les uns, comme le duc de Broglie, observaient à l'égard des Bourbons une sorte de neutralité revêche et chagrine ; les autres, comme Royer-Collard, subordonnaient leurs sentiments à leur doctrine, leur politique à leur métaphysique, et confondaient volontiers le royalisme constitutionnel avec le royalisme *conditionnel.* D'autres encore, comme MM. Guizot et Villemain, s'étaient si amoureusement pénétrés de l'histoire d'Angleterre, que, malgré tout leur esprit, ils auraient voulu faire de leurs opinions autant de réminiscences britanniques, et qu'ils refusaient de reconnaître entre les deux peuples un abîme plus large que la Manche. On les aurait dits contrariés que Louis XVIII et Charles X ne fussent pas Guillaume d'Orange, et, à force de regretter ce Guillaume, ils semblaient le chercher.

Assurément, à ne consulter que le dehors des évé-

nements, Charles X eût mieux fait d'être *centre droit qu'extrême droite,* d'aller de Martignac à Casimir Perier que de M. de Villèle à M. de Polignac. Mais montrez-moi, pendant ces années inquiètes où la France n'avait qu'à se laisser être heureuse, montrez-moi un moment où l'arrière-pensée révolutionnaire n'ait pas percé à travers les taquineries libérales, où les corrosifs révolutionnaires ne se soient pas mêlés aux émollients du libéralisme. Si vous ne le trouvez pas, est-il étonnant qu'un roi septuagénaire, plus aimable que raisonneur, plus gracieux souverain que profond politique, gardant quelque chose des brillantes légèretés de sa jeunesse, enclin, comme son aïeul Louis XIV, à sanctifier ses sujets pour expier ses péchés, témoin jadis de ce que renfermait d'audaces et de crimes le *crescendo* révolutionnaire, entouré de survivants de l'échafaud et de l'exil, poussé à bout par les violences d'une opposition sans merci, ait essayé de jouer une dernière partie qui, s'il l'avait gagnée, aurait consolidé son trône ? Je ne lui reproche pas de l'avoir perdue ou jouée, mais de n'avoir pas, avant de la risquer, rassemblé les atouts dans sa main.

J'ai hâte d'arriver au petit livre, intitulé *Mon Frère et moi,* destiné sans doute à être plus lu que l'*Histoire de la Restauration.* Le *Moi,* qui est haïssable quand il s'étale, devient sympathique quand il s'efface. Notre époque égoïste, entichée du *chacun pour soi,* aura offert deux touchants exemples de cette abdication du frère aîné en l'honneur d'un Benjamin mieux doué par les fées et mieux choyé par le public ;

abnégation quasi paternelle, d'autant plus méritoire que Paul de Musset avait du talent, et qu'Ernest Daudet en a beaucoup. Mais là s'arrêtera ma comparaison, dussé-je offenser, non pas Alphonse Daudet, mais Ernest. Si réfractaire que je sois à certains fanatismes féminins qui font d'Alfred de Musset un demi-Dieu et même un Dieu tout entier, si récalcitrant que je puisse être aux exagérations de son frère, contredites par mes souvenirs personnels, et qui nous représentent l'auteur de *Rolla* comme un modèle de grâce aristocratique, de courtoisie chevaleresque et de manières exquises, il faut pourtant reconnaître entre *la Revanche de Lauzun*, et *les Nuits*, entre *Puylaurens* et *Namouna*, entre les *Scènes de la vie sicilienne* et *Il ne faut jurer de rien*, une si énorme différence, qu'il y a eu moins de mérite à n'être pas jaloux, et que, dès lors, l'amour-propre, en se déplaçant, a pu se concentrer sur la blonde tête du délicieux poète ; à peu près comme ces mères, qui ont été jolies, mais qui avouent être plus fières de la beauté radieuse de leurs filles qu'elles ne le furent jamais de leur figure et de leurs succès. En conscience, je ne puis mesurer cette distance, lorsqu'il s'agit d'Ernest Daudet et de son frère. Le talent d'Alphonse est d'un grain plus fin, d'une trempe plus délicate ; il est plus complètement artiste ; il réussit mieux à enfermer une liqueur rare dans une coupe savamment ciselée. S'il m'était permis de lui appliquer une expression à la mode parmi les peintres, je dirais que sa littérature est plus *gourmande*, qu'elle est plus recherchée

par les *marchands de tableaux*. Pourtant, à les juger sévèrement et de haut, ses romans sont encore plus des curiosités que des chefs-d'œuvre. Ses types, composés d'observations partielles, empruntés à des personnages variés, cherchant sans cesse à dépister ceux qu'ils affriandent, n'ont pas la carrure des maîtres; ils ne sont pas sortis du cerveau tout d'une pièce, ajoutant une figure à la galerie impérissable, et tenant à la main leur brevet d'immortalité. Le style a plus de montant que de saveur, plus de *bouquet* que de franchise. On dirait un excellent vin où le sommelier aurait versé des gouttes d'eau-de-vie. Il y a du tâtonnement dans cette manière, du pointillé dans ce dessin si séduisant. Les qualités son trop locales, trop actuelles, trop *particulières*, pour qu'on puisse à coup sûr leur promettre la durée. L'écrivain, d'ailleurs charmant, n'est pas de ceux que l'on goûte avec délices, en toute sécurité, avec la certitude que l'agrément n'a rien de frelaté, que la jouissance est saine, que l'on peut se fier à cet enchanteur. L'envergure et l'ampleur lui manquent. Son rire est plus malin que comique, plus sournois qu'entraînant. Il personnifie à mes yeux l'Athénien d'une Attique de décadence, le Parisien d'un Paris qui se décompose, le littérateur raffiné d'une littérature qui se rapetisse. En deux mots, il est permis de lui prodiguer tout ce qui se décerne au talent, en lui refusant tout ce qui s'accorde au génie. Les détracteurs, les ennemis, les envieux, — le succès en a toujours, — songeant à quel point le roman est assujetti aux variations des mœurs so-

ciales et du goût, auraient le droit de se demander si les ouvrages d'Alphonse Daudet vivront autant d'années qu'ils ont d'éditions.

Mais j'ai grand tort de chercher, comme on dit, la *petite bête* chez un homme d'infiniment d'esprit, au lieu de m'abandonner au vif sentiment de sympathie que m'inspire le livre du frère aîné. Il est attendrissant, ce livre, surtout quand on peut, comme moi, en contrôler l'exactitude, lorsqu'on a assisté à ces débuts où tant de difficultés furent vaincues avec tant de courage. Ceux qui, tout en cédant à une vocation littéraire, peuvent se dire, comme je ne sais quel personnage de M. Scribe : « Il m'a appelé imbécile ; heureusement, je suis propriétaire ! » ne savent pas, ne peuvent pas savoir par quelles anxiétés poignantes, par quelles alternatives d'ardeur, d'abattement, d'énergie, d'énervement, d'espérance, de désespoir, doivent passer les débutants dont le noviciat se complique des âpretés de la vie matérielle. Je n'ignore pas que la jeunesse embellit tout, qu'elle met un rayon de son soleil dans les greniers et une gerbe de ses fleurs dans les mansardes, que sa baguette de fée change, non plus les nèfles et les noisettes en diamants et en émeraudes, mais le brouet noir de la crèmerie en *menu* du café *Anglais*. Cela, c'est la poésie ; la réalité est plus sévère et souvent plus cruelle. Voilà deux jeunes gens qui ont connu d'heureux jours pendant les riantes années de leur enfance ; ils ont vu tout à coup l'adversité se glisser dans leur maison, assombrir les visages, rogner d'abord sur le superflu,

puis sur le nécessaire, démeubler les appartements, soupeser les reliques de famille, multiplier les privations et les sacrifices, créer dans le doux nid dont elle emporte le duvet une atmosphère de gêne et de malheur. Ce malheur est immérité. Il ne s'explique pas par des fautes, — désordre, imprudence, négligence ou inconduite, — mais par une de ces fatalités qui s'attachent aux honnêtes gens comme aux autres. Le père ne peut plus rien pour ses fils, que leur offrir de nobles exemples de fidélité royaliste, de ferveur catholique, de probité et de vertu. Eh bien, on renversera les rôles. Ce seront les fils qui travailleront pour le père; quand ils auront réussi, ils l'appelleront auprès d'eux; ils lui referont ce foyer détruit par la plus respectable des infortunes; et, en attendant, le fils aîné acceptera, à l'égard du plus jeune, un rôle si paternel, qu'on le surnommera *la mère.* Connaissez-vous un programme plus honorable, — j'allais dire plus émouvant? — Oui, mais si, malgré des provisions de talent, de travail, de volonté, de confiance, on se brisait, comme tant d'autres, contre les premiers obstacles? si, rebuté par les cailloux et les ronces du droit chemin, on s'égarait dans les sentiers de traverse? Le temps presse, on a vingt ans, on est Méridional; la folle du logis réclame sa part; on pourrait être aussi vif au plaisir qu'on est ardent à l'étude; et Paris est là, Paris qu'on voit pour la première fois, mais auquel on a tant rêvé qu'on le devine avant de le connaître; Paris, avec sa puissance de fascination, tentateur irrésistible, étalant aux regards

ses richesses, son luxe, ses élégances, ses vices mieux entés que ses vertus, ses fruits d'or si prestigieux qu'on voudrait les cueillir avant de les avoir gagnés. Vous le voyez, ce n'est pas de l'indulgence, c'est presque du respect que l'on doit à ceux qui sont sortis de cette redoutable épreuve en n'y perdant pas autre chose que ce qu'ils n'auraient pu conserver sans que le difficile devînt l'impossible.

Ernest Daudet nous raconte avec une émotion communicative et un remarquable accent de vérité ce que *le Petit Chose* nous avait fait entrevoir à travers de légers voiles, prêtés par son imagination à sa mémoire. Nous retrouvons dans ces pages ce frère, choyé et soigné comme une plante rare, d'une culture facile, d'une floraison précoce, mais d'une nature si délicate que l'on redoute pour elle les intempéries parisiennes. Ce dévouement de toutes les heures, cette abnégation constante, désarmeraient la critique, quand même elle aurait à signaler quelques exagérations dans la louange, à demander si vraiment *Fromont jeune*, *Jack*, *le Nabab*, *les Rois en exil*, *Numa Roumestan*, sont de la taille d'*Ivanhoë*, de *Mauprat*, de *Manon Lescaut*, de *Colomba*, de *Fernand*, d'*Eugénie Grandet*, des *Parents pauvres*, et si désormais nous dirons : « C'est un Delabelle » comme on dit : « C'est un Harpagon. » — — Selon moi, chacune de ces exagérations fraternelles, si elle existe, est un mérite de plus. Au lieu de m'appesantir en de maussades chicanes, j'aime mieux saluer mon spirituel sénateur, M. Numa Baragnon, lequel, habitué à faire acquitter ses clients, a, d'un

trait de plume, innocenté son homonyme Numa Roumestan en écrivant à Ernest Daudet : « J'ai bien envie de signer cette lettre : Numa Roumestan, puisqu'on prétend que c'est moi que votre frère a voulu peindre ; mais, hélas ! il y a longtemps qu'on ne dételle plus ma voiture ! »

J'aime mieux surtout remercier M. Ernest Daudet de m'avoir traité, dans son livre, mieux que je ne le méritais ; car, par la faute des circonstances plutôt que par la mienne, je n'ai acquis aucun droit à sa reconnaissance. Il est très vrai que, vers la fin de 1857, je présentai mon jeune confrère au directeur du *Spectateur*, ci-devant *Assemblée nationale*, à ce charmant M. Mallac, que Louis Veuillot avait surnommé le fils de Paul et de Virginie. Mais *le Spectateur*, agonisant épilogue de *l'Assemblée*, était, à cette époque, doublement condamné ; par le gouvernement impérial qui l'avait déjà averti, suspendu, supprimé, et qui guettait sa prochaine imprudence, — et par M. Mallac lui-même, qui, voyant son journal ne plus faire ses frais et s'étant ménagé, dans le faubourg Saint-Germain, une retraite ducale, n'attendait qu'une occasion pour brûler son vaisseau, pavoisé aux trois couleurs, avec un peu plus de blanc que de bleu, et beaucoup plus de bleu que de rouge. Cette occasion lui arriva avec les bombes d'Orsini, qui rebondirent, hélas ! bien plus loin que nos bureaux de la rue Bergère, et préparèrent des calamités autrement graves que la suppression du *Spectateur*. Cette catastrophe mit à néant le petit service que j'avais essayé de rendre à Ernest

Daudet. Je l'ai toujours regretté; j'aurais voulu être *à la peine* pour mériter d'être *à l'honneur*. Je le regrette encore plus, après avoir lu cet aimable et touchant volume, qui pourrait s'intituler: *Tout pour mon frère, rien pour moi.*

M. ALBERT DELPIT

La Marquise.

Un jeune et spirituel critique, qui n'a pas tardé à se faire sa place, M. F. Brunetière, nous parlait récemment du personnage *sympathique* en littérature, que l'on appelle aussi, en argot de théâtre, le personnage *d'intérêt*. Les écrivains de l'école naturaliste ont cru devoir s'en passer, et c'est son absence qui rend si pénibles, si suffocantes, la lecture de leurs romans et la représentation de leurs pièces. On n'adressera pas le même reproche à Albert Delpit. Si la donnée de *la Marquise* est d'une hardiesse parfois inquiétante, si l'on y rencontre deux ou trois scènes violentes, l'auteur a su ménager des contrastes propres à désarmer les juges les plus sévères. A sa terrible Catherine Jouve, à son coupable marquis de Tandray, à sa vipérine Henriette Rochez, il a opposé Max Danglars, Diane, M. Fauré, et surtout M. de Morère; caractères qui suffisent à nous indemniser largement de ses heureuses audaces.

J'ai dit que sa donnée était hardie. Vous la connaissez sans doute ; car qui n'a lu *la Marquise*, un des

grands succès de l'année ? En pareil cas, madame de Genlis, lorsque son critique habituel, le malicieux abbé de Féletz, écrivait pour se dispenser d'une analyse détaillée : « Qui n'a lu *le Siège de la Rochelle ?* » — comptait sur ses doigts les jours écoulés depuis la mise en vente, le nombre des exemplaires sortis de chez son libraire et le chiffre probable des lecteurs de romans ; et ce triple calcul d'arithmétique l'amenait à confondre l'abbé, convaincu de négligence ou de mauvaise foi. Dieu merci ! je n'ai pas le même scrupule avec Albert Delpit. La *Revue des Deux Mondes* et une quarantaine d'éditions sont là pour attester que, si mes éloges sont tardifs, ils auront au moins l'avantage de s'appuyer sur ce témoignage infaillible : les objections de quelques-uns et le suffrage de presque tous.

La donnée est hardie ; est-elle exceptionnelle ? Oui, assez pour qu'il n'y ait pas lieu de désespérer du sens moral dans notre misérable siècle ; pas assez, hélas ! pour que l'on ait le droit de la traiter de monstrueuse. Assurément, si vous avez hanté les zones torrides du *high-life* parisien, — ou plutôt européen, — vous aurez entendu parler de femmes qui ont marié leur fille à leur amant. Comment expliquer cette sorte de crime, aggravant une faute ? Par le désir de retenir auprès de soi l'homme qu'elles aiment encore, dont elles devinent la lassitude, et qui va leur échapper ? Par l'envie de prouver que toutes les belles-mères ne sont pas détestées de leur gendre ? Par l'espoir, plus criminel encore, que cet homme blasé, perverti,

accoutumé aux élans et aux ardeurs d'une passion sensuelle, comparera les fades verdures printanières aux riches maturités de l'automne, et que, à l'instar des paysagistes, l'automne lui semblera préférable au printemps ? Par des arrangements de famille, ou par un raffinement de perversité ? Quoi qu'il en soit, le fait existe, et, comme disait Royer-Collard, rien n'est brutal comme un fait.

Voilà donc Catherine dans l'exercice de ses fonctions, c'est-à-dire de ses maléfices. C'est un coup de maître de nous l'avoir présentée comme une merveille de beauté plastique, légèrement teintée de bêtise. Les hommes d'esprit sont trop enclins à trouver spirituelles les femmes très belles. Madame Sophie Gay, qui s'y connaissait, et qui s'accordait mieux avec son nom de famille qu'avec son nom de baptême, a raconté que la beauté de madame Récamier enlevait au génie de madame de Staël la plupart de ses adorateurs, à commencer par Benjamin Constant. Un nuage sinistre plane sur le passé de Catherine. Le monde n'a plus rien à apprendre sur sa liaison de quinze ans avec le marquis de Tandray ; c'est elle-même qui se charge d'annoncer le prochain mariage du marquis avec sa fille Diane, angélique créature, type exquis de pureté et d'innocence virginales. On sait aussi que M. de Morère, mari de Catherine, n'est pas le père de Diane ; qu'il l'a adoptée, et lui a donné son nom en épousant l'énigmatique mère. Mais M. Fauré, le magistrat, qui a été substitut dans le département de l'Ariège, en sait beaucoup

plus ; il ne raconte, au début, que la moitié de ce qu'il sait. Catherine, avant de s'appeler madame de Morère, avait épousé le capitaine Sorbier, resté veuf avec un fils. Le lendemain, les deux époux s'étaient séparés. Quelques jours après, ce fils, né du premier mariage, trouvait son père mort dans son lit. Le capitaine s'était fait sauter la cervelle.

Tout ce prologue nous prépare habilement à des événements mystérieux et terribles. On devine que M. Morère, savant enfermé dans sa science et dans ses livres, traité par le monde de mari complaisant, d'aveugle volontaire, n'a pas dit son dernier mot, et que ce silencieux, qui fait sourire, saura faire frémir et pleurer. Albert Delpit n'est pas de ceux qui dédaignent l'action et se croient passés maîtres lorsque, comme Trublet, il n'ont rien imaginé. Ce romancier, si jeune encore et déjà si haut placé, a la vocation et l'instinct dramatiques. Il complique avec la certitude de débrouiller ; il éveille la curiosité ; non pas cette curiosité frivole et stérile qui se résume dans les mots : « Comment s'en tirera-t-il ? » — mais celle qui jaillit du choc des incidents et des caractères. Ces caractères, accusés en relief dès les premières pages, se soutiendront jusqu'au bout sans se démentir. Balzac possédait, au plus haut degré, cette puissance de réalité, cette intensité de vie. Mais ses figures, qui nous saisissent d'abord et qui semblent avoir vécu, nous échappent en s'exagérant. Le verre grossissant, permis et même conseillé à la comédie, au roman et au drame, est, chez lui, d'une qualité particulière. A

mesure qu'il grossit les objets, on dirait qu'il les estompe. A force de vouloir être réels, ils deviennent fantastiques. Exemples, le père Goriot, le père Grandet, le chanoine Trubert, madame de Mortsauf, Modeste Mignon, Esther, Vautrin, et bien d'autres.

Nous assistons au mariage sinistre de l'adorable Diane avec le marquis Fabien de Tandray. L'auteur a préparé ce mariage avec un art qui sauve tout. Avant d'y arriver, nous savons que madame de Morère a constamment tenu sa fille à distance ; que Diane, reléguée à la campagne au fond de la Bretagne, dans une ferme appelée la Birochère, n'a jamais connu ni les tendresses, ni les caresses maternelles ; que, pour cette âme délicate, pour cette nature de sensitive et d'hermine, la froideur de sa mère, le chagrin d'être orpheline du vivant de cette mère inexplicable, a été un effroyable supplice, et que c'est ce supplice qui la décide à épouser sans amour M. de Tandray. Au moins elle sortira de cette atmosphère qui l'étouffe ; elle échappera à cet isolement de cœur qui la tue. Dans sa douleur et dans son innocence, la pauvre enfant ne soupçonne pas et n'accuse pas sa mère. Évidemment, il y a eu un secret, une tragédie, un crime sur son berceau ; mais ce crime, elle l'attribue à son père, dont elle ne porte pas le nom, et son amie, madame Kersaint, qui sait tout, la voyant si parfaitement ignorante, n'ose pas la détromper.

Le marquis de Tandray est un roué sensuel et vulgaire. Son habileté est de faire croire à Catherine qu'il l'aime toujours, que Diane n'est à ses yeux

qu'une pensionnaire insignifiante ; que, s'il l'épouse, c'est pour rentrer dans la vie régulière, pour ne pas braver plus longtemps la longanimité de M. de Morère, et aussi, parce que, déterminé à *faire une fin,* il ne voit pas de meilleur moyen de ne pas se séparer de Catherine. Elle n'est qu'à demi persuadée ; le fait est que Fabien de Tandray aime ardemment Diane, mais à sa manière, et cette manière est si mauvaise, elle lui réussira si mal, que bientôt nous verrons son mensonge devenir presque une vérité. C'est le châtiment des hommes dits *à bonnes fortunes,* (y en a-t-il encore ?) que, lorsque lassés des amours faciles ou coupables, ennuyés de se cacher dans les armoires ou de faire le pied de grue sous une fenêtre close, ils mettent leur main souillée dans la blanche main d'une chaste jeune fille, ils éprouvent fatalement une sensation contradictoire. Ils voudraient des transports, et ils ne rencontrent que de l'obéissance. Ils s'étonnent que le devoir n'ait pas les mêmes expansions que la faute ; ils s'irritent de voir la vierge timide qui se soumet, plus froide que la femme adultère qui se livre. Comme leurs cœurs ridés au contact de la débauche ou du plaisir sont incapables de comprendre et de pratiquer certaines délicatesses, comme ils ne possèdent d'autre adresse que celle qui consiste à vaincre des femmes complices de leur défaite, ils ne savent pas convertir, par des gradations patientes, l'obéissance en affection, la soumission en tendresse, en attendant la passion, qui est le superflu du mariage. Alors s'opère en eux une réac-

tion étrange et vengeresse. Gouvernés par leur vanité et par leurs sens, ils prennent en haine celle qui déconcerte leurs sens et offense leur vanité. Ils s'accusent de s'être dégoûtés trop vite de ce qui répondait bien mieux à leur talent de séduction, aux exigences de leur nature. Cette spécialité d'hommes blasés, qui leur persuadait qu'ils étaient mûrs pour le mariage, est justement ce qui leur rend le mariage insipide, et les ramène à ce qu'ils ont quitté. Leurs mécomptes changent en regrets leurs souvenirs ; ils ont la nostalgie du vice dont ils profitaient, le désenchantement de la vertu qui les a déçus ; et c'est ainsi que, comme le chien de l'Écriture, — *qui ad vomitum recurrit!* — ils retournent à leur *vomissement.*

Ces nuances, que je gâte, ont été admirablement indiquées par l'auteur de *la Marquise.* Rien d'émouvant comme les scènes antérieures au mariage, celle surtout où M. de Morère se relève de toute sa hauteur, se dédommage de quinze ans de silence et de torture, et déclare à Catherine terrifiée qu'il ne veut pas assister au mariage de Diane avec M. de Tandray. Il y assiste pourtant ; car cet effrayant dialogue a été entendu par cette malheureuse fiancée qui croyait son père criminel et sa mère innocente ; vous figurez-vous ce qu'elle doit souffrir en entendant ces paroles dites à Catherine par son mari, qui n'est plus que son juge ? « Diane est aussi haute que vo s êtes basse, aussi fière que vous êtes vile ! Et je me demande souvent avec stupeur, comment cette chair a pu naître de votre chair, comment dans votre fumier a pu germer cette fleur ! »

Désormais, Diane sait tout, excepté le nom de l'amant. Cet éclair, ce coup de foudre la brisent. Elle tombe malade ; si elle ne meurt pas, c'est que la jeunesse et la nature sont cette fois plus fortes que la douleur et que la mort. Cette crise, prélude d'une autre crise plus épouvantable, amène entre Diane et son père adoptif, — qu'elle accusait, lui aussi, de ne pas l'aimer, — une situation toute nouvelle, une effusion de tendresse, une explication où M. de Morère, redoutable tout à l'heure, nous apparaît compatissant, affectueux et bon. Il y a là une scène en demi-teintes, qui produirait un grand effet au théâtre, jouée par Lafontaine et Blanche Barretta. On devine que M. de Morère désirerait ardemment empêcher cet odieux mariage. Mais comment achever de renseigner et de foudroyer Diane ? Comment, si elle aime Fabien de Tandray, lui infliger ce nouveau chagrin ?

« — C'est sans arrière-pensée que vous épousez M. de Tandray ?

» — Sans arrière-pensée.

» — Alors, vous l'aimez ?

» — Oui, dit-elle faiblement. »

Il soupira, puis de nouveau l'embrassant au front paternellement :

« — Soyez heureuse, mon enfant, vous le méritez. »

Ce que madame Kersaint, l'amie intime, n'a pas osé dire, M. de Morère, le père adoptif, ne le dit pas, — et le mariage s'accomplit.

Ce qu'il peut être, vous le devinez. La passion de

Fabien est toute sensuelle ; il a beau se faire d'abord violence pour ménager les susceptibilités de Diane ; on ne sait pas effleurer les lis quand on a trop cueilli de tubéreuses. Sa nature et ses habitudes de libertin l'emportent, et les impressions nuptiales de Diane se traduisent dans ce gémissement, dans ce cri de désespoir : « Et c'est pour ça que ma mère s'est déshonorée ! »

Albert Delpit étudie avec une exquise finesse d'analyse le travail intérieur qui éloigne peu à peu Fabien de cette jeune femme qu'il avait passionnément aimée — ou désirée. Ici, le romancier a tout le sérieux d'un moraliste — « Non seulement le marquis souffrait dans son imbécile vanité de don Juan, mais il souffrait aussi dans sa sensualité mécontente. » — « Il était incapable d'aimer une femme qu'il ne désirait pas, et incapable de désirer une femme qui ne partageait pas ses élans. » — « C'est que l'homme, être foncièrement vaniteux et égoïste, n'admet jamais qu'un autre fera naître les sensations qu'il n'a pas été capable d'exciter. »

Nous voici bien près du véritable héros de ce roman, si riche en émotions, en péripéties, en situations dramatiques, en scènes pathétiques, qu'il me fait songer à la partition de *l'Africaine*, où un compositeur économe aurait pu récolter trois opéras. Maximilien Danglars ! Oui, un héros, un voyageur, un savant, qui, bien jeune encore, a déjà à son actif des explorations intrépides, des découvertes précieuses, des fatigues et des périls vaillamment affrontés, de poétiques aventu-

res et d'admirables traits de générosité et de bonté. Ceux qui accusent de cruauté certaines pages de *la Marquise,* rendent justice aux chapitres où se rencontrent, se rapprochent, se retrouvent et se reconnaissent Maximilien et Diane. Il n'est pas un étranger pour elle. Dans le lointain exil où la confinait l'indifférence ou l'antipathie de sa mère, elle avait eu pour compagnon, pour camarade, cet adolescent, à peu près orphelin comme elle, devenu, quand elle le revoit, non seulement un homme célèbre, mais le plus séduisant des consolateurs pour une âme assoifée d'idéal, pour une blessée du mariage. Blessée, ai-je dit? Hélas! qu'était la première blessure, comparée à celle que les honteuses amours de Fabien et de Catherine réservent encore à Diane ? Qu'était-ce que le premier supplice, comparé à ce martyre ? Le calice d'amertume qu'elle croyait avoir épuisé en se voyant forcée de mépriser *séparément* sa mère et son mari, va se vider jusqu'à la lie ; et quelle lie ! un hasard effroyable lui apprend ce qu'elle ignorait encore, la condamne à réunir dans son mépris, dans son horreur, dans son dégoût, Catherine et le marquis de Tandray. Cette fois, la secousse est trop forte, la vision trop horrible ; on croit qu'elle va mourir. Elle passe du vertige à la fièvre, de la fièvre au délire, du délire à un assoupissement morbide, qui semble l'engourdir pour le linceul. Elle ne meurt pas cependant. Sa convalescence sera tout à la fois douloureuse et délicieuse. L'idylle enfantine, prologue du roman de Diane et de Max, recommence dans un nouveau cadre, avec une grâce infinie : « La meunière

voulut aller elle-même traire le lait. Elle l'apporta, au fond du jardin, sous une tonnelle. Un délicieux coin de verdure ; nul ne pouvait les voir. Le jardin tournait sur lui-même, et derrière eux courait la muraille. Une douceur sereine les enveloppait. Le tic tac monotone du moulin et les appels lointains des laboureurs troublaient seuls ce grand calme. A peine, de temps à autre, le cri rauque des corneilles voletant autour des hêtres. »

En tout, huit lignes et ces huit lignes me suggèrent une remarque. L'impression n'est-elle pas complète ? Avec un romancier de l'école naturaliste, nous n'aurions pas été quittes à moins de dix pages. Albert Delpit a fait ses preuves comme paysagiste ; nous savons à quel degré il possède le talent de décrire. Mais il sait qu'une description est toujours assez longue quand elle rend l'effet, et jamais meilleure que lorsqu'elle s'accorde, dans une juste proportion, avec le dialogue et le récit. Il a compris que, par cela même que son roman pouvait se comparer à une végétation exubérante de sève, il ne devait pas y ajouter la végétation descriptive, parasite, et que mieux valait balancer cette richesse d'événements par une étude délicate des sentiments, des passions et des caractères. Vous me traiterez peut-être de maniaque. Mais, lorsque madame Kersaint demande à Diane : « Il t'a donc dit qu'il t'aimait ? » — et que Diane répond: « S'il me l'avait dit, je n'en serais pas si sûre, » — je préfère ces simples mots aux plus plantureuses descriptions du MAITRE, seraient-elles saturées de BUÉE. La BUÉE !

il me semble qu'elle commence à ternir la vitrine de ses libraires.

Il m'est arrivé souvent, surtout à propos de certains romans d'Octave Feuillet, d'aborder cette alarmante question de l'amour platonique, pour laquelle il faudrait une plume de cygne, d'alcyon ou de colibri, maniée par un frère ou une sœur de Trilby. Mais l'auteur de *la Marquise* a eu l'art de nous faire pressentir, dans l'amour de Maximilien et de Diane, — Max et Joliette, comme ils s'appelaient dans la saison des primevères, — un je ne sais quoi qui nous ferait souffrir, si Diane succombait à son amour, si Maximilien abusait de sa faiblesse. Ce serait, nous semble-t-il, une profanation d'un genre particulier, non seulement parce que Diane est si chaste, si noble, si pure, qu'elle mérite d'échapper à une vulgaire surprise des sens, et parce que Maximilien est digne de s'associer à son sacrifice, mais pour une raison mystérieuse qui nous préoccupe avant d'être devinée. L'auteur a merveilleusement réussi à sauver cette situation, à peindre en traits de feu cette passion partagée, cette union absolue de deux âmes, doublement liées, par tout ce qu'elles donnent et par tout ce qu'elles refusent, sans que ce feu soit un feu d'amiante, sans que Maximilien tourne un seul moment au Grandisson, à l'amant *transi*. Pour qu'il y tourne encore moins, Albert Delpit a imaginé une diversion habile. Maximilien est héroïque, mais il n'est pas impeccable. Avant d'aimer Diane ou de s'apercevoir qu'il l'aime, il s'est laissé intercepter par cette méchante Henriette Rochez, que je me suis contenté

de nommer et qui méritait mieux. C'est un portrait achevé que celui de cette jolie veuve, — « un monstre charmant, mais un monstre, — si mince, tellement diaphane, qu'avec ses deux bras on en ferait un maigre ». — Elle est si vraie qu'on dirait qu'elle est ressemblante, et que l'auteur l'a rencontrée quelque part. Nulle ne s'entend mieux à envenimer la médisance, à aiguiser la calomnie, à saupoudrer d'arsenic les commérages de salon, à enduire d'huile de pétrole les jalousies, les rivalités, les trahisons et les haines. La lettre anonyme est sa littérature, l'espionnage est son élément. Bien différente de Frosine qui marierait la République de Venise avec le Grand Turc, elle brouillerait Philémon avec Baucis, Artémise avec Mausole. Elle fait et dit des méchancetés comme les raffinés se battaient en duel, pour le plaisir.

Quel sera-ce donc lorsque, abandonnée par Maximilien en l'honneur de Diane, elle aura à se venger ! — « Oh ! comme je me vengerai ! » s'écrie-t-elle avec un sifflement de vipère enragée ; — et Albert Delpit ajoute excellemment :

« L'être humain blessé dans son cœur souffre et se résigne ; blessé dans son orgueil, il souffre et se révolte. Abandonner une femme qui vous aime avec sa tendresse, c'est commettre une action cruelle. Abandonner une femme qui vous aime avec sa vanité, c'est commettre un action dangereuse. La première deviendra peut-être une indifférente ; la seconde deviendra sûrement une ennemie. »

Elle a sa vengeance sous la main. Il ne s'agit que

de dénoncer à Fabien, qui ne croit pas aux amours innocentes, l'intimité de Diane et de Maximilien, trop purs pour être prudents. Encore une magnifique scène, celle où Diane, surprise par le marquis en tête-à-tête avec Max, déplace énergiquement les rôles et s'écrie: « Te battre contre lui! Je te le défends! Son épée n'est pas digne de croiser la tienne! Écoute, Max. Lui seul au monde n'avait pas le droit de m'aimer, et il a osé me parler de son amour! Lui seul n'avait pas le droit de m'épouser, et il a osé me demander d'être sa femme! » etc., etc. — C'est du drame, et du meilleur.

Pourtant un duel est inévitable. Mais M. de Morère, le justicier, prend les devants, et tue le marquis de Tandray. Les voilà donc libres de s'aimer au grand jour, ces deux nobles amants, qui étant restés heureusement honnêtes, sont bien dignes d'être honnêtement heureux!... — Hélas! non! Vous aviez remarqué, n'est-ce pas? dans le premier récit de M. Fauré, cette phrase (page 16) : « Le capitaine Sorbier avait eu d'un premier mariage un fils nommé, je crois, Maximilien. » — Oui, Maximilien! Cet adolescent, camarade de la gentille Joliette, de la future marquise de Tandray, c'était Max, c'était le fils du capitaine Sorbier, et Diane, adoptée beaucoup plus tard par M. de Morère, est inscrite à l'état civil comme fille du capitaine! Si Max n'est connu que sous le nom de Danglars, c'est que son aïeul, le père de sa mère, ayant pitié de sa situation et horreur des ignominies de Catherine, l'avait recueilli, et lui avait donné son nom. En réalité, Maximilien et Diane sont étrangers l'un à

l'autre, et pourraient s'unir sans remords. Légalement, ils sont frère et sœur. Pour prouver le contraire, il faudrait que Diane réveillât les hontes du passé, déshonorât sa mère, fouillât dans des cendres mêlées de sang et de boue, et dût son bonheur à un scandale. Ils y renoncent d'un commun accord. Max reprend sa vie de voyageur et d'explorateur au service de la science et de l'humanité, sa mission élevée dans cette grande âme à la hauteur d'un apostolat. Diane se fait sœur de charité, et rétablit ainsi dans sa divine lumière cette religion que Catherine avait compromise en demandant à une dévotion puérile et dérisoire de laver ses souillures et de consoler son déclin. Longtemps après, en arrivant à Saint-Louis du Sénégal, Max se trouve en présence d'une effroyable épidémie de fièvre jaune. Surviennent quatre sœurs de Saint-Vincent de Paul, que notre chère France envoie au secours des malades — et qui s'expatrient pour mourir. — Elles ont quitté, les saintes filles ! leur patrie terrestre pour retrouver leur véritable patrie. L'une d'elles est Diane, la marquise de Tandray, Joliette ! La dernière page n'est pas la moins belle. Diane lève la main au ciel, et Max lui dit très bas, défaillant : « MA SŒUR ! » ce doux nom, que nous avons tous l'habitude de donner aux religieuses, prend, dans la bouche de Max, une signification particulière. Il était impossible de mieux finir un récit plus émouvant.

J'ai entendu quelques *sensibles* lectrices regretter que Delpit n'eût pas accordé à ses deux héros un

bonheur bien mérité et bien gagné. Qu'elles relisent *la Marquise*, — et, certes, je ne saurais leur proposer une épreuve plus agréable! — elles reconnaîtront que ce livre ne pouvait pas se terminer par la formule ordinaire : « Ils furent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants. » Supérieur, selon moi, à ses aînés, le roman de *la Marquise* n'a pas eu moins de succès, mais a été plus discuté. Tant mieux! La discussion, comme la solitude, affaiblit les faibles et fortifie les forts. Ceux qui la redoutent, ceux qui s'étonnent, s'irritent ou s'indignent d'être contestés, prouvent que, si leur orgueil est de bronze, leur talent est d'argile.

Mgr BESSON

Évêque de Nîmes [1]

Ce bel ouvrage est si considérable, le sujet est si vaste, le cadre si large, les aspects si variés, qu'il nous serait impossible d'en embrasser l'ensemble et de l'étudier en détail. Il y a d'ailleurs, dans la vie d'un cardinal, écrite par un évêque, une partie spéciale de théologie et de discipline, qui s'adresse plus particulièrement au clergé. On n'analyse pas ce qui échappe à l'analyse ; on ne discute pas ce qu'une discussion, même respectueuse, aurait l'air de profaner. Mais, avec un écrivain tel que Mgr Besson, la critique littéraire peut se rassurer ; elle ne périra pas d'inanition, et, même en glanant, elle aura de quoi moissonner. Sous cette plume bénie, la vie du cardinal Mathieu est devenue un important épisode de l'histoire de l'Église au dix-neuvième siècle, et cet épisode se lie si naturellement à l'histoire contemporaine, que l'on pourrait presque raconter la Restauration, le règne de Louis-Philippe, la seconde République, les sinistres débuts de la troisième, précédés de l'Empire, en

1. Vie du cardinal Mathieu.

leur donnant pour accompagnement les travaux, les œuvres, les idées, les résistances, les sympathies, les regrets, les vœux, les espérances, les mécomptes, les joies, les bienfaits et les douleurs de Son Éminence l'archevêque de Besançon. Ordonné prêtre sous la vraie monarchie, il nous apparaît entre le cardinal de Rohan et Mgr de Quélen, qui nous répondent, à travers les années, de la solidité de ses opinions, de la fermeté de ses principes, de ses pieuses tristesses en face des ruines du passé. Nommé évêque de Langres et, bien peu de temps après, archevêque de Besançon, il se trouve d'emblée, ainsi que l'indique excellemment son éloquent historien, dans une situation unique, où tout concourt à augmenter l'éclat et les difficultés de son rôle. Songez à cette date de 1834, où la monarchie de Juillet n'avait encore rien perdu de sa physionomie révolutionnaire, où les cendres de la guerre civile étaient à peine attiédies, où la Royauté nouvelle se débattait contre les vices de son origine, où une bourgeoisie voltairienne aurait crié à la trahison, si la religion, l'Église, l'épiscopat et le clergé n'avaient été officiellement réduits au strict nécessaire! Songez à cet archevêque de trente-huit ans, qui avait le périlleux honneur de personnifier le premier essai de transaction et d'alliance entre un gouvernement suspect aux catholiques et une Papauté trop sage pour se laisser dominer par nos passions politiques! « Le plus jeune des prélats français en devint, à force de sagesse et de discrétion, l'inspirateur et le guide, » nous dit Mgr Besson. Tous ou presque tous les métropolitains, préco-

nisés avant 1830, tenaient à la branche aînée des Bourbons par de si fortes attaches, que, s'ils avaient paru s'en détacher, ils auraient inutilement risqué de déchoir dans l'estime de leurs anciens amis sans inspirer aux nouveaux plus de confiance. Des hommes tels que Mgr de Quélen, le prince de Croï, le cardinal de Latil, Mgrs de Cosnac, de Villèle, de Montblanc, d'Astros, auraient été forcés de changer de nom, d'effacer leurs armoiries et de cacher leur anneau pastoral, s'ils s'étaient ralliés au *juste milieu.* D'autre part, les choix du gouvernement, pendant les deux ou trois premières années, avaient été déplorables. Au moment où l'on renversait les croix, où l'on saccageait l'église Saint-Germain l'Auxerrois et le palais de l'archevêché, où les prêtres, pour échapper aux insultes, étaient obligés de *laïciser* leur soutane, il fallait, pour demander ou accepter un siège épiscopal, être infirme et à demi tombé en enfance comme Mgr d'Humières, ou plier sous le poids d'un de ces antécédents qui discréditent à la fois les protecteurs et le protégé.

Mgr Mathieu inaugurait, pour ainsi dire, une série nouvelle, série d'hommes éminents, sans liens avec le passé, sans complaisances pour le présent, d'une doctrine sûre, d'une instruction profonde, d'une piété fervente, de mœurs austères, tout entiers à leurs diocèses ; — l'honneur, en un mot, de l'Église de France, et supérieurs — sachons l'avouer — aux prélats d'ancien régime. « On voit, ajoute son biographe, par quel concours de circonstances l'archevêque de

Besançon, à peine intronisé sur son siège métropolitain, se trouva comme placé à la tête de ses vénérables collègues. Ni sa jeunesse, ni sa modestie, ni sa timidité naturelle, ne lui permettaient d'y prétendre. »

Et cependant, les partis vaincus sont si susceptibles, la fidélité des souvenirs donne si aisément le change sur l'injustice des exigences, il est si facile à la passion de demander l'impossible, telle était alors la fougue des rancunes, des haines et des colères, qu'il suffisait de cette situation, créée par la force des choses et la fatalité des événements, pour faire accuser ces archevêques et ces évêques — de quoi ? de tendances révolutionnaires ? Assurément non. — De concessions gallicanes ? — Pas tout à fait. — D'orléanisme ? — Pas précisément. — De sympathies pour un pouvoir usurpé ? — Pas absolument ; mais d'opinions mixtes, élastiques, accommodantes, explicables par leur avènement récent et leur origine bourgeoise, et qui leur permettaient de nager entre deux eaux ; l'eau bénite de cour, et la véritable eau bénite. Position difficile, que nous avions le tort de compliquer en refusant de la comprendre ! Le *Domine salvum* s'appelant d'un nom différent, sur les lèvres et dans le cœur ! La société divisée en deux parts, dont l'une représentait tout ce qu'un évêque doit chérir ; la piété héréditaire, l'éducation chrétienne, les traditions de famille, les bonnes œuvres, les conseils de fabrique, les bureaux de bienfaisance, toutes les grandes vérités politiques et morales, tandis que l'autre voulait être ménagée sous peine de pencher du médiocre au pire,

de voir dégénérer la froideur en rupture, et de perdre les moyens de faire le bien ! Aujourd'hui, nous sommes renseignés par l'expérience, éclairés par l'adversité. Nous savons, à nos dépens, ce que c'est qu'un régime odieux, pourri, bêtement oppresseur, athée avec délices, favorable à tous les genres de démoralisation patentée, estampillée, publique, depuis l'obscénité jusqu'au sacrilège, depuis le blasphème du sénateur jusqu'à l'insulte du voyou ; régime conciliateur à sa manière, en ce sens qu'il unit dans un même mouvement d'horreur et de dégoût le pasteur et ses ouailles, et que l'évêque n'a plus à en attendre que le bénéfice de l'isolement ; mais, alors, nous ne savions pas !

Eh bien, après avoir lù le livre de Mgr Besson, je ne crains pas d'affirmer que le cardinal Mathieu, pendant sa longue et laborieuse carrière, sut constamment observer la note juste, malgré les difficultés que lui créait l'incroyable mobilité de notre esprit et de notre politique, tantôt réactionnaire à ce point que la bonne liberté paye pour la mauvaise, et que toute licence est accordée aux mesures répressives ; tantôt anarchique à ce degré que tous les éléments d'autorité, d'ordre, de sécurité sociale sont brusquement sacrifiés, et que des catholiques illustres préfèrent Labiénus à Louis Veuillot. L'archevêque de Besançon réussit à se maintenir à égale distance de ces extrêmes. Et quelle supériorité dans ses vues ! quelle sagacité dans ses jugements, quoique tempérés par la charité chrétienne ! — Lisez cette page, écrite au sujet du ministère du 1er mars 1840 : « M. Thiers, en qui se résume tout le

ministère, laisse sans doute à désirer sous le rapport pratique ; tout le monde le sait, et, dans le temps où nous vivons, la plupart des hommes publics sont dans le même cas (qu'aurait-il dit en mars 1882 ?) — Mais M. Thiers est en admiration devant la religion catholique, considérée même philosophiquement. Il ne veut pas entendre parler du protestantisme. Il l'appelle une religion bâtarde, et il ne connaît d'autre christianisme que celui qu'enseigne le catéchisme. Il professe une grande vénération pour le pape Grégoire XVI, par qui il a été reçu deux fois avec bienveillance, et dont il parle dans les termes les plus respectueux, disant que, dans sa vie, il n'a rien éprouvé de pareil, rien de plus saisissant que l'impression qu'il a reçue en paraissant devant le pape et en s'entretenant avec lui. Il y a dans M. Thiers beaucoup de talent et une étonnante promptitude d'intelligence ; mais il y a aussi de la témérité, et son esprit est fort mobile. Il y a de l'élévation et du bon sens, mais l'ambition gâte tout. Il y a le catholicisme en théorie, mais je ne sais trop quoi en pratique. Enfin, à un grand sentiment du pouvoir, il joint beaucoup d'idées révolutionnaires. »

Ce portrait, fort ressemblant en 1840, aurait eu plus tard à subir quelques retouches ; il faudrait rayer l'élévation, amplifier l'ambition et estomper le grand sentiment du pouvoir dans la masse des idées révolutionnaires ; à moins que l'on n'ajoute que ce grand sentiment du pouvoir était subordonné au désir ou au plaisir de l'exercer. Pauvre M. Thiers ! est-il assez uni par où il a péché ? assez démodé, suranné, dis-

tancé, enveloppé de ce second linceul, tissé d'indifférence, de rancune et d'oubli ? On se demande aujourd'hui, cinq ans après sa mort, s'il fut ministre de Louis-Philippe ou de Louis le Hutin, président de la République française ou de la République d'Andorre. On se demande surtout s'il faut le maudire ou le plaindre. Ce petit homme, dont on a vanté le patriotisme, débuta dans la vie publique par un crime de lèse-patrie, alors qu'il ne négligeait rien pour faire échouer notre campagne d'Alger ; c'est pourquoi son patriotisme, sincère ou factice, ne cessa de subir la peine du talion et de se solder par un nouveau malheur de la France, sauf à s'ingénier pour le sauvetage et pour pêcher à la ligne ce qu'il avait noyé. Pendant ce ministère du 1er mars dont parle si charitablement le cardinal Mathieu, l'historien de la Révolution, du Consulat et de l'Empire crut faire merveille en réveillant le chauvinisme bonapartiste et militaire, en ajoutant un épilogue à l'épopée impériale ; et, dix ans après, lorsqu'il s'écriait : « L'Empire est fait ! » — on aurait pu lui répondre : « A qui la faute ? » Produit équivoque d'une révolution bourgeoise, il ne comprit pas que, s'il s'amusait à chicaner en détail la monarchie de Juillet, cette bourgeoisie myope s'abandonnerait un beau matin aux griffes de la démocratie triomphante. C'est pourquoi il se vit infliger, le 24 février, la plus cruelle mystification qui ait jamais humilié un homme d'État. Réhabilité auprès de l'élite des frondeurs et des boudeurs par son opposition à l'Empire, il refusa de prévoir qu'il ne

suffit pas de dénoncer les fautes et de prophétiser les désastres, si l'on borne ses regrets au chagrin de n'être plus ministre et ses espérances à l'espoir d'être président. Ramené au premier plan par d'effroyables calamités, seul debout sur des décombres, salué bénévolement du titre de libérateur du territoire, soutenu par une majorité monarchique qu'il laissa s'émietter pour le plaisir de la trahir, arbitre des destinées du pays, averti par ce sauvage épisode de la Commune que la République du 4 septembre contenait en germe et devait ressusciter tôt ou tard, il manqua la plus admirable occasion qui se soit offerte à un bon citoyen, à un politique illustre, pour conquérir un nom immortel en réparant les malheurs passés, en conjurant les maux à venir. Abusé par les flatteries de ceux qui avaient besoin de lui, grisé par l'encens démocratique, qui pourtant ne sent pas bon, il sacrifia la gloire de rendre la France au droit, à l'honneur, à la vérité, à la justice, aux honnêtes gens et au bon Dieu, et lui préféra le triste privilège d'être le chaperon de M. Gambetta, le *chandelier* des bonnes fortunes radicales, le préparateur des drogues révolutionnaires, le précurseur de nos maîtres actuels, le signataire des passeports de la République jacobine. C'est pourquoi, s'il avait vécu trois ou quatre ans de plus, il aurait pu évaluer ce que lui coûtait son sacrifice, ce que lui rapportaient ses préférences. Délaissé par ceux dont il trompa les espérances, rebuté par ceux qui le traiteraient d'importun du moment qu'il ne leur serait plus nécessaire, accablé d'outrages par ceux qu'il avait

bannis et que ses légataires ont rappelés, il n'aurai plus qu'à se pétrifier en statue pour ne rien voir et ne rien entendre. La statue existe ; le vide et le silence se sont faits autour de ce piédestal que le radicalisme et l'intransigeance finiront par changer en pilori. De temps à autre, un amnistié vient y cracher une injure, en attendant qu'une seconde Commune la brise et en jette les morceaux aux goujons de la Seine.

Oui, pauvre M. Thiers ! Heureux, même au point de vue qu'ils dédaignent, ceux qui, comme le cardinal Mathieu et son éminent historien, répudient les vanités de ce monde, cherchent plus haut leur récompense, et, par surcroît, rencontrent sur leur chemin ou au bout de leur route ce qu'ils n'ambitionnaient pas ! Pas un des hommages qui ont entouré l'archevêque de Besançon ne manquera à sa mémoire. Dans trente ans, il n'y aura pas une syllabe à effacer de ce que vient d'écrire Mgr Besson : « Le diocèse de Besançon était également fier d'avoir donné le jour au cardinal Gousset et d'être gouverné par le cardinal Mathieu. Il aimait à les rapprocher dans l'expression d'une sincère reconnaissance et d'une commune vénération... Le pays tout entier comprit qu'on n'avait pu faire un meilleur choix pour célébrer le retour de Pie IX à Rome, la liberté de l'enseignement donnée à la France (hélas !), et le triomphe pacifique de l'Église universelle. La première moitié du XIXe siècle était finie. En regardant la date des deux médailles et la figure des deux pontifes, l'histoire dira que les cinquante premières années d'un siècle où l'on vit croître, grandir

et s'élever de tels hommes par leur propre mérite, compteront parmi les meilleurs de l'Église de France, et que les deux cardinaux que la Franche-Comté vit entrer ensemble au Sacré-Collège ont véritablement marqué par leurs talents, leurs services, leurs vertus, une époque chère à la mémoire des gens de bien. »

Rien de plus vrai, et, malgré bien des revers, on aurait pu souhaiter que la seconde moitié de ce siècle terrible ne fût pas pire que la première. A mesure que nous avançons, le récit devient encore plus intéressant. Quel curieux chapitre, la révolution de Février à Besançon ! L'archevêque opposant son tranquille courage aux menaces du commissaire extraordinaire ; si extraordinaire, en effet, que, dès le surlendemain, le maire, le général, la garde nationale, la population presque tout entière, congédient ce citoyen Faivre, dont la popularité et l'omnipotence ont duré vingt-quatre heures ! Ici, comment se défendre d'un douloureux retour sur la situation présente ? En 1848, les choses se passaient ainsi dans la plupart des départements. On voyait apparaître ces commissaires excentriques, dans un costume théâtral, qui semblait emprunté au vestiaire de l'Ambigu. Ils voulaient renouveler la mise en scène de 93, et ils n'en apportaient que la parodie. Pendant une soirée, ils jouaient les Robespierre, et, le lendemain, ils étaient reconnus Jocrisses. Arrivés pour faire peur, ils ne réussissaient qu'à faire rire. Mais, comme ces Jocrisses pouvaient, à la longue, devenir malfaisants, comme le rire n'est pas toujours sain, le bon sens bourgeois et populaire

se concertait pour adjurer les émules du citoyen Faivre d'avoir à déguerpir sans tambour ni trompette, faute de quoi la terreur qu'ils apportaient dans leur malle pourrait bien se déballer contre eux. Ainsi, leur carmagnole devenait une *veste*. Aujourd'hui, si extraordinaire que fût le commissaire, il se trouverait à l'unisson du maire, du préfet, du conseil municipal, des députés, des sénateurs, des sergents de ville, des gardes champêtres et du suffrage universel. Toutes ces puissances prendraient parti pour lui contre l'archevêque.

Une année s'écoule ; survient le choléra de 1849. Mgr Mathieu et son clergé déploient de tels prodiges de dévouement, d'abnégation et d'héroïsme, que le pacte est encore resserré et consacré entre le troupeau et le pasteur. Mgr Besson, qui, bien jeune alors, prit vaillamment sa part sur ces champs de bataille où, sous les traits de nos religieux et de nos prêtres, les promesses de la vie luttent contre les menaces de la mort, Mgr Besson cite quelques incidents bien touchants et bien pathétiques de cette lugubre fin d'année. Et quel grand style ! — « Les rues désertes et silencieuses n'étaient traversées, de demi-heure en demi-heure, que par les convois funèbres, sans pompe et presque sans cortège. Les chants sacrés, le son des cloches, l'appareil du deuil, tout manquait à la fois, à l'exception des prières de l'Église et de la présence du prêtre. Dans l'intérieur des maisons, le spectacle était plus triste encore. Tous les esprits étaient remplis d'inquiétude, tous les yeux de larmes, toutes les poi-

trines de sanglots. Les communautés religieuses, les médecins, les prêtres, luttaient entre eux de zèle, de charité, de courage, pour soigner les cholériques. Quelques jeunes gens, non moins généreux, voulurent partager avec eux l'honneur et les dangers de ce ministère de dévouement, et allèrent s'asseoir au chevet des malades... »

Encore un pas, encore une année, et nous voici au coup d'État du 2 décembre. Ce fut une nouvelle phase dans la vie du cardinal Mathieu. D'abord, toute son adhésion consista à intercéder pour les proscrits et les victimes. Ensuite, la dignité de sénateur, partie essentielle de la Constitution, qu'il ne pouvait décliner, mais qu'il n'avait à coup sûr ni désirée ni demandée, fut loin de l'aveugler sur la fragilité de cet Empire qui eut la force matérielle sans l'autorité morale, les semblants de la grandeur sans ses réalités, le suffrage populaire sans la conscience nationale, et qui, forcé d'éblouir pour vivre et d'étonner pour durer, se condamnait d'avance à périr le jour où il ne serait plus ni éblouissant ni étonnant. Pour un prélat d'une haute et pénétrante intelligence, tel que le cardinal Mathieu, ce gouvernement singulier, à la fois démocratique et absolu, autoritaire et révolutionnaire, offrait l'inquiétant contraste d'une immense répression officielle préparant un immense désordre intérieur, de gages ouvertement donnés aux conservateurs et de chances clandestinement laissées aux démolisseurs, d'une main tendue aux dignitaires de l'Église et aux défenseurs du Saint-Siège, tandis que

l'autre faisait signe aux suppôts du carbonarisme. « Un vice originel, écrit Mgr Besson, était à la base de la nouvelle institution ; Napoléon devait périr comme Louis-Philippe. Les révolutions peuvent bien élever les princes sur le pavois ; mais elles ne les rendent jamais légitimes. »

Oui, les révolutions peuvent faire des rois ou des empereurs ; mais elles ne savent pas faire des dynasties.

A dater de cette époque, nous ne devons considérer chez le cardinal Mathieu, que l'évêque ; de plus en plus indifférent aux grandeurs humaines ; tout entier à son diocèse ; se multipliant en des œuvres admirables que son historien retrace en connaisseur et dont la plupart lui survivent ; assistant au baptême du Prince Impérial avec des pressentiments mélancoliques, partagés entre un berceau et des tombes et communiqués à l'enfant qui venait de naître par d'autres enfants qui n'avaient pas régné ; n'acceptant de la dignité sénatoriale que ce qu'il fallait pour rendre plus puissante la pourpre cardinalice ; assailli de légitimes méfiances à mesure que la fatale guerre d'Italie démasquait des hypocrisies, détruisait des illusions, légitimait des injustices et préparait des ingratitudes ; d'autant plus fidèle au Saint-Siège qu'il le voyait plus menacé ; allant retremper, dans de fréquents voyages à Rome, son dévouement à Pie IX ; plaidant pour le pouvoir temporel avec l'éloquence du cœur et de la foi ; ne réservant à César que ce qui n'était pas à Dieu ; ne discutant pas une syllabe du célèbre *Syllabus ;* mé-

ritant et obtenant au passage l'honneur d'une condamnation comme d'abus ; toujours présent, toujours sur la brèche, partout où il y avait une épidémie à combattre, une douleur à consoler, un point de doctrine à éclaircir, une erreur à confondre, une obole à ajouter au trésor des grâces divines.

Les deux grandes épreuves du Concile et de l'invasion ne devaient pas être épargnées au cardinal mort en 1875. Ce n'est pas moi, pauvre vieux rêveur, qui me ferai juge à l'égard des prélats que la question de l'infaillibilité dogmatique trouva hésitants, soucieux, inquiets. L'hésitation n'est pas la révolte, l'inquiétude n'est pas le schisme, l'anxiété n'est pas l'hérésie. L'essentiel, en cette circonstance solennelle, n'était pas, selon nous, d'apporter au Vatican une opinion toute faite, jetée *a priori* dans le moule d'une obéissance préventive, mais d'être décidé à se soumettre du moment que le Concile se serait prononcé. Cette soumission devenait un hommage de plus, et fortifiait la certitude de tous les désistements du doute. Il eût été fâcheux que, au milieu de ces six cents abbés, évêques, archevêques, primats, patriarches et cardinaux, il n'y en eût pas quelques-uns dont la dissidence passagère donnât plus d'éclat au vote de la majorité, et enlevât à ce majestueux épisode de l'histoire de l'Église le caractère d'un de ces programmes rédigés d'avance qui changent un acte en cérémonial et une décision en formalité.

Quant aux désastres de la guerre et de l'invasion, nous n'en évoquerons les cruelles images que pour rap-

peler, avec Mgr Besson, que le cardinal, à son poste comme toujours, fit, malgré son grand âge, plus que le possible pour atténuer et adoucir ce qu'aggravaient non seulement la supériorité du nombre, la raison du plus fort, les brutalités de la victoire, mais encore, mais surtout les incroyables bévues de la dictature gambettiste, constamment prête à compromettre les généraux, à paralyser les velléités de succès, à compléter l'œuvre des Prussiens, à créer un fouillis d'ordres et de contre-ordres, à faire d'un échec une déroute et d'une déroute une débâcle. J'aime mieux, avant de finir, m'arrêter sur un souvenir qui nous révèle les sentiments, méconnus peut-être, de l'archevêque de Besançon. Lisez les pages 311 et suivantes du second volume. — « Il était, nous dit son biographe, il était au fond de l'âme profondément royaliste ; tel il resta sous le règne de Louis-Philippe et de Napoléon, comme sous les deux Républiques. » — En novembre 1871, un prêtre qui avait toute sa confiance, l'abbé Ruckstuhl, alla trouver de sa part Mgr le comte de Chambord, qui le reçut « avec une grâce vraiment royale ». — Plus tard, en 1873.... Ici, je cède la parole à Mgr Besson et au cardinal : « La réconciliation de la maison de France combla de joie le cardinal Mathieu. La lettre de Saltzbourg le rejeta dans une profonde tristesse. Il s'écriait : « Ah ! le prince ne sait pas de quelle attente il est l'objet ! Le prince ne connaît pas le peuple de Paris ; (?) — mais, de Pontarlier à Paris, il eût trouvé, dans nos villes et dans nos campagnes, plus de drapeaux blancs qu'il ne lui en eût fallu pour y cou-

cher comme sur des trophées..... » — Malgré cet échec, la réconciliation de la maison de France était, aux yeux du cardinal, un fait d'une PORTÉE DÉCISIVE, et la France tôt ou tard EN RECUEILLERA LES FRUITS.

Puisque je me trouve entre deux prélats illustres, je me fais enfant de chœur, et je réponds : AMEN !

Avant de signer cet article si incomplet, si peu digne du livre, de l'auteur et du sujet, je me sens obsédé de deux idées contradictoires. Diocésain de Mgr Besson, j'aurais été consterné d'un déplacement quelconque de cet évêque dont nous sommes fiers. Lecteur et admirateur de la *Vie du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon*, je me dis tout bas que si, d'après Prusias, on ne doit pas hériter de ceux qu'on assassine, on aurait dû hériter de celui qu'on raconte et qu'on loue avec tant de vérité, de compétence, d'émotion, de beau style, de tendresse, de piété quasi filiale et d'éloquence.

LE COMTE DE FALLOUX

I

Il y a des événements qui compliquent les opinions ; il y en a qui les simplifient. On nous permettra de ranger dans ce nombre la série de désastres, de calamités, de crimes et de hontes qui va de Reischoffen au règne des citoyens Freycinet, Ferry et Paul Bert. Il faudrait désespérer du bon sens des honnêtes gens et de l'honnêteté des hommes raisonnables, s'ils oubliaient aujourd'hui qu'à quelque chose malheur doit être bon, et que ce quelque chose, en présence de l'odieux triomphe de la République actuelle — jacobinisme et athéisme — est de brouiller ses partisans en réconciliant ses ennemis. Dût-on m'accuser d'aveuglement volontaire, j'avoue que je ne vois pas sur quoi pourraient porter maintenant nos désaccords ou nos dissidences. Existe-t-il deux manières de regretter ou de souhaiter la vraie monarchie, de défendre ou de venger la vraie liberté, de comprendre la solution nécessaire des questions que nos querelles rendraient insolubles, de faire des vœux pour que le Saint-Siège rentre dans la plénitude de ses droits, de

déclarer le gallicanisme, plausible sous Charles X et Mgr de Quélen, vide de sens sous MM. Gambetta et Cazot, de détester Garibaldi, d'admirer Léon XIII, de respecter, d'aimer, de haïr, de mépriser tout ce qui mérite nos respects, notre amour, notre haine et notre mépris ? Non. Dès lors, se préoccuper de vétilles, ce ne serait plus de l'entêtement, mais de la monomanie. Ce serait rappeler à nos dépens le propos d'un spirituel prélat italien, qui, dans une circonstance analogue, s'écriait avec son fin sourire : « Vous vous disputez pour les bouts de ficelle, quand la tempête a déchiré les voiles, renversé les mâts et submergé le navire ! »

Au surplus, je n'ai besoin, Dieu merci ! d'aucune précaution oratoire, lorsque j'ai l'honneur et la bonne fortune de parler d'un ouvrage du comte de Falloux. L'autre jour, un monsieur que jè ne connais pas et qui signe Savigny, m'a écrit quatre pages d'injures à propos de mon SCANDALEUX article sur la *Vie du cardinal Mathieu, archevêque de Besançon*, par mon évêque, Mgr Besson ; deux affreux scélérats, soupçonnés de pencher à l'orléanisme, c'est-à-dire, j'imagine, de croire que le principe de légitimité s'isolerait et perdrait de ses chances, s'il ne se rattachait pas, dans l'avenir, à ces quatre autres scélérats, qui s'appellent le comte de Paris, le duc de Nemours, le duc d'Aumale et le duc de Chartres. S'il plaît à ce monsieur Savigny d'exercer de nouveau sa verve épistolaire, je vais lui en offrir une seconde occasion en ajoutant qu'il n'a pas même à craindre de m'étonner, de me

contrarier ou de m'offenser. Lorsque l'on a contre soi les fanatiques et les imbéciles, on est à peu près sûr d'avoir raison.

Peu d'hommes illustres ont rendu plus de services, ont gardé une plus noble attitude, ont été plus inattaquables dans leur vie publique et privée — et ont été plus attaqués que M. de Falloux. Je me souviens notamment d'un personnage assez singulier, — et trop féminin, — un baron, le baron de Planh..... Il avait de l'esprit, celui-là, mais un esprit d'espèce féline et vipérine, qui serait mort d'inanition s'il n'avait pas mordu, dépecé et déchiqueté, chaque matin, cinq ou six de ses *intimes*. Plus royaliste que le roi, plus catholique que le pape, il était de ceux qui ont fait dire aux mauvais plaisants que, quand nous sommes trois, nous nous trions, et que notre plus chère ambition, quand nous sommes une poignée, est de ne plus être qu'une pincée. C'est lui qui, pour s'entretenir la main, écrivit un jour à mon vaillant ami Léo de Laborde, en lui demandant s'il était vrai que mon père eût figuré parmi les assassins de la Glacière. Si Gresset l'avait connu, il aurait mieux saisi le type complet du MÉCHANT, et moins mérité les jolies épigrammes de Voltaire. Cet homme avait réussi à se faire adopter, moitié par ceux qui en avaient peur, moitié par ceux qui, s'amusant de ses malices à l'emporte-pièce, ne devinaient pas que, une fois hors de sa vue, ils devenaient à leur tour ses victimes, Ce régime de curiosité, d'intimidation et de divertissement aux dépens du prochain, en avait fait l'oracle de

quelques salons du faubourg Saint-Germain et de quelques tables d'hôte de la rive gauche. Inutile de constater que personne n'était assez pur pour lui. Berryer, Larcy, Nettement, étaient des tièdes. La *fusion*, un schisme ! L'orléanisme, un monstre ! Mgr Dupanloup, un évêque constitutionnel ! L'hésitation sur la question du drapeau, un sacrilège. La moindre objection à l'Infaillibilité acclamée *a priori* et sans discussion préalable, une rupture violente avec l'Église catholique, apostolique et romaine ! Mais c'était contre M. de Falloux que ce redresseur de torts s'acharnait avec le plus de rage. Les épithètes d'apostat, de traître, de faux royaliste, de faux catholique, de malfaiteur politique, lui semblaient trop douces pour ce jacobin déguisé, pour ce Luther au masque de velours... Tout à coup — oserai-je poursuivre ? — on apprend que ce pur des purs, ce saint des saints, ce parfait modèle de fidélité, de piété, de vertu, de ferveur, sinon de charité chrétienne, — a été arrêté un soir par la police des mœurs, dans l'allée la plus suspecte, ou plutôt la moins équivoque, des Champs-Élysées, mais qu'il en sera quitte pour trois mois de prison... Oh ! douleur ! don Quichotte de la Manche était don Quichotte de la manchette !...

Depuis cette époque, je me suis méfié des exagérés et des exagérations.

La carrière politique du comte de Falloux remonte à 1846 ; peu de temps avant la révolution de Février. Or il y eut cette différence entre la chute de Louis-Philippe et celle de Napoléon III, que personne, quoi

qu'on en ait dit, ne s'attendait à l'une, et que tout le monde prévoyait l'autre. Ce qu'il y avait, lors des débuts du jeune député de Segré, de plus difficile pour un député légitimiste, c'était de se faire une place que M. Berryer ne couvrît pas de son ombre. M. de Falloux y réussit du premier coup. Les grands rôles qu'il a joués depuis lors, les grandes questions qui se sont agitées, débattues ou résolues sous son influence; les lois dont il eut l'initiative, la peine et l'honneur ; les trésors d'éloquence et de courage qu'il prodigua à sa cause et à son pays pendant les crises les plus orageuses de la seconde République; les coups d'éclat qui firent subitement passer d'une obscurité relative en pleine lumière cet orateur de trente-six ans, et lui donnèrent l'*autorité*, moins éblouissante, mais plus rare peut-être et plus enviable que la gloire, — tout cela — sans compter les catastrophes, — diminue naturellement l'importance des deux ou trois discours antérieurs au 24 février. Lisez-les pourtant, et vous reconnaîtrez déjà cette sûreté de coup d'œil, cette finesse de tact qui annonçaient, non pas, grand Dieu ! le politicien, mais le politique, ce politique que ne se lassait pas d'admirer M. Cousin. Il s'agit, par exemple, d'un candidat médiocrement catholique, qui, pour profiter d'un scrutin de ballottage, s'est engagé sur la question de la liberté d'enseignement, et dont l'élection est attaquée comme immorale. La majorité ministérielle était alors plus polie, mais presque aussi intolérante que la majorité républicaine de 1882. M. de Falloux lui tient tête, et prononce ces paroles

prophétiques : « Selon moi, la différence entre les États libres et les États absolus se résume dans la situation des minorités. Tout gouvernement, quelle que soit sa forme, république ou monarchie, est un gouvernement absolu, du moment où les minorités n'ont plus d'organe régulier pour se faire entendre ni de place légale pour se produire. Tout gouvernement est libre, monarchie ou république, là où les idées et les vœux ont pour s'affirmer une issue légale, quelque faible, quelque infime qu'elle soit ; là où ils n'ont qu'à invoquer la Constitution pour se faire respecter. »

Comme c'est vrai ! Et, si c'était vrai en 1846, lorsque peu d'électeurs manquaient à l'appel, lorsque la pression officielle n'était ni violente, ni cynique, ni grossière, que dire aujourd'hui, en un moment où la majorité si rapace, si abusive, si impérative, si exclusive, si égoïste, si peu française, animée de passions si triviales, si corrosives et si basses, est, dans le fait, illusoire, où il est facile de prouver que les candidats républicains sont élus par huit électeurs sur vingt, contre cinq qui luttent et sept qui s'abstiennent ?

Et la réforme postale, cette réforme si bien entrée dans nos habitudes, que nous ne comprenons pas qu'elle n'ait pas toujours existé, ou qu'elle ait pu être combattue ! En 1847, on la redoutait encore ; un ministre, M. Sylvain Dumon, — une huître, — la signalait comme attentatoire à l'équilibre du budget. M. de Falloux la défend avec autant d'esprit que de cœur, et, s'il n'obtient pas immédiatement gain de cause contre la routine, soyez tranquille ! un vote nouveau,

sous un nouveau régime, justifiera toutes ses idées, et de magnifiques résultats dépasseront même ses calculs. Revenu net des postes : 17, 336, 818 francs en 1847. — 33, 709, 487 francs en 1880. Et quelles facilités dans les communications épistolaires, commerciales, familiales ! Les mères pauvres ne sont plus, faute d'argent, forcées de refuser la lettre de leur fils, jeune soldat en lointain pays, et d'apprendre qu'il est mort sans avoir pu lire la page où il leur disait adieu. Nous-mêmes, nous n'avons plus à craindre d'offenser en affranchissant ou de coûter trop cher en négligeant d'affranchir ! Ah ! si nous pouvions être affranchis comme nos épîtres ! Et si cette opération pouvait se faire sans qu'on nous collât sur l'échine l'effigie de cette République, dont nous avons plein le dos !

Mais ce ne fut là qu'un court prologue. C'est avec la République de février que commence, à vrai dire, la carrière politique de M. de Falloux. Cette République lui appartient, mieux que par droit de naissance ou de conquête, par ses généreux efforts pour en extraire ce qu'elle avait de bon, atténuer ce qu'elle avait de mauvais, conjurer ce qu'elle avait de pire. Elle mit en relief ses qualités maîtresses ; le courage, l'éloquence naturelle, la promptitude de réplique et de riposte, la faculté de voir et de saisir les défauts de la cuirasse, le talent de tirer parti de tout, même des objections et des insultes, la courtoisie exquise, souvent plus terrible que la rudesse, le sang-froid dans la lutte, et ce je ne sais quoi d'aristocratique et de poliment hautain qui convenait si bien contre cette première couvée de songe-

creux, de sectaires, de charlatans, d'affamés, de piliers de café, de culotteurs de pipes et de tribuns.

Tout un ensemble qui caractérisait l'homme politique et préparait l'homme d'État.

On peut affirmer qu'il y eut un moment où le comte de Falloux personnifia la République de 1848 dans le sens de ses bienfaits possibles, au rebours de ses maléfices probables, comme M. Thiers aurait pu, s'il l'avait voulu, personnifier la réaction monarchique contre le 4 septembre 1870 et le 18 mars 1871. La veille, il n'était qu'un homme distingué, auteur de deux livres excellents sur *Louis XVI* et *saint Pie V*. Le lendemain, il avait sa place et sa physionomie à part ; grâce à la rapidité des événements, avant que l'on eût le temps de s'apercevoir qu'il promettait beaucoup, il tenait davantage. Saint-Marc Girardin, cet esprit si juste, ne s'y méprit pas. Il rédigeait alors la chronique politique de la *Revue des Deux Mondes*, où j'écrivais la chronique littéraire. Que de fois je l'ai entendu exprimer son enthousiasme pour ce nouveau-venu, ce jeune gentilhomme breton en qui il voyait toutes les ressources parlementaires, toute la vigueur de caractère, tout l'esprit d'opportunité, nécessaires à un chef de parti ! Lui qui ne considérait Berryer que comme un incomparable virtuose, lui qui accusait Montalembert d'être plus brillant que solide, plus éloquent que *cohérent*, il s'en remettait d'avance à la sagesse, au tact, à la clairvoyance, aux aptitudes divinatoires de M. de Falloux du soin de débrouiller un avenir où bien des espérances se mêlaient à bien des

menaces, où les illusions se compliquaient de malentendus.

Ici, nous n'aurions que l'embarras du choix. Tout les débats importants de cette période turbulente furent marqués par un discours, un mot, une phrase caractéristique, une intervention décisive de M. de Falloux. Est-il besoin de rappeler les ateliers nationaux, ces écoles de socialisme en plein air, ces primes d'encouragement décernées par la Révolution à la paresse, ces misérables compromis entre la peur et l'émeute? Les maintenir, c'était sacrifier le vrai peuple au peuple factice, l'ouvrier laborieux à l'ouvrier fainéant, l'intérêt public à ces passions d'autant plus dangereuses, qu'elles se dissimulent sous des hypocrisies de bienfaisance et ne sont jamais plus inhumaines qu'en votant le bonheur de l'humanité. Les combattre, c'était un de ces traits de courage, plus méritoires peut-être que sur les champs de bataille; car les injures que l'on subit enlaidissent le danger que l'on affronte. M. de Falloux eut ce courage qui élève le citoyen au-dessus de l'homme de guerre. Nommé rapporteur de la commission, il força les fraudeurs de popularité d'entendre, sinon d'applaudir, le langage de la raison magnifiquement servie par l'éloquence : — « Veuillez vous souvenir, messieurs, que nous avons à répondre aujourd'hui à deux exigences contradictoires. Il faut rompre avec toutes les traditions de la routine, en préservant la société des périls de l'inconnu, accepter la discussion avec toutes les théories, mais à condition de ne pas leur livrer

légèrement la France comme la matière inerte de toute expérimentation possible. La hardiesse d'aucun novateur ne doit effrayer un pays libre ; loin de là ! L'esprit humain est ainsi fait, que souvent c'est en poursuivant une erreur qu'il rencontre une vérité. Mais nous devons distinguer soigneusement la parole qui alimente les passions et celle qui guérit les blessures de l'humanité. La société moderne a déjà donné des gages au sentiment sublime de la fraternité ; on ne peut plus l'accuser d'égoïsme. On doit la prendre pour point de départ de progrès nouveaux ; on ne peut pas la traiter systématiquement comme un obstacle ou comme une ennemie. »

Il faut avoir habité Paris pendant cette saison volcanique que d'autres volcans encore plus incendiaires ont pu seuls faire oublier ; il faut, obscurément perdu dans les rangs de la garde nationale, avoir vu ces rassemblements en permanence, aspiré cet air de feu, croisé ces figures sinistres, foulé ces pavés tremblants sous les pas comme pour mieux s'apprêter aux barricades, il faut avoir mesuré du regard l'effrayante masse de ces cent mille factieux, qui invoquaient le droit au travail en s'évertuant à ne rien faire, traitaient les ateliers nationaux comme un lieu de passage entre la grève et l'insurrection et semblaient brouetter les ustensiles d'une révolution nouvelle en jetant çà et là quelques pelletées de terre ou quelques moellons, il faut tout cela pour comprendre le service que rendait M. de Falloux, le danger qu'il courait, les haines qui s'attachèrent à son nom et, depuis lors,

ont refusé de lâcher prise. Ses belle paroles restent, et on aime à les relire. Voilà la vérité vraie, la vérité humaine et aussi vraie en 1882 qu'elle l'était en juin 1848. Maintenant, si vous vous souvenez que le principal promoteur des ateliers nationaux avait été M. Louis Blanc, que, dans cette phase de sa vie militante, M. de Falloux eut surtout pour adversaire M. Jules Favre, vous avez, en abrégé, le bilan de la ustice distributive entre les mains populaires, secondées par le suffrage universel ; mais vous avez aussi l'explication des déchéances de notre malheureux pays. Le bienfaiteur, celui qui aurait pu être le sauveur, a dû se retirer de la lice, non pas qu'il fût las de servir la France, non pas qu'il fût désabusé des nobles causes associées à ses souvenirs, à ses affections, à ses regrets, à ses titres d'honneur et de gloire, mais parce qu'il sentait le terrain manquer sous ses pieds, parce que, se sachant odieux à nos vainqueurs, il ne se croyait peut-être pas assez sûr de la reconnaissance et de la confiance des vaincus. De ses deux antagonistes, l'un a eu le temps d'être député, académicien, ministre, un peu faussaire, sénateur, de détruire une de nos armées, avant de mourir affaissé sous le poids de la conscience publique. L'autre, gonflé de venin communiste, idole de son bon peuple de Paris, a eu plus de voix sénatoriales que M. Victor Hugo, et l'on se demande lequel, du grand poète ou du petit démagogue, aura le plus de foule, de couronnes, de harangues et de tapage à son enterrement. Heureusement, quand le peuple a fini, l'Histoire commence.

Je m'attarde, et le temps marche Il marchait même très vite en 1848, puisque, en janvier, M. de Falloux était à peine connu, qu'en décembre il était ministre, et que personne ne fut tenté de le traiter de parvenu. Les révolutions ont de ces bizarreries. Elles hâtent l'avènement d'un homme supérieur, sans doute pour qu'on leur pardonne d'arracher à leur néant des centaines de gens médiocres, nuls, dangereux ou tarés. En quelques semaines, que d'intéressants chapitres ! que de séances mémorables ! que de pages éloquentes ! Après les ateliers nationaux, l'enquête sur les partis dynastiques ; puis la nomination des commissaires délégués dans les départements ; puis le premier éveil de cette liberté d'enseignement, qui fut en grande partie l'œuvre de M. de Falloux, qui put seule le décider à accepter un portefeuille, et qui suffirait à illustrer une carrière politique. Il était sans cesse sur la brèche, harcelé, jamais déconcerté par les Ledru-Rollin, les Flocon, les Pyat, les Charras, les aboyeurs et les hurleurs de la nouvelle Montagne, les hommes du *National* et de *la Réforme*, l'état-major de l'avant-garde républicaine. On le voyait, dans ces luttes ardentes, devant ces visages empourprés de colère, calme et ferme, aussi difficile à irriter qu'à démonter, sûr de sa pensée et de sa phrase, s'armant de sa politesse comme d'autres de leur grossièreté, bravant les interruptions, y puisant un surcroît de raison et de force, comparable à ces alcyons, d'autant plus tranquilles sur la pointe des vagues, que les vagues sont plus furieuses et plus agitées. Dois-je

rappeler ces heureuses trouvailles, ces mots venus d'un seul jet, répétés, le lendemain, de bouche en bouche, passant aussitôt à l'état d'étiquette aux drogues de ses victimes ? — « VOUS ENVOYEZ LA CIRCULAIRE FAITE HOMME ! » — « La France ne veut plus ni des trembleurs, ni de ceux qui font trembler, — ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout. » (Hélas ! elle s'est remise à en vouloir.) — « L'injure, — l'honorable M. Favre l'ignore peut-être, et, comme il semble tenir à ce moyen de discussion, il sera bien aise de l'apprendre, — l'injure subit la loi même des corps physiques et n'acquiert de gravité qu'en proportion de la hauteur d'où elle tombe... » etc., etc.

Aussi, quel succès, et comme ce succès était le bienvenu auprès d'une société prise au dépourvu, mais mieux résolue qu'aujourd'hui à soutenir ses défenseurs et à repousser ses ennemis ! Ce ministère issu des votes du 10 décembre, M. de Falloux en était la parure et l'armure. Il le personnifiait à nos yeux mieux que tous ses collègues. Peu nous importait que M. Odilon Barrot fût président du conseil, ou M. Léon Faucher ministre de l'intérieur. C'est sur le ministre de l'instruction publique que se fixaient nos regards et se concentraient nos espérances, d'abord parce qu'il exprimait admirablement ce que nous pensions et donnait une âme, un esprit, un corps, un visage, tout un carquois de flèches barbelées à nos invincibles rancunes contre l'escamotage de février ; ensuite, parce que nous le savions décidé à réintégrer dans

leurs droits les pères de famille, les congrégations religieuses, la liberté d'enseignement et de conscience ; enfin parce qu'il nous semblait prédestiné à une œuvre plus haute encore, plus salutaire et plus féconde ; à une réconciliation dynastique qu'il eût fallu accomplir avant d'en parler, et qui devint moins efficace en se faisant plus tardive.

Et ne croyez pas qu'en présence de cet avènement d'un des siens, le parti de la Droite ou même de l'Extrême Droite fît la grimace, que le faubourg Saint-Germain continuât ses élégantes bouderies, que les plus ombrageux et les plus purs eussent envie de reprocher à M. de Falloux d'être entré au ministère sans cocarde blanche à son chapeau et sans fleurs de lis sur la porte cochère ! On fut plus accommodant, parce qu'on le jugeait plus nécessaire. J'y étais, et je puis attester que ses réceptions sans précédent et sans lendemain marquèrent une trêve de Dieu, une *oasis* de conciliation et de bon sens entre les steppes républicains et les serres chaudes dictatoriales. J'y vis affluer tous ceux que le péril commun unissait dans une même pensée de salut — ou de sauvetage. Le général de Saint-Priest y amenait le comte d'Escuns ; M. de Circourt y causait avec M. d'Andigné, les académiciens avec les douairières. Poujoulat, Nettement, Laurentie, Adolphe Sala, Lourdoueix, tous les députés royalistes, toute la rédaction de *l'Union*, de *la Gazette de France* et de *l'Opinion publique*, s'y rencontraient avec MM. Cousin, Mignet, Saint-Marc Girardin, Vitet, Patin, Marmier, et les universitaires. Si les titres

n'avaient pas été abolis par la plus naïve des républiques, on aurait pu tapisser de parchemins authentiques toute la rue de Grenelle et tous les salons du ministère. Je me souviens même d'un petit détail assez curieux. Comme cette abolition des titres n'était pas prise au sérieux, le citoyen ministre avait recommandé aux citoyens huissiers d'annoncer chaque visiteur avec la qualification qu'il se donnerait ; si bien que, un soir, les huissiers annoncèrent madame la baronne Durand et M. de Montmorency.

II

Trois grands épisodes dominent la vie active de M. de Falloux : l expédition de Rome ; la liberté d'enseignement, et la révision de la Constitution dans le sens de la monarchie héréditaire et traditionnelle.

Chose étrange, — et consolante dans sa tristesse ! ces trois questions capitales semblent aujourd'hui résolues de la façon la plus contraire, — que dis-je ? la plus hostile aux opinions de l'illustre orateur, de l'éminent écrivain ; et leur solution même, par ses fatales conséquences, est le plus bel hommage qui se puisse rendre à la justice des causes qu'il a si bien défendues. En 1849, on pouvait regarder l'expédition de Rome comme une victoire du parti catholique. On pouvait crier au paradoxe en voyant une jeune République, produit d'une révolution démocratique et quasi sociale, se mettre en frais de soldats et d'argent

pour secourir un pape, rétablir un gouvernement d'ancien régime et combattre un mouvement révolutionnaire où il lui était difficile de ne pas se reconnaître. Aujourd'hui, la suite des événements a prouvé que l'intérêt catholique était essentiellement l'intérêt français, et que, en rompant avec le Saint-Siège, en favorisant l'unité de l'Italie, la France avait copié la fable de *Bertrand et Raton*, sans autre profit que de se créer une voisine dangereuse, une ennemie moins puissante, mais plus haineuse peut-être que la Prusse; d'après cette éternelle vérité qui change en grief tout bienfait dont on n'est pas reconnaissant, et qui fait de l'ingratitude la plus âpre variante de la haine.

La liberté d'enseignement n'a jamais paru plus précieuse, plus nécessaire,que depuis que nous l'avons perdue. On sait quel cortège d'athéisme, d'arbitraire, de persécutions basses et sournoises, de sacrilèges, de blasphèmes, d'ignominies de toute sorte, la République a donné à ses odieuses et illégales mesures contre les congrégations religieuses et les écoles libres. On sait aussi quelle aimable génération nous prépare le système officiel de laïcisation universelle. Chaque jour amène sa petite émeute de lycéens en rupture de Cicéron et en appétit de *Faublas*. Les grèves rhétoriciennes occupent une place notable entre les grèves des ouvriers typographes et celles des mécaniciens. Ces agitateurs imberbes pratiquent la révolte en permanence, sous prétexte que, eux aussi, sont des mineurs, et que les Gracques, Harmodius, Aristogiton, Brutus, Cassius et Scévola leur donnent

de classiques exemples. Nous les verrons bientôt refuser de faire leur thème ou de réciter leurs *Racines grecques*, si on ne leur assure pour leur dîner une poularde truffée, pour leur souper un pâté de foies gras, pour leur sortie *Madame le Diable* ou *la Mascotte,* pour leur récréation les pornographies les plus récentes, et surtout pour leur dimanche le plaisir de ne pas aller à la messe. Ne nous offraient-ils pas, l'autre jour, un échantillon de leur littérature ? « Blaguez-nous, saints apôtres de *l'Union*, du *Monde* et de *l'Univers !* Allez, ne vous gênez pas... Nous vous donnons rendez-vous à dix ans. Quand les adolescents seront des hommes, ils vous feront rentrer pour jamais dans vos ténèbres et enterreront vos superstitions, auxquelles, depuis l'épanouissement de leur raison, ils ne croient plus. » — A en juger d'après l'*épanouissement* de leurs manières exquises et de leur langage poli, ce ne sera pas même un enterrement civil. Il suffit d'habiter la campagne, dans le voisinage d'une ville, et de rencontrer quelquefois dans leurs promenades ces jeunes espoirs de la libre pensée, pour se faire une idée de leur éducation et de leur tenue. Ils sont hirsutes, débraillés, farouches, avec des airs de matamores grisés d'eau rougie. Ils vous regardent de travers ; on dirait qu'ils regrettent que vous ne portiez pas une soutane ; belle occasion de siffloter *la Marseillaise* ou d'imiter le croassement du corbeau ! Ils présentent le type de l'adolescent perverti, sans innocence et sans grâce, c'est-à-dire de ce qu'on peut rêver de plus désagréable. O contraste des deux prin-

temps, le printemps du bon Dieu et le printemps de M. Paul Bert, le printemps divin et le printemps laïque! Un rossignol chantait dans la haie d'aubépines. Un ramier roucoulait dans le marronnier à fleurs roses. Au penchant de la colline, les genêts, les lentisques, le thym et le romarin exhalaient leurs parfums humides de rosée. Les blés et les seigles, ondulant sous la brise, cachaient et découvraient tour à tour des touffes de bluets, pareils à des saphirs négligemment semés sur un tapis de verdure. Le mois de mai me rajeunissait de ses fraîches harmonies, et la compagnie de mon curé ne gâtait rien à ces impressions balsamiques. Mais voici la division des *grands* qui nous croise et nous toise, le *pion* en tête, avec des regards ironiques et des ricanements étouffés. J'entends ces mots murmurés par le bel esprit de la troupe : « Des calotins ! N'en faut plus ! » O Roméo ! Roméo ! Ce n'est plus le rossignol ; ce n'est plus l'alouette ! L'horizon et le ciel se décolorent ; la brise s'aigrit et s'aiguise en mistral. Les fleurs n'ont plus de parfums ; le charme est rompu ; l'insecte est dans le calice de l'anémone. Le printemps laïque a un moment fané de son souffle le printemps divin.

Et le *pion!* tout un poème d'amertumes, d'ambitions fiévreuses, de convoitises rentrées, d'avortements, de sourdes révoltes, de rage antichrétienne et antisociale ! une victime qui se console et se venge en vidant sa poche de fiel dans les âmes confiées à sa garde ! Les sentiments d'un mercenaire exaspéré contre sa tâche, irrité de sa servitude et de sa mi-

sère; un esprit à demi cultivé, trop savant pour se reposer dans ce qu'il ignore, trop ignorant pour se méfier de ce qu'il sait! Tout ce qu'il faut pour infiltrer dans les veines des écoliers qu'il accompagne la corruption précoce, le vice antidaté, la passion des mauvaises lectures, le venin des mauvais conseils, le dégoût du travail et du devoir, la grande école du mépris! Ah! comparez à ce *paria* laïque ces jeunes abbés au bon sourire, préludant au sacerdoce par le dévouement, partageant les jeux, les chagrins, les joies de leurs élèves; — un peu moins que des maîtres, un peu plus que des camarades, et tout à fait des amis!

Quant à la revision de la Constitution de 1848 dans le sens de la monarchie traditionnelle, c'est-à-dire d'un dénouement conforme au génie même de la France, qui nous eût épargné le coup d'État, le second Empire, les proscriptions envenimées par les amnisties, le phosphate démagogique sous le silex césarien, les guerres stériles, ruineuses ou désastreuses, le 4 septembre, la troisième invasion, l'épouvantable hiver de 1870-71, la perte de deux provinces et d'une quinzaine de milliards, la dictature de l'homme qui a *tant fait souffrir et mourir inutilement*, toutes les variétés d'anarchie, de concussion, d'incurie, de désordre, de friponnerie, d'incapacité, de gaspillage et de pillage mises au service de l'organisation de la défaite, des myriades de braves gens sacrifiés, mourant de faim et de froid, écrasés par le nombre, broyés sous les obus, ensevelis sous la neige, pour le plaisir et le

profit de quelques ambitieux de bas étage, l'épisode de la Commune, l'incendie de nos monuments, le massacre des otages, et, pires que tout cela, la République actuelle, le règne des Gambetta, des Jules Ferry, des Freycinet, des Constans, des Cazot, des Paul Bert, — en attendant Clémenceau, Clovis Hugues, Rochefort, Tony-Révillon, Lanessan, Sigismond Lacroix, Léo Taxil et Louise Michel... — Cette simple énumération, — bien incomplète pourtant, — est l'argument le plus terrible, le plus éloquent des plaidoyers, le plus accablant des réquisitoires.

M. de Falloux serait le premier à me contredire, si je lui attribuais toute l'initiative et tout l'honneur de la loi qui nous donna la liberté d'enseignement. Nous avons entendu, en de précieuses causeries, l'histoire de ce groupe mémorable, de ces discussions inoubliables où les dissentiments se fondirent sous un généreux souffle de libéralisme sincère, où les préjugés voltairiens furent vaincus par un évêque, où l'esprit universitaire s'aperçut que l'on perd le droit d'accuser les gens d'intolérance lorsqu'on oppose l'intolérance de collège à celle de couvent. On peut dire de cette victoire de la religion, de la liberté et du bon sens ce qu'un poète a dit de la tendresse maternelle :

Chacun en eut sa part ; tous l'eurent tout entière !

Berryer et Montalembert l'avaient préparée dans les belles séances de la Chambre des députés et de la Chambre des pairs. Mgr l'évêque d'Orléans, par sa persuasive et pathétique éloquence, conquit un puis-

sant néophyte, dont la conversion, bien éphémère, suivie de funestes rechutes, avait pourtant laissé dans le cœur de M. Dupanloup un indélébile et attendrissant souvenir. Sans M. Dupanloup, la liberté d'enseignement n'aurait pas eu M. Thiers. Sans M. Thiers, si influent alors sur une majorité *conservatrice* qui aurait bien voulu se passer des Jésuites pour se sauver en ce monde, sauf à ne pas songer à l'autre, cette majorité aurait peut-être récalcitré :

..... Servat odorem
Testa diù.........

Traduisez *Testa* indifféremment par urne ou par cruche ; vous resterez dans la vérité parlementaire. Ce qui est encore plus vrai, c'est que M. de Falloux fut le lien de ce faisceau, le trait d'union entre ces diverses influences, l'homme nécessaire pour apposer l'estampille gouvernementale sur cette pétition de la grande famille catholique, recommandée par d'illustres signatures. Lui seul, en ce moment unique, pouvait accepter le ministère. Or il fallait un ministre pour donner à cette loi tout son caractère, toute sa physionomie, toute sa portée, pour qu'elle fût également consacrée par les trois grandes puissances sociales ; la paternité, le pays et l'État. Aussi, M. de Falloux, malgré ses appréhensions et ses résistances, dut-il céder aux instances de ses véritables amis, de la sainte et admirable femme qui préluda, par le bien que firent ses conseils, au bien qu'ont fait ses ouvrages, et dont la douce image, j'en suis sûr, lui est sou-

vent apparue, tandis qu'il recueillait ses *Souvenirs*. On le sait, il avait à se décider d'urgence ; sans quoi le prince-président allait se rabattre sur Jules Favre ou sur Victor Hugo ; ce qui prouve, soit dit en passant, que le prince ne voyait pas très clair dans son programme, l'avocat dans sa cause et le poète dans son apostolat.

Citons les belles paroles qui terminent le rapport de M. de Falloux :

« — Vous venez de recevoir du pays un glorieux mandat ; le rôle que vous assignait d'avance l'article 9 de la Constitution n'est pas le moins fait pour tenter votre patriotisme. Vous avez beaucoup à réparer, beaucoup à fonder, mais sans secousses, sans ruines, sans violences, par l'accomplissement d'une grande promesse, par l'application d'un grand principe ! Les sophismes ne redoutent que cette épreuve ; la vérité n'attend que ce signal. La pacification des intelligences, la sécurité de l'avenir, n'existent plus qu'à ce prix. Les vieilles animosités essayeront de ranimer les vieilles querelles. Elles seront déjouées. Soyez sincères, soyez hardis dans cette voie, et vous assurerez à l'ordre social la plus féconde, en même temps que la plus pacifique de ses victoires. »

Plus tard, lorsque, au milieu des ruines de nos espérances royalistes, nous conservions au moins cette épave de notre naufrage, — la liberté d'enseignement, — M. de Falloux aimait à raconter la réunion, à Augerville, des hommes illustres qui avaient remporté cette pacifique victoire ; Berryer, le propriétaire de

cette résidence historique, heureux d'en faire les honneurs à ses collaborateurs, à ses amis, à Montalembert, à l'évêque d'Orléans, à MM. Thiers, Vitet, de Corcelles, de Falloux; Thiers en coquetterie avec M. Dupanloup, d'autant plus facile à séduire qu'il avait réussi à le persuader; le consolant et fortifiant spectacle de hautes intelligences, réconciliées au nom de la vérité, de la liberté et de la justice, se rencontrant sur un terrain commun, si empressées de trouver en quoi elles s'accordent qu'elles ne savent plus ce qui pourrait les séparer. Heures aimables et fugitives où le sentiment du devoir accompli indemnise des illusions perdues, où les satisfactions de la conscience rachètent les amertumes de la défaite, où la certitude d'être avec Dieu console de ne pas être avec César!

Pour faire exactement la part de chacun, il faut lire le magnifique chapitre qui ouvre le second volume; chapitre intitulé *le Parti catholique* et daté de 1856. M. de Falloux a bien fait de le réimprimer; car ce qui était alors de la polémique est aujourd'hui de l'histoire. 1856! L'apogée de l'Empire dans ses rapports avec les puissances étrangères! La naissance du Prince Impérial lui promettant l'avenir! Le congrès de Paris lui ralliant l'Europe! La France occupant dans ses relations diplomatiques une place que Waterloo lui avait fait perdre, que la Restauration allait lui rendre si on lui en avait laissé le temps, que la monarchie de Juillet ne lui avait pas rendue, et qui, grâce à la troisième République, ressemble à un conte de revenant! Tous les *trompe-l'œil* de la grandeur,

moins la grandeur véritable! Tous les signes de la force, moins l'autorité morale! Une sorte de lune de miel unissant le gouvernement et l'Église, le prêtre et le soldat! On eût dit que tout se combinait pour donner tort à ceux qui avaient rêvé une alliance possible entre la religion et la liberté, pour donner raison à ceux qui voulaient faire de l'absolutisme religieux le complaisant de l'absolutisme politique. M. de Falloux usait du droit de légitime défense au profit de ses amis et de lui-même. C'était le groupe du *Correspondant* qui, sous sa plume éloquente, répliquait aux doctrines de *l'Univers*. Doctrines, ai-je dit? Ce mot est-il bien juste? Il implique une idée d'ensemble, un je ne sais quoi d'homogène que les événements peuvent bien modifier ou assouplir, mais non pas faire passer d'un extrême à l'autre. M. de Falloux et le plus éclatant des rédacteurs de *l'Univers* sont, je crois, à peu près du même âge. L'un n'a pas une ligne à effacer de ce qu'il a écrit, pas un mot à rétracter de ce qu'il a dit. L'autre reconnaîtrait-il ses idées actuelles, son royalisme de DROIT DIVIN dans son article du 28 février 1848? « Qui songe aujourd'hui en France à défendre la monarchie? qui peut y songer? La France se croyait encore monarchique, elle é ait déjà républicaine... La monarchie succombe sous le poids de ses fautes. Personne n'a autant qu'elle-même travaillé à sa propre ruine. Immorale avec Louis XIV, scandaleuse avec Louis XV, despotique avec Napoléon, inintelligente jusqu'à 1830 (merci!) astucieuse, pour ne rien dire de plus, jusqu'en 1848,

elle a vu successivement décroître le nombre et l'énergie de ceux qui la croyaient encore nécessaire. Elle n'a plus aujourd'hui de partisans. La théologie catholique a proclamé le droit divin des peuples, etc. »

Tout cela, parce que la garde nationale de Paris, toujours spirituelle et *conséquente*, avait laissé un banquet se grossir en émeute, une émeute se changer en révolution, une révolution se transformer en République ; parce que Louis-Philippe n'avait pas voulu faire couler le sang pour se défendre ; parce que les meneurs avaient improvisé, sur le boulevard des Capucines, une scène de mélodrame ; parce que Lamartine s'était amusé à mettre en action un chapitre inédit de l'*Histoire des Girondins ;* parce que MM. Étienne Arago et Bocage — deux singuliers catholiques ! — avaient envahi la Chambre des députés à la tête d'une bande de factieux, de chenapans, de coupe-jarrets, de coureurs de barrières et de repris de justice !

Le même homme surnommerait-il encore Napoléon Ier persécuteur de Pie VII, LE CAPITAINE CATHOLIQUE ? Le *quasi-Moniteur* de l'extrême Droite, — comme l'appelle très justement M. de Falloux, — écrirait-il : « Les idées philosophiques avaient brouillé, chez Louis XVI, toute idée de justice et de devoir. » Louis XVI philosophe ! Louis XVI voltairien ! Lui, le type du chrétien et du martyr ! L'auteur de ce sublime testament, qui semble tombé du ciel où le fils de saint Louis allait monter ! Et ceci : « *L'Union* (le journal des Laurentie, de Poujoulat, des Riancey), si elle était catholique ou même honnêtement protestante, ne

consacrerait pas ses apologies au système gouvernemental (la Restauration) si nouvellement et si déplorablement inauguré en France... Car, pour le voir remis en politique, il n'y aurait plus besoin d'un prince aussi profondement perverti de cœur et d'esprit (Louis XVIII) que l'était l'auteur de la Charte ; il suffirait d'un prince faible. »

Henri IV : — Parlant de la violation des tombeaux de Saint-Denis, le même écrivain nous dit : « O vieille abbaye ! Le premier pourceau qui t'ait souillée, c'est Henri IV, roi de France !... »

Quant à Molière, son exécution est sommaire : « *Trois gredins* qui se relayent encore pour admirer Molière. » — Et dire que je suis un de ces trois gredins ! Mais ne sommes-nous réellement que trois ?

Arrêtons-nous, et respectons le talent qui ne s'est pas toujours respecté lui-même. La discussion a ses entraînements, le paradoxe a son ivresse ; l'encre grise comme l'eau-de-vie ; la passion aime mieux frapper fort que frapper juste ; mais, quand l'encrier est vidé, quand la passion est éteinte, lorsque l'ivresse est dissipée, lorsque les événements se sont chargés de pulvériser les paradoxes, il est bon qu'une main ferme rassemble les pièces du procès, devenues des pages historiques, et que ceux-là mêmes qui s'étaient laissé parfois ensorceler par la verve endiablée de l'antagoniste, du formidable *tombeur*, puissent se dire en connaissance de cause : « Où était le bon sens, la vérité, la juste mesure, le patriotisme, le respect de nos gloires, l'âme vraiment française, la prévision de l'a-

venir, l'intérêt des catholiques, le génie de la religion qui attire et non pas du fanatisme qui exclut? Où est la loyauté chrétienne, la foi assez sûre de son trésor et d'elle-même pour renoncer à défendre l'Inquisition, la Saint-Barthélemy, la révocation de l'édit de Nantes, les Dragonnades, les autodafés, l'Espagne sous Charles II, tout ce qui ne saurait être défendu sans autoriser l'impiété moderne à envelopper dans un même anathème ou dans un même sarcasme la vérité de Dieu et l'erreur des hommes, l'Évangile de Jésus-Christ et le tribut payé à l'ignorance, au despotisme, à la fureur des partis? De quel côté seraient Fénelon et saint François de Sales? »

La réponse à chacune de ces questions se trouve dans le beau livre de M. de Falloux. Que ne puis-je le suivre dans ses nobles et mâles discours aux distributions de prix, dans la revision de la Constitution, où il eut la gloire de balancer l'éloquence et le succès de Berryer, et où son sympathique appel : « Hâtez-vous! unissez-vous! » aurait suffi à nous sauver, si on avait consenti à l'entendre; — au congrès de Malines, où il prononça de patriotiques et admirables paroles, et offrit l'exemple et le modèle de ce que doivent être, de ce que doivent dire les Français hors de la frontière, alors même qu'ils sont mécontents de leur gouvernement et de leur pays; — dans ses magistrales études sur l'unité nationale, sur la contre-révolution, sur les élections, sur le scepticisme politique, sur les affaires de Rome, sur la délicate question du drapeau ; si délicate, que ses trois couleurs ressemblaient à ces

ailes de papillon que l'on décolore en y touchant? Cette question servit de prétexte à des attaques passionnées contre l'éminent et prophétique homme d'État, qui aimait mieux fleurdéliser le drapeau tricolore que s'exposer à voir teindre en rouge le drapeau blanc. Une lecture attentive de ce chapitre, du discours prononcé par M. de Falloux chez M. le vicomte de Meaux, dans une réunion toute privée, a achevé de dissiper nos derniers doutes. M. de Falloux était dans le vrai. Souvenez-vous des palpitantes journées qui précédèrent la lettre de Saltzbourg! Le mouvement monarchique était si accentué, si populaire, si unanime, qu'il se traduisait dans un contraste; d'une part, les royalistes les plus ardents se résignaient à subir le drapeau tricolore, si leur Roi l'acceptait. De l'autre, les moins optimistes, étaient bien sûrs que *la furia francese* épargnerait au Roi ce sacrifice.

Je veux finir par une petite chicane. M. de Falloux (T. I, page 326) semble croire que le journal *l'Opinion publique* fut fondé en 1851 par l'extrême Droite, dans une pensée hostile à la revision de la Constitution. Hélas! je sais trop bien à quoi m'en tenir! C'est dans les premiers jours d'avril 1848, lorsque les partis et les fractions de partis n'avaient pas eu le temps de se reconnaître, au milieu du chaos de la République naissante, qu'Alfred Nettement et Théodore Muret vinrent me proposer de créer avec eux un journal exclusivement légitimiste, plus jeune et plus vif que *l'Union*, sans concession au gouvernement nouveau, sans accommodement avec l'illusion républicaine; journal

d'autant plus nécessaire, disaient-ils, que l'excellent M. Lubis se laissait un peu trop amadouer par les soirées,les cajoleries, les sorbets à l'ananas de M.Armand Marrast, non moins que par le plaisir de n'être plus le sujet de Louis-Philippe. Je puis bien affirmer à M. de Falloux que nous n'eûmes mandat ni mission de personne. Ce fut l'œuvre collective, indépendante, spontanée, improvisée, et fort peu réfléchie, d'une demi-douzaine de royalistes dévoués, mais sans expérience, auxquels s'adjoignit un état-major de volontaires, d'oisifs, de visiteurs, de curieux, de quêteurs de billets,de nouvellistes, de conseillers, mais non pas de payeurs. Ce que j'y ai souffert, je veux l'oublier. C'était quelque chose comme la Vendée en Bohême, comme la cour du roi Pétaud prétendant ramener la cour du roi Henri. Nettement, écrasé de besogne et nommé député en 1849, ne gouvernait pas. J'étais censé diriger la partie littéraire ; j'acceptais étourdiment des manuscrits, et je n'avais pas un sou pour les payer. M. de Falloux nous dit que ce journal s'inspirait tour à tout ou tout ensemble de M. de Saint-Priest et de M. Thiers. Je ne m'en suis jamais aperçu. L'influence de M. de Saint-Priest y était représentée par M. d'Escuns, homme fort recommandable, mais un *naïf* en politique. Celle de M. Thiers s'y personnifiait en M. Madier-Montjau, que j'ai essayé de peindre ailleurs *(Souvenirs d'un vieux mélomane)*, type essentiellement comique,qui associait, dans un étrange amalgame, son culte pour M. Thiers, son adoration pour la reine des Belges, ses vœux pour la *fusion* et

son désir de se prosterner tout de son long aux pieds du comte de Chambord en lui demandant pardon d'avoir contribué à la révolution de Juillet. Non, non! Nous ne nous inspirions que de nous-mêmes, et peu d'inspirations furent plus malheureuses. Le journal se traîna tant bien que mal pendant trois ans, et eut presque à s'applaudir du coup d'État. Il lui dut de périr de mort violente, au lieu de mourir d'inanition.

Ce n'est là qu'une imperceptible vétille, qui ne pouvait être relevée que par un des rares survivants de cette pauvre *Opinion publique*, — trop particulière. Le livre restera. Ceux qui blâment M. de Falloux de l'avoir publié oublient qu'ils l'ont rendu nécessaire, et que c'est leur faute, si l'auteur, en rappelant ce qu'il a fait, a rappelé ce qu'ils firent.

LE BARON DE LARCY

I

J'arrive tard, bien tard, et peut-être y aurait-il là une bonne occasion de me taire. Des hommages unanimes ont été rendus à l'illustre ami dont la mort nous a foudroyés. Mais le plus éloquent interprète de notre douleur, Mgr l'évêque de Nîmes, dans son magnifique langage, n'a pu considérer que le chrétien sincère, l'intrépide défenseur de l'Église, le père de famille frappé dans ses plus chères tendresses. Il a laissé intact l'homme politique, l'orateur, l'écrivain, l'homme du monde. Et puis comment résister à la puissance des souvenirs qu'éveille en moi le nom du baron de Larcy? Avec un ami tel que lui, les souvenirs sont des reliques; l'on aime à ouvrir son reliquaire, lorsque l'on n'a plus rien à attendre de la vie et tout à espérer de la mort.

J'étais encore tout enfant lorsque je l'entendis nommer pour la première fois. Mes parents, afin d'exciter mon émulation, me parlaient sans cesse des succès du jeune Roger de Larcy au concours général et au collège Henri IV. Quelques années après, quand je fus à

mon tour *un fort en thème*, — hélas ! à quoi bon? — je l'apercevais, non sans un léger battement de cœur, dans la grande salle de la Sorbonne, aux cours de MM. Guizot, Cousin et Villemain, entouré d'un groupe de compatriotes ou de camarades qu'attirait ou que retenait sa chaleureuse ou persuasive parole. Il possédait déjà ce don indéfinissable, que rien ne remplace et qui a manqué à bien des hommes supérieurs, le charme ! — « Chez Berryer, me disait-il un jour, le *goût*, était aussi remarquable que l'éloquence. » — Chez Larcy, dirais-je volontiers, le charme dominait à la fois et relevait les qualités les plus sérieuses de l'orateur, de l'écrivain et du causeur. Ce charme était si puissant, qu'il persistait jusque dans les vivacités et les boutades bien pardonnables chez un homme qui a pu être député, ministre et sénateur, mais qui, en somme, a toujours eu l'honneur de figurer parmi les vaincus, et qui répondait à mes félicitations amicales, lors de son premier ministère : « Ah ! j'aimerais mieux être juge de paix sous mon Roi que ministre sous cette République ! » Ce n'était pas de l'humeur, c'était de l'*humour* assaisonnée de traits d'esprit.

Le temps marchait ; la Révolution allait violenter le programme du libéralisme. Les journées de juillet trouvèrent Larcy procureur du Roi, et le firent démissionnaire. L'année suivante, en mai 1831, je le revis au château de Potelières, chez le marquis de Montalet, dont le fils porte si dignement un beau nom, et brille au premier rang de la minorité royaliste, dans le conseil général du Gard. En cinq minutes, je fus

conquis ; et cependant, quelques légères nuances nous séparaient alors. Il attribuait la Révolution à l'ordonnance du 5 septembre, et je me figurais les membres de la Chambre *introuvable* coiffés à l'oiseau royal, décorés d'un brassard blanc, avec une petite queue frétillant sur leur dos et poudrant leur habit à la française, du tabac plein leur jabot, des culottes courtes, des bas chinés et des souliers à boucles. On n'a pas été lauréat de l'Université, élève de professeurs sceptiques ou saint-simoniens, camarade d'imberbes fanfarons d'impiété et de libertinage, lecteur clandestin des chansons de Béranger et des pamphlets de Paul-Louis Courier, mêlé au mouvement politique et littéraire de ces années bouillonnantes, sans en garder quelque trace. Mon rêve juvénile était de voir les légitimistes rompre encore plus énergiquement avec les républicains qu'avec les hommes du gouvernement, former un grand parti analogue aux *tories* anglais, peser de tout leur poids dans les fonctions gratuites et les assemblées départementales, rester conservateurs en se tenant sur la défensive, de façon à être — en cas d'une seconde révolution, qui ne pourrait être que républicaine, — tout prêts pour une réconciliation nécessaire au maintien de l'ordre, au salut social et aux chances d'une Restauration monarchique. M. de Larcy n'eut pas de peine à me démontrer que mon rêve était, comme ceux de M. de Pourceaugnac, de la nature des rêves ; que, étant donné le caractère français, ce faux *torysme* deviendrait vite synonyme d'apostasie, et que notre bon

peuple royaliste, si compact alors et si ardent, ne tarderait pas, n'ayant plus de guides, à verser dans la démocratie. Qui sait ? C'est peut-être à cette rencontre que je dois d'être rentré dans la bonne voie. Avec Larcy, on était séduit avant d'être persuadé, et persuadé avant d'être convaincu.

Sa carrière politique commença de bonne heure ; il avait à peine dépassé l'âge d'éligibilité, quand il fut élu député dans le département de l'Hérault. Quiconque a habité Paris à cette époque, sait combien était difficile la situation de tout député légitimiste qui ne s'appelait pas Berryer. Celui-ci, d'autant plus fort qu'il était unique, fut considéré surtout comme un incomparable artiste, et d'ailleurs son intimité *tutoyante* avec ses confrères du barreau, depuis Marie jusqu'à Crémieux, depuis Bethmont jusqu'à Dupin, lui assurait largement toutes les libertés de la tribune ; sans compter que l'opposition dynastique, si spirituelle et si illogique, si malicieuse et si dupe, applaudissait aveuglément tous les traits décochés contre le banc des ministres, avec ricochet sur les marches du trône. L'élu des provinces, au contraire, à qui son succès même et son entourage avaient fait illusion sur le chiffre et la valeur de ses atouts, arrivait à Paris et se trouvait, lui vingt-cinquième, en présence d'une majorité hostile, de journalistes goguenards, de tous les dissolvants de l'esprit parisien et d'un groupe d'orateurs illustres, éloquents, habiles, madrés, sûrs de leur terrain, rompus à toutes les évolutions de la stratégie parlementaire. Il allait, le

matin, sous la pluie, prendre le mot d'ordre dans ce triste rez-de-chaussée de la rue Neuve-des-Petits-Champs, où Berryer réunissait ses fidèles, une fois par semaine. Je me souviens d'avoir passé un jour, dans cette rue, devant cette maison, au moment où y arrivaient les mandataires de la légitimité. Je vis un petit vieux descendre d'une voiture de remise dont le cocher eut un haussement d'épaules tellement significatif, que je ne l'ai jamais oublié. Il y a, de cela, quarante ans. Ce cocher était peut-être un prophète déguisé.

Rappeler les difficultés de la situation des députés légitimistes en 1840, c'est rendre un hommage de plus à M. de Larcy. Il réussit, dès le début, à se faire une place enviable, distincte, assez brillante pour ne pas s'absorber dans le formidable rayonnement du grand *leader* de la Droite. Il sut être l'ami, le glorieux compagnon de luttes de Berryer, sans être ni son Sosie, ni son Séide, ni son ombre. Il sut aussi exercer sur la plupart de ses collègues, — et des mieux situés, — cet irrésistible charme dont je parlais tout à l'heure. Larcy était alors à l'âge de toutes les belles et jeunes ambitions, blond sans la moindre fadeur, svelte, élégant, spirituel à plaisir, fixant partout l'attention par la finesse de ses traits, l'élégance de sa taille, la vivacité de son regard et l'expression de sa physionomie. Son mandat de député royaliste, ses opinions, ses talents, sa naissance, ses relations de famille, ses alliances, ses amitiés lui ouvraient le faubourg Saint-Germain. Dirai-je un mot des succès qu'il

y obtint ? Oui, sans le plus léger scrupule. Dans ces nobles sanctuaires de la légitimité accueillant un député légitimiste, il ne pouvait rien exister que de légitime.

Grâce à une politique anarchiste et à une littérature infecte, nous sommes devenus si grossiers, que, dès qu'on dit d'un homme qu'il aime la société des femmes, — et Joseph de Maistre, qu'en faites-vous ? — il semble aussitôt qu'il hante les coulisses des petits théâtres et entretient une danseuse de l'Opéra ; rien de plus injuste. Les natures finement douées, froissées par les aspérités de la vie moderne, blessées des rudesses de la politique, — même la meilleure, — lasses de l'atmosphère lourde et enfumée des Cercles, ont besoin d'aspirer un air plus pur, plus balsamique, où elles trouvent le repos de leurs fatigues, l'oubli de leurs peines et l'emploi de leurs facultés les plus délicates. De leur côté, les femmes d'un esprit supérieur comprennent vite ce qu'elles ont à gagner dans le commerce d'un homme aimable et éminent qui les dispense de parler chiffons comme des modistes, chevaux comme des maquignons, scandales comme des *reporters*, et de copier les demi-mondaines dans leurs allures, leurs toilettes et LEURS LECTURES. De là ces intimités innocentes et loyales, sans préoccupation inquiétante de séduction et de vanité, où s'échangent les sentiments et les idées, les consolations et les confidences, où deux âmes finissent par être presque du même sexe, tant elles excellent à s'assimiler ce que chacune d'elles a de ferme ou d'ex-

quis, de viril ou de tendre. Ce n'est pas même du platonisme, pseudonyme équivoque et dangereux dont le roman contemporain a parfois abusé. C'est une franche et fortifiante amitié, qui rend l'homme plus vaillant dans les luttes de la vie publique et les épreuves de la vie privée, qui poétise pour la femme la prose de ses devoirs et de ses ennuis. Je m'arrête ; à quoi bon insister dans la patrie adoptive de madame Swetchine et de la comtesse de Circourt, dans le pays de madame de la Fayette, de la comtesse de Beaumont, de madame Récamier, de la duchesse de Duras, de la marquise de Montcalm, de la duchesse de Rauzan et de la marquise de Blocqueville ?

Nous touchons ici à un épisode très honorable pour M. de Larcy, mais fâcheux pour le gouvernement d'alors, comme tout ce qui met une passion dans une opinion et une haine dans une dissidence. Je veux parler du vote dit de la *flétrissure*. On le sait ; il y eut, à la fin de l'année 1843, un pèlerinage royaliste à Belgrave-Square, auprès de M. le Comte de Chambord. Cinq députés en firent partie ; Berryer, Larcy, Blin de Bourdon, le duc de Valmy et le marquis de la Rochejaquelein. Je me suis toujours étonné que le Roi Louis-Philippe, si spirituel, et M. Guizot, dont l'imperturbable sérénité et la robuste confiance en lui-même devaient plus tard nous coûter si cher, eussent pris tellement au tragique ce *meeting* chevaleresque, et imposé à la majorité de la Chambre ce vote de *flétrissure*. La langue française a tant d'équivalents et de complaisances ! Au lieu de : « L'opinion publique

flétrit de coupables manifestations, » il était si facile de dire : « L'opinion publique blâme ou dédaigne » — ou « refuse de prendre au sérieux des manifestations stériles » — « ou puériles. » — Une badine au lieu d'un fer rouge ! une chiquenaude au lieu d'un soufflet ! C'est une faute grave et un malheur pour un pouvoir contesté, de s'avouer fragile en s'irritant de ce qui le contrarie, et en mettant une telle disproportion entre le grief et le blâme qu'il s'expose à voir honorés ceux qu'il frappe et salués ceux qu'il flétrit. Louis-Philippe, au déclin de sa vieillesse et de son règne, ne put échapper à une illusion, inséparable peut-être de l'exercice prolongé de la puissance souveraine. Il fut enclin à se considérer comme son propre ancêtre. A force de désirer que la France oubliât l'origine de sa Royauté, il finit par ne plus s'en souvenir. Dès lors, ce qui lui rappelait une légitimité de meilleur aloi que la sienne l'exaspérait comme une injure personnelle, lui faisait perdre le sang-froid dont il avait donné tant de preuves, et lui représentait ces manifestations comme une menace. Il eût été plus habile de les traiter de bravades.

Vous savez ce qui en advint. Les cinq députés donnèrent leur démission, et tous les cinq furent réélus. Dans la discussion qui précéda le vote, Berryer, de l'aveu de tous, resta au-dessous de lui-même, et il y eut, dans les explications éloquentes de M. de Larcy, un tel accent de loyauté, l'honneur y parlait un si admirable langage, l'hermine secouait d'un mouvement si vrai la tache essayée contre sa blancheur,

que, au sortir de la séance, ses amis, le pressant dans leurs bras, lui criaient : « Tu nous as sauvés ! » Singulier contraste ! Le gouvernement, après avoir oublié d'être libéral quand il aurait dû l'être, le redevint au moment où on lui aurait peut-être pardonné un peu d'arbitraire. Avec deux préfets *à poigne*, il eût facilement esquivé la réélection du duc de Valmy et de M. Blin de Bourbon. Probablement, les préfets *à poigne* n'étaient pas encore inventés. Au fait, à quoi ont-ils servi ? A quoi servent-ils ? Ces cinq réélections rendirent plus évidente la faute commise. L'abus de la force — et nous en avons eu plus récemment des preuves plus grandioses et plus fatales, — est condamné à ne jamais faiblir, ou à tomber plus bas que la faiblesse.

L'orage approchait. La Révolution de février eut un caractère particulier dans le département du Gard. Elle fut populaire, royaliste et catholique. On était las, paraît-il, de subir le joug de l'aristocratie protestante, c'est-à-dire de voir des protestants, généralement patronnés par M. Guizot, occuper tous les postes importants. Le suffrage universel avait alors sa robe d'innocence, — comme Olympe Taverny à quatre ans, — et n'en avait pas encore fait une loque, traînée dans tous les ruisseaux du radicalisme. Il regarda sa gauche et sa droite, s'aperçut que sa droite était d'un grand tiers plus forte que sa gauche, et fit de son premier scrutin une opération d'arithmétique. Heureux temps où les urnes électorales n'étaient pas encore des cruches, et où nos fidèles populations couraient aux urnes,

musique en tête, précédées de leur curé! La musique n'était peut-être pas très bonne ; mais les votes étaient excellents. Heureux temps où je disais à une clarinette légitimiste : « Jouez-nous donc un peu la *Marseillaise*, pour attraper nos républicains! » — et où la clarinette me répondait : « Je ne puis pas, je jouerais faux! »

C'est ici le moment de faire justice d'un reproche, adressé parfois, — et tout récemment encore, — à M. de Larcy par les journaux radicaux, qui lui refusaient le droit d'appeler de ses vœux la vraie Monarchie, sous prétexte que, en 1848, il avait accepté et salué la République. Comme M. de Falloux, comme Berryer et leurs honorables amis, Larcy voulut avant tout, en présence de la République de février, faire acte de désintéressement patriotique. Bien différent de nos adversaires, grands citoyens tellement républicains qu'ils oublient d'être français, il était français avant d'être royaliste. La Révolution venait de renverser un gouvernement qu'il n'aimait pas, et qu'il avait loyalement combattu pendant dix-huit ans. Le devoir le plus évident, le plus *nécessaire*, était de lui laisser provisoirement le champ libre, de ne pas ajouter à ses embarras, de ne pas multiplier ses chances de guerre civile, de lui accorder assez de temps pour montrer ce dont elle était capable ou incapable. Lui crier, dès son début : « Vive le Roi! » c'était l'autoriser à changer d'emblée son 89 en 93. D'ailleurs, avec la République, les honnêtes gens peuvent être bien tranquilles, par cela même qu'ils doivent être bien

inquiets. Ils n'ont qu'à l'abandonner à sa vocation, à sa spécialité, à son génie. Ils sont bien sûrs qu'elles se hâtera de leur prodiguer toute sorte de vives raisons pour lui retirer leur adhésion transitoire. Je ne saurais mieux plaider cette cause gagnée d'avance qu'en citant quelques lignes que l'on dirait écrites ou du moins inspirées par M. de Larcy lui-même, huit jours avant sa mort, quinze jours après ce magnifique banquet royaliste d'Alais, où il apparut comme un vieux soldat décidé à mourir sur la brèche, et où il se fit entendre pour la dernière fois en public. Écoutez ! *Defunctus adhuc loquitur*.

« Oui, cela est vrai, après avoir combattu un gouvernement qui froissait leurs principes et en présence du vide produit par sa chute, les légitimistes, en 1848, firent cet honneur à la République de ne pas contrarier l'épreuve qu'elle proposait à la France; et cette épreuve, renouvelée de nos jours, a été deux fois la condamnation de ces républicains, qui n'ont que des passions et des haines et pour qui les libertés les plus sacrées, comme l'a dit un des leurs, ne sont qu'une *guitare*. Il sied bien aujourd'hui à ces républicains de reprocher aux légitimistes d'avoir donné leur concours loyal à ce pays qui s'effondrait, d'avoir mis leur honneur à venir au secours de ses intérêts et de son repos ! Ils n'entendaient pas pour cela renier leurs principes... »

Restons encore un moment en 1848. Nous y serons mieux — tout est relatif — qu'en 1882. Larcy, élu, à des majorités immenses, par deux départements,

devint la plus haute influence, — j'allais dire la première autorité du pays. Jamais souveraineté ne s'exerça avec plus de douceur et de grâce. J'eus l'honneur, à cette époque, d'être son collègue au conseil général du Gard, et je pus constater cette magie *blanche,* qui attirait à lui amis et contradicteurs, catholiques et protestants, comme si ceux qui croyaient avoir à le combattre eussent voulu, à force de l'estimer, se dédommager de n'être pas de son avis, et indemniser leurs dissentiments par leurs sympathies. Dans l'article dont je viens de reproduire un fragment, je rencontre cette phrase : « Si l'on voulait ressusciter, dans leur vérité, les émotions qui agitèrent les âmes en 1848, les élans de généreuse conciliation qui poussèrent alors les uns vers les autres les hommes sincères de tous les partis, et, en même temps, les déceptions et les séparations qui ont suivi, ... on en trouverait le résumé et la moralité dans une délibération du conseil général du Gard de septembre 1851, exprimant, à propos de la question de révision, le vœu, émis à une grande majorité, sur la proposition de M. de Larcy, de revenir à la Monarchie traditionnelle et représentative. »

Je me souviens de cette séance et de ce vote. Nous fûmes 27 contre 9. Mais ce que l'auteur de l'article ne dit pas, c'est que M. de Larcy déploya, dans cette discussion très courtoise où ses antagonistes n'alléguaient que l'inconvénient d'introduire la politique dans nos paisibles délibérations d'intérêt local, une éloquence tour à tour entraînante et attendrie, une

émotion communicative, que l'on peut aujourd'hui appeler prophétique. Ah ! quel cœur vraiment français ne saignerait en songeant à cette effroyable série de catastrophes, d'humiliations, de malheurs et de crimes que la France eût évitée, si ce vœu, exprimé dans une de ses assemblées départementales, fût devenu l'expression de la volonté nationale, parlant assez haut pour rendre également impossibles les violences d'un coup d'État et les criminelles entreprises de le République démagogique ! — Je me répète ; mais on ne doit pas se lasser d'énumérer les malheurs dont nous aurait préservés la révision de la constitution dans le sens de la monarchie traditionnelle. Comptez sur vos doigts, — mais il vous en faudrait mille au lieu de dix, — comptez les calamités et les secousses qui nous auraient été épargnées ; le coup d'État, refoulant dans les bas-fonds les doctrines et les passions révolutionnaires, les faisant plus dangereuses en les faisant clandestines, et préparant à brève échéance les haines, les revanches, les revendications et les représailles ; le personnel de nos politiques, de nos hommes d'État et de nos penseurs, décapité comme les pavots de Tarquin ; la guerre de Crimée, si stérile ; la guerre d'Italie, si fatale ; l'Expédition du Mexique, si funèbre ; les mœurs publiques et privées, la littérature, la moyenne des intelligences et des idées, frelatées peu à peu par les tentations du luxe et la *mal'aria* du césarisme ; l'opposition s'aigrissant faute de soupape, et fermentant comme une liqueur dans un vase trop fermé ; l'acclimatation pro-

gressive du milliard dans les colonnes de la dette; l'équilibre se rompant, dans l'État comme dans les familles, entre les ressources et les dépenses; le *déficit* creusant un premier trou, prêt à devenir un gouffre; l'Empire sentant le terrain manquer sous ses pas, voyant s'éteindre les lustres de ses féeries, se précipitant dans une dernière aventure, et accumulant tout ce qu'il fallait pour y périr; puis l'année néfaste, l'année sans nom, le crime du 4 septembre, les désastres d'une guerre insensée, la troisième invasion combinant ses ravages avec les maléfices de la troisième République; Paris bloqué; la sédition et la faim au dedans, la désolation au dehors, l'anarchie partout; le drapeau rouge arboré dans nos grandes villes; Garibaldi venant ajouter ses ignominies à nos hontes; la concussion, le gaspillage et le pillage, gueusant les fournitures de nos armées et se chargeant d'estampiller à leur chiffre les chaussures, les tuniques, les coiffures et les cartouches; les généraux paralysés ou remplacés par des épiciers, des herboristes et des apothicaires; toutes les variétés de la souffrance humaine centuplées par toutes les variantes de l'ineptie, de l'incurie, de la lâcheté, de la cupidité et de l'égoïsme; le plus présomptueux des tribuns, le plus hâbleur des charlatans, se tenant à distance, accumulant ses menteries et fumant des cigares exquis, tandis que, par ses ordres, nos soldats, nos conscrits, nos mobiles, sans chefs, sans vêtements, sans pain, tombent par milliers sous les obus prussiens ou meurent ensevelis sous la neige; la paix, d'autant plus

écrasante qu'elle a été plus tardive, ne réussissant pas même, grâce à une aimable *distraction* d'un de ces misérables pourvoyeurs de la ruine et de la mort, à sauver notre armée de l'Est; l'occupation avec ses tortures ; la rançon avec ses déchirements ; la France mutilée, l'Alsace et la Lorraine perdues ; trente-six départements couverts de décombres fumants et calcinés qui furent des villes et des hameaux, des châteaux et des chaumières ; puis la Commune... Ah ! continuez-la vous-même, cette énumération navrante que je n'ai pas le courage de poursuivre, qui n'en est qu'à son premier chapitre, et qui remplirait, sans s'épuiser, un volume entier? Continuez-la, et dites-vous qu'il n'est pas un de ces maux, pas une de ces horreurs, pas un de ces opprobres, qui n'eût été conjuré, si le vœu proposé et développé par M. de Larcy avec une admirable éloquence avait été adopté par notre malheureux pays ! Continuez-la, et que cet épouvantable passé éclaire pour nous l'avenir ! Cette masse de calamités dont Bossuet aurait dit qu'elle n'a de nom dans aucune langue, il n'y avait qu'un seul moyen de la prévenir; il n'y a qu'un seul moyen de la réparer. Et ne me dites pas qu'il est trop tard. Non, il n'est jamais ni trop tôt, ni trop tard pour revenir au Droit, à la vérité, à l'honneur, à la justice, à la lumière, au salut ; jamais trop tard pour réintégrer dans l'âme d'un peuple l'idée de Dieu, le sens moral, la haine du mal, l'aspiration au bien, la revanche des honnêtes gens contre les exploiteurs, les imposteurs, les jouisseurs, les corrupteurs, les athées et les hommes de

proie. Le naufrage est immense, mais le sauvetage est possible. A quelle condition ? Larcy vous répondrait cent fois mieux que moi ; sa vie entière vous le répète ; il nous le disait en septembre 1851, à la veille du coup d'État. Ses dernières paroles nous l'ont redit encore. Les paroles d'un mourant ne sont pas seulement sacrées, elles sont prophétiques, et je crois en entendre l'écho à travers le drap noir de son cercueil. *Defunctus adhuc loquitur.*

Voici le 2 décembre, voici le coup d'État. Il rejette violemment le baron de Larcy dans la vie privée. Songeant aux sujets habituels de nos *Causeries littéraires*, j'ajouterais volontiers qu'il me le rend, puisque ses loisirs forcés lui permirent d'achever et de publier son livre des *Vicissitudes politiques de la France.* En terminant cette première partie de ma tâche, je veux montrer comment, en plein Empire, en mars 1860, un livre excellent a pu paraître... *avec approbation et privilège du Roi :*

« 31 mars 1860

» Le duc de Bourgogne avait paru destiné du ciel, mon cher Larcy, après le glorieux règne de son immortel aïeul, à consommer l'œuvre séculaire de la Royauté et à fonder sur de solides bases le repos et la prospérité de la France, en consacrant par de sages institutions l'antique alliance de la Monarchie et de la liberté, de ces deux grandes traditions nationales qui, pour le bien du pays et la paix de l'Europe, doivent se prêter constamment un mutuel appui. Mais

la mort prématurée de ce jeune prince, objet de si douces espérances, les a fait évanouir. De là cette longue suite de révolutions désastreuses qui se sont perpétuées jusqu'à nous. Aujourd'hui, relever tout à la fois l'autorité royale et la liberté, en les fortifiant l'une par l'autre pour les préserver de ces cruels retours, de ces fatales alternatives d'anarchie et de despotisme, de licence et de servitude, voilà le problème. J'ai la ferme confiance qu'il me sera donné de contribuer au moins à le résoudre. Le livre que vous venez de publier contient sur ce grave sujet d'utiles enseignements et de précieuses lumières. C'est un nouveau service rendu par vous à la cause du droit, de la justice et de la vérité, et, pour ma part, je vous en remercie.

» Je me félicite de pouvoir vous réitérer ici, avec l'expression de ma vive gratitude, celle de mon affection bien sincère.

» HENRI. »

II

Ce livre, — *Vicissitudes politiques de la France,* — qui semble plus beau à mesure que les événements l'éclairent de leurs torches funèbres, — fut publié en 1860. A cette époque, j'en suis sûr, les *satisfaits* du moment, les sceptiques, les désabusés et les neutres, se demandèrent ce que venait faire, au milieu de leur sécurité dorée sur toutes les coutures, ce prophète du passé, ce libéral impénitent, ce royaliste incorrigible.

Ils se croyaient mieux protégés par le secret accord de la force avec la démocratie que par l'alliance publique de la Royauté avec la liberté. Aujourd'hui, ils doivent être renseignés.

On connaît la thèse originale, si ingénieusement plaidée par M. de Larcy. Prendre la Monarchie française à l'heure fatale qui commença la démolition de l'antique édifice, c'est-à-dire au seuil du dix-huitième siècle, avant la Régence, avant Voltaire, avant les philosophes et les utopistes, précurseurs de la grande Révolution ; supposer que le duc de Bourgogne, mort à trente ans, eût vécu âge d'homme ou de roi ; en faire le successeur de Louis XIV; lui donner pour cortège le génie de Fénelon et de Saint-Simon, les vertus des Chevreuse et des Beauvilliers ; s'emparer des idées de réforme que méditait le jeune prince, et qui, sous son influence, eussent été chrétiennes au lieu d'être philosophiques, gradués au lieu d'être soudaines ; assigner à ce couple noble et charmant, dégagé de tout lien avec les fautes de Louis XIV, libre de tout enjeu dans les prochaines revanches de l'esprit nouveau, pur comme la fontaine Aréthuse à travers les premiers bouillonnements de l'impiété, de l'anarchie morale et du vice, — lui assigner la mission incomparable, quasi divine, d'une régénération sociale, obtenue sans déchirement et sans crise, par l'initiative et les exemples d'en haut ; le prédestiner à guérir les plaies, à corriger les abus, à conjurer les périls, à renouveler le vieux sang de la Monarchie et de la France en ce moment décisif, unique, où il n'était pas encore trop

tard, où l'ombre du grand Roi contenait et couvrait les sourdes révoltes, où le réformateur couronné pouvait encore opérer dans les chairs vives et non dans la pourriture, quel magnifique programme ! quel lumineux horizon ! Et, si c'est un rêve, quel beau rêve ! On le sait, l'erreur fatale des hommes de 89 et de leurs devanciers immédiats, ce fut d'imiter les tailleurs qui, ayant à habiller des Sosies de Quasimodo, de Triboulet, de Caliban, de Pope, du maréchal de Luxembourg et d'Ésope, prendraient mesure sur l'Apollon du Belvédère. Ils refusèrent de comprendre que, tandis qu'ils créaient *a priori* un moule imaginaire, un type de vertu et d'innocence, seul capable de s'ajuster sans danger à leurs théories chimériques, le siècle et la nation se dépravaient au point de faire de chaque progrès une secousse, de chaque expérience une convulsion, de chaque spécifique un poison. Ils ne s'apercevaient pas que, pendant qu'ils récusaient la société pour tout ramener à la Nature, la Nature et la Société s'étaient mutuellement perverties, si bien qu'il devenait impossible de toucher à l'une sans faire tressaillir toutes les fibres, sans remuer toutes les fanges de l'autre.

En 1715, rien de pareil. Est-ce à dire qu'il n'y eût pas déjà des inconvénients et des obstacles ? Assurément non. Dans la pensée du duc de Bourgogne et de ses dignes conseillers, la Monarchie, pour accomplir les réformes urgentes, avait à s'appuyer de nouveau sur la noblesse, que la politique de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV, avait condamnée à un rôle

brillant, mais oisif, inutile et dangereux, oubliant que l'oisiveté est la mère de tous les vices, La noblesse, n'étant plus féodale, ne pouvait plus porter ombrage à la Royauté. Dès lors, il fallait que la Royauté démantelée, isolée, grandie dans le vide, s'entourât de ses contreforts naturels en rendant à la noblesse son activité, sa prépondérance, l'opposât comme correctif et contrepoids aux empiétements de la bourgeoisie et de la finance, et se fît aristocratique pour être plus sûrement libérale. Aristocratie et liberté! Oui, le moyen serait excellent, et l'Angleterre en est la preuve. Par malheur, la France est bien plus éprise d'égalité que de liberté. Depuis un siècle, les libertés ne lui sont jamais apparues que sous une forme démocratique; les réformes ne lui ont semblé possibles et désirables qu'essayées, conquises et brusquées par en bas. Là est le côté vulnérable de ce programme si spécieux. Mais que de pages éloquentes, persuasives, irrésistibles, dans ce chapitre de notre histoire, refait d'après les inspirations du patriotisme le plus loyal et le plus pur? Quelle âme vraiment française dans ces regrets! Quelle ingéniosité dans ces conjectures! Avec quel charme mélancolique M. de Larcy nous peint le duc et la duchesse de Bourgogne, — « nobles et pâles figures qui sont aux vérités de l'histoire ce que l'idéal est aux réalités de la vie; à demi baignées dans ces limbes réservés aux rois qui n'ont pas régné, comme aux enfants qui n'ont pas vécu; chastes étoiles d'un matin sans jour, dont la lueur limpide se glisse entre les ombres de la vieillesse du Roi-Soleil et les

chaudes clartés des orgies de la Régence. » — Commenté par nos malheurs, — ces formidables scoliastes, — l'ouvrage de M. de Larcy a pris place et restera parmi les livres d'histoire les plus remarquables de ces trente dernières années.

Les morts vont vite, et ce souvenir de la ballade allemande ne saurait mieux s'appliquer qu'aux effroyables désastres qui allaient dépasser toutes les craintes, tous les présages, toutes les vraisemblances, et, après dix-huit ans de repos forcé ou de luttes inégales, mais non pas stériles, ramener M. de Larcy sur la scène politique. Larcy au premier rang de la majorité monarchique, dans l'Assemblée élue le 8 février 1871 ! Larcy ministre sous la présidence de Thiers ! Et cet incroyable changement de décor ayant pour cadre un pays en ruine, Paris affolé et affamé, Bismark et Guillaume à Versailles ; puis cette monstruosité, faite de sang, de scélératesse et de honte, la Commune, jetant son vitriol et son pétrole sur nos plaies béantes, des Français opérant leur œuvre de bandits sous les regards complaisants de nos vainqueurs !... Je ne sais s'il s'est rencontré un critique assez injuste pour chicaner les relations amicales de M. de Larcy avec M. Thiers ; elles furent, dès leur première date, parfaitement explicables. D'abord, ce n'était pas la faute de M. de Larcy, si M. Thiers n'avait pu échapper à ce charme dont nous parlions l'autre jour, et l'on ne saurait, en conscience, lui reprocher de l'avoir exercé sur les gens d'esprit encore plus que sur les imbéciles. Même sous Louis-

Philippe, M. Thiers offrait à l'opposition royaliste cet attrait particulier, qu'il était rarement du même avis que son monarque, qu'il l'agaçait de ses exigences, qu'il lésinait sur son royalisme de seconde classe et que l'on put souvent se demander si ce Roi, qu'il aurait dû adorer, lui inspirait de l'affection ou de l'antipathie. Au surplus, il l'aurait détesté, qu'il ne lui eût pas été plus nuisible. M. Thiers a contribué, de parti pris, à la chute de Charles X, et inconsciemment à la chute de Louis-Philippe. Là, avec une forte dose de traîtrise, ici avec une légère teinte de ridicule; apostillé par la Révolution de juillet, mystifié par la Révolution de février.

Sous cette seconde République, Thiers et Larcy combattirent vaillamment le même combat, sinon sous le même drapeau, au moins contre les mêmes ennemis. Des amis communs nous ont appris les énergiques efforts de Larcy et de Berryer pour rallier leur collègue à la monarchie véritable et le convier à l'honneur de réconcilier les deux branches de la Maison de Bourbon. On pardonne quelquefois les torts que l'on subit, presque jamais les torts que l'on eut. Avec un esprit supérieur, d'aptitudes et d'assimilation prodigieuses, tout en surface, sans profondeur et sans grandeur, M. Thiers avait l'âme essentiellement vulgaire. Son cœur était de la même taille que sa stature; ses sentiments bourgeois comme sa physionomie; ses vues moins larges que ses lunettes. Jamais on ne put lui persuader que, s'il coopérait à cette œuvre de réparation et de salut, la Royauté

arriverait, prête à le récompenser de ses services récents, et non pas à punir ses peccadilles passées. Il récalcitra, aida à manquer le bon moment, et aima mieux dire comme un prophète inutile : « L'Empire est fait! » — que répéter avec nos amis : « Que la Royauté soit faite ! » Peut-être cette période décisive de sa carrière politique pourrait-elle se résumer dans la belle parole du comte de Falloux : « Il a préféré un grand pouvoir à un grand rôle ! » — et dans sa réponse à Berryer, qui le conjurait de travailler au retour de la Monarchie : « Oui, je comprends... vous qui seriez premier ministre !... Mais, moi qui serais pendu !...» - Coupable M. Thiers! Pauvre M. Thiers ! Cromwell *raté* qui aurait pu être un Monk pacifique ! Ce n'est pas de notre côté que devait venir le châtiment. Pendu ?.... oui, pendu en effigie par ceux qui, après l'avoir englué de leurs flatteries et de leurs caresses hypocrites, emploieront sans doute, tôt ou tard, un paquet de leur dynamite à faire sauter sa statue! Pendu en effigie par cette République qu'il galvanisa pour la gouverner, et qui, s'il avait vécu trois ans de plus, l'aurait dévoré !

Mais nous n'en sommes encore qu'au coup d'État, cette miniature du 18 brumaire. Vous m'accorderez, n'est-ce pas? qu'il n'était pas fait pour brouiller M. de Larcy et M. Thiers? Ce fut, on le sait, l'époque où l'hôtel de la place Saint-Georges devint le rendez-vous des vaincus du 2 décembre, des amants de la liberté trahis par leur idole, des serviteurs de la Monarchie forcés d'ajourner leurs espérances, et aussi

des stagiaires de la politique, — jeune garde libérale, monarchique, catholique, orléaniste, légitimiste, — nuance *Correspondant* ou *Revue des Deux Mondes*, — dont la vingtième année refusait de croire que l'avenir lui fût à jamais fermé, que l'esprit français se résignât pour toujours à un mariage de raison avec *la Belle au bois dormant*, et que MM. Alphand et Haussmann eussent le dernier mot de la civilisation moderne. J'habitais alors le même quartier que M. Thiers. Tous les jours, vers deux heures, je voyais ces courageux néophytes sonner à l'hôtel légendaire, tandis que le jockey et le cheval du comte Roger (du Nord) attendaient philosophiquement à la porte.

Donc, en février 1871, toutes les illusions étaient, non seulement permises, mais imposées. Nos calamités semblaient avoir préparé et déblayé le terrain où M. de Larcy et M. Thiers devaient se réunir pour ne plus se séparer. M. Thiers, — qui l'ignore ? — était l'homme unique de la situation. Ses luttes oratoires contre M. Rouher, sa persistance à prédire les dangers et à signaler les fautes de l'Empire, nous le représentaient comme doué du don de seconde vue. L'impopularité qu'il avait bravée en demandant si l'on était prêt pour cette guerre insensée, son voyage patriotique et encore plus inutile à travers l'Europe pour attendrir les monarchies en faveur de la France du 4 septembre, son élection en tête des listes de 26 départements, tout le recommandait aux sympathies, à la confiance de ceux qui ne consentaient pas encore à désespérer de leur pays. M. de Larcy crut en lui

comme nous tous. Il était, disions-nous, le sauveteur providentiel, et il aurait fallu être bien rancunier pour se souvenir que ce sauveteur avait contribué cinq ou six fois à submerger le vaisseau dont il allait recueillir les épaves. Dès lors, c'était pour M. de Larcy un devoir évident de s'associer à M. Thiers dans l'œuvre transitoire dont le suffrage universel venait de déterminer le caractère, et qui ne pouvait, selon nous, aboutir qu'à une Restauration monarchique. Eh! comment nous serions-nous méfiés? Témoins de la réaction implacable qui avait suivi la révolution de février, plus alarmante pourtant qu'offensive, ennoblie tout ensemble et adoucie par les noms de Lamartine, d'Arago, de Cavaignac, et, en somme, prête à laisser dans sa défaite la France intacte, nos finances presque rassurées, l'honneur sauf et l'élite de notre parlement plus attristée de sa perte qu'offensée de ses torts, comment aurions-nous pu croire qu'une République cent fois plus meurtrière, des malheurs cent fois plus horribles, des périls cent fois plus effrayants, des griefs innombrables contre les *fous furieux* qui s'étaient faits les complices de l'invasion allemande, une incalculable série de fautes grosses comme des crimes, un amas de hontes, une mare de sang, les mères en deuil, la patrie en cendres, les clefs de Metz et de Strasbourg confisquées par l'ennemi dans le même coffre que nos cinq milliards, l'épisode de la Commune enchérissant sur toutes ces douleurs et prouvant que, à l'heure de nos plus poignantes angoisses, nous n'en étions encore qu'aux

premières gouttes de la coupe d'amertume, — comment croire que cet ensemble de déchirements et d'ignominies, fait pour défier toutes les hyperboles, n'amènerait qu'une réaction éphémère, illusoire, dictée par la peur et bientôt démentie par le retour offensif des plus mauvaises passions ? Comment supposer que le suffrage universel, une fois tranquillisé, ne songerait plus qu'à détruire son ouvrage ? Et, d'autre part, comment admettre que M. Thiers, sachant désormais à quoi s'en tenir sur l'*État populaire*, menacé, pillé, honni, saccagé, maudit par la plèbe parisienne et l'armée de l'émeute, profondément hostile à l'Empire, renseigné sur la réconciliation des princes d'Orléans avec le chef de la Maison de Bourbon, M. Thiers, presque octogénaire, sans enfants, placé dans les conditions où le désintéressement personnel est le meilleur des calculs, où l'abdication est l'élévation la plus haute, aspirerait à descendre, et préférerait quoi ? l'ombre d'une ombre, la fumée d'une fumée, la misérable vanité d'une présidence précaire, suspecte à droite, importune à gauche, tolérée plutôt que soutenue par les gros bonnets du parti républicain, au magnifique orgueil d'être l'arbitre des destinées d'un grand pays, de servir de trait d'union entre la France et la Royauté séculaire, de médiateur entre ce présent d'un jour et ce passé de quinze siècles ? Je parlais tout à l'heure de l'expiation infligée à la mémoire de M. Thiers par les rancunes des honnêtes gens, les insultes de l'intransigeance et de la radicaille, la destruction probable et prochaine de sa

statue que l'indifférence et l'oubli ont déjà couverte de leurs toiles. S'il revenait au monde, il en subirait une, plus humiliante encore. Il reconnaîtrait qu'il a sacrifié sa gloire et son pays à l'honneur insigne, éblouissant, enivrant, incomparable... d'être ce qu'est M. Jules Grévy.

Nous fûmes tous dupes, et, si le baron de Larcy ne l'avait pas été comme nous, il manquerait quelque chose à l'unité de sa vie. On connaît sa devise qu'il a si admirablement justifiée : « Loyauté n'a honte ! » — « Loyauté n'a méfiance ! » ajouterons-nous. Attiré d'abord, puis retenu par les cajoleries, les câlineries, les chatteries de M. Thiers, il se serait accusé d'injustice s'il l'avait soupçonné d'astuce. Il se serait cru moins loyal s'il ne l'avait pas cru sincère. En amitié comme en amour, en politique comme en affaires, il est plus honorable d'être trahi que sur ses gardes. Les belles âmes se plaisent à teindre de leurs couleurs celles qui sont laides, et, si leur illusion persiste un moment de plus que le nécessaire, c'est qu'elles sont belles pour deux. M. Thiers disait à son ministre des travaux publics : « Le Roi ! mais je ne demande pas mieux... donne-le-moi, ton Roi !... nous le rétablirons sur son trône, et je pourrai enfin retourner à mes chères études, etc. » Tout cela dit d'un ton à demi patelin, à demi goguenard, avec ce joli nasillement clairet, qui semblait trop familier et trop bonhomme pour se prêter au mensonge. Qui n'aurait été dupe de cet enjôleur, surtout lorsque, en restant auprès de lui, on pouvait faire un peu de bien, empêcher beaucoup

de mal, neutraliser ou retarder l'influence croissante de Gambetta et des gambettistes ? M. de Larcy demeura, jusqu'au dernier moment, fidèle à sa tâche, ferme à son poste, comme une brave sentinelle qui ne veut pas qu'il soit dit qu'elle abandonne sa guérite, sous prétexte que la bataille, gagnée d'abord, va finir par une déroute. Pendant ce temps, que de services il rendit ! que de sages mesures et d'heureuses initiatives! que d'honnêtes gens, révoqués depuis lors, remplacés par des créatures de M. Cazot ou de M. Naquet, il maintint dans leurs fonctions ! C'est à peine si, en un sujet aussi grave et aussi triste, j'ose parler du pont d'Avignon. *Tout le monde y passait*, comme dit la chanson; mais nul n'y passait sans bourse délier. C'est à M. de Larcy que l'on dut la gratuité si souvent promise, si longtemps attendue; bienfait qui n'a rien d'historique, mais dont les conséquences furent immédiates; il tripla la circulation, rendit le mouvement et la vie à toute une partie de la ville, multiplia les voitures à bon marché, accrut, dans des proportions extrordinaires, les produits de l'octroi, et aurait enrichi notre pauvre Avignon, si une ville pouvait s'enrichir sous une administration républicaine. Dirai-je que, en entrant au ministère, M. de Larcy trouva la caisse des travaux publics absolument vide ; que, à sa sortie, il la laissa pleine, et que bien des ministres de la République opportuniste ou jacobine ne pourraient en dire autant ? Ce serait un pléonasme.

Il quitta noblement le ministère; on sait qu'il ne

demeura pas inactif. Il était député ; il fut élu sénateur inamovible. Constamment sur la brèche, il ne manqua pas une occasion de protester, soit par sa parole, soit par ses votes, contre les lois odieuses, destructives, impies, sacrilèges, qu'apportait la marée montante du radicalisme athée. Même quand les majorités se déplacèrent, il conserva parmi ses collègues une influence, une autorité morale, qui ne fut pas toujours stérile, et qu'il devait à son caractère essentiellement sympathique, à son expérience, à une fidélité qui aurait pu célébrer ses noces d'or avec les causes vaincues. De temps à autre, il publiait des pages éloquentes dans *le Correspondant* et dans la *Gazette de France*, et, tout récemment, nous étions fiers de lire son nom au bas d'une magnifique étude sur le bel ouvrage de M. l'abbé Clastron, *Vie de Mgr Plantier, évêque de Nîmes*. Il n'avait rien perdu de ce charme dont j'ai parlé, et que la fuite des années, les déceptions politiques, les malheurs et les hontes de la France, et plus tard, les deuils de famille voilaient d'une teinte mélancolique sans le rendre moins puissant; à peu près comme les beaux soirs d'automne qui s'accordent mieux avec les tristesses humaines que les vivacités du printemps. Ceci m'amène à quitter enfin cette haïssable politique, et à retrouver Larcy dans sa vie intime, au foyer de ses joies, de ses tendresses et de ses afflictions domestiques. Il faut du courage pour aborder ce sujet à la suite de notre évêque, qui, après nous avoir si souvent rendu des échos de Bossuet, a recueilli cette fois une

larme de Fénelon. Un souvenir personnel, j'allais dire une confession, m'aidera à faire excuser mon audace.

Peu d'années avant la chute de l'Empire, j'eus un jour l'honneur et le bonheur d'être l'hôte de M. de Larcy, au château de la Tour. Sa délicieuse famille était alors au complet. Parlerai-je de ses deux adorables filles? Non; l'une d'elles m'est dérobée par la mort; il y a d'ailleurs quelque chose de si délicat dans cette exquise alliance de toutes les grâces féminines avec toutes les perfections chrétiennes, que l'on craint de la profaner en y touchant. Mais les six petits-enfants! Je n'ai jamais oublié, je n'oublierai jamais ce groupe charmant, ces ravissantes petites créatures, défilant autour du fauteuil du grand-père, la bouche pleine de baisers et de gazouillements de fauvettes, au moment de quitter le salon pour aller dormir, c'est-à-dire causer avec leurs anges gardiens. Et lui! Ah! il n'avait pas besoin de versifier *l'Art d'être grand-père*, pour le connaître et le pratiquer mieux que M. Victor Hugo. En contemplant d'un regard ému ce tableau de famille, je me disais : « Le vrai bonheur n'est-il pas là? Pourquoi s'imposer les soucis et les déceptions de la politique, lorsque l'on peut goûter chez soi ces joies ineffables? » — J'avais tort; le bonheur intime ne dispense pas du devoir public, et, lorsqu'on est armé pour combattre toutes les variétés du MAL, il y aurait une sorte d'égoïsme à trop se renfermer dans ces affections toujours prêtes à rendre ce qu'on leur donne.

Hélas! ce bonheur si pur, dont il était si digne,

Larcy ne devait pas en jouir jusqu'à la fin. Il vit mourir entre ses bras le plus cher de ses petits-fils, son filleul, Roger de Roux-Larcy, jeune homme admirablement doué, admis déjà à l'école de Saint-Cyr. La mort le lui prit, et, du même coup, emporta la mère. C'est ici, devant ces deux cercueils, que nous nous rencontrons avec notre évêque. — « Il a pleuré, nous dit-il, il a prié ! » — Oui, il a pleuré, il a prié, et ces prières qui sont montées au ciel, ces larmes qu'il a versées sur des tombes, ont eu, à certain moment, plus de valeur que tous les succès de tribune, plus de prix que toutes les récompenses du talent, de l'éloquence et du courage. Il a pleuré, et ses pleurs ont purifié sa vie ; il a prié, et ses prières ont sanctifié sa mort. Mais que dis-je ? C'est lui-même que je veux appeler en témoignage. Je dois à une précieuse confidence quelques lignes qui font partie de son testament : « Je ne sais, écrivait-il un an, presque jour pour jour, avant sa mort ; je ne sais quel sera l'avenir après moi ; mais il y aura toujours une cause qui sera celle du devoir et de l'honneur ; je demande à mes petits-enfants de la servir, ainsi que leurs pères leur en ont toujours donné l'exemple.... »

Oui, noble défenseur de toutes les saintes causes ! votre vœu suprême, votre dernière espérance, ne seront pas trompés. Vos gendres sont dignes de vous ; leurs enfants marcheront sur leurs traces, et le terrain ne leur manquera jamais ; car la vérité ne peut pas périr, et la Religion est immortelle !

BENJAMIN CONSTANT [1]

Les souvenirs d'enfance sont souvent les plus vivaces. Je n'ai jamais oublié dans quelle circonstance j'ai entendu nommer pour la première fois Benjamin Constant ; — (que ses détracteurs appelaient, sous la Restauration, Benjamin INCONSTANT). Mais d'abord, permettez-moi un petit bout de paysage.

Ma très modeste maison de campagne a pour voisin le superbe château féodal des Issarts, qui appartient à la noble famille de Forbin, et dont le propriétaire était, en 1821, député de l'extrême droite. Pour aller de la *villa* vassale au manoir suzerain, on suit un sentier charmant ombragé de platanes, de saules et d'ormeaux, qui côtoie le joli ruisseau de Saint-Côsme, tributaire de notre terrible Rhône. En dépit de nos sécheresses, une douce fraîcheur règne constamment sur ce coin de terre, où les peupliers et les oseraies ont le pied dans l'eau, où la vigne sauvage s'entrelace aux grands arbres, où chantent les grives en avril, les rossignols en mai, les loriots en septembre, et où les

1. Lettres à Madame Récamier.

chasseurs avignonnais, modérés dans leurs ambitions, ont parfois l'émouvant plaisir de voir et de manquer un râle ou une bécasse. Ce sentier virgilien était, dans mon enfance, le but favori de mes promenades. Un jour, j'y rencontrai deux amis de la famille, qui venaient de rendre visite à la châtelaine, et qui paraissaient fort animés. Ils m'arrêtèrent au passage.

— Armand ! me dit le comte de G... tu diras à tes parents que le marquis s'est battu en duel, au pistolet, avec Benjamin Constant, et qu'il n'est ni tué, ni blessé.

— Et qu'est-ce que ce monsieur Benjamin Constant? demandai-je timidement.

— Une franche canaille, répliqua le comte.

— Non ! reprit son compagnon, le baron de C.., une canaille qui n'est pas franche.

Assurément, le mot était très dur, et même très injuste ; je le cite, parce qu'il indique à quel dégré de température le fatal épisode de 1815 avait *surchauffé* les passions politiques. Mais, d'autre part, la notice, d'ailleurs excellente, de Louis de Loménie, placée par madame Ch. L... en tête de ce recueil des Lettres de Benjamin Constant à madame Récamier, ne se ressent-elle pas un peu trop de la douceur, de la bénignité, qui caractérisaient le talent et la physionomie sympathique de l'*homme de rien*, devenu si vite quelqu'un ? Entre ses appréciations si indulgentes et le mot cruel du gentilhomme provençal, je dirais volontiers : *In medio virtus !* s'il était facile de trouver la vertu quelque part, quand il s'agit de l'auteur d'*Adolphe*. Il est, je crois, plus ressemblant dans le

livre si remarquable de M. Paul Thureau-Dangin : *Le Parti libéral sous la Restauration* .... — « Avec sa tournure de jeune vieillard ; portant, sur ces traits ravagés, la marque des passions qui l'avaient épuisé ; la figure encore fine, encadrée de longs cheveux négligés et flottants ; la taille mince et longue, autrefois flexible, maintenant débile et courbée par la lassitude ; la démarche traînante, au point qu'il sera bientôt obligé de s'aider d'une béquille ; ayant dans tout son être je ne sais quoi de délabré ; ruiné, à tous les points de vue, par les dettes et par les maladies que sa vie de désordre lui avait fait contracter. »

N'oublions pas que, le 18 novembre 1830, lorsque l'Académie française se donna le ridicule apparent de préférer M. Viennet à Benjamin Constant, les académiciens de ce temps-là, pour justifier cette préférence, répondaient aux railleurs : « Écoutez donc ! l'Académie, dans ses choix, a toujours compté pour beaucoup l'ordre et la dignité de la vie... Nous n'aimons pas qu'on vienne dormir à nos séances en sortant de Frascati ! »

Mais laissons-nous désarmer par le doux nom et la balsamique image de madame Récamier. Bayard prenait des villes le lendemain de sa mort. La virginale enchanteresse de l'Abbaye-au-Bois peut bien, même après un demi-siècle, retrouver sous notre plume, au profit d'un des hommes qui l'ont le plus aimée, l'influence de conciliation et d'apaisement qu'elle exerçait dans son entourage. Ce qui n'excuse pas Benjamin Constant, mais plaide en sa faveur les circonstances

atténuantes, c'est qu'il fût, au plus haut point, un passionné ; et, bizarre contraste ! un passionné, avec un mélange de découragement préventif et d'ennui qui mit sans cesse en désaccord l'ardeur de sa passion et l'impuissance de son cœur. Mieux peut-être que Chateaubriand, qui pouvait bien, à la fin, *bâiller sa vie*, mais qui était, en somme, une nature très énergique et très virile, Benjamin Constant a personnifié cette génération, dont le roman d'*Adolphe* nous offre un type également applicable à l'auteur et au héros ; à la fois ardente et maladive, toute en nerfs, alternant entre des aspirations infinies et de subites défaillances ; prodiguant son imagination aux dépens de son activité ; se proposant un idéal si élevé que, si elle avait réussi à l'atteindre, elle eût réalisé, du même coup, les plus beaux rêves de l'héroïsme et du génie ; désenchantée, le lendemain, de ce qui l'enivrait la veille ; cultivant le superflu pour mieux négliger le nécessaire ; s'enflammant d'autant plus que le but était plus inaccessible, et peut-être prête à se refroidir et à en rabattre, si elle avait cru pouvoir y arriver.

Citons ici quelques lignes de l'ennuyeux Gustave Planche, qui voulut, disait-on, dans son analyse d'*Adolphe*, faire deviner par une femme célèbre, à l'aide d'allusions transparentes, un sentiment dont elle refusa de s'apercevoir, parce qu'il oublia de se laver les mains :

« Adolphe est ennuyé, comme tous les hommes de son âge qui ont entremêlé leurs études vagabondes de

loisirs nombreux et indéfinis. Il a rêvé bien des gloires qu'il dédaigne aujourd'hui comme s'il les avait usées; il a vu passer dans ses songes des femmes adorées qui se dévouaient à son amour, dont il *buvait les larmes*, et qui *de leurs cheveux dénoués essuyaient la sueur de son front*. Il a dévoré dans ses ambitions solitaires plusieurs destinées dont une seule suffirait à remplir sa vie; il a vécu des siècles dans sa mémoire et il n'est encore qu'au seuil de ses années. »

Quel style ! quelle emphase pédantesque ! Et dire que nous avons admiré ce galimatias ! Mais enfin, à travers cette *boisson de larmes*, ces *cheveux dénoués* et cette *sueur essuyée*, on distingue l'idée qui est juste, et où se reconnaissent quelques traits de Benjamin Constant.

On comprend dès lors quelle fut sa situation vis-à-vis de madame Récamier. La belle Juliette était pour lui, non seulement le fruit défendu, — il en avait cueilli bien d'autres, — mais le fruit impossible, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Il l'aimait pourtant, et cet amour avait à louvoyer entre une foule d'écueils, qui le rendaient tout ensemble plus dangereux, plus douloureux et plus invincible. Il était borné au nord, — côté des glaces polaires, — par la vertu de l'héroïne, encore plus imprenable qu'inattaquable; au midi, — côté du cap Misène, — par une femme illustre dont madame Récamier était la fidèle amie, et qui aurait volontiers échangé tout son génie contre le bonheur d'être belle. En outre, si j'en juge d'après le témoignage de quelques-uns de ses habitués, la coquet-

terie de madame Récamier préférait le ramier qui roucoule paisiblement dans le bocage, à l'oiseau des tempêtes qui pousse son cri de détresse entre deux vagues irritées. C'était une Célimène d'un genre, — j'allais dire d'un sexe particulier, friande plutôt qu'avide d'hommages, heureuse de plaire, mais à condition d'être moins assiégée qu'adorée, d'être placée sur un piédestal plutôt que mise au pied du mur, à condition que ses amoureux, condamnés à ne jamais être ses amants, ne mettraient pas trop de trouble dans sa vie, et se toléreraient entre eux dans une douce communauté de gracieuseté et de disgrâce. Je me figure que l'humeur inégale, le caractère impétueux, la passion orageuse et ombrageuse de Benjamin Constant, ses accès de jalousie, ses révoltes d'homme aimé ailleurs et peu fait au rôle de *patito*, inquiétaient et agitaient trop madame Récamier pour que la jouissance de son amour-propre l'indemnisât de la perte de son repos. Ne pouvant pas lui donner le bonheur, elle se demandait sans doute en quelle monnaie elle pourrait faire l'aumône à ce quêteur exigeant, dont la résignation platonique lui semblait suspecte, et qui n'était pas un de ses *bons pauvres*. Enfin, n'oublions pas que les premières places étaient ou allaient être prises, et qu'elle n'entendait pas qu'on dérangeât Chateaubriand dans sa châsse, Ballanche dans sa béatitude, Ampère dans ses extases, Mathieu de Montmorency dans ses oraisons, et l'aimable duc de Laval dans ses exquises élégances, mêlées de timidité, de douceur et de charme.

Un magistrat galant et ridicule, brûlé de tous les

feux de notre soleil méridional, s'en tirait à meilleur marché. Il écrivait à la dame de ses pensées, beaucoup moins immaculée que madame Récamier : « Madame, je vous demande votre amour, et *subsidiairement* votre amitié. » — Eh bien, dites à un homme de l'intelligence la plus vive, de l'esprit le plus brillant, d'une *sensibilité* toujours en éveil, dites-lui de broder sur cette phrase grotesque des variations tour à tour craintives, habiles, ingénieuses, pathétiques, délirantes, délicates, éloquentes ; vous aurez ces lettres de Benjamin Constant à madame Récamier. Il l'a rencontrée chez madame de Staël, et le voilà frappé du coup de foudre, auquel personne n'échappait. Dès le début, il est résigné ; il connaît, ou à peu près, la limite qu'il ne dépassera jamais ; ce ne sont d'abord que des escarmouches, des sous-entendus où le madrigal fait patte de velours ; « Je suis celui de tous vos amis qui vous suit des yeux avec le plus d'émotion, quand vous planez comme vous le faites encore entre le ciel et la terre ; je crois que le ciel l'emportera, et, n'ayant rien malheureusement à gagner à ce que vous restiez mondaine, je suis pour le ciel. » — C'est ce que nous dirions ou écririons tous, sans songer à mal, du bout des lèvres ou de la plume, à une jolie et honnête femme, encore un peu ignorante ou indifférente en matière de religion, qu'un ami ardemment pieux, tel que Mathieu de Montmorency, aurait entrepris de convertir. Quelle grâce dans ce passage où les batteries ne se démasquent pas encore ! — « Il y a en vous, madame, je ne sais quel intérêt qui captive, et qui ne peut jamais cesser. On a

beau vous voir occupée de tout autre chose, on a beau se sentir au *sixième rang*, on ne se détache point, et l'on trouve encore du plaisir à vous suivre dans votre vie pure et mobile, touchante et légère, et sur laquelle ses variétés mêmes répandent un charme particulier. »

Nous ne sommes encore qu'en 1810. Rien de plus curieux que ces métamorphoses de loup devenu berger; rien de plus intéressant que ces gradations, de ce qui peut d'abord être pris pour le simple compliment d'un homme spirituel et de bonne compagnie, à des déclarations à demi voilées, puis plus explicites; un peu plus loin, à l'expansion d'un sentiment qui feuillette en vain le dictionnaire des synonymes, et à l'explosion d'une passion qui s'avoue, qui ne peut plus se contenir, et qui n'est tempérée que par le respect, la *désespérance* et la crainte de tout perdre en demandant trop. Benjamin Constant est ou a l'air d'être très humble dans ses prétentions amicales. Il traduit en cent façons le vers célèbre du Tasse. Il désire énormément, n'espère rien et demande peu. Mais, en ce qui le concerne, il se fait valoir sans fausse ou vraie modestie. Il affecte de se placer assez haut pour que l'idole, le voyant à genoux, n'ait pas à regarder trop bas. Sa thèse favorite est celle-ci : « Je suis admirablement doué ; littérature, philosophie, politique, science, érudition, poésie, rien ne m'est étranger. J'ai déjà occupé des positions considérables. Je monterai encore plus haut. Je puis beaucoup pour le bien ou pour le mal ; il dépend de vous que ce soit pour le bien. Aimez-moi un peu, rien qu'un peu. Consentez à être ma

bonne fée, ma Béatrix, mon ange gardien, ma patronne ; et, sous ce délicieux patronage, je deviendrai un homme utile, un éloquent serviteur des grandes causes, à l'abri des mauvaises passions qui m'ont trop souvent égaré ; je cesserai de gaspiller ma vie, de galvauder mes facultés aimantes. J'arriverai à la puissance, à la gloire, et cette gloire, qui sera votre ouvrage, ajoutera un rayon à votre auréole. »

Le programme est séduisant ; il y aurait eu là de quoi tenter une femme romanesque, très jeune, plus riche d'illusions que d'expérience, et ne sachant encore à quoi s'en tenir ni sur les mirages d'imagination, ni sur le penchant des natures ardentes et mobiles, passionnées et décevantes, à tromper autrui en se trompant elles-mêmes. Mais, à cette date, en 1814, madame Récamier avait trente-sept ans, et Benjamin Constant quarante-sept. C'était un peu tard pour commencer une éducation, encore plus tard pour en recueillir les bienfaits. Le héros de ce roman de seconde saison, s'il n'était pas usé comme il le fut dans la suite, était du moins parfaitement blasé, et l'on peut croire, avec Sainte-Beuve, que ce qu'il recherchait surtout dans cette joûte avec un amour impossible, ce fut un moyen de se procurer une émotion neuve, inconnue, indéfinie, originale, paradoxale, excitante, d'une saveur rare, d'un montant plein d'ivresses et de surprises, à peu près comme un buveur, arrivé à trouver fades les vins de Bourgogne et de Bordeaux, en vient à se griser avec des alcools. L'héroïne, dont la jeunesse et la beauté devaient encore traverser sans encombre bien

des étés de la Saint-Martin, avait pourtant reçu trop d'hommages, humé trop d'encens, vu à ses pieds trop de princes, de grands seigneurs, de poètes, de personnages puissants ou illustres, pour se faire une idée bien nette de ce que la conversion ou l'avènement d'un homme supérieur, mais d'un caractère peu sûr et d'une réputation équivoque, pouvait ajouter à sa gloire. Il n'y avait pas, en madame Récamier, l'étoffe d'une Béatrix ou d'une Égérie. Pour remplir convenablement ce rôle, il faut le concentrer sur un objet unique, s'abstraire de toute diversion trop puissante, s'absorber dans cette mission plus proverbiale que réelle, et peut-être dominer ou compléter par d'indiscutables supériorités d'esprit celui qui vous prend pour guide. Rien de tout cela chez la belle Juliette. Elle possédait l'instinct plutôt que la science du bien, le talent de s'assimiler les facultés éminentes ou exquises des hommes d'élite qu'elle groupait dans son glorieux cortège, de manière à leur donner le plaisir rare et raffiné de se retrouver et de se reconnaître en causant avec elle. Sa beauté était un rayon, son intelligence était un reflet. Son secret le plus extraordinaire — resté pour moi une énigme — fut d'être infiniment plus remarquable par cette beauté que par cette intelligence, ou, en d'autres termes, plus *désirable* que bonne à écouter, et d'avoir su discipliner ses nombreux adorateurs, d'origine, de mœurs et de tempéraments si divers, au point de se contenter du carême de l'amitié. Je sais bien qu'un *cordon bleu,* à l'aide de sauces savantes, de coulis assez peu catholiques, a l'art

de faire agréer par les gourmands un dîner maigre. Mais Chateaubriand, Ballanche, Ampère, le prince de Prusse, les deux ducs de Montmorency, Benjamin Constant, etc., tressailleraient d'horreur dans leur tombe, si je comparais madame Récamier à une cuisinière. Sérieusement, on peut croire que, faute de mieux ou de pire, la plus suave récréation de cette Célimène inoffensive, émolliente et lénitive, était de deviner, sous les témoignages de l'amitié, les réticences de l'amour, et de savoir que, si ses affamés semblaient heureux de se nourrir de pain sec, c'est qu'elle leur avait refusé la brioche.

A ce point de vue, les Lettres de Benjamin Constant ne lui laissaient rien à désirer. Elles sont charmantes, ces Lettres ! Persuasives, émues, insinuantes, délicates, cachant le feu sous la cendre, mais sous une cendre si chaude, que l'on se sent continuellement près du feu. L'auteur d'*Adolphe*, prédestiné à être, toute sa vie, un personnage supplémentaire de la comédie des *Jeux de l'amour et du hasard*, — d'un Marivaux endoctriné par Werther et par René, — était de très bonne foi en écrivant ces *Lettres*. Seulement, il y a deux sincérités, celle qui dure et celle qui passe, et c'est pour cela qu'on accuse souvent de duplicité des hommes qui sont doubles, en effet, mais pas dans le sens d'hypocrisie ou d'astuce ; tour à tour dupes de leur imagination et victimes de leur faiblesse ; s'exaltant lorsqu'ils parlent ou écrivent, se déjugeant et parfois se dégradant lorsqu'ils agissent. Que de pages ravissantes je pourrais citer ! — « Emparez-vous de

mes facultés, profitez de mon dévouement pour votre pays et pour ma gloire. Vous dites que votre vie est inutile, et la Providence remet entre vos mains un instrument qui a quelque puissance si vous daignez vous en servir... Soyez mon ange tutélaire, mon bon génie, le dieu qui ordonnera le chaos dans ma tête et dans mon cœur... Qui sait ce que l'avenir réserve à la France ? (Hélas ! hélas !) Si je puis y faire triompher de nobles idées et si c'est par vous que j'en reçois la force, et si mes facultés qu'on dit supérieures servent à mon pays et à une sage liberté, direz-vous encore que votre vie n'a servi à rien ? Cette moralité dont vous m'accusez de manquer, rendez-la-moi. La fatigue d'une exagération perpétuelle, plus pénible à voir parce que les actions ne s'accordent pas avec les paroles, cette fatigue m'a rendu sec, ironique, m'a ôté, dites-vous, le sens du bien et du mal. Je suis dans votre main comme un enfant ; rendez-moi les vertus que j'étais fait pour avoir. Usez de votre puissance, ne brisez pas l'instrument que le ciel vous confie. Votre carrière ne sera pas inutile si, dans un temps de dégradation et d'égoïsme, vous avez formé un noble caractère, donné à tout ce qui est bon un courageux défenseur, versé du bonheur dans une âme souffrante, de la gloire sur une vie que le découragement opprimait... »

A dater de la seizième lettre, la passion éclate ; c'est quelque chose comme un torrent que sa lutte contre le barrage rend plus impétueux et plus tumultueux. Les citations me mèneraient trop loin, et ce beau

style imagé, pathétique, incendié plus encore qu'incendiaire, ferait trop de tort à ma vile prose. On a là un véritable roman épistolaire, sauf que le dialogue y est remplacé par le monologue. On est ému ; on le serait davantage, si l'on ne savait que ce néophyte est presque quinquagénaire, que ce nouveau Sargine a été le précepteur d'un certain nombre d'amourettes avant d'être l'écolier de cet amour, et qu'il est encore plus difficile de dissimuler les rides du cœur que de maquiller celles du visage. En lisant ces pages d'ailleurs fort belles, où un invalide se bat les flancs pour ressembler à un conscrit, comment ne pas se souvenir des vers d'Alfred de Musset :

.... Le cœur de l'homme est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure ;
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond !...

Au surplus, on est forcé de supposer que la belle moralisatrice se découragea au bout de quelques leçons, ou que le catéchumène ne réussit pas à dépouiller le vieil homme ; car les lettres le plus éloquentes sont datées de novembre et décembre 1814 ; — et c'est en avril 1815 que Benjamin Constant commit la plus grave de ses fautes politiques — (je ne parle pas des autres qu'il serait trop cruel et trop difficile de compter); ici, je cède la parole à Louis de Loménie :

..... « On devine que je veux parler du violent et fameux article des *Dbéats*, qui se termine, avec sa signature au bas, par ces mots si connus : « Je n'irai

» pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à » l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme et balbu» tier des mots profanés pour racheter une vie hon» teuse. » — Un mois s'était à peine écoulé, et Benjamin Constant, conseiller d'État de l'Empereur, concourait à la rédaction de l'Acte additionnel. »

Si, comme l'a dit M. Loëve Veimars et comme on a paru le croire, Benjamin Constant, par cette étrange volte-face, n'eut d'autre but que de se rendre plus intéressant aux yeux de madame Récamier, on doit avouer qu'il prit là un singulier moyen. Vouloir être le Benjamin, et cesser d'être constant !

Loménie — de plus en plus Louis le Débonnaire — présente sous un jour favorable les deux cent mille francs prêtés à Benjamin Constant par Louis-Philippe, lequel, ce jour-là, donna un démenti à la fable de *la Cigale et la Fourmi*. L'incident m'avait été raconté tout autrement. Le vieux publiciste, perdu de dettes, accablé d'infirmités physiques et morales, désenchanté de tout, même des Béatrix de cinquante-trois ans, ramené au scepticisme par le désordre, se fit purement et simplement acheter deux cent mille francs ce qui n'était ni pur, ni simple, et lui attira ce coup de boutoir de Royer-Collard : « Deux cent mille francs ! c'est bien cher pour un passé qui n'a jamais valu grand'chose, et pour un avenir qui ne vaut plus rien ! » En effet, Benjamin Constant n'avait plus que quelques semaines à vivre. Il mourut le 8 décembre 1830.

Louis de Loménie était très jeune, quand il écrivit

cette notice. Vingt-cinq ans plus tard, et surtout aux approches de sa fin, qui fut si chrétienne, il aurait certainement rayé cette phrase :

« Reconnaissante des *services rendus* par Benjamin Constant (quels services ?), *la nation* (quelle nation ?) lui fit de magnifiques funérailles. » — Dans notre malheureux pays, dans notre incorrigible Paris, la magnificence des funérailles est toujours en raison inverse des services rendus. Si M. de Villèle était mort en 1827, la gendarmerie et la police auraient à peine suffi pour défendre son cercueil contre les insultes populaires. Si M. Louis Blanc mourait demain, cinq cent mille Parisiens se presseraient à ses obsèques, et son drap mortuaire disparaîtrait sous les couronnes [1].

La femme si distinguée, qui publia jadis les *Souvenirs de madame Récamier*, et qui publie aujourd'hui ces Lettres de Benjamin Constant, a conservé un culte pour la mémoire de sa tante. Ce culte l'a rendue peut-être d'autant plus indulgente envers ce bizarre *inamorato*, que ces Lettres sont à la fois extrêmement passionnées et fort peu compromettantes. Prouver, après cent autres, la vertu d'une femme en se roulant à ses pieds, il y a là de quoi faire pardonner bien des peccadilles publiques et privées par quiconque est fier de songer que cette femme a été prodigieusement aimée, et a prodigieusement résisté. Nous qui devons maintenir les droits de la critique et de l'histoire, res-

1. Il est mort ; ma prédiction a été justifiée, et Gambetta, encore plus nuisible, a eu des funérailles encore plus belles.

tons fidèles aux grandes lois de la vérité et de la morale. C'est pour les avoir méconnues que la France, de chute en chute, de Benjamin Constant à Ledru-Rollin, et de Ledru-Rollin à Gambetta, est tombée entre les mains des hommes qui l'oppriment, la déshonorent, la pillent, la ruinent, la dévorent, la ridiculisent et la tuent.

LA LÉGENDE DES GIRONDINS

Par Edmond Biré.

On a souvent comparé la légende à une guirlande de fleurs enroulée autour du cadre sévère de l'Histoire. Il serait peut-être plus exact de la comparer au lierre qui étouffe l'arbre sous prétexte de s'y appuyer, à la plante pariétaire qui finit par effriter et démolir le mur où elle étend ses végétations parasites. Permettez-moi de vous rappeler, d'après mes impressions personnelles, deux exemples plus récents que les méfaits de Brissot et de Barbaroux. J'étais à Marseille pendant la première quinzaine de décembre 1851, — Il y a trente ans ! — Je me trouvai en visite chez un ami, au moment où son régisseur vint lui raconter les ravages exercés dans son château par la bande des insurgés du Var et des Basses-Alpes. Même en faisant la part de l'imagination terrifiée du digne homme et de l'exagération méridionale, il en restait encore assez pour compter à l'actif de ces brigands une jolie somme d'attentats et d'atrocités ; caves mises à sec, mobilier mis à sac, gendarmes massacrés, femmes outragées, feu de joie allumé dans le vestibule, danses de canni-

bales, jardin dévasté, provisions pillées, menaces et cris de mort proférés contre les riches et les prêtres, etc., etc. Si l'incendie n'avait pas été complet, c'est que la force armée était survenue en nombre, et avait dispersé cette tourbe de pillards et d'assassins. A coup sûr, si on nous avait dit, à mon ami et à moi, que, trente ans après, des indemnités et des excuses seraient votées par une Chambre française au profit de ces affreux drôles, nous aurions traité la prédiction de folie, et envoyé le prophète à Charenton.

Vingt ans plus tard, à la fin de mars 1871, c'est-à-dire à l'aurore sanglante du règne de la Commune, j'étais à Cannes ; mon docteur me présenta à M. Edmond Adam, — au mari de l'éternellement charmante madame Adam. Pendant les instants rapides que nous passâmes ensemble à la gare, le tuteur futur des enfants d'Henri Rochefort me parut tout aussi courroucé que moi contre ces misérables qui n'en étaient pourtant qu'au début de leurs crimes. Il partait pour Versailles, se disait prêt à s'associer comme député à toutes les mesures de répression et de rigueur contre l'insurrection parisienne et ne me laissait aucun doute sur sa sincérité. Ses colères avaient même un motif de plus que les miennes. Républicain, il se disait — et qui ne l'aurait cru à cette heure néfaste ? — que cette dernière crise de fièvre chaude, suivant de près les insanités de M. Gambetta et les inepties du gouvernement de la défense nationale, achevait de tuer la République ; tandis que, moi, malgré mes patriotiques douleurs, persuadé que cette incroyable série d'absur-

dités, de désastres, d'immolations du pays à l'ambition de quelques charlatans, d'assassinats, de désordres, de sacrilèges, de flots de sang inutilement versé, et finalement de complicités avec l'ennemi vainqueur, allait nous rendre la monarchie, j'avais envie de murmurer tout bas : « A quelque chose malheur est bon ! » — Assurément, nous aurions qualifié d'halluciné et de visionnaire l'homme qui nous aurait annoncé que, dix ans après, les héros de la Commune, grevés de l'incendie de Paris et du massacre des otages, obtiendraient, non pas les bénéfices d'un pardon acheté par le repentir, mais les honneurs d'une amnistie triomphale, d'une réhabilitation publique ; qu'ils deviendraient de grands personnages, des idoles populaires, des fils légitimés de nos Louis XIV, qu'ils seraient députés, conseillers généraux et municipaux, pensionnaires de l'État, armés jusqu'aux dents pour de prochaines récidives, bien mieux posés que nos évêques, et que leur apostille, mise au bas d'une requête, serait mille fois plus puissante que celle d'un duc de Broglie ou d'un comte de Mun.

En dépit des justes sévérités d'Edmond Biré, appuyées sur d'innombrables et irréfutables documents historiques, je ne ferai pas aux girondins l'injure de les assimiler à nos jacobins d'aujourd'hui. Ils sont leurs précurseurs ; ils leur ont fourni d'avance des pièces justificatives et des exemples ; mais les plagiaires sont encore pires que les modèles. Est-ce l'effet du lointain ? Est-ce parce que je suis froissé de plus près par M. Cazot que par Pétion, plus directe-

ment humilié de Constans que de Guadet ? Il me semble qu'il y a, chez nos jacobins actuels, un je ne sais quoi de petit, de bas, de vil, d'égoïste, de mesquin, de misérable, qu'excluaient les grandes scènes de la grande Révolution. Ils ne sont pas voluptueux, mais jouisseurs ; ils ne sont pas destructeurs, mais dissolvants. Ils crochettent les serrures au lieu de renverser les édifices ; ils font mourir en détail des régiments émiettés au lieu de recruter des armées et d'organiser la victoire. Ils se fabriquent des exploits à leur taille en assiégeant des abbayes, en guerroyant contre des femmes, des moines, des religieuses, des vieillards et des prêtres, au lieu de tenir tête à l'Europe et de l'épouvanter tour à tour par des prodiges de bravoure et par des crimes grandioses. Leur éloquence est de la *blague*, leurs erreurs sont des *bourdes*, leur audace est de l'impudence, leurs maléfices sont des vilenies, leurs habiletés sont des escamotages, leurs cordages sont des ficelles, leur *Plaine* est une mare, leur *Montagne* est une taupinière. A défaut de la langue de Bossuet, de Montesquieu et de Chateaubriand, l'argot de Gavroche, de Tortillard et de Coupeau suffirait à raconter leur histoire. Il faut en convenir, l'esprit de parti, en ce qui touche à la légende des girondins, n'a été que trop secondé par l'imagination des fantaisistes et des poètes. — Eh bien, je défie les Charles Nodier, les Jules Janin, les Michelet, les Lamartine, les Dumas et les Ponsard de l'avenir, de décorer ou de badigeonner la légende de MM. Grévy, Jules Ferry, Farre, Floquet, Proust, Barthélemy Saint-Hilaire,

Gougeard ou Alain-Targé. Si riches qu'ils puissent être, ils s'y ruineraient.

Est-ce à dire qu'il y ait une syllabe ou un millimètre à rabattre sur les austères et véridiques jugements d'Edmond Biré ? Non, mille fois non ! Plus vous serez sévères à l'égard des pygmées malfaisants de 1881, plus vos griefs seront terribles contre les girondins, ces usurpateurs de gloire, ces fraudeurs de circonstances atténuantes, qui ont acclimaté la plus monarchique des nations à l'idée et au nom de République, et qui sont cause que les esprits légers, indifférents ou superficiels ont pu croire possible une République athénienne, aimable, ouverte à tous, adoucie par la culture des arts et des lettres, ménagère des deniers publics, amie sincère de la liberté vraie, c'est-à-dire le contraire de la République gambettiste, opportuniste ou radicale. Nous-mêmes, n'étions-nous pas dupes de cette erreur d'optique et collaborateurs de ce mensonge, lorsque, voyant M. Thiers rester au pouvoir ou M. Jules Simon y arriver, nous disions étourdiment : « Nous voici à la phase des girondins ; à quand celle des montagnards ? » Si aveugles, si chimériques ou si coupables qu'aient pu être les hommes soucieux de leur seule ambition et obstinés à réagir contre le mouvement royaliste de 1871 et de 1873, c'est leur manquer de respect. Lisez le beau livre d'Edmond Biré, où pas un fait n'est avancé sans preuve, où tous les détails sont puisés aux sources les plus authentiques et mis en relief par un commentaire éloquent ; vous reconnaîtrez ce qu'il y a d'illu-

soire dans cette distinction traditionnelle de girondins et de montagnards; elle impliquerait, chez les premiers, une idée de modération relative, une réserve de sentiments délicats et généreux au profit des vaincus, une répugnance réfléchie pour les moyens violents, l'horreur du sang, le soin de maintenir la politique à des hauteurs où ne sauraient atteindre les passions mauvaises et meurtrières, et enfin la volonté bien ferme de s'abstenir des crimes les plus effroyables de la Révolution. Eh bien, quels sont ces crimes? Les massacres de septembre, le 10 août, la guerre à la religion et aux prêtres, le régicide du 21 janvier. Arrêtons-nous là; car, une fois incarcérés, fugitifs, jugés et exécutés, il était difficile aux girondins de faire leur partie dans le *crescendo* révolutionnaire; il est impossible de leur savoir gré de cette abstention funèbre. La date de leur innocence est celle de leur mort.

Écoutons Tissot, cité par Edmond Biré : « Avant le 10 août, dit-il, les membres de la gironde s'étaient montrés les émules des plus ardents jacobins. » Or, de la prise de la Bastille, ou, si l'on veut, des massacres de septembre au 10 août 1792, trois années s'écoulent; pendant ces trois années, ce nom même de girondin, donné après coup et devenu un titre à la sympathie ou à l'indulgence, n'existe pas. A qui et à quoi s'appliquerait-il ? Ceux qui sont destinés à le porter s'absorbent, se confondent, se perdent dans ce tourbillon sanglant et exécrable où les audacieux entraînent les timides, où la peur rivalise de violence avec

la fureur, où chaque jour amène un nouvel attentat, où il n'y a pas de degrés du mauvais au pire, où nul ne saurait distinguer Brissot de Danton, Vergniaud de Saint-Just, Guadet de Robespierre. C'est une émulation dans le mal, un concours dans le crime, où les honneurs de l'*ex-æquo* peuvent être largement accordés à ces beaux diseurs que l'on posera plus tard en victimes et en martyrs. Durant les journées néfastes, comparables aux anneaux intermédiaires d'une chaîne de fer trempée dans le sang, c'est à qui se fera honneur d'une idée, d'une invention, d'une formule, d'une mode, propre à mieux accentuer la rupture avec le passé monarchique, à marquer un pas de plus sur le terrain de la démagogie triomphante. « Ce sont les girondins qui ont poussé les premiers à l'adoption du bonnet rouge. C'est un député de la Gironde, Grangeneuve, qui, le premier, et dès le mois de mars 1792, s'est présenté dans la salle du Corps législatif avec un bonnet rouge sur la tête ; c'est Guadet, qui, le premier, du haut du fauteuil de la présidence, a donné l'exemple de tutoyer ses collègues. C'est Brissot enfin, le chef du parti, qui, à la tribune de l'Assemblée législative, dans la séance du 5 août 1792, a déclaré que la section des Filles-Saint-Thomas, à laquelle il appartenait, était composée de deux parties bien distinctes ; la partie gangrenée, qui comprenait les riches, et la partie saine, comprenant les *sans-culottes.* »

Oui, depuis le 14 juillet 1789 jusqu'au 10 août 1792, ou, en d'autres termes, depuis le moment où la modération pouvait encore servir à quelque chose, jusqu'à

l'heure où elle n'était plus bonne à rien, les prétendus girondins ne furent purement et simplement que des jacobins, qui n'étaient ni purs ni simples. Qu'importe que leur parole fût plus éloquente que celle de leurs antagonistes, leur intelligence plus cultivée, leur littérature plus classique, leur langage plus poli, leurs manières moins rudes, leurs mœurs — tout aussi corrompues — plus élégantes et plus raffinées ? Qu'importe, si leurs périodes cicéroniennes tendaient au même but, visaient les mêmes têtes, suggéraient les mêmes crimes que les *mugissements* de Danton, les hideux jurons du Père Duchêne ou les hurlements sanguinaires des tricoteuses ? Il y a peut-être quelque chose de plus odieux dans le constraste de cette rhétorique et de cette politesse avec cette cruauté et cette perversité. Mieux vaut la boue que les fleurs jetées sur la guillotine. Barrère est plus haïssable qu'Hanriot. Oui, jacobins, rien que jacobins, et nos seigneurs et maîtres, qui ont acquis tant de droits à ce titre honorifique, ne peuvent choisir de meilleurs modèles. Un trait caractéristique, un trait qui leur est commun, c'est l'impiété ; une impiété moins brutale, mais plus corrosive et plus enfiellée que celle des héros de la Montagne. Voici ce qu'écrivait le plus aristocrate d'entre eux, celui qu'on se représente, comme M. de Buffon, mettant des manchettes de dentelles avant de s'asseoir à sa table de travail, M. le marquis de Condorcet :

— « Vingt sectes finirent par se perdre dans la religion de Jésus. On parvint à composer de leurs

débris une croyance à laquelle se réunit peu à peu la masse de ces illuminés... L'esprit de la nouvelle secte convenait mieux que le paganisme à ces temps de décadence et de malheur ; ses chefs, malgré leurs fourberies et leurs vices, étaient enthousiastes, prêts à périr pour leurs doctrines... La mort de Julien brisa la seule digue qui pût encore s'opposer au torrent des superstitions nouvelles, comme aux inondations des barbares. Le mépris des sciences humaines fut un des premiers caractères du christianisme. Dans cette époque désastreuse, l'ignorance traîna après elle, ici, la férocité, ailleurs une cruauté raffinée, partout la corruption et la perfidie. Des rêveries théologiques, des impostures superstitieuses, furent le seul génie des hommes, l'intolérance leur seule morale. Grâce à l'ignorance des prêtres, on vit disparaître ce qu'on aurait pu espérer de la lecture des livres latins... Montrons les pontifes de l'Église romaine subjuguant l'ignorante crédulité par des actes grossièrement forgés ; ayant dans tous les États une armée de moines toujours prêts à exalter par leurs impostures les terreurs superstitieuses ; ordonnant, au nom de Dieu, la trahison et le parjure, l'assassinat et le parricide... On imagina jusqu'à un enfer d'une durée limitée, que les prêtres avaient le pouvoir d'abréger ; ils vendaient des arpents dans le ciel pour un nombre égal d'arpents terrestres... etc., etc... » (Condorcet, *Esquisse des progrès de l'Esprit humain.)*

Vous le voyez, entre les girondins et les montagnards, c'est la même différence qu'entre le paganisme

et la barbarie; non pas le paganisme lumineux et spiritualiste du *Phédon* et du *Songe de Scipion*, baigné dans les horizons infinis, s'élevant au-dessus des fictions mythologiques pour atteindre au Dieu inconnu, et se dédommageant de n'être pas en possession de la vérité à force d'aspirer à la pressentir, mais un paganisme bâtard, athée, haineux, perfide, dépravé, méchant, greffé sur toutes les incrédulités et toutes les immoralités du dix-huitième siècle, et forcé, pour être logique, de persécuter, d'emprisonner, de supprimer les continuateurs, les dépositaires de ces superstitions, de ces impostures, de ces monstrueuses traditions d'ignorance, de férocité, de corruption, de perversité, bien étranges assurément, puisque ceux qui les ont prêchées et propagées s'appelaient saint Augustin, saint Chrysostome, saint Thomas d'Aquin, Gerson, Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, et que ceux qui les haïssent ont écrit *la Pucelle*, *la Religieuse*, *le Compère Mathieu*, *les Bijoux indiscrets*, *Faublas* et *l'Esquisse des progrès de l'Esprit humain !*

En somme, n'y a-t-il pas là de quoi faire pâmer d'aise M. Paul Bert, notre ministre de l'instruction publique! et les intransigeants, — depuis M. Henri Rochefort jusqu'à M. Léo Taxil — lorsqu'ils parlent religion, tiennent-ils un autre langage ?

J'ai cité Condorcet ; j'aurais pu, avec Edmond Biré, rappeler l'ex-abbé Fauchet, disant, le 26 octobre 1791 : « En comparaison des prêtres (qui avaient refusé le serment), les athées sont des anges ! » Isnard s'écriant : « S'il existe des plaintes contre les prêtres, IL NE

FAUT PAS DE PREUVES ! » — Bançal des Issarts, ami intime de madame Roland, en avance de quatre-vingt-dix ans sur MM. Jules Ferry, Cazot, Constans, qui semblent avoir parlé et agi sous sa dictée : « Grande confédération pour travailler à se débarrasser absolument des prêtres... En attendant cet âge d'or, exclusion absolue du clergé en matière d'enseignement, — suppression de la publicité des cérémonies religieuses. — Refus, par l'État, de reconnaître d'autre clergé et d'autre culte que celui de la loi. — Défense d'enseigner dans les écoles aucune connaissance *ayant trait à l'autre vie.* » — Tout y est ; les originaux valent les copistes.

Mais ce qu'Edmond Biré fait admirablement ressortir, ce qui inspire peut-être encore plus de dégoût — « que ce honteux spectacle de voltairiens persécuteurs », — signalé par M. de Pressensé, écrivain protestant, comme chacun sait, et à peu près libre penseur, — c'est l'instinct, la passion, le génie de la délation. De même que l'hypocrite est pire que l'impie, le délateur est plus méprisable que le bourreau... O néant de l'orgueil humain ! juste châtiment des peuples endoctrinés par leurs sophistes ou leurs tribuns, et punis par où ils ont péché ! Il semble — et nos souvenirs de collège n'y gâtaient rien, — que le délateur soit l'inséparable, le bras droit ou le bras gauche du tyran, la doublure dont le tyran est l'étoffe. Il marche dans son ombre, chuchote à son oreille les paroles sinistres qui vont se traduire en arrêts de mort, le suit pas à pas dans la nuit en lui indi-

quant d'un regard ou d'un signe les têtes qu'il faut abattre, les portes où il faut frapper. La bassesse de l'un vit au service et aux dépens de la cruauté de l'autre. Néron serait incomplet sans Tigellin. C'est le chacal qui ramène au tigre son gibier ; c'est le hibou qui se fait pourvoyeur de l'orfraie. La blême et louche figure du délateur se dessine au revers de toutes les médailles frappées à l'effigie d'un César, et, si le César tient du Bas-Empire, ce n'est plus une figure, c'est un groupe que l'on aurait à graver sur ce revers. Voilà le thème obligé, tel qu'on l'enseigne dans les rhétoriques, tel qu'il se transmet de génération en génération, de manière à former des révolutionnaires au nom de la liberté, et à préparer les Marat, les Fouquier-Tinville, les Louvel, les Alibaud, les Fieschi, les Fèlix Pyat, les Vermesch et les Raoul-Rigault, pour la plus grande gloire de Thraséas, de Brutus et de Caton. Eh bien, voici le plus formidable mouvement, le plus énergique effort qui se soit fait pour en finir avec le joug classique des tyrans. Voici les éclaireurs, les libérateurs, de la France d'abord, puis de l'humanité tout entière. Ils apportent un régime nouveau fondé sur la vertu, où les maisons pourront être transparentes, où l'on ne dénoncera que les belles actions, les traits de patriotisme et d'héroïsme, offerts en exemple à de jeunes et virginales consciences, néophytes de liberté. Tout va se passer au grand air et au grand jour. Le métier de délateur, n'étant plus qu'une sinécure, périra d'inanition ou disparaîtra avec les autres abus de l'ancien régime. Erreur ! c'est avec la Révolution

que la délation entre dans sa phase d'omnipotence. La République adopte amoureusement cette orpheline de la tyrannie. Mirabeau dit : « La délation est la plus importante de nos nouvelles vertus. » Brissot, qu'Edmond Biré peint en maître, fait de la délation sa spécialité. Fauchet dénonce M. de Lessart, ministre de l'intérieur, et n'a ni trêve ni repos, qu'il n'ait obtenu contre lui un décret d'accusation. Vergniaud décide le vote — paradoxe étrange ! — au nom des victimes de la Glacière d'Avignon. Guadet dénonce Étienne Larivière. Brissot et Gensonné dénoncent M. de Montmorin. Guadet dénonce M. de Cossé-Brissac ; ainsi de suite ; la liste couvrirait vingt pages. Comment en serait-il autrement? La délation, c'est le contraire de la liberté, et la liberté, c'est le contraire de la Révolution. La délation est essentiellement révolutionnaire. Ne parlons pas des despotes légendaires qui sont restés les épouvantails de l'histoire. Bornons-nous aux monarchies tempérées, les seules possibles aujourd'hui. Une royauté héréditaire, des ministres et des fonctionnaires choisis dans la véritable aristocratie, celle qui est synonyme d'élite *(gouvernement des meilleurs)*, un ordre social bien régulier, des institutions bien assises, un classement subordonné à la vraisemblance et au bon sens, une pyramide qu'il est permis au talent et au mérite de gravir, mais non pas à l'intrigue et à la violence de renverser... quelle place pourrait trouver, dans tout cela, le dénonciateur ? Il ne ferait pas ses frais. Mais une Révolution ! une République ! L'avènement du *sens dessus dessous !*

L'espoir permanent, pour ceux qui n'étaient rien, de remplacer ceux qui sont quelque chose, en les rendant suspects à ceux qui disposent des traitements et des emplois ! Le bonheur d'obtenir les biens que l'on convoite en démolissant les hommes que l'on envie ! Quelle aubaine ! Quelle alliance de l'utile et de l'agréable ! Quel contentement pour toutes les passions qui fermentent dans les bas-fonds de la société et de la politique ! Ce n'est plus par individus, ce n'est plus par groupes, c'est par masses, que la dénonciation procède sous ce régime où elle vit comme *coq en pâte,* et dont on peut dire, comme d'un bon ménage, qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Aussi, en lisant ce chapitre d'Edmond Biré, je ne pouvais m'empêcher d'appliquer à l'heure présente ce luxe de délations girondines. Je parierais volontiers que, sous les règnes de Louis XVIII, de Charles X, de Louis-Philippe et de Napoléon III, — plus d'un demi-siècle ! — il n'y a pas eu la centième partie des dénonciations qui honorent, depuis trois ou quatre ans, notre bon pays de France, et achèvent de lui faire perdre, avec tout le reste, l'étymologie de son nom.

J'ai écrit cet article *à côté* du bel ouvrage d'Edmond Biré, œuvre de conscience et de bonne foi, qui le classe définitivement à un rang très élevé parmi nos historiens et nos écrivains. Il faudrait un autre livre pour entrer à fond dans le sien, pour fouiller ce trésor d'informations authentiques, pour suivre pas à pas ce vaillant et infaillible redresseur des mensonges de la fantaisie, des mirages de l'imagination, des com-

plaisances de l'histoire, des fictions de la poésie, des paradoxes de l'esprit de parti, des complicités de la Révolution. Que de documents nouveaux, que de détails irrécusables sur tous ces hommes de la Gironde, mis en regard des sinistres prologues, des sanglants préludes, de l'attentat du 10 août, des massacres de septembre, des scènes de la Convention, du procès de Louis XVI et de sa condamnation, qui fut surtout leur œuvre ! Quelle tâche admirable de juge d'instruction, quel écrasant dossier à la charge de ces parleurs de liberté, de modération et de vertu, qui se sont séparés de Robespierre et de Danton, non pas parce qu'ils eurent horreur de leurs crimes, non pas parce qu'ils refusèrent de les suivre dans leur voie inondée de sang et obstruée d'échafauds, mais seulement parce que, ayant vainement essayé de les gagner de vitesse, ils ne pouvaient plus que les combattre ! Quel verdict contre ces législateurs qui ont créé le gouvernement révolutionnaire, l'ont pourvu de tous ses organes, l'ont équipé de pied en cap pour sa mission de scélératesse, de destruction, de proscription et de mort ; si bien que 93 n'a été que leur exécuteur testamentaire, que les terroristes n'ont eu qu'à faire valoir leur héritage et que, avant d'être immolés par la Terreur, ils auraient pu dire : « Nous la reconnaissons, car c'est nous qui l'avons faite ! »

N'y eût-il, dans ce livre excellent, que les pages sur Brissot et madame Roland, elles suffiraient pour que la question fût jugée, et pour que rien ne manquât à l'autorité de l'historien ; car Brissot, c'est la Gironde

faite homme, et madame Roland, c'est le type complet de la femme girondine. Brissot personnifie tout ce qu'il y a de plus vil dans l'âme humaine; l'hypocrisie, l'astuce, la bassesse, l'immoralité, la perfidie, la méchanceté, la duplicité, l'ambition *per fas et nefas*, le pas cauteleux du renard qui saura, au besoin, se faire loup. Madame Roland! S'il existe aujourd'hui des Égéries républicaines, jalouses de sa gloire et obstinées à la prendre pour modèle, nous les engageons à ouvrir le livre d'Edmond Biré, à la page 46; le portrait est si ressemblant, que nous espérons, pour leur honneur, qu'elles ne voudront pas qu'il leur ressemble. Sur ce point comme sur tous les autres, cette *Légende des Girondins*, réfutée pied à pied, déchirée pièce à pièce, énergiquement ramenée par une plume éloquente aux austères vérités de l'histoire, arrive à son moment. Il n'y a pas un seul de ces griefs de l'humanité, de la religion, de la morale, de l'honnêteté, de la conscience publique, contre ces pipeurs d'estime, d'admiration et de sympathie, qui ne retombe d'aplomb sur nos girondins de pacotille et nos jacobins en chrysocale. En face d'un Vergniaud qui s'appelle Gambetta, d'un Brissot qui se nomme Cazot, d'un Barbaroux qui s'appelle Proust, d'un Fauchet qui se nomme Paul Bert, il est bon que les justiciers soient historiens, et que les historiens soient justiciers.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER [1]

Les amis de la bonne littérature — car, on a beau dire, il y en a une bonne et une mauvaise, — n'ont pas oublié Saint-René Taillandier ; ils le regrettent encore, et ils le regretteront longtemps. Ceux qui ont eu l'honneur de le connaître ont présente à l'esprit cette physionomie aimable et douce qu'un homme d'esprit avait appelée le sourire de la *Revue des Deux Mondes*. Il était de ceux qui *réhabilitent* l'honnêteté, la dignité littéraire, en ce sens qu'ils leur prêtent assez de charme pour qu'il n'y ait pas de mérite à les préférer à leurs contraires. J'ignore si le mot *sympathique,* plus italien que français, un peu trop prodigué dans notre nouvelle langue, a définitivement pris place dans le dictionnaire de l'Académie française. Les collègues de Saint-René Taillandier auraient pu trancher la difficulté en le regardant. Il possédait le don de ranimer les figures du passé, de les ramener à la lumière à mesure qu'elles commençaient à disparaître dans l'ombre, et de donner à leur histoire l'intérêt d'un roman. C'est que, sous cette fine plume

1. Études littéraires.

d'historien et de critique, on devinait le poète. Il y a là une nuance que l'on peut noter en passant. L'écrivain qui a commencé par la poésie, ou seulement par un large tribut payé à l'imagination et au rêve, se reconnaît toujours, alors même que, après ses débuts, ne voulant pas être médiocre et ne pouvant pas ou ne croyant pas pouvoir être supérieur, il se rabat sur des genres plus austères. C'est après cette crise, et pour ainsi dire cette *mue* poétique, qu'il est facile de distinguer les bonnes et les méchantes natures. Pour celles-ci, l'abdication forcée du poète au profit du critique ne s'accomplit pas sans un tressaillement douloureux, une secrète aigreur, et, plus tard, sans un retour offensif contre ceux qui ont persisté et réussi ; témoin Sainte-Beuve, et je crains, en le nommant, de commettre un pléonasme. Pour celles-là, le renoncement volontaire n'a d'autre effet que d'attendrir, d'adoucir, de colorer ce que la critique a toujours d'un peu grisâtre. C'est comme un bruit d'ailes repliées que l'on croit entendre ; comme une fleur à demi desséchée, mais qui conserve son parfum entre les feuilles de l'herbier ; comme un rayon furtif, glissant sur la page blanche où l'on aimerait à rimer encore ; comme un mariage de raison, qui a bien ses avantages et ses douceurs, mais qui n'empêche pas de donner parfois un souvenir, un regret, — une larme peut-être, — aux fugitives amours de la vingtième année.

Sous ce simple titre d'*Études littéraires*, les dignes fils de M. Saint-René Taillandier viennent de publier

un volume que leur père allait mettre *au point*, lorsqu'une mort foudroyante brisa sa plume entre ses mains. Ce volume se partage en deux grands chapitres sur des sujets bien différents : *le Poète Boursault*, un poète comique, contemporain de Molière ; — et *la Renaissance de la Poésie provençale*. On ne me croirait pas si je disais qu'un de ces deux sujets ne me tient pas au cœur plus étroitement, plus intimement que l'autre. Boursault est bien loin, et, Dieu merci ! la Muse provençale est encore bien près. Nous sommes arrivés à un moment où il sied de redoubler autour d'elle de prévenances et d'attentions, d'abord, parce que ses détracteurs prétendent qu'elle a jeté son feu, que ce feu n'était qu'un feu de paille, et que l'on peut en dire ce que Henri Heine disait d'Alfred de Musset : « poésie d'un beau passé ; » ensuite, parce que notre rôle, à nous, qui l'aimons sans la pratiquer, est de lui rappeler sans cesse, sans craindre les redites, qu'il lui convient d'être populaire, démocratique même si on le veut absolument ; mais que son devoir, comme son honneur et sa gloire, est de moraliser et de consoler sa clientèle la plus immédiate ; qu'il n'y a ni consolation, ni morale en dehors de la religion, de la famille, de l'esprit de respect, des divines espérances, de tout ce qui défend le riche contre la méfiance, le pauvre contre la haine ; que ces grandes vérités que nous proclamions déjà nécessaires, il y a vingt-cinq ans, quand nous pouvions nous croire protégés par une apparence, un semblant, un simulacre d'ordre, d'autorité, de hiérarchie sociale, sont urgentes aujourd'hui, dans

cette période de honte et de scandale, où l'impiété et l'obscénité ont un caractère quasi officiel, où le métayer, l'ouvrier, le vigneron, le paysan de nos campagnes, le lecteur assidu de nos chers *félibres*, l'acheteur annuel de l'excellent et charmant *Armanà Provençàou*, n'a que l'embarras du choix en fait d'immondes lectures, et, s'il porte à Avignon son blé, ses légumes, son vin ou ses fagots, peut voir, dans la rue la plus populeuse, derrière la vitrine des librairies républicaines, à la place d'honneur de l'étalage, *la Guerre des Dieux*, du chevalier de Parny, — un phénomène d'infamie, inspiré par un prodige de lâcheté!

Pourtant, nous ne devons pas passer tout à fait sous silence la belle et piquante étude sur Boursault. Si j'osais, si la comparaison était moins triviale, je comparerais les siècles tels que le dix-septième à de grands bassins où les gros poissons dévorent les petits. On croit tout savoir et avoir tout dit, lorsqu'on a prononcé les noms et savouré les œuvres des écrivains, des orateurs, des poètes, des moralistes qui composent le groupe immortel. On semble supposer qu'il n'y a rien au-dessous, que le second rang ne mérite pas un regard, que l'éclat des auréoles consacrées par le temps rejette tout le reste dans l'obscurité. On se figure que les beautés de *Phèdre* et d'*Athalie* dispensent de connaître les imitateurs ou les victimes de Racine, que les merveilles de *Tartuffe* et des *Femmes savantes* effacent, anéantissent toute comédie qui n'est pas de Molière. On se trompe. S'il est vrai que l'histoire littéraire n'est exacte, complète, animée, qu'à la

condition de se transporter en idée parmi ceux que l'on raconte, que l'on peint et que l'on admire, de vivre de leur vie, de s'acclimater à leur atmosphère et de ressusciter autour d'eux leurs contemporains, amis ou ennemis, rivaux d'un moment, inférieurs toujours et servant par leur infériorité même à mesurer les proportions, les tailles et les distances, on arrive à comprendre que le caractère, les faiblesses, les actes louables ou blâmables, *l'être moral* des grands hommes, ne peuvent être bien appréciés que par leur contact avec les moindres. C'était la méthode de Saint-René Taillandier, et c'est la bonne.

Que savions-nous de Boursault ? Le titre de trois de ses pièces, *le Mercure galant*, *Ésope à la ville*, *Ésope à la cour ;* et, si nous étions très savants, nous répétions l'anecdote des Eaux de Bourbon, où Boursault, attaqué dans une des satires de Boileau, rencontra le satiriste, malade, sans argent et pris au dépourvu, « et lui offrit sa bourse de si bonne grâce, qu'il le força de l'accepter ». (La Harpe.) Généreux oubli des offenses, qui démentit le *genus irritabile vatum,* et nous valut une bien pauvre rime à la place d'une rime non moins indigente :

> Lorsque je veux parler d'un auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile, et la rime Quinault...

au lieu de Boursault. Avant d'avoir lu l'étude de Saint-René Taillandier, cette réparation d'une première injustice par une seconde, au dire de la Harpe, me

laissait assez indifférent. Mais, à présent, je reconnais que Boursault était *quelqu'un*. D'abord, il eut le mérite de ne devoir qu'à lui-même son talent et ses succès, qui furent très vifs. Presque toujours, en racontant l'adolescence et la première jeunesse des poètes, on se heurte à un père peu poétique qui essaye d'entraver la vocation de son fils. Chez le père de Boursault, l'obstacle vint d'une insouciance de vieux viveur, de vieux militaire tout entier à ses plaisirs et persuadé que l'on en sait toujours assez, pourvu que l'on sache tenir un mousquet et boire plus que de raison sans tomber sous la table. « A treize ans, nous dit La Harpe, Boursault, né en Champagne, à Mussy-l'Évêque, ne parlait encore que le patois de sa province. » Mais il avait l'œil vif, l'esprit ouvert, l'imagination brillante, et, si son éducation resta incomplète, s'il s'accusa de ne pas savoir le latin lorsque son ami Thomas Corneille lui offrit une candidature à l'Académie française, il y gagna peut-être une liberté d'allures dont l'absence se fait sentir dans bien des chefs-d'œuvre du grand siècle. Boursault, à le regarder de près, fut un fantaisiste plutôt qu'un comique. Seulement, les fantaisistes de ce temps-là seraient les *réguliers* d'aujourd'hui. Son théâtre est plus original, mais nous donne moins l'idée de la comédie proprement dite que le répertoire de Regnard, de Dufresny et de Dancourt. Faute du coffret à la clef d'or, il possède de jolis tiroirs d'où il extrait des épisodes plutôt que des pièces, des scènes plutôt que des intrigues, des silhouettes plutôt que des portraits, des portraits

plutôt que des caractères. L'étude de Saint-Rəné Taillandier abonde en détails curieux, présentés avec cette science de l'effet qui fut un des traits particuliers de l'éminent écrivain. J'en citerai deux ou trois exemples. Quand nous nous amusions aux dépens de cet excellent M. Brifaut, dont le *Ninus II*, traqué par la police impériale, avait été successivement Espagnol, Allemand, Portugais, Russe, Polonais et Italien avant de devenir Assyrien, nous ne nous doutions pas que *Ninus II* avait un précédent. Boursault, charmé, comme presque tous ses contemporains, à la lecture de *la Princesse de Clèves*, eut, pour son début, l'idée singulière d'en tirer une tragédie. La tragédie tomba, parce que Boursault, en mettant en scène des événements et des personnages trop rapprochés de son public, avait de prime-abord affronté les périls auxquels s'exposent les novateurs, et rompu avec la tradition qui exigeait, pour l'idéal tragique, la perspective des âges héroïques et du lointain. L'année suivante, le jeune téméraire fit de sa *Princesse* un *Germanicus*. Nul ne s'aperçut de la métamorphose, et tout le monde applaudit. Comment les trois héros du roman de madame de la Fayette avaient-ils pu reparaître sous les traits de Germanicus, du cruel Tibère et du traître Pison ? C'est un de ces miracles d'alchimie pseudo-classique, dont l'explication e t difficile, et dont le secret est perdu. Notons en passant un trait de caractère, qui ne pouvait échapper à Saint-René Taillandier ; car l'historien littéraire peut s'y doubler d'un moraliste, pour découvrir un pli du cœur humain et

vivifier la lettre morte. Boursault était évidemment protégé par les deux Corneille, et il est non moins évident que le grand Corneille était jaloux de la jeune gloire de Racine ; un aigle jaloux d'un cygne ! — « Corneille, nous dit La Harpe, égalait *Germanicus* aux tragédies de Racine. » — « Il paraît, ajoute Saint-René Taillandier, que, un jour, à l'Académie, Corneille, faisant l'éloge du *Germanicus* de Boursault, alla jusqu'à dire qu'il ne manquait à cette tragédie que le nom de Racine pour être complètement achevée. »

Pauvre *Germanicus !* on le vit *achevé,*
Mais dans un autre sens, par ce coup de pavé.

Racine ou Boileau aurait pu en faire le sujet d'une seconde épigramme sur l'implacable fatalité attachée à l'illustre victime de Pison, de Tibère et de Pradon.

Quoi qu'il en soit, il y eut un moment où Boursault, grâce à l'éloge exagéré de Corneille et à ses propres imprudences, eut à compter avec trois ennemis qui s'appelaient Racine, Boileau et Molière. Excusez du peu ! Mais la générosité de son caractère répara ses étourderies. Nous avons vu comment il se vengea de la mauvaise rime de Boileau. Violemment attaqué par Molière, qui lui rendit dix blessures pour une égratignure, l'auteur du *Mercure galant* dédia à la mémoire de l'incomparable comique des vers que Saint-René Taillandier regarde avec raison comme les plus nobles et les plus touchants dont le grand siècle ait salué sa plus grande gloire :

Depuis combien de temps la fidèle Thalie
Dans un habit lugubre est-elle ensevelie,
Le front ceint de cyprès, les yeux baignés de pleurs,
Sans qu'un autre Molière apaise ses douleurs ?
Dans les siècles passés comme au siècle où nous sommes,
La nature était lente à faire de grands hommes,
Et l'aimable Thalie a longtemps à pleurer,
Avant que son malheur se puisse réparer !

Ces vers faciles expriment agréablement la chose la plus difficile ; le pardon des offenses. Encore une citation, pour donner une idée de la censure théâtrale en 1701 : Dans la comédie d'*Ésope à la cour,* Crésus disait :

... Je m'aperçois ou du moins je soupçonne
Qu'on encense la place autant que la personne ;
Que c'est au diadème un tribut que l'on rend,
Et que le Roi qui règne est toujours le plus grand.

On força Crésus de modifier ainsi ces deux vers :

Qu'on me rend des honneurs qui ne sont pas pour moi
Et que le trône enfin l'emporte sur le Roi.

Aujourd'hui, il n'y a plus de rois ; mais il y a encore des Crésus ; ces Crésus ont une cour, et je crois qu'Ésope aurait bien des traits à leur décocher sur les richesses mal acquises. Seulement, ses fables seraient de la politique et de l'histoire

J'ai hâte d'arriver à *la Renaissance de la Poésie provençale*. Cette large étude se divise en plusieurs chapitres. Le critique — j'allais dire l'initiateur — avance

et se renouvelle, à mesure que nos poètes s'affirment et que leurs ouvrages se multiplient. Saint-René Taillandier a été le trait d'union entre la Muse de notre Provence, ressuscitée et rajeunie, et la littérature française. Tout le prédestinait à cet aimable rôle. Français et même Parisien autant que personne, propriétaire de ce n° 20 de la rue Saint-Benoît, qui fut le vrai domicile de la *Revue des Deux Mondes*, il a logé cette première génération de la *Revue* qui a été, sinon la mieux rentée, au moins la plus brillante ; il a pu recueillir sa première branche de laurier dans ce légendaire jardin, situé au premier étage, suspendu comme ceux de Babylone, jardin dont George Sand était la Sémiramis, Alfred de Musset l'Arsace, et Gustave Planche l'Assur... *Umbra terribile... del tuo consorte !...* En même temps, il tenait à notre Midi par de précieuses attaches. Ses succès étaient de Paris ; son bonheur était de Provence. En outre, en sa qualité de professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, la plus studieuse et la plus éclectique de nos villes méridionales, il se trouvait admirablement placé — non pas pour réconcilier les deux langues, elles n'étaient et ne seront jamais brouillées, — mais pour apprécier à sa juste valeur cet épisode poétique, pour en signaler l'importance, pour respirer le parfum de ces fleurs agrestes qui allaient tout naturellement s'ajouter à la couronne de notre poésie contemporaine. Bienveillant, encourageant, mais avec cette nuance que, n'étant que le parrain ou le tuteur, il se préservait, envers sa pupille ou sa filleule, de l'aveuglement

paternel, il s'attacha surtout, pour le début, à remonter aux origines, à feuilleter les lettres de noblesse de cette prétendue plébéienne, pour laquelle le temps, la centralisation, la part léonine faite à notre français, l'influence de trois siècles d'excellente littérature, l'esprit d'unité, caractéristique de notre génie national, avaient fait ce que la grande révolution fit pour les parchemins de nos gentilshommes — et même d'un bon nombre qui n'en avaient jamais eu. A cette date de 1852, encore toute frémissante des secousses qui ne devaient être des démolitions que dix-huit ans plus tard, le jeune professeur de Montpellier, aussi judicieux qu'ingénieux, modèle de sagesse, de sagacité et de patriotisme, hostile aux utopies dangereuses, aux chimériques promesses dont toute révolution a soin de bercer le pauvre peuple pour qu'il ne se repente pas d'en être l'auteur et ne craigne pas d'en être la dupe, devait être, dès l'abord, frappé de tout ce que cette poésie renaissante pouvait avoir de salutaire, de moralement hygiénique parmi les classes populaires assez simples pour rester étrangères à notre grande littérature, assez intelligentes pour accueillir *leurs* poètes comme des bienfaiteurs et des amis, et peut-être assez crédules pour être également accessibles aux bons et aux mauvais conseils. Justement, il rencontrait en Roumanille, entouré de son groupe, ce type persuasif, sympathique et charmant du moralisateur populaire ; moralisateur par la poésie, par le dialogue, par la satire amusante et familière, par toutes ces scènes de comédie rustique ou suburbaine, où le poète

vit de plain-pied avec ses personnages, parle leur langue, s'intéresse à leurs joies et à leurs tristesses, appelle par son nom de baptême le marmot ou la ménagère, les divertit de son enjouement qui cache une leçon, et entre si bien dans leur intimité, qu'il obtient d'emblée leur confiance. Ainsi comprise, dans ce premier cadre que Mistral allait briser d'un coup d'aile, la poésie provençale était le bon génie du foyer domestique, le baume constamment applicable aux plaies secrètes de la pauvreté, le dérivatif de ces rêves du travailleur, du déshérité et du prolétaire, qui ne se promènent pas dans les nuages, sur les cimes alpestres, au bord des lacs ou au milieu des étoiles, mais qui se fixeraient volontiers sur un champ de blé, un bois giboyeux, la grille d'un parc ou la devanture d'un marchand de comestibles. On pouvait la comparer, non pas, comme a dit M. de Fontanes, au dictame immortel qui fleurit dans les cieux, mais à un de ces spécifiques dont médecins, rebouteurs et *bonnes femmes* diraient que, pour être sûr de leur vertu, il faut les composer avec nos plantes aromatiques, attiédies par notre soleil, humectées par notre rosée, cueillies sur les pentes des Alpines, du Ventoux ou du Luberon.

Dans cette première partie de son étude, Saint-René Taillandier est parfaitement à l'aise. Il n'a même pas besoin de se souvenir du vers-proverbe :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue !

conseils et louanges se confondent. Il n'y a pas en-

core de dissonance dans la poétique pléiade. *Le Neuf Thermidor,* chef-d'œuvre de Théodore Aubanel, dédié à *mon maître* Joseph Roumanille, fait bon ménage avec *li Margarideto, li Prouvençalo*, avec *li Clubs, li Partejaïre, li Capelan, la Ferigoulo, N'én faren un avoucà,* que Saint-René Taillandier qualifie justement de petites merveilles d'entrain et de bon sens, et où la verve de Roumanille se déploie dans toute sa grâce originale, avec mille détails de couleur locale qui la rendent plus persuasive, et charment son auditoire pour mieux le convertir. Camille Reybaud, Crousillat, Glaup, Anselme Mathieu, se groupent ou s'échelonnent autour du maître, et les diversités de leur talent complètent l'harmonie de l'ensemble. Déjà cet aimable concert de nos rossignols et de nos fauvettes, fleurs sonores de nos buissons, suaves odeurs de nos aubépines et de notre romarin, éveille la curiosité des Parisiens. Émile Deschamps traduit l'adorable pièce de Roumanille intitulée *les Crèches*, et Sainte-Beuve, qui en accepte la dédicace, écrit très sincèrement à l'auteur « que son ange des crèches et des petits enfants, dans sa tristesse céleste, ne serait pas désavoué par les anges de Klopstock ni par celui d'Alfred de Vigny ». C'est la lune de miel, — du miel de nos abeilles, petites sœurs de celles du mont Hymète, — éclairant de ses douces lueurs les fermes et les chaumières, sans trop se plaindre si les châteaux entr'ouvrent leurs fenêtres pour intercepter un de ses rayons. C'est, dans toute son idéale fraîcheur, la période des débuts, où les passions personnelles ne contrarient pas encore l'œuvre

collective, où le bon vouloir de chacun se fond dans l'enthousiasme de tous, où les joies du succès sont mises en commun, où l'émulation n'est pas encore de la jalousie, où il semblerait impossible de chanter d'accord s'il était possible de se haïr, où toute la politique des maîtres et des disciples consiste à chérir d'un égal amour la France et la Provence, et à s'applaudir s'il est prouvé que la poésie provençale enrichit, sans lui porter ombrage, la littérature française. — « Cette poésie populaire, disait excellemment Saint-René Taillandier, ne propagera que des leçons utiles ou des leçons aimables. Elle adoucissait, au moyen âge, les mœurs des barons féodaux ; elle célèbre aujourd'hui, non plus les subtilités de l'amour chevaleresque, mais le nouvel idéal qui doit apaiser les cœurs violents ; elle chante tout ce qui élève l'âme, tout ce qui charme la vie ; elle fait aimer le travail et la prière. »

Lorsque éclate le coup de foudre de *Mireïo*, on devine chez Saint-René Taillandier un peu d'irrésolution et d'embarras. Sans doute, il approuve, il admire, comme nous tous. Mais il n'était pas préparé à cette explosion prodigieuse qui transforme l'idylle en épopée. Peut-être est-il gêné par les éloges dithyrambiques qu'un grand poète vient de prodiguer au poème de Mistral ; offusqué par ces noms redoutables d'Homère, de Virgile et de Dante, escortant la marche triomphale de la fille du fermier Ramon, et du fils d'Ambroise le Vannier. Volontiers il s'en tiendrait à Théocrite. Il semble croire que Mistral, « admirable-

ment doué de la faculté de voir tout en grand et d'imprimer un signe de majesté primitive aux scènes et aux personnages qu'il décrit », s'est laissé entraîner çà et là par les traditions du poème épique ; qu'il a imité, dans ses derniers chants, les procédés du *merveilleux* infernal ou chrétien, ce qui le forçait de mêler un peu d'artificiel à beaucoup de naturel. Peut-être aussi, l'influence amicale de M. Buloz, qui avait bien des raisons d'en vouloir à l'auteur de *Jocelyn* et de la révolution de février et qui n'eût pas été fâché de voir sa *Revue* refroidir de plusieurs degrés l'exaltation caniculaire de M. de Lamartine, amena-t-elle le sage Saint-René Taillandier à une sorte de transaction où, moyennant un certain nombre d'objections et de réserves, il épargnait au poète de *Mireïo* l'ennui d'un *éreintement* et le pli de laurier, plus rude que le pli de rose. Nous ne discuterons pas ces questions qui nous mèneraient trop loin, et que me paraissent résoudre vingt-trois ans de succès, le suffrage universel et la musique charmante de Gounod. Deux mots seulement, avant de finir, sur deux opinions de détail où je ne suis pas d'accord avec Saint-René Taillandier. Il reproche, ou peu s'en faut, à Mistral de n'avoir pas écrit pour les pâtres, mais pour les artistes. Voyons ! Êtes-vous bien sûrs que le mystérieux *Pollion* de Virgile, que *les Pêcheurs, la Magicienne* et les *Dioscures* de Théocrite fussent écrits pour les pâtres de la campagne de Rome et des plaines de Syracuse, et non pas pour les lettrés siciliens ou romains ? *Pasteur*, *pastorale*, cela est bientôt dit ; mais ici l'étymo-

logie est-elle d'une application bien exacte ? J'ignore si les bergers de la Crau sont plus cultivés que ceux de mon village, et si Ménalque, Mélibée et Corydon avaient plus de littérature que les bergers de la Crau. Jusqu'à plus ample renseignement, je suis du parti de Mistral. Secondement, l'étude sur le beau poème de *Calendal*, plus étonnant, quoique moins populaire que *Mireio*, se termine par un trait que l'on pourrait comparer à la flèche du Parthe, si l'on ne savait que Saint-René Taillandier fut un modèle d'exquise bonté et de franchise. Il invite Mistral à se mesurer, dans un troisième poème, avec notre belle et souple langue française. Certes, Mistral est encore assez jeune, assez inspiré, assez vaillant pour *essayer*. Pourtant, le poète, en lui, est doublé d'un homme d'esprit, et l'homme d'esprit se dit peut-être que, si le poème de *Mireio* avait été écrit en français, Lamartine ne l'aurait pas placé à côté de l'*Iliade* et de *la Divine Comédie*, ni même au-dessus de *Jocelyn* et de *la Chute d'un Ange*.

LA MUSE PROVENÇALE [1]

Quel phénomène, cet *Almanach Provençal,* qui court bravement sur sa trentième année ! Et, comme il suffit à prouver la vitalité de cette Renaissance, saluée dans les pays les plus lointains et dans les langues les plus diverses, à New-York comme à Bucharest, à Dublin comme à Heidelberg ! Les Empires croulent, les Républiques se détraquent, la Révolution emporte à la fois ses héros et ses victimes, ses idoles et ses dupes; la Commune prépare une seconde édition, où le pétrole sera revu et corrigé par la dynamite ; les plus fermes esprits éprouvent cet insurmontable malaise, qui est le plus sûr et le plus sinistre des pressentiments ; la littérature française n'a plus ni pilote ni boussole ; — et, chaque année, en octobre, quand tombent les premières feuilles d'automne, l'*Almanach Provençal* nous revient comme pour nous rendre une bouffée de printemps et un rayon de soleil. Il revient, au moment où s'en va l'hirondelle, où le foyer se rallume, où la lampe éclaire les lectures du soir, où les

1. *Almanach Provençal* (29e année).

pluies tardives grossissent la Durance et le Rhône, où approche cette Octave des Morts, faite de larmes et de prières, de souvenirs et d'oublis.

Si ces mots décevants, *popularité*, *populaire*, — purent jamais s'appliquer dans un sens absolument favorable, c'est à notre *Almanach*, qui est le plus singulier des tribuns, le tribun *à rebours;* car il ne flatte aucune passion ; il ne donne aucun mauvais conseil, il ne prodigue pas de trompeuses promesses ; il ne prêche ni l'envie, ni la haine, ni la soif des jouissances, ni la guerre au bon Dieu et aux riches, ni la révolte des ouvriers contre les patrons, des travailleurs contre les propriétaires, des déshérités contre les heureux de ce monde. Il ne dit pas à nos bons villageois que, si la miséricorde divine nous rendait notre Monarchie nationale, ils auraient aussitôt à subir la corvée, la dîme, le droit du seigneur, les grenouilles, et qu'il leur en coûterait plus pour fournir à Henri V de quoi régner qu'au pauvre M. Grévy de quoi vivre. Non ! il apaise au lieu d'irriter ; il adoucit au lieu d'aigrir ; il sourit au lieu de menacer. Ses influences balsamiques se mêlent aux agrestes parfums du romarin et du thym de nos collines. C'est un bienfaiteur, un médecin, dont l'art est de dérober au cabaret bien des clients et bien des heures, de remplacer l'absinthe par l'aimable prose du *Cascarelet,* par la franche et avenante poésie de Roumanille, de Mistral, d'Anselme Mathieu, de Félix Gras, de J.-B. Laurens, de Crousillat et de leurs sympathiques confrères; c'est un conciliateur, puisque, à mille

lieues de notre terrible politique, il réunit, à quelques pages de distance, et *pèr lou bèl an de Diéu*, la signature de dom Garnier, moine bénédictin, et celle du citoyen Clovis Hugues !!!

Et, à ce propos, vous ne vous douteriez jamais du héros que M. Clovis Hugues a choisi... Childebrand ? non. Vous vous imaginez peut-être que ce poète à tous crins, aussi chevelu mais beaucoup moins royaliste que ses deux patrons, n'a pu chanter que Robespierre, Saint-Just, Babeuf, Harmodius, Thrasybule, Brutus, les Gracques, ou, en littérature, Tyrtée, Léopardi, Kœrner, Jean-Jacques, Diderot, etc., etc.?... Erreur !

> Etrange radical, — je le dis en riant —
> Qui, de tant de héros, va choisir..... Florian !

Florian et Clovis Hugues ! Le protégé du vertueux duc de Penthièvre, et l'élu de la démagogie marseillaise ! Le sucre et le picrate, le miel et le piment, la tasse de lait et le carafon d'*eau-d'af*, la tourterelle et l'orfraie, la houlette et la trique, le bas de soie et la carmagnole, le bêlement et le rugissement, la fable du *Loup et l'Agneau*, refaite en l'honneur du plus doux des fabulistes ! Et ce qu'il y a de curieux, c'est que la pièce de M. Clovis Hugues est tout à fait dans le ton. On dirait que, pour la circonstance, il a mis dans son gros vin rouge toute l'eau du Gardon. Il complimente Estelle, il fait *risette* à Némorin, il a des grâces d'idylle, des suavités d'églogue, des caresses de pastorale. *Guillot le Sycophante* ne laisse percer le

bout de l'oreille qu'en proclamant la supériorité des faiseurs de chansons sur les rois, les Césars, les hommes de proie, les *briseurs de cervelles*, les buveurs de sang ; ceci *part d'un bon naturel ;* mais le panégyriste de Florian serait-il bien à l'aise, si on lui faisait remarquer que les violentes et sauvages doctrines qui le comptent parmi leurs *leaders*, ont pour conséquence logique, fatale, inévitable, de faire couler plus de sang que les despotes les plus farouches, les Césars les plus cruels, les dictateurs les plus avides de gloire militaire ? Et, dans une gamme moins féroce, que dirait-il, si quelque impertinent parodiste s'amusait à lui réciter, avec variantes, la plus célèbre des fables de Florian, *le Singe qui montre la lanterne magique ?*

Clovis va rassembler les divers animaux (tous républicains !)
Qu'il peut rencontrer dans la ville ;
Anes, roquets, dindons, oisons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez ! entrez ! messieurs ! criait notre tribun ;
Richesse à tous ! jouissance à chacun !
Je vous offre *gratis* mon programme ; à la porte
Je ne prends point d'argent ; je fais tout pour l'honneur...
Vous allez voir les biens que Clovis vous apporte,
Clovis, le citoyen, né pour votre bonheur.
Pour en être plus sûrs, regardez ma lanterne !..
Le conscrit, jetant bas son sac et sa giberne ;
Désormais, pour le peuple, unique souverain,
L'âge d'or arrivant après l'âge d'airain ;
Plus d'impôts, plus de lois ; oncques, plus de gendarmes ;
La vertu libre et fière aura bien plus de charmes ;
Trente louis payant chaque heure de travail,
La truffe remplaçant l'ignoble gousse d'ail,

Les richesses du sol entre tous réparties,
Et les cailles tombant du ciel toutes rôties ;
Gros-Jean ne craignant plus l'ire de son curé,
Pour avoir bu, battu son épouse, ou juré ;
Le Rhône, le Gardon, et surtout la Garonne
Changés en Pactole, — à mille écus par personne ;
Dans tous les cabarets champagne et chambertin,
Le café, les liqueurs, le thé, soir et matin,
Tout électeur ayant de l'argent plein ses poches,
Et les morceaux de pain devenant des brioches !... »
Les spectateurs, rangés devant un mur tout noir,
Écarquillaient leurs yeux, et ne pouvaient rien voir....
Cependant le Gracchus, le Mirabeau moderne
Variait ses tableaux, et ne se lassait point...
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne !

Cette médiocre parodie m'a trop éloigné de l'aimable *Almanach Provençal*. Il est, cette fois, encore plus intéressant que ses aînés, et notre ami Roumanille, qui en est tout ensemble le promoteur, l'éditeur, le collaborateur, ou plutôt qui en est l'âme, — (je dirais plus familièrement la cheville ouvrière, si les poètes ne devaient avoir horreur des chevilles), — Roumanille voit affluer dans son intelligente et chrétienne librairie des acheteurs de toute sorte, depuis le touriste parisien, affilié à *la Cigale,* jusqu'au paysan du Luberon et de la Crau, heureux de rapporter à sa femme et à ses filles de quoi charmer les longues veillées d'hiver.

C'est que l'année qui va finir, si fertile pour le mal, si stérile pour le bien, navrante pour les honnêtes gens, honteuse pour les gens au pouvoir, marquée, à

chacune de ses saisons, par un opprobre, un ridicule, une violence, une menace ou un excès, réservée aux mépris et aux anathèmes de l'Histoire, a été particulièrement féconde et active pour nos amis les *Félibres*. La brève notice, placée en tête de l'*Almanach*, constate qu'ils se sont triomphalement promenés de Nice à Forcalquier, de Montpellier à Gap, d'Avignon à Béziers, d'Albi à Paris. Dans ces rendez-vous de la poésie provençale, nous remarquons des noms qui ne peuvent nous laisser indifférents. A Albi, M. Jules Rolland a fait aux *Félibres* les honneurs de sa ville natale et de cette magnifique cathédrale, un des plus beaux monuments gothiques de notre Midi, *illustrée* récemment par un merveilleux *Album* dont il a écrit le texte, dont les dessins font le plus grand honneur à M. L. Aillaud. A Nice, la séance a été présidée par M. Sardou, père du plus ingénieux, sinon du plus *fort* de nos auteurs dramatiques, et la présence du victorieux Victorien ajoutait encore à l'éclat de cette belle réunion ; à Forcalquier, lord Bonaparte-Wyse, une des physionomies les plus originales du groupe des Provençaux par adoption, assez spirituel pour préférer une couronne poétique à celles que l'on a tant de fois gagnées et perdues dans sa famille ; à Montpellier, l'excellent et éminent Basile Alecsandri, le poète national de la Roumanie régénérée, l'auteur des *Ballades et Chants populaires*, des beaux drames de *Georges de Sadagoura*, de *Jassy en Carnaval*, de *la Pierre de la maison*, de *la Noce villageoise*, de *Madame Kiritza en province*, etc., etc.,

aussi passionnément applaudi dans son pays que l'ont été dans le nôtre Béranger, Victor Hugo et Émile Augier; libéral dans la plus noble acception du mot; ne se consolant d'être trop tôt, par la mort de son père, maître de sa fortune qu'en se hâtant d'affranchir tous les esclaves de ses terres, et heureux de voir son exemple suivi par mille grands propriétaires, jusqu'à l'affranchissement général décrété par le prince Grégoire Ghika; ministre des affaires étrangères, ami du roi Charles de Roumanie; — Alecsandri, patriote dans l'âme, et, en même temps, si parfaitement Parisien, qu'il a écrit, en se jouant, une charmante comédie en vers, qu'aurait signée Alfred de Musset, que signerait Octave Feuillet: *les Trois bonnets de la Marquise;* une adorable marquise, qui opine du bonnet, et ne le jette pas par-dessus les moulins; exquise fantaisie d'un poète habile à dérober les jolis secrets de Marivaux, à saisir les plus délicates nuances du dialogue, sans même se trahir par son accent, à faire courir sur une étoffe légère des broderies si fines, de si élégantes dentelles, qu'on se demande si Bucharest ne s'appelle pas Malines ou Alençon.

Eh bien, cet homme illustre — justement, parce qu'il est illustre — est aussi simple que vous et moi. Il s'est franchement épris de la poésie provençale; il a fait tout exprès le voyage pour prendre part aux fêtes du *Félibrige,* et nous l'avons vu parmi nous, si aimable, qu'on eût dit qu'il s'honorait de notre rustique hospitalité, au lieu de nous honorer de sa visite. En nous quittant, il a voulu payer ce qu'il appelait sa

dette ; il a adressé à un autre illustre — à Mistral — une chanson en pur dialecte roumain. Un ami de Mistral l'a traduite en provençal, et moi, indigne, j'ai essayé de l'imiter dans cette pauvre langue morte que l'on s'obstine encore, par habitude, à surnommer la langue française.

Pour la parfaite intelligence du texte, il faut se souvenir que Mistral habite le village de Maillane, qu'il a publié un splendide recueil lyrique, intitulé *les Iles d'or*, et que, dans notre Provence, le même nom désigne un grand vent et un grand poète :

LES DEUX MISTRAL

Votre Provence a deux Mistral ;
Le premier, charmeur sans rival,
Reçut tous les dons en partage ;
Le second, sombre et furieux,
Messager du courroux des dieux,
Renverse tout sur son passage.

L'un, par la grâce de ses vers,
Sur nos fronts, sur les gazons verts
Du zéphyr embaume l'haleine ;
L'autre, implacable dans son vol,
Troublant l'onde, rasant le sol,
Dessèche nos cœurs et la plaine.

Lorsque le mistral enragé,
Après avoir tout saccagé,
Rugit autour de ta cabane,
Sauve-toi, cours comme un *cabri*,
Et va-t-en chercher un abri
Auprès du Mistral de Maillane

Et, si tu veux être poète,
Regarde le soleil en fête !
Sur l'Alpine il bat le rappel.
Puis, sur la mer qui nous invite,
Lance ta barque, et fais bien vite
Des *Iles d'or* ton Archipel !

Veux-tu sur la rive fleurie
Promener doucement ta vie ?
Je te souhaite un bon cheval,
Et que Dieu te donne une amie
Poétique, exquise, jolie,
Comme Mireille de Mistral !

Un des traits caractéristiques de l'*Almanach Provençal,* c'est la bonne humeur. Sous la signature, individuelle ou collective, du *Cascarelet,* il raconte de piquantes anecdotes où se reflète la vie méridionale, non pas dans ses violences, mais dans ses gaietés populaires, dans ses usages familiers, dans cette poésie du *chez soi* qu'ignorent les grands centres, sans cesse distraits par le mouvement et le bruit, habitués au *va-et-vient* d'une population flottante, affairée, variable, que rien ne rattache à son logis, qui semble composée de passagers plutôt que d'habitants, et pour laquelle toutes les maisons sont des auberges. En lisant bien des pages de cet inépuisable *Cascarelet,* l'indigène des bords du Rhône, de l'Ouvèze et de la Durance, tenté peut-être d'émigrer pour chercher fortune et courir les aventures, se rendra mieux compte des liens qui l'attachent au coin de terre où il est né, des souvenirs qui dormaient au fond de son

cœur, des racines qui le fixent au sol et qu'il serait forcé de briser pour partir, des modestes et honnêtes joies qui l'indemnisent de ses travaux, de ses privations et de ses fatigues. Il comprendra mieux pourquoi le grand lit à rideaux de serge où il a recueilli le dernier soupir de son père est préférable aux chefs-d'œuvre du tapissier, — à l'instar de Paris, — du chef-lieu de son département ; pourquoi les figues et les abricots de son jardin ont une saveur inconnue aux desserts de table d'hôte, pourquoi le cimetière de son village ne ressemble pas aux autres cimetières, et pourquoi, en se brouillant avec son curé, il ferait, non seulement un péché, mais une bêtise.

A ce point de vue, une pareille publication est un véritable bienfait, en un temps où nous nous effrayons de voir peu à peu nos campagnes se dépeupler, où les travailleurs punissent l'agriculture de ses faillites et de leurs mécomptes en l'abandonnant, où les fils et petits-fils de laboureurs et de fermiers, dès qu'ils ont passé un an ou deux sous les drapeaux, aspirent — singulière ambition ! — à être *hommes d'équipe*, et préfèrent le wagon qui les écrase à la charrue qui les nourrit. Qu'il est amusant, ce brave *Cascarelet !* C'est affaire à lui d'assaisonner ses histoires, gaies ou pathétiques, au sel provençal, qui n'est jamais du trop gros sel. Je voudrais avoir plus d'espace pour vous conter comment le maire de Gigognan a réussi, depuis cinquante ans, sous tous les régimes et à travers toutes les catastrophes, à conserver intactes sa popularité et son écharpe sans se mettre

en dépense ; un compliment aux joueurs de boules sur leur adresse à toucher le but, au berger sur la beauté de son troupeau, au charretier sur la vigueur de son coup de fouet, à un vieux lutteur sur ses anciens triomphes, aux jeunes filles sur l'élégance de leur toilette et la fraîcheur de leur teint; une parole bien sentie à M. le curé sur la nécessité de demander et la certitude d'obtenir des fonds pour réparer et embellir son église ; puis, de temps à autre, quelques discrètes épigrammes contre les avocats, les journalistes, les médecins, les bourgeois, candidats ou députés, qui ne songent pas à abolir les droits-réunis et qui seraient avantageusement remplacés par telle ou telle forte tête de Gigognan... Le tour est joué, il n'en faut pas davantage; et maintenant viennent les blancs, les bleus, les tricolores ou les rouges, le Roi, l'Empereur, la République, Thiers, Mac-Mahon, Grévy, Clémenceau ou Tony Révillon : *Moussù* Lassagne tiendra bon, et sera toujours populaire et maire. Et *les Trois corbeaux de Carpentras !* Ils m'ont rappelé une des bonnes drôleries d'Alcide Tousez, à l'ancien théâtre du Palais-Royal. Alcide Tousez, jouant un rôle de garde champêtre, racontait aux jeunes filles du village que son cousin Jean-Pierre était mort, parce qu'il avait deux corbeaux dans le ventre. « Deux corbeaux ! Ce n'est pas possible ! » Pourtant, comme le garde champêtre est une autorité, elles finissaient par le croire. Revenant cinq minutes après, il leur disait : « Oh ! pardon, mesdemoiselles ! j'ai abusé de votre crédulité. Je vous ai dit que Jean-Pierre avait deux

corbeaux dans le ventre. — Ah ! nous savions bien que c'était impossible ! — Ce n'était pas vrai, il n'en avait qu'un ! »

Ceci n'était qu'une grosse bêtise ; l'histoire du Cascarelet est plus comique. Le médecin de l'hôpital de Carpentras vient faire sa visite quotidienne. — « Comment mon malade N° 7 a-t-il passé la nuit ? — Mal, monsieur le docteur ! Il a vomi trois corbeaux. — Trois ? — Oui, trois. — Vivants ? — Oui, puisque, une fois sortis de l'estomac du pauvre vieux, ils se sont envolés. — Qui vous l'a dit ? — Casimir, l'autre infirmier. — Faites venir Casimir ! — Casimir, vous avez dit que le N° 7 avait vomi trois corbeaux ? — Non, monsieur le docteur ! J'ai dit : deux corbeaux... Il y en a, fichtre, bien assez ! — Vous les avez vus ! — Non, c'est Gustin qui me l'a dit. — Faites venir Gustin. — Gustin ! vous avez dit à Casimir que le N° 7 avait vomi deux corbeaux ? — Non, monsieur ! j'ai dit un corbeau, c'est la vérité pure. — Vous l'avez vu ? — Non ! c'est sœur Sainte-Scolastique qui m'a averti que le N° 7 — *pécaïré !* — venait de vomir un corbeau. — Priez sœur Sainte-Scolastique de venir... j'ai deux mots à lui dire. — Sœur Sainte-Scolastique, c'est donc vous qui avez dit à Gustin que, cette nuit, le N° 7 avait vomi un corbeau ? — Monsieur le docteur, Gustin a mal entendu. J'ai dit simplement que, cette nuit, le N° 7 avait eu un vomissement, noir comme l'aile d'un corbeau. »

Je pourrais citer encore *le Candidat, l'Abbé Maurin, la Prétendue de Benoni...* Mais Roumanille, dont

je crois voir la bonne et sympathique figure sous le masque du *Cascarelet*, me pardonnera, j'en suis sûr, si je finis par un vrai petit bijou, signé d'un nom qui est le sien, et qui lui est plus cher que le sien : *la Vieille*, par madame Rose-Anaïs Roumanille. Ici encore, tenez pour certain que je ne rends pas le quart des grâces touchantes de l'original :

LA VIEILLE

I

Grelottante de froid, la septuagénaire
S'était pelotonnée au seuil du sanctuaire,
Et sous le poids des ans son pauvre corps tremblait.
Un frisson agitait ses mains ; son chapelet
S'égrenait sous ses doigts dizaine par dizaine.
Lorsqu'entrait dans l'église une paroissienne,
La vieille murmurait : « Belle âme, ayez pitié !
Dans votre aumône Dieu se mettra de moitié. »
Sa bouche souriait pour soutenir son dire.
Mais les pleurs de ses yeux démentaient son sourire.

II

La belle âme, insensible à ces humbles douleurs,
Passait, et ne voyait le rire ni les pleurs.
Personne n'eut pitié, sauf une brave chienne,
Blanche, qui, de la vieille ayant ouï l'antienne,
La regarde, à ses pieds se couche et s'arrondit,
Réchauffant ce vieux corps que le froid engourdit.

Ce n'est pas ça du tout ; mais j'ai voulu vous donner une idée d'une perle fine à l'aide d'une perle *en imitation*.

LES POÈTES

HENRI DE BORNIER

Henri de Bornier n'est encore que candidat, au moment où j'écris ces lignes; peut-être sera-t-il académicien, lorsqu'elles paraîtront [1]. Peu importe; non pas que je puisse prétendre, sans me couvrir de ridicule, à influencer le vote d'un seul immortel; mais parce que la critique ne peut que gagner à se désintéresser des incidents de la vie littéraire. Certes, le titre d'académicien est la plus belle récompense que puissent recevoir, en pleine et féconde maturité, le travail et le talent; mais il n'en fait pas partie essentielle et nécessaire. M. Viennet fut de l'Académie; Brizeux n'en a jamais été. *Arbogaste* en est-il moins grotesque, et *Marie* moins touchante?

Henri de Bornier aime à *faire grand*, quoiqu'il ne soit pas du nouveau ministère; il a bien raison, en un temps où tout se rapetisse. *La Fille de Roland* nous représente la grandeur chevaleresque; *les Noces d'Attila* la grandeur barbare; *l'Apôtre* la grandeur chrétienne; ici le poète rencontrait un écueil qu'il indique

1. Hélas! non, et je crains qu'il ne le soit jamais.

dans sa courte préface, et qui l'a dissuadé de risquer son drame au théâtre. Si, au plus beau moment du XVIIe siècle, alors que l'on n'était jugé que par l'élite, devant cette exquise société de l'hôtel de Rambouillet dont le seul défaut était d'exagérer les délicatesses et les scrupules du goût, *Polyeucte* ne fut pas accueilli sans quelque résistance, que n'aurait-on pas à redouter aujourd'hui pour un drame chrétien, livré, non pas précisément aux bêtes, comme les martyrs, mais à une masse d'indifférents, électeurs des citoyens Hovelacque et Jules Roche et prêts à demander s'il n'y aurait pas moyen de *laïciser* saint Paul, ou bien à une *élite* de lettrés et de beaux-esprits, endoctrinés par MM. Ernest Havet et Renan? Sans doute, sur bien des points, nous n'en sommes plus à l'époque où Boileau écrivait ces deux mauvais vers, qui auraient dû suffire à le faire déchoir des fonctions de *législateur du Parnasse :*

> De la foi des chrétiens les mystères terribles
> D'ornements *égayés* ne sont pas *susceptibles* ;

et où le prince de Conti, qui se piquait de littérature, déclarait, en prose médiocre, « qu'il n'y a rien de plus sec et de moins agréable que ce qui est *de saint* dans cet ouvrage... Aussi, Dieu n'a pas choisi le théâtre pour y faire éclater la gloire de ses martyrs ». Mais, d'autre part, saint Paul, le héros du drame de Henri de Bornier, était exposé à plus de périls que *Polyeucte*. Bien qu'il ne soit pas du groupe des douze apôtres, il est apôtre par droit de naissance et de

conquête, et dix-neuf siècles lui ont maintenu ce titre qu'il a bien gagné. Contemporain de N.-S. Jésus-Christ, s'il n'a été qu'un ouvrier de la deuxième heure, ce léger retard n'en personnifie que mieux sa mission spéciale: la conversion des gentils. D'autres se chargeront ou seront chargés d'opérer, dans la race juive, cette transformation graduée, qui n'est que le passage du crépuscule au jour, de la vérité partielle et préventive à la vérité définitive et absolue. Avec Paul, ce n'est pas cette transition du moins au plus, cette lueur croissante, montant peu à peu des cimes du Carmel, du Sinaï et de l'Horeb, pour aller se fondre dans le divin rayonnement du Calvaire ; c'est le coup de foudre, c'est le flot de lumière dans l'épaisseur de la nuit ; voilà pourquoi les gentils, ou, en d'autres termes, les païens, ont été bien plus prompts et bien plus faciles à convertir que les juifs ; nuance que l'auteur de *l'Apôtre* a parfaitement comprise. Ceux-ci pouvaient se comparer à des héritiers, qui, se croyant, depuis longues années, seuls et légitimes propriétaires d'un riche patrimoine, découvrent tout à coup qu'il existe des parents plus proches, et qu'il faudra compter avec eux. Naturellement, ils devaient être plus résistants, plus rebelles, plus réfractaires que de pauvres faméliques, appelés à prendre leur part d'un trésor.

Ce trait caractéristique s'incarne dans l'originale figure de Paul, terrassé, foudroyé sur la route de Damas, et passant subitement de l'aveugle furie du persécuteur aux ardeurs sublimes, aux immolations sur-

humaines de l'apôtre et du saint. Mais cette physionomie particulière, en le rendant cher aux croyants et aux fidèles, le rend peut-être impossible comme personnage, sinon dramatique, — on ne saurait l'être davantage, — au moins théâtral. Il est du premier siècle, Polyeucte est du troisième. Corneille a pensé, et son succès a prouvé que, même dans cette atmosphère de régénération chrétienne, les passions humaines pouvaient avoir tout leur ressort et tout leur jeu; que la lutte entre l'amour et le devoir, doublée du combat de la vérité contre l'erreur, n'en serait que plus émouvante et plus pathétique. Avec saint Paul, rien de pareil. Il est trop près du saint sépulcre et de la crèche, trop près de Bethléem et du jardin des Oliviers. A dater de sa conversion, on dirait que l'ombre de la croix s'étend sur son chemin et le suit dans sa marche infatigable à travers la Judée, l'Asie Mineure et la Grèce. Lorsque mademoiselle Rachel jouait Pauline, on n'était nullement choqué de voir Beauvallet dans le rôle de Polyeucte. Aujourd'hui, on aurait quelque peine à admettre saint Paul sous les traits d'un sociétaire de la Comédie-Française, dût-il être décoré pour nos étrennes.

Le plan de *l'Apôtre* est d'une simplicité grandiose; on y retrouve les figures typiques de ce moment de refonte religieuse, sociale et morale. Élymas, c'est le rabbin sadducéen, c'est-à-dire l'expression la plus complète et la plus haineuse de la tradition qui s'érige en dogme, et qui se tient en garde contre quiconque ose porter la main sur l'Arche, ci-devant sainte, main-

tenant vide. Afranius, c'est le Romain, le païen voluptueux, spirituel et blasé, conduit au scepticisme par l'absurdité de ses fables, à la tolérance par le scepticisme, également disposé, comme Pilate et M. Grévy, à se laver les mains si on persécute les apôtres de la religion nouvelle, et à leur faire bonne mine s'ils ont soin de ne pas le compromettre en se compromettant. Lydie, jeune veuve juive, c'est le mosaïsme, dans sa dureté primitive, — *dura lex,* aggravé par un mélange de sensualité, de tyrannie et de cruauté orientales, traitant les esclaves qu'elle achète comme des objets que l'on a le droit de briser après les avoir achetés. Mégara, c'est la jeune fille grecque, née d'un sourire de l'Attique, restée pure sous le ciel d'Aspasie et de Phryné, ne comprenant de la mythologie et de la vie que ce qui encourage ses gaietés inconscientes et virginales, fleur éclose sur les bords de l'Ilissus ou du Céphise, sous les caresses de ses sœurs, les abeilles de l'Hymète. Mégara me fait regretter que *l'Apôtre* n'ait pas abordé le théâtre ; car ce rôle charmant,

> Nous l'aurions vu, joué par Jeanne Samary,
> Qui sait si bien pleurer après avoir bien ri !

Paul est ce qu'il doit être, l'APOTRE, et rien que l'APOTRE. Faustus, son disciple, unit à la ferveur du néophyte la grâce de son âge et des tendresses juvéniles qui ne demandent qu'à se poser sur un front de catéchumène. Faustus est une âme qui appelle une

autre âme pour l'aider à marcher sur la terre et à s'acheminer vers le ciel. Mégara sera cette âme.

L'action engagée entre ces personnages s'accorde parfaitement avec leurs caractères. Le premier acte se passe en Macédoine, à Philippes, dans une manufacture de pourpre. Saint Paul a-t-il jamais été tapissier ? Je suis trop ignorant pour mettre cette question sur le tapis ; ce qui est positif, c'est que le sublime semeur de vérités, volontaire de la pauvreté évangélique, allait de ville en ville, gagnant par son travail son pain de chaque jour. Si l'on osait effleurer par une plaisanterie, même respectueuse, de semblables sujets, on pourrait dire que l'apôtre des gentils clouait des tapis sur les charpentes préparées par son divin maître. Cette manufacture appartient à Lydie, la veuve juive. Dès le premier vers, sa figure se dessine. Gyrine, son esclave, a quelque peu tardé à se rendre à son appel ; vingt coups de fouet ! Gyrine, troublée, laisse tomber des coupes qui se brisent. Lydie, furieuse, prend une épingle d'or dans ses cheveux, et en pique le bras de l'esclave maladroite, qui pousse un cri de douleur. Ainsi, voilà les trois religions en présence. Afranius, le duumvir romain, l'homme d'esprit désabusé du paganisme, reste neutre, pourvu que le falerne soit bon, et que le châtiment de Gyrine n'attriste pas le festin. Élymas, absolument insensible aux larmes de Gyrine, n'est préoccupé que de la singulière attitude et de l'inexplicable autorité de cet ouvrier, qui tout à l'heure posait des tentures sur des colonnes, et qui maintenant, se relevant de toute sa hauteur, adresse

à Lydie une leçon sévère, sans que celle-ci, nature altière, impérieuse, impitoyable, endurcie et bronzée par la richesse, essaye de résister à cet énigmatique prestige. Paul, sans révéler encore tout son secret, parle, tient tête à Élymas, gronde la maîtresse, console l'esclave :

> Cette esclave, que Dieu voulut mettre en tes mains
> Pour qu'elle t'aide, et non pour qu'elle t'appartienne,
> Cette esclave à genoux, c'est ma sœur et la tienne !...

A chacune de ses paroles, il semble qu'un souffle de délivrance, un rayon de lumière divine, circule dans cette salle, passe sur les fronts de ces convives encore plongés dans les ombres du paganisme et du judaïsme. L'Apôtre agite, émeut avant de convertir. l'Évangile s'essaye avant de se manifester. C'est le pressentiment avant la croyance, le prélude avant l'hymne, le germe avant la plante. Déjà Mégara, en récitant dans cette fête païenne deux chants à Bacchus et à Sylvain, s'arrête, craintive et rougissante, à ces vers qui lui semblent trop expressifs :

> Et qui viens dénouer leurs ceintures d'acanthes
> Dans les jeux ardents de l'amour ?

Ce qui n'offensait pas son innocence païenne blesse maintenant sa pudeur ; l'instinct devient une vertu. Faustus est là, et, sans qu'elle s'en doute, la présence de ce néophyte lui fait deviner à la fois ce que peuvent être la chasteté chrétienne et l'amour chrétien. Lydie

n'est pas moins troublée qu'elle. Dès ce premier coup de filet, Paul a obtenu de cette femme si hautaine assez de concessions pour que l'on puisse pressentir l'empire qu'il va prendre sur son âme. Aussi est-on de son avis, lorsqu'il dit à Lydie et à Mégara, en chargeant sur son épaule son sac de travailleur :

Bonne fut ma journée. A demain.
— A demain !

Le second acte nous transporte dans un oratoire juif, au bord du Strymon. Élymas y parle en pontife et en maître. Animée de l'esprit nouveau, Lydie lui oppose un premier essai de résistance. Élymas lui lance des paroles d'anathème, répétées par la foule des juifs, lorsque Paul apparaît. La scène est très belle. Les juifs ramassent des pierres pour lapider le profanateur des rites sadducéens. Mais Paul monte sur un rocher et s'écrie :

Peuple, je suis chrétien. Ce nom que l'on outrage,
Je le réclame, et c'est ma gloire et mon courage.
Pour ceux qui me voudraient voir sanglant et broyé
Je ne sens dans mon cœur qu'une tendre pitié.
Oui, rabbin Élymas, toi dont la bouche est pleine
De haine contre moi, je ne hais pas ta haine :
Je me suis reconnu tandis que tu parlais ;
Car le temps n'est pas loin où je te ressemblais !
Sois donc le Pardonné ! Tu regardes, sans doute,
Rabbin, s'il est assez de pierres sur la route
Pour m'écraser... J'étais ainsi, j'ai fait cela,
J'ai trempé dans le sang ces deux mains que voilà,

Condamnant et frappant sans choix et sans scrupule,
Car le plus furieux n'est que le plus crédule ;
N'écoutant ni raisons, ni pleurs, ni repentirs ;
Et faisant des chrétiens en faisant des martyrs...

Malgré les exhortations furieuses d'Élymas, les juifs hésitent. Bientôt les pierres leur tombent des mains ; elles tomberaient plus vite encore, s'ils étaient sensibles aux beaux vers. Tout le rôle de Paul est écrit de ce grand style. Si M. Renan vote pour Henri de Bornier, ce sera, de sa part, un acte d'abnégation fort méritoire ; car *l'Apôtre* est une poétique et dramatique réfutation des *Apôtres*, livre manqué où Paul nous est présenté comme une sorte de maniaque, atteint d'épilepsie ou de quelque maladie analogue, petit, contrefait, *chafoin,* myope, et où le coup de foudre sur le chemin de Damas est réduit aux proportions d'un violent coup de soleil. Le drame se déroule, entre les ardentes colères d'Élymas, d'autant plus irrité qu'il se sent peu à peu vaincu par une puissance supérieure et qu'il n'ose plus dire comme Athalie :

..... Dieu des Juifs, tu l'emportes !

et la spirituelle indifférence d'Afranius, dont les préférences sont pour ce novateur si éloquent, si intrépide, si sympathique. mais qui probablement restera jusqu'au bout fidèle à sa religion négative, épicu-

rienne, amie du bon plaisir et de la bonne littérature :

.... Si je trahis mon devoir, en effet,
Horace l'eût permis, Virgile l'aurait fait !

Il est décidément charmant, cet Afranius, et je me le figure joué par Delaunay, tandis que Mounet-Sully serait un magnifique saint Paul. Ces austérités évangéliques sont adoucies par le sourire et les larmes de Lydie et de Mégara, qui ne tarderont pas à personnifier la femme chrétienne à cette aurore de la religion nouvelle, mais avec une physionomie et dans des conditions bien diverses. Lydie sera la sœur, Mégara sera l'épouse. Lydie ne lit pas encore très clairement dans son cœur. Volontiers elle parlerait à Paul le langage de la passion terrestre :

Que te manque-t-il donc pour rester parmi nous?
Une épouse peut-être, un amour chaste et doux !
.... Peut-être il en est une.
De ce qu'elle te doit ne sais-tu pas le prix ?
Puisqu'elle le comprend, ne l'as-tu pas compris ?
Son âme, à peine née, avait eu pour nourrice
Cette double mamelle obscure: l'avarice
Et l'orgueil ! Elle avait la froide cruauté
Que donnent la richesse et parfois la beauté ;
Pas un rayon d'en haut ! La tristesse glacée
Vivait comme un reptile au fond de sa pensée ;
Elle n'avait de bon qu'un désespoir secret
Qui déchirait son cœur, mais qui le préparait.
Alors sur ton chemin Dieu plaça cette femme ;
Moins prompt l'oiseau des cieux, moins rapide est la flamme!

Son cœur était dompté, quoiqu'il se défendît
Un instant dans l'angoisse... un mot, tout était dit.
Depuis lors seulement, Paul, elle se sent vivre.
Le calme lumineux qui la charme et l'enivre,
La douceur de connaître et de toucher du doigt
L'immense vérité, Paul, elle te les doit !
Réponds-moi donc : Veux-tu faire de cette femme
L'épouse de ton cœur et la sœur de ton âme ?....

Impossible de s'offrir avec un plus chaste abandon. Il y a là une étude, très finement observée, du moment transitoire où la néophyte est encore femme, où ses sentiments purifiés ne sont pas encore sanctifiés, où son imagination exaltée ne sait pas démêler la grâce divine de l'enthousiasme féminin. Un sceptique de l'école d'Afranius dirait peut-être que ce sentiment bicéphale, cette *duplicité* naïve, cette vision ou aspiration céleste sous les traits d'un simple mortel, se retrouvent encore, de nos jours, chez quelques dévotes. Mais le lien sacré qui unit Paul à Lydie doit rester absolument immatériel. Il part pour Rome, où l'attendent Néron et le martyre :

Le martyre !... quoi ! Paul...
— Si je l'obtiens pour moi,
J'irai le demander à Dieu...
— Pour qui ?
— Pour toi.
Adieu, sœur !
— Adieu, frère !....

Il n'en est pas de même de Faustus et de Mégara.

Il a vingt ans, elle en a seize. Pour eux, l'Évangile sera moins exigeant; pour eux, le berceau du christianisme peut se changer en lit nuptial. L'amour de Mégara ne se révèle pas par l'exaltation, mais par l'attendrissement. Jusqu'à ce moment, elle n'a vécu que pour rire; or, le rire, c'est peut-être le plaisir; ce n'est presque jamais le bonheur. Lorsqu'elle sent sa première larme monter de son cœur à ses yeux, lorsqu'elle peut dire enfin : « Non, je suis heureuse, j'ai pleuré! » c'est que la jolie païenne est chrétienne; c'est que l'enfant rieuse est femme; c'est que la femme est complète; elle aime!

J'ai insisté sur cette partie du drame en omettant l'amusante déconvenue de l'odieux rabbin Élymas, lequel, coupable d'avoir fait incarcérer et battre de verges Paul, CITOYEN ROMAIN, se trouve, à son tour, menacé des rigueurs de la loi romaine, à la grande joie d'Afranius, dont le dilettantisme débonnaire est bien plus diverti par la mine piteuse de ce méchant sadducéen que par les blessures de Paul; c'est, encore une fois, parce que Lydie et Mégara, dans le contraste de leurs origines, de leur éducation et de leur physionomie, résument toute une face de la primitive Église, où les femmes eurent aussi leur apostolat, et exercèrent une immense influence de persuasion et de propagande. Leur double privilège, si bien d'accord avec la *sensibilité* et la séduction de leur sexe, fut d'être les plus promptes à se convertir et les plus habiles à convertir les autres. Cette bienfaisante et balsamique influence n'est pas finie; elle s'est con-

tinuée à travers les siècles, et, aujourd'hui, si les hommes les plus intéressés à dire le contraire avouent que les femmes ne sont généralement pas républicaines, c'est que, à leurs yeux comme aux nôtres, la République, telle que Gambetta nous l'a faite, est l'ennemie du christianisme ; détail caractéristique, qui doit nous empêcher de désespérer !

En somme, *l'Apôtre* occupera, dans le répertoire déjà fort riche de Henri de Bornier, une place à part, *sui generis*, qui ne sera pas la moindre. Si rien n'est préférable, pour un poète dramatique, à un grand succès de théâtre, c'est quelque chose qu'un grand succès de lecture. Ce succès, nous le promettons aussi aux *Poésies complètes* de Henri de Bornier, publiées quelques jours avant *l'Apôtre,* et pour lesquelles nous aurions voulu nous réserver plus d'espace. 1850-1881 ! — Quel chiffre éloquent ! Le temps, pour une République, de devenir un Empire, pour un Empire de redevenir une République et, pour cette République, de naître d'un désastre et de parvenir, en dix ans, à être plus désastreuse que le désastre même ! Le temps, pour un adolescent, de devenir un homme, de toucher presque au seuil de la vieillesse ! Ainsi, sans être tout à fait le contemporain de notre grande génération poétique, Henri de Bornier précède nos jeunes et brillants poètes, qui ne devraient peut-être pas le précéder ailleurs. Il y a, dans ces *Poésies complètes,* bien mieux qu'un titre d'ancienneté. L'auteur, en dédiant ses vers à sa fille, a pu dire avec une modestie charmante :

Leur gloire a subi de longs jeûnes ;
A peine eut-elle un envieux.
On me disait : « Ils sont trop jeunes ! »
Comme on va dire : « Ils sont trop vieux ! »

Il a le droit d'ajouter avec une noble fierté ;

Il n'est qu'une mode immuable ;
Celle qui veut que, prose ou vers,
Nos livres puissent, sur la table,
Aux yeux de tous rester ouverts.
Le mien le peut............

Oui, il le peut, sans qu'on accuse le poète de chercher à se faire valoir, — hélas ! ou à se nuire ; car, dans ces poésies d'une inspiration si douce, si virile et si pure, je reconnais tour à tour et je salue le père de famille, l'honnête homme, le patriote et le chrétien. Cette dédicace de Henri de Bornier à sa fille est d'une grâce et d'une délicatesse exquises. En présence de certains succès qui sont à la fois une célébrité et une ignominie, il a eu des doutes, de sourdes révoltes, un vague malaise, des tentations peut-être ; mais il en a triomphé, et il s'écrie :

Si j'avais cédé, lâche et traître,
Au démon que j'ai combattu,
Je sais qui me louerait peut-être...
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

Sous le titre collectif de *Philosophica*, l'auteur a réuni des pièces de diverses dates, parmi lesquelles nous remarquons le *Dialogue des statues*, éloquent

hommage à l'abbé Lasalle, créateur de l'institut de Passy; *les Deux Vieillesses*, où Bornier signale d'un trait si juste tout ce qu'une vie pure ou une vie de débauche peut mettre de beauté idéale ou de laideur supplémentaire sur des visages couronnés des mêmes cheveux blancs et sillonnés des mêmes rides; l'ingénieuse et charmante réplique aux gens qui disent sans cesse: *Je n'ai pas de bonheur!* — et qui peut-être seraient plus malheureux si leurs vœux avaient été exaucés; *le Drame de la fenêtre*, qui serait désespérant, si un prêtre n'apparaissait à la dernière page, comme un consolateur envoyé par un ange gardien. Une œuvre de Henri de Bornier, de l'auteur de *la Fille de Roland*, semblerait veuve, si le patriotisme ne la réchauffait pas de son énergique étreinte. *Paris et la Guerre!* — *Pour les canons!* — *Châteaudun!* — *La Petite Bourgeoise*, une larme, une perle! *Les Orphelins de la guerre.* — *A nos Fleuves.* — *Leur départ.* Il n'y a pas, dans ces petits poèmes, écrits presque tous sous le feu de l'ennemi, un seul vers qui ne soit dicté par cet ardent amour de la patrie où auraient dû s'absorber, pendant et après nos malheurs, toutes nos passions, toutes nos douleurs, tous nos dissentiments, toutes nos espérances, tous nos intérêts, toutes nos ambitions personnelles, et que la République des politiciens, des opportunistes, des radicaux, des affamés et des jouisseurs a violemment rejeté au dernier plan, invisible, imperceptible, éconduit comme un importun, éliminé comme un fâcheux, étouffé sous une triple couche d'égoïsmes, d'impiétés, de convoitises,

de bassesses et de turpitudes ; comparable à une pauvre vieille loque que de mauvais comédiens cacheraient sous les broderies en or faux, les décorations pour rire et les paillettes de leurs costumes de théâtre. O vous qui aimez encore Dieu et la France, malgré tous les efforts de nos maîtres pour supprimer l'un et déshonorer l'autre, vous qui, revenant de votre travail ou de votre promenade, pouvez lire, affichées sur les murailles ou étalées dans les kiosques, toutes es infamies tolérées par le gouvernement, dégradantes pour l'esprit français, bonnes à fixer l'étiage de nos hontes et de notre boue, lisez, en rentrant chez vous, les *Poésies* de Henri de Bornier, comme on respire un flacon d'essence au sortir d'une asphyxiante atmosphère, comme on brûle du bois de santal pour dissiper une odeur fétide.

GUSTAVE CLAUDIN[1]

— Mais, avant tout, permettez-moi une question ndiscrète. Êtes-vous allé quelquefois au bal ? — Souvient. — Y avez-vous vu quelquefois des femmes décolletées? — Toujours. — Y avez-vous rencontré une grosse maman, énorme, décolletée très bas, avec des épaules encore belles, *pareilles à des cuisses luisantes de cavale?* — Jamais. — Goûtez-vous cette comparaison cavalière, empruntée au premier chapitre de *Pot-Bouille ?* — Non. — Eh bien, ni moi non plus.

En lisant ces premières pages du nouveau chef-d'œuvre, qui se promenait hier dans toutes les rues de ma bonne ville d'Avignon, affiché sur quatre toiles d'emballage autour d'une de ces voitures de forme particulière où se combinent les souvenirs de l'illustre Mengin, du Bœuf gras et des blanchisseuses de la Mi-Carême, je ne pouvais me défendre d'une réflexion significative. Inspiré par sa haine contre la bourgeoisie, — que je plains d'ailleurs médiocrement, car elle

1. *Les Vingt-huit Jours d'Anaïs.*

n'a, en littérature, en politique et en finances, que ce qu'elle mérite, — M. Z..a va évidemment trouver moyen de faire quelque chose de rebutant, de malpropre, de hideux, d'effroyable, d'écœurant, avec le personnel d'une grande et belle maison de la rue de Choiseul, habitée par des familles d'apparence honnête et décente, laborieuses, régulières, bien posées dans le monde de l'aristocratie commerciale, respectant les bienséances, en bon accord avec l'état civil, ennemies de tout scandale, telles enfin que, si elles font parfois songer au pot-au-feu, c'est du moins un feu de bonne compagnie et un pot avouable par les braves gens ; telles aussi que, si les dessous de cartes risquent de salir les mains, les dessus n'ont rien pour déplaire aux mains blanches et aux gants paille. Avec un épisode de l'histoire ou du roman de la bohème galante, Gustave Claudin a réussi à nous offrir, non pas tout à fait une lecture édifiante à l'usage des pensionnats et des couvents, mais un très agréable récit qu'un *gentleman* sans pruderie et de belle humeur peut lire en souriant, comme s'il assistait à une jolie scène de Meilhac ou de Labiche.

La biche ! l'aimable et belle Anaïs, l'héroïne des *Vingt-huit jours*, n'a pas droit à un autre titre. Mais, si Anaïs et ses gracieuses amies, Tertullia, Cathinette, Métella, etc., etc., voulaient former un régiment de réservistes, cette réserve serait charmante, sauf qu'elle donnerait envie d'en manquer. Gustave Claudin excelle à ces fines et délicates broderies qui courent sur une trame légère, et dont l'élégance essentiellement pari-

sienne rend pour une heure aux exilés de Paris le souvenir — mieux encore, la sensation de ce qui fut autrefois pour eux le boulevard des Italiens, la Librairie Nouvelle, l'Hôtel du *Figaro,* le foyer de la Comédie-Française, le perron de Tortoni, l'escalier de l'Opéra, l'émotion d'une grande *première,* ou le rez-de-chaussée du café *Anglais.* C'est fait de rien ou de presque rien ; un élégant viveur qui va faire à Rouen ses vingt-huit jours ; la jolie demi-mondaine qu'il protège lui promettant de passer chastement ses soirées, pendant son absence, à jouer au loto avec sa mère, sa soubrette et sa tante de Troyes ; bon moyen de jouer jusqu'à l'Aube !... Le départ d'Arthur guetté par le baron Ernest de Saint-Équateur, lequel, sans se soucier de savoir si son baptême se confond avec celui de la Ligne, prouve que, malgré nos lois républicaines, un réserviste de vingt-huit jours peut avoir un remplaçant ; le galant baron, fantaisiste des amours faciles, organisant, avec la volage Anaïs, un voyage à Rouen, que Watteau ressuscité pourrait intituler *Voyage à l'île de Cythère,* et où se succèdent mille incidents plus amusants les uns que les autres ; l'intérimaire blasé n'achevant pas même ses vingt-huit jours ; le titulaire reprenant, au vingt-neuvième, le fil soyeux de ses douces illusions et trouvant sur la table d'Anaïs le jeu de loto si bien usé aux angles des cartons, si parfaitement maculé de taches de sirop, que Pyrrhon et Marfurius eux-mêmes ne douteraient pas des assiduités de la tante de Troyes ; — encore une fois, ce n'est rien ou presque rien ; mais,

avec ce rien, Gustave Claudin a su faire quelque chose. Il a raconté avec un esprit de bon aloi et une gaieté de bon goût ce qui, sous une lourde patte naturaliste, aurait été insipide ou indécent. Je nommais Watteau tout à l'heure. Il y a du dix-huitième siècle dans le talent de Gustave Claudin, et je suis loin de m'en plaindre. Ç'a été un de nos malheurs, que les fatales doctrines du siècle de Voltaire, sa guerre au bon Dieu, la part qu'on lui attribue dans les désastres et les crimes de la grande Révolution, nous aient mis en garde contre sa littérature charmante, toute en idées, sachant tout dire, n'appuyant sur rien, aussi hardie, avec ses manchettes et ses dentelles, que les écrivains modernes avec leurs paletots et leurs blouses, mais accommodant ses hardiesses au goût des salons de madame Geoffrin et de madame du Deffand, aux délicatesses de ce public spirituel et lettré, qui restait l'élite, même en préparant par ses complaisances le règne de la multitude, et — tranchons le mot — de la canaille. C'était la causerie écrite, la causerie entre gens bien élevés, c'est-à-dire alliant la simplicité à la grâce et la distinction au naturel, tandis que nos auteurs à la mode parviennent, en suant sang et eau, à ne cesser d'être grossiers que pour devenir *précieux*, et à n'éviter l'afféterie que pour choir dans la turpitude. Quelle société, quelle époque, celle où un homme éminent, sérieux, nourri de la moelle des classiques, traducteur de Platon, prédicateur du *Devoir*, moralisateur de *Jenny l'ouvrière,* deux ou trois fois ministre, sénateur, professeur, académicien, orateur,

redevenu journaliste, est réduit, pour grossir son tirage, à s'appuyer sur le roman naturaliste, où Jules Simon écrit son *Premier-Paris* sur la même page que M. Z..a orne de son feuilleton, si bien que, sur ces affiches ambulantes dont je viens de vous parler, sur ces tréteaux portatifs de la *blague, la Liberté de conscience* se fait patronner par *Pot-Bouille !*

Je suis plus à l'aise avec *la Maison de Molière* et *le Café de Paris,* deux piquantes études qui complètent, ou à peu près, ce gentil volume. La Maison de Molière ! L'immortel propriétaire de cette illustre maison aurait bien quelques surprises, s'il reparaissait parmi nous ; il se demanderait peut-être pourquoi *la Misanthrope* n'eut au début que six représentations, tandis que *le Monde où l'on s'ennuie* en a de si interminables et de si lucratives, que ce sont maintenant les comédiens qui s'ennuient de toujours jouer ce *Monde* dont tout le monde s'amuse. Il s'étonnerait, si on lui montrait dans la rue, décorés du même ruban, le soldat qui reçoit des coups de fusil en pleine poitrine et l'acteur qui reçoit des coups de pied... ailleurs. Ce n'est pas dans les églises qu'il irait chercher Tartufe. Il reconnaîtrait que l'imposture se rencontre désormais, non pas chez ceux qui les fréquentent, mais chez ceux qui les ferment. S'il demandait des nouvelles d'Harpagon, on pourrait lui conseiller de partir de la place du Théâtre-Français, de suivre la rue Saint-Honoré et d'aller toujours tout droit jusqu'à un palais dont le nom réveille l'image riante du Paradis mythologique. Ce n'est plus sous la grande livrée des valets de comédie

qu'il découvrirait Sbrigani et Scapin, mais sous des habits brodés, officiels, en grande tenue de préfets, de sénateurs, de députés, de ministres, aussi serviles et aussi insolents que des valets, aussi impérieux et aussi despotes que des maîtres. Don Juan, contempteur superbe de Dieu et des hommes, des lois divines et humaines, s'offrirait à ses yeux, non pas sous l'aspect d'un beau gentilhomme, grand d'Espagne, adoré de toutes les femmes, lançant un défi intrépide à la statue du commandeur, mais sous une écharpe administrative, laid, louche, borgne, sournois, pourri, charlatan d'athéisme au rabais, crochetant une serrure, décrochant un crucifix, espionnant une sacristie, guerroyant, aux sons de la *Marseillaise,* contre des religieuses, des moines et des prêtres. On lui apprendrait que l'*École des Femmes* a changé de sens, qu'il ne s'agit plus d'un Arnolphe berné par une ingénue, mais de l'éducation chrétienne remplacée par l'école laïque, et du progrès éminemment républicain, démocratique et social, d'après lequel Agnès laïcisée deviendra un dragon de vertu et cessera de s'attendrir sur la mort du petit chat. S'il s'informait de M. Jourdain, on lui répondrait que M. Jourdain ne vise plus à la noblesse, ne flatte plus les marquis et les marquises, ne s'inquiète plus de ses parchemins et de ses armoiries ; qu'il flagorne les *nouvelles couches,* affecte les allures populaires, et serait au comble de ses vœux si le suffrage universel des paysans et des ouvriers le reconnaissait comme un des siens. Enfin, si le pauvre grand homme, se souvenant des sœurs de charité qui vinrent

consoler son agonie et prier à son chevet, voulait leur témoigner sa gratitude, on lui montrerait, au lieu de la blanche cornette des filles de Saint-Vincent de Paul, les lunettes bleues d'une institutrice, laquelle, docile aux programmes de MM. Ferry et Bert, le plaindrait d'être né deux siècles trop tôt, parce qu'il partagerait les honneurs de l'enterrement civil, encouragé par le gouvernement, avec les plus grands personnages de l'État.

La Maison de Molière ! Il y a quatre manières de lui appartenir; à titre de sociétaire ou de pensionnaire; d'auteur dramatique, accueilli et adopté par le redoutable comité; de privilégié, admis dans le célèbre foyer des artistes, et, finalement, de simple spectateur, comme vous et moi. Gustave Claudin, chroniqueur et critique autorisé, accrédité, sympathique, avait toutes sortes de droits à être compris dans la troisième catégorie. Il paie aujourd'hui cette hospitalité si enviée en des pages bien intéressantes où il passe en revue tragédiens et tragédiennes, comédiennes et comédiens, depuis Monvel et Molé jusqu'à Mounet-Sully et Delaunay, depuis mesdames Raucourt et Contat jusqu'à Sarah Bernhardt et Madeleine Brohan. Que de noms fameux dans cet intervalle de près d'un siècle ! Talma et mademoiselle Mars ! Fleury et mademoiselle Duchesnois ! Firmin et mademoiselle Georges ! Ligier et mademoiselle Rachel, dont le souvenir brave toutes les comparaisons ! Il nous semble, en lisant ce chapitre, que nous remontons le cours des années pour retrouver au fond de notre oreille le

M. Sarcey intitule *la scène à faire*, de manière à suffire à l'agrément d'une soirée. *Les Héritiers*, *Édouard en Écosse*, *le Tyran domestique*, *le Chevalier d'industrie*, *la Manie des grandeurs*, *le Menuisier de Livonie*, *la Fille d'honneur*, *Maison à vendre* surtout et *la Jeunesse d'Henri V*, n'étaient pas nés durables, mais viables. C'est *Maison à vendre* (musique de Nicolo ou de Dalayrac), qui eut l'honneur d'inspirer un bon calembour à Carle Vernet, habitué à en prodiguer de détestables. Après la représentation, qui fut triomphale, Duval était félicité par tous ses amis, sauf par Carle Vernet, morne et silencieux. — « Et toi, mon vieux Carle, lui dit l'auteur applaudi, tu ne me dis rien; tu n'es donc pas content? — Comment veux-tu que je sois content? Tu m'annonçais une maison à vendre, et tu ne me donnes qu'une pièce à louer! » Quant à *la jeunesse d'Henri V*, elle avait éveillé en moi, de longue date, un sentiment qui n'est pas encore éteint.

« *Le Roi s'amuse*, nous dit M. Gustave Claudin, fut interdit après deux représentations. » Il n'y en eut, et il n'y en a jamais eu qu'une. J'y étais. Cette soirée fut si orageuse, le public, quoique bien démocratisé depuis *Hernani*, se montra si hostile, Ligier-Triboulet eut tant de peine à nommer l'auteur, que, en dépit des protestations indignées et enflammées de M. Victor Hugo, nous fûmes tous du même avis. Le ministre avait rendu un vrai service au poète en interdisant sa pièce. Il lui permettait ainsi d'échanger le rôle d'auteur sifflé contre le rôle de persécuté. Ce drame,

qui renfermait de si grandes beautés, et qui aujourd'hui irait aux nues [1], fut pris dès l'abord tout de travers, non seulement par les fauteuils d'orchestre et les premières loges, mais par les rapins, les étudiants et les *bousingots* du parterre : « Ce serait refusé et hué au Panthéon ! » criaient-ils à tue-tête, de façon à couvrir la voix des acteurs. Il ne s'agissait pas, bien entendu, du Panthéon des grands hommes, mais d'un petit théâtre, bâti dans les ruines du cloître Saint-Benoît, qui eut pour *great attraction* l'éléphant Kiouny ; comme qui dirait, à présent, un peu moins que le Château-d'Eau ou le Cluny.

Gustave Claudin a fait à M. Buloz la part trop petite dans l'heureuse prise de possession de la Comédie-Française par le charmant répertoire d'Alfred de Musset. Là encore, je puis dire : j'y étais, et je fus témoin des préliminaires. M. Buloz nous dit en rentrant dans les bureaux de la *Revue des Deux Mondes*, où se trouvaient réunis Charles Magnin, Lerminier, Louis de Geofroy, V. de Mars, Ampère, Alfred de Vigny, Gustave Planche, Charles de Mazade et M. Capefigue : « Enfin, voici une actrice spirituelle et raisonnable ! » allusion aux perpétuels soucis que lui donnaient les rivalités, les prises de bec et les prétentions fantaisistes de Melpomène et de Thalie, de la tragique Rachel et de l'étincelante Augustine Brohan. M. Buloz (novembre 1847) venait de donner audience à madame Allan, qui arrivait de Saint-Pétersbourg avec *le Caprice* dans sa malle, et dont les conditions

1. Je me trompais ; la reprise a été froide.

lui avaient paru fort modérées. *Le Caprice* fut joué quinze jours après, avec un éclatant succès. Voyez pourtant la différence des époques ! Le samedi suivant, à la troisième représentation, M. Buloz avait, comme tous les samedis, sa petite soirée d'intimes. Régnier entra radieux en disant : « 2,800 francs de recette ! c'est superbe ! » — Voyez aussi la bizarrerie des jugements humains ! Charles Magnin, un des esprits les plus fins et les plus judicieux que j'aie jamais rencontrés, était mon voisin de stalle à cette *première* du *Caprice*. Au moment où on baissa le rideau, il me dit : « C'est ravissant... pourtant il y manque la scène, vous savez? la scène décisive, où excelle M. Scribe. » Scribe préféré à Musset par un écrivain de la *Revue des Deux Mondes*.

Le branle était donné, et M. Buloz eut vraiment le mérite de l'initiative. Le joli proverbe, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, fut immédiatement mis à l'étude, et, si cette porte ne s'ouvrit qu'à la fin de mars de l'année suivante, c'est qu'elle fut fermée par la révolution de février, et forcée provisoirement de s'entr'ouvrir pour laisser passer une médiocre *saynette* de madame Sand, intitulée *le Roi attend !* — Le roi, c'était le peuple de Paris, convié à des représentations gratuites, qui devaient achever l'éducation morale, politique, intellectuelle et littéraire du suffrage universel. Par malheur, cet héritier de Louis XIV s'empressait de négocier ses billets chez le marchand de vins, ce qui nous explique pourquoi son éducation a été si lente. Pauvre Roi! Jamais plus infortuné que lorsqu'il

règne! jamais plus heureux que lorsqu'il est gouverné!

Ce ne fut pas notre ami Arsène Houssaye qui succéda, en 1848, à M. Buloz : ce fut M. Lockroy, père du député radical, auteur de pièces applaudies, et, préalablement, encore plus applaudi que ses pièces dans les drames d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Arsène Houssaye n'arriva que l'hiver suivant, et, en sa qualité de charmeur, usa, pour discipliner Thalie et Melpomène, du procédé qu'avait employé, dit-on, le cardinal Mazarin pour fléchir le courroux d'Anne d'Autriche. Quant à la première soirée d'*Il ne faut jurer de rien*, elle est mémorable ; 22 juin 1848, quelques heures avant les sanglantes barricades. Je m'en souviens, comme si c'était d'hier. La délicieuse comédie d'Alfred de Musset fut jouée en perfection par Provost, Brindeau, Got, Mirecourt, mesdames Mante et Amédine Luther. Mais nous étions trop distraits pour écouter ce dialogue exquis, pour apprécier cette interprétation incomparable. La guerre civile était dans l'air, et le très spirituel Louis de Geofroy, aujourd'hui diplomate d'une rare distinction, nous dit en entrant dans la loge : « Pardon ! on peut jurer de quelque chose ; c'est que, demain matin, on se battra dans la rue. »

Je sens que mes souvenirs me débordent, et vont rejoindre ceux dont Gustave Claudin a tiré un si excellent parti. Je ferais un volume, rien qu'avec ce dernier trimestre de 1847, qui fut ma lune de miel littéraire, bientôt suivie de maintes lunes rousses. Voici, entre mille, une anecdote que je risque, parce

qu'elle est vieille de trente-cinq ans et couverte par la prescription. On se réunissait presque tous les jours, de quatre à six heures, dans les bureaux de *la Revue*. Un jour, Alfred de Vigny obtint dans ce groupe un succès de gaieté dont il ne s'est jamais douté. Il était question, dans ce moment-là, de reprendre *Chatterton*, avec mademoiselle Judith dans le rôle de Kitty Bell, si merveilleusement joué par madame Dorval. Cette reprise de *Chatterton*, c'était, pour le chaste poète, l'unique affaire, l'événement de la saison, toute une littérature, tout un théâtre, tout un monde. Or les mauvaises langues — (je n'en ai jamais cru un mot) — prétendaient que mademoiselle Judith était alors de l'avant-dernier bien avec le directeur, généralement représenté par les *refusés* du Théâtre-Français et de la *Revue* comme le contraire... du vicomte de Létorières, et trop occupé d'ailleurs pour sacrifier aux Grâces. Alfred de Vigny, toujours enclin à confondre, dans ses poétiques et mystiques visions, Éloa et madame Dorval, nous dit tout à coup de cet air précieux et pincé qui agaçait Sainte-Beuve : « Mademoiselle Judith m'a demandé le rôle ; je lui ai répondu : « Non, ma chère enfant ! Vous » êtes charmante, mais vous n'avez pas encore assez » souffert ! » Nous eûmes quelque peine à réprimer une forte envie de rire.

Je viens de nommer Sainte-Beuve, — qui depuis... mais alors... — Qui le croirait ? Ce fut lui, Sainte-Beuve en personne, qui vint chez moi, le 1er janvier 1848, pour me souhaiter la bonne année et m'an-

noncer la prise d'Abd-el-Kader. Justement, j'avais assisté, la veille, à une de ces *Revues* du bout de l'an, où l'esprit parisien résume toutes les bêtises des 365 jours en se donnant le plaisir d'être encore plus bête, et j'avais savouré le dialogue suivant : « Abd-el-Kader ! Quel vilain homme ! quel mauvais caractère ! — Mais non ! mais non ! il n'a pas un mauvais caractère ; seulement, on n'a pas su le prendre. »

Le Café de *Paris !* D'autres, je crois, ont déjà raconté son histoire ; mais nul plus spirituellement que Gustave Claudin. Le Café de *Paris*, c'était, à l'époque dont il nous parle, le boulevard, la causerie, la succursale du théâtre, du journal, des coulisses et des salons ; le rendez-vous des nouvellistes, des gourmands, des beaux esprits, des célébrités présentes et à venir ; le Paris lettré, libertin, viveur, curieux, frondeur, amusant, amusé, élégant, bohème, parasite, chercheur d'aventures, peuplé de personnages que Balzac a devinés avant de les peindre, et qu'il a peints en les exagérant ; le café dont l'arome montait au cerveau et s'exhalait en idées, en bons mots, en paradoxes, en fantaisies, en folies, en audaces, en commérages, en épigrammes, en fumées mondaines et demi-mondaines. Lord Seymour, le marquis du Hallays, Nestor Roqueplan, Roger de Beauvoir, Alexandre Dumas, Méry, Léon Gozlan, Romieu, le baron de Saint-Cricq, le prince Soltikof, Malitourne, Philarète Chasles, Eugène Sue, le major Frazer, Paul Daru, Frédéric Soulié, d'Alton-Shée, Fernand de Montguyon, etc., etc., et, par-dessus tout, M. Véron ;

M. Véron, le bourgeois de Paris, dont le nom est étroitement lié aux souvenirs de ce café légendaire. Avait-il de l'esprit? Il en mit bien peu dans ses *Mémoires*. Sainte-Beuve, quoique son commensal, resté son ami, merveilleux causeur des lundis du *Constitutionnel*, sut esquiver l'honneur d'en rendre compte dans son journal. Il craignait trop, disait-il, d'être suspect dans ses éloges ou traître dans ses critiques. Doit-on croire, avec Gustave Claudin, que ses énormes cravates et ses immenses faux-cols « étaient destinés à cacher certaines cicatrices qu'il était difficile de prendre pour des grains de beauté ! » — Je le croyais aussi; mais le spirituel docteur B. de Malherbe raconte, dans une piquante brochure, que M. Véron, à son petit lever, où il admettait un groupe d'intimes, procédait devant eux à sa toilette en se découvrant le cou et la poitrine, afin de démentir cette légende de méchante humeur. Elle fut peut-être inventée par un *loustic* qui avait à placer le bon mot si souvent répété et si peu vraisemblable. M. Véron, en 1851, était allé rendre visite au comte de Chambord. « Eh bien, lui demandait, à son retour, un ami, quel effet le prince a-t-il produit sur vous ? — Oh! merveilleux, suave, irrésistible. Il m'a touché. — Il vous a touché ? Vous êtes donc guéri ! »

Et le mariage d'Alexandre Dumas avec Ida Ferrier, qui fut son Angèle dans le drame de ce nom, son Amélie dans *Teresa*, sa Stella dans *Caligula*, son bon ange et sa sœur Marthe dans *Don Juan de Marana*, et sa femme par-dessus le marché, mais si peu! si peu !

Tel était son embonpoint précoce, qu'on l'appelait le Mont Ida, et les bonnes amies ajoutaient qu'elle n'aurait pas donné de distraction au beau Pâris, contemplant et jugeant les trois déesses. Puisque nous en sommes à Alexandre Dumas, encore une petite chicane, et je finis. On ne prête qu'aux riches, parce qu'ils rendent ce qu'on leur prête. Dumas, s'il était encore de ce monde, s'empresserait de rendre à Michaud le joli mot adressé à l'auteur d'un poème épique de vingt-quatre mille vers. — « Vingt-quatre mille vers! il faudra douze mille hommes pour le lire ! »

CATULLE [1]

Catulle est le plus parfait des trois poètes latins, que les idéalistes appellent élégiaques, et que les réalistes qualifient d'érotiques. Je mets à part Ovide, passablement libertin, mais plus classique, grâce à ses *Métamorphoses.* Catulle est à la mode depuis quelque temps, et Eugène Rostand, son traducteur *définitif*, y aura largement contribué. On a relevé une phrase de Mérimée dans ses *Lettres à une inconnue:* « Je suis content que vous fassiez cas des vers de Musset, et vous avez raison de le comparer à Catulle. Catulle écrivait mieux sa langue, et Musset a le tort de ne pas croire à l'âme plus que Catulle, que son temps excusait. » Ce reproche, adressé par un athée au poète des *Nuits*, de l'*Épître à Lamartine* et de l'*Espoir en Dieu*, ne m'avait paru explicable que par les bévues volontaires que commettent les illustres, lorsqu'ils essayent de se juger entre eux. Une autre explication m'a été suggérée récemment par les curieux *Souvenirs* d'Arsène Houssaye. Le pauvre Musset, déjà bien avarié, est invité à aller lire aux Tuileries un de ses proverbes

1. Traduction en vers français, par Eugène Rostand. Commentaire de M. Benoist.

inédits, que l'impératrice désirait jouer dans son cercle intime. En l'honneur de cette lecture, il a renoncé à ses habitudes bachiques. Il se tient droit, il est correct ; son habit à la française ne fait pas un pli ; sa barbe blonde est soigneusement peignée, lustrée et parfumée. Ses manières sont celles d'un *gentleman* respectueux et poli... « Que nous disait donc Mérimée ? » Telle est la première impression de l'impératrice. Évidemment Mérimée avait dépeint Musset comme un ivrogne, difficile à recevoir dans un salon, impossible dans une Cour.

Si vraiment Catulle écrivait mieux sa langue que Musset, il y avait d'autant plus de mérite, que le latin et la poésie latine n'étaient pas encore arrivés, de son temps, à leur perfection cicéronienne et virgilienne ; tandis que Musset a écrit ses vers au moment où notre poésie et notre littérature, parvenues au plus haut point de leur richesse, n'avaient plus qu'à se ruiner ; soin dont elles s'acquittent admirablement. Le spirituel abbé de Féletz a justement remarqué que ce *précurseur* (c'est de Catulle qu'il s'agit), antérieur de quatre-vingts ans à Virgile, et presque contemporain de Lucrèce, avait eu l'honneur d'être imité par Virgile et copié par Ovide. Dans son délicieux épithalame pour le mariage de Manlius et de Junie, nous lisons ces vers charmants, présents à la mémoire de quiconque n'a pas complètement perdu son latin :

Multi illum pueri, mu'tæ optavêre puellæ.
Idem, cum tenui carptus defloruit ungui,
Nulli illum puert, nullæ optavêre puellæ...

Ovide n'a pas même déguisé son plagiat :

> Multi illum juvenes, multæ optavêre pullæ ;
> Sed fait in tenera tàm dura supperbia formâ ;
> Nalli illum pueri, nullæ optavêre puellæ...

Je me souviens que, dans son excellent discours de réception à l'Académie de Marseille, Eugène Rostand avait bien finement indiqué les rapprochements et les contrastes entre l'amant de Lesbie et l'auteur de *Rolla*. Il complète aujourd'hui son œuvre dans une *Vie de Catulle*, qui précède sa traduction et le magnifique travail de M. Benoist, vraie merveille de patience, de sagacité et de science. Cette notice offre tout l'intérêt d'un roman ; il a fallu une imagination de poète pour dégager l'élément romanesque de ces amours païennes où les sens tiennent une si large place, qu'on se demande ce qui reste pour de plus nobles et de plus idéales tendresses. Lisez la page 67 et les suivantes : « Lesbia était de celles avec qui les absents ont tort... Elle s'était abandonnée de plus en plus aux penchants d'une nature sans frein, que la maternité ne paraît pas être venue guérir. Lasse sans doute d'un amour tourmenté, et qu'elle avait vite trouvé trop exigeant, ayant repris l'habitude de la liberté de ses fantaisies, il était impossible que, au retour de Catulle, elle n'en arrivât pas promptement à frapper tantôt de coups inconscients, tantôt de blessures volontaires, ce cœur dont la *sensibilité* était poussée jusqu'à la faiblesse morbide. Les luttes entre les deux amants, les scènes de jalousie, les menaces mutuelles de rupture, se

reproduisaient toujours plus fréquentes... Et, dans ces crises, ces convulsions incessamment renouvelées, la passion, si elle semble un temps s'attiser, s'use... Il est dans un amour qui se brise des choses sur lesquelles on ne revient pas. C'était, pour l'âme élevée du poète, une amère souffrance que de voir, au fond de cette âme où il avait rêvé toutes les noblesses de l'amour sincère, un abîme de corruptions... Ce fut bien pis, et la souffrance de Catulle devint plus poignante encore, quand la trahison de la femme aimée se compliqua de la félonie de ses amis... »

Maintenant, si vous songez à tel ou tel chapitre de la *Confession d'un Enfant du siècle* et de *Lui et Elle*, aux douloureuses confidences d'Alfred de Musset, à ce cri d'un cœur ulcéré : « Il y a eu un moment où, si la loi du divorce avait existé en France, rien ne m'aurait empêché d'épouser la femme que j'aimais ; six mois après, je me serais brûlé la cervelle ! » — vous ne pourrez pas ne pas être frappé de lointaines ressemblances, toutes proportions gardées, et sans oublier que, chez un poète moderne, même médiocrement chrétien, on rencontre bien des nuances ignorées du poète païen. N'insistons pas ! On peut, sans inconvénient, signaler madame Lesbie à l'indignation de quiconque honore ou excuse les amours fidèles. Il n'en est pas de même d'un roman intime dont on a déjà beaucoup trop parlé, et dont les héros ont été nos contemporains.

Autre remarque, qui ne pouvait échapper à l'ingénieux biographe, à l'habile traducteur de Catulle.

Nous nous sommes un peu trop habitués à diviser la femme romaine — je dirais la femme antique, si le mot n'avait un sens désobligeant, — en deux grandes catégories ; la femme mariée, l'épouse, la matrone, qui reste au logis, file de la laine, fait des enfants, les élève, et garde intact l'honneur du foyer domestique, sauf à ennuyer prodigieusement son mari ; — et la courtisane, moins abaissée, moins avilie que ne devraient l'être nos demi-mondaines, mieux ajustée aux mœurs païennes, en parfait accord avec le culte de Vénus et de la bonne Déesse ; la courtisane, qui personnifiait — sans préjudice du reste — les plaisirs de l'esprit, les arts, les raffinements du luxe et de la toilette, la causerie aimable, les libertés de l'Église mythologique, qui n'était pas encore l'Église romaine, les belles-lettres, la poésie, l'éloquence, — et même la philosophie, qui cessait alors, j'imagine, de signifier amour de la sagesse. Pas n'est besoin d'induction psychologique pour deviner que cette classification ne doit pas être absolue, et que, parmi les femmes légitimes, il y en avait d'intelligentes, de passionnées, de romanesques, lasses de leur vertu professionnelle, prêtes à allumer d'autres feux que celui du foyer domestique, disposées à *filer* hors du domicile conjugal, mais sans emporter leur quenouille. Celles-là réunissaient les deux types en un seul, qui n'était ni le moins dangereux, ni le moins séduisant, et qu'il est facile de *moderniser*. Les belles patriciennes de Balzac sont, quoi qu'on en dise, des courtisanes titrées ; et, sans recourir aux dames de Maufrigneuse, de Maner-

ville, de Vandenesse, de Beauséant ou de Langeais, qui de nous, pourvu qu'il ait un peu vécu, n'a rencontré de ces enchanteresses, qui gardent encore, à la surface, la dignité, l'autorité, — j'allais dire l'estampille du mariage, en s'attribuant toutes les immunités, toutes les licences de l'amour réfractaire, de la passion révoltée? Elles observent les convenances, et souvent elles réussissent à faire illusion, à aveugler les myopes volontaires. Mais étudiez-les de près, pénétrez au delà de ces trompeuses apparences. Vous reconnaîtrez en elles tous les instincts de la femme déclassée ; la ruse, le génie du mensonge, un mélange d'astuce et d'audace, un je ne sais quoi de clandestin jusque dans les actes les plus ordinaires, une agitation incessante qui dénonce aux esprits clairvoyants les secrets d'une vie à double fond ; une invincible tendance à frelater les sentiments les plus purs, un goût bizarre pour les dessous de cartes bizeautées, une comédie perpétuelle, entremêlée de scènes de mélodrame, un implacable acharnement à médire des honnêtes femmes dont l'intacte réputation leur fait ombrage, et une joie méphistophélique, lorsqu'une faute fait tomber à leur niveau une de ces calomniées. Elles donnent à ceux qui les aiment et qui ont la naïveté de s'en croire aimés, ce que ne peuvent leur offrir les courtisanes reconnues pour telles : l'attrait du mystère et la saveur du fruit défendu; mais, en revanche, elles leur ménagent une souffrance plus intime, une mortification plus cruelle. Il est plus humiliant d'être trompé par les fantaisies du vice que par les nécessités du métier.

Donc, la Lesbie de Catulle était une femme mariée, et c'est ce qui la distingue des autres femmes aimées et chantées par les poètes latins. — « On peut, écrit excellemment Eugène Rostand, dire : les femmes d'Horace, Cinara, Tyndaris, Nééra, Lydia, Leuconoé, Pyrrha, Lalagé, Barine, Lydé, Lycé..... on ne peut dire : les femmes de Catulle. Il n'en est qu'une : Lesbia. Dans son œuvre, comme dans sa vie, les autres ne sont que de rares et pâles comparses. Qui était Lesbia ? Car, si jamais amante chantée par un poète ne fut pas une « Iris en l'air », — c'est bien celle-ci. Dans cette poésie *vécue*, rien n'est fictif, qu'un nom. Ce nom... fut transparent à coup sûr pour les contemporains. Le mystère est impossible dans une liaison entre une femme affranchie de toute gêne et un poète passionné, trop fiers de leur amour mutuel pour ne pas prendre plaisir à braver l'opinion. » — Lesbia était-elle, de son vrai nom, comme l'assure Apulée, Claudia ou Clodia, fille d'Appius Claudius Pulcher, sœur de Clodius, le célèbre ennemi de Cicéron, femme de A. Métellus Céler (pauvre Céler ! il alla trop vite en besogne quand il épousa cette terrible femme !) qui fut consul en 693-61 ? — « Nulle femme, ajoute Eugène Rostand, n'apparaît alors dans la société romaine plus ressemblante à la Lesbia du poète par l'enivrante beauté, par les séductions de toute nature, par les vices bruyants et les scandales que Clodia, couronnée d'un des grands noms de Rome, supportant le lien conjugal comme un joug, vivant mal avec Métellus Céler, lancée dans une vie à outrance, d'un tempérament de feu,

d'une corruption élégante et raffinée, mettant dans ses passions l'emportement de sa race... »

Sans trop appuyer sur cette hypothèse qui n'a rien d'invraisemblable, nous pouvons constater, avec Eugène Rostand, premièrement, que Catulle n'a aimé et chanté que Lesbie ; que, s'il a été païen en religion, il ne fut pas polythéiste en amour ; secondement, que Lesbie, par l'éducation et le rang, était au moins son égale. Est-ce à dire que le ton général de sa poésie soit plus élevé, plus pur, plus *châtié* que celui d'Ovide, de Properce et de Tibulle ? J'ai déjà écrit le nom de l'abbé de Féletz. Je vais le piller encore. Lorsqu'on aborde un sujet scabreux, il est bon de se faire accompagner par un abbé.

Il est sévère et même injuste envers Catulle. Après avoir cité cette phrase prétentieuse de La Harpe, — un papillon en bottes fortes, comme l'appelait Rivarol : « Celui qui pourra exprimer le charme des regards, du sourire, de la démarche d'une femme aimable, celui-là pourra expliquer le charme des vers de Catulle, » il ajoute : « Ce n'est point aux images douces, gracieuses et décentes que présente La Harpe, qu'on pourrait reconnaître la plupart des compositions de Catulle ; ce n'est ni la démarche, ni le sourire, ni le regard d'une femme aimable qu'il faut prendre pour terme de comparaison ; c'est l'allure grossière et brutale d'un portefaix ivre, à la différence près du talent... » — Il me semble que cette différence peut bien compter pour quelque chose. Ces violences étonnent et détonnent sous la plume d'un homme dont

la soutane avait, à cette époque, la manche plus large qu'un uniforme de capitaine de dragons. Ce qui est plus vrai, ce qui s'accorderait mieux, j'en suis sûr, avec la pensée d'Eugène Rostand, c'est qu'il y avait deux hommes en Catulle ; (— et ne pourrait-on pas en dire autant de presque tous les poètes?) — le poète exquis, l'artiste supérieur, qui n'aurait pu être ni supérieur, ni exquis, s'il n'avait su élever ses sentiments et ses idées dans le pur domaine de l'art, au-dessus du bouillonnement de la passion sensuelle ; — et l'amant jeune, ardent, fougueux, irritable, irrité, parlant, lorsqu'il s'agit de maudire la trahison de ses amis ou l'infidélité de sa maîtresse, un langage où se combinent sa colère, les mœurs de son temps et les incroyables licences du monde païen. Supposez Alfred de Musset avec son *plumet*, comme disait Beauvalet, de la Comédie-Française, sortant du café de la *Régence* et surprenant en flagrant délit la femme qu'il aimait. Soyez certain qu'il n'aurait pas choisi ses expressions, — pas plus que Rachel dans ses crises de colère nerveuse :

Comment te reconnaître, exquise Melpomène,
Hermione, Pauline, Esther, Phèdre, Chimène,
Quand tu dis ces gros mots du lexique poissard
Dont la cynique audace effraierait un hussard,
Et qui, dépaysés sur tes lèvres vermeilles,
Épouvantent la Muse et chassent les abeilles ?...

Et Lamartine ! le chaste, le suave, l'éthéré, le séraphique Lamartine ! On m'a raconté qu'il jurait

comme un possédé, lorsqu'il était en verve et voulait convaincre ses auditeurs que la France s'ennuyait. Aujourd'hui, si la France s'amuse, je ne lui en fais pas mon compliment.

Seulement, Musset n'aurait pas écrit, le soir, ses invectives, et ne les aurait pas publiées le lendemain. Voilà la supériorité morale de l'ère chrétienne sur l'an 87 avant Jésus-Christ.

J'arrive — un peu lentement — à la traduction d'Eugène Rostand. Il s'est imposé une tâche d'une difficulté effrayante, un véritable tour de force. Jusqu'à présent, les traducteurs de Catulle, — notamment Mollevaut, — attentifs à serrer le texte de près quand ils traduisent en prose, se donnent en vers toute licence, cherchent des équivalents, suppriment, atténuent, prolongent, paraphrasent, ajoutent deux ou trois vers de leur façon, retranchent un hémistiche, et finissent par altérer, sinon le sens, au moins le caractère, la physionomie, le *ton local* de leur poète. C'est l'école de Delille, surtout dans sa traduction de *l'Énéide*. Eugène Rostand a entrepris de traduire Catulle vers par vers, avec la fidélité la plus scrupuleuse, et il a parfaitement réussi ; succès d'autant plus méritoire que Catulle n'a pas l'ampleur flottante et abondante d'Ovide et que, s'il n'est pas toujours sobre dans ses idées, il l'est constamment dans son style.

Choisissons les pièces les plus célèbres : Le MOINEAU DE LESBIE ! ce moineau, dont la poésie et le théâtre ont fait le rival des fauvettes, des cygnes et des bengalis !

Je saisis au vol quatre vers de Mollevaut, qui ont le

double tort d'être inexacts, et de ne pas nous rendre la grâce de l'original :

Il becquetait les *lis*, les *lis* d'un sein d'*albâtre*,
Autour de son beau front *courbait* un vol folâtre...
O moineau malheureux ! ô mortelles alarmes !
Las ! *deux* beaux yeux *ternis en sont gonflés* de larmes !

— « Deux beaux yeux, remarque le malicieux abbé, cela est bien compté, mais bien fade. » Comparez cet *à peu près* à la traduction quasi littérale, et beaucoup plus élégante, d'Eugème Rostand :

Grâces, en deuil ! Amours, pleurez !
Et vous tous, êtres beaux, des hommes admirés !
Car il est mort, le moineau de Lesbie,
Le passereau, délices de ma mie.
Plus que ses yeux elle le chérissait.
Ses caresses étaient de miel pour son amie.
Comme un enfant sa mère, il la reconnaissait ;
Loin de ce sein jamais il ne s'enhardissait :
Ou bien il sautelait autour d'elle, sans cesse
Pépiant, n'appelant que sa seule maîtresse.
Il s'en va, par l'obscur chemin, vers l'inconnu,
Là-bas, d'où nul, dit-on, n'est jamais revenu,
Maudites soyez-vous, ô ténèbres méchantes
D'Orcus, qui dévorez toutes choses charmantes !
Si mignon, l'avoir pris, ô le crime odieux !
Las ! Passereau pauvret, c'est pour toi que, pâmée,
Je vois pleurer ma jeune bien-aimée ;
Et rougir, tout gonflés de larmes, ses doux yeux.

C'est vraiment extraordinaire ! S'il n'était pas convenu que je ne sais pas le latin, ou, plus sérieusement, si j'avais de l'espace, j'aurais placé le texte en

regard, et les latinistes, comme les poètes, pourraient reconnaître qu'il n'y manque pas un mot, pas un trait, pas un grain de beauté, qu'il n'y a pas un vers de plus, sans que cette exactitude rigoureuse s'achète par un air de gêne et d'embarras.

On peut en dire autant de l'épithalame dont nous parlions tout à l'heure : *Ut flos in sæptis...* Pour mieux faire ressortir l'éclatante supériorité d'Eugène Rostand, je cite encore quelques vers de Mollevaut :

C'est la réplique des jeunes éphèbes aux jeunes filles : *Ut vidua in nudo vitis,* etc.

> Vois, dans un champ désert, le cep coucher son *front* ;
> Jamais il ne s'élève, il n'est jamais *fécond ;*
> Son propre poids l'accable, et ses *mains* dispersées
> Se traînent tristement à son *pied* enlacées...

Les *mains d'un cep!* le *front d'un cep!* traduire ainsi, ce n'est pas même trahir, ce qui suppose un peu d'esprit. Écoutons Eugène Rostand :

> La vigne qui croît veuve en un champ délaissé
> Ne peut grandir, ne peut porter des grappes douces ;
> Le cep tendre fléchit sous son poids affaissé ;
> Aux racines bientôt touche le bout des pousses.
> Laboureurs ni taureaux ne vont s'en occuper.
> Qu'à l'orme mariée on la fasse grimper,
> Laboureurs et taureaux l'auront vite soignée.
> La jeune fille, ainsi, vierge, vit dédaignée... etc.

Que ne puis-je citer le beau poème de *Thétis et Pélée,* les strophes ravissantes sur l'heureuse union de Septimius et d'Acmé, et, généralement, toutes les pièces adressées à l'ingrate, à l'infidèle Lesbie !

Je te vois revenir, ô Lesbie, à mes vœux ! ..
Lesbie à tout propos m'attaque sans tarir...
Jamais femme n'a pu se dire aussi chérie
D'un cœur vrai, que par moi tu le fus, ma Lesbie !
La belle, c'est Lesbie ; en tout, c'est la plus belle,
Tout charme à toute femme est dérobé par elle...
Je hais, et j'aime. — Est-il possible ? vas-tu dire.
— Je ne sais, je le sens, et mon cœur se déchire...
Catulle eut seul jadis, disais-tu, ta tendresse,
Lesbie !..... etc.... etc...

Poèmes émouvants dans leur brièveté ! Plaintes à demi voilées de l'amant trahi qui aime encore ! Regrets aspirant aux récidives ! Essais de raccommodement suivis sans doute de nouvelles ruptures ! Larmes changées en perles et enchâssées dans de l'or, dont on admirerait mieux les délicates ciselures, si le paganisme ne le trempait parfois dans sa fange ! secrètes lâchetés d'un cœur qui refuse de se reprendre, et qui ne sait pas s'il doit vivre ou mourir de sa blessure ! Témoignages d'une sensibilité presque maladive qui rapproche Catulle de la poésie moderne, nous ramène à notre point de départ, et nous fait songer aux vers de Musset :

Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur...
... Dieu juste ! Pleurer seul par une nuit pareille !
O mon unique amour que vous avais-je fait ?
Vous m'aviez pu quitter, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie et que Dieu le savait !...

Ici se placent deux réflexions. Catulle avait un frère qu'il aimait tendrement, qui mourut avant lui, et qu'il a sincèrement pleuré. N'est-ce pas encore un trait de ressemblance ? Si ce frère lui avait survécu, il aurait pu, avec plus de raison peut-être, publier *Hic et illa*, *Lui et Elle*, le dossier de Lesbie, dossier évidemment fort lourd. Eh bien, le serait-il encore plus ; attribuez à Lesbie plus d'amants que la République ne nous coûte de millions, que M. Grévy ne signe de quittances de loyer. Pour nous, elle n'en a eu qu'un, et c'est le charmant poète qui l'a chantée ; c'est l'homme à qui elle doit d'être immortelle. N'est-ce pas, au milieu de ces triomphes de la matière et des sens, une revanche de l'âme, de ce je ne sais quoi d'immatériel, d'ailé, de divin, qui plane au-dessus des passions vulgaires ou coupables, traverse les siècles, et venge les hommes de génie sacrifiés à des imbéciles ?

Si séduisant que soit le génie de Catulle, si excellente que soit la traduction d'Eugène Rostand, si parfait que soit le commentaire de M. Benoist, ne vous semble-t-il pas que, après cette lecture essentiellement païenne, un souffle d'esprit chrétien vous ferait du bien ? Cette sensation bienfaisante et balsamique, c'est Eugène Rostand lui-même, c'est le traducteur de Catulle, qui vient de me la donner. Voilà Lesbie, voilà la grande dame romaine de l'époque de décadence, résumant toutes les séductions de l'amour sensuel, tous les raffinements de la volupté, de la luxure et du vice. Allez maintenant à l'extrémité contraire, et reculez, s'il est possible, cette extrémité afin de cen-

tupler la distance : vous avez la femme chrétienne, la mère, l'épouse, l'esclave volontaire, et, au besoin, la martyre du devoir. Est-ce tout ? Pas encore. Quels ne seront pas les droits de cette femme à nos respects, à notre admiration, à nos hommages, si nous avons à pleurer sur son cercueil, et si nous saluons en elle une Majesté d'autant plus auguste, d'autant plus sacrée, qu'elle a été dépossédée par la Révolution ? Marie-Pie, fille et sœur des derniers rois des Deux-Siciles, duchesse de Parme, nièce de notre Roi, belle-fille de cette adorable Louise de France, dont le cœur, si passionnément français, battrait aujourd'hui de joie au réveil de nos espérances [1] ! Tout ce que je pourrais dire — hélas ! trop tard ! — en l'honneur de cette pure et sainte mémoire, Eugène Rostand vient de l'écrire dans l'excellent *Journal de Marseille*, en une page éloquente, exquise, qui m'a profondément ému. Merci, cher poète ! N'est-ce pas que le souvenir de cette hermine royale, de ce modèle des épouses et des mères, aujourd'hui sœur des anges et ornée de la couronne immortelle, repose l'âme après les troublantes images de l'amour païen, de la poésie antique ? N'est-ce pas que ce contraste suffirait à nous expliquer, comme dit Bossuet, — pourquoi Jésus-Christ a voulu racheter le monde ?

1. Hélas ! il y a cinquante-trois ans que nos espérances ne cessent de se réveiller — et de se rendormir.

ENTRETIENS D'UN VIEUX MÉDECIN SUR L'HYGIÈNE ET LA MORALE

Par M. P. Yvaren

Connaissez-vous une existence plus honorable et mieux remplie que celle-là ? Un homme assez riche pour avoir, sinon le droit, — nous ne l'avons jamais, — au moins l'envie de rester oisif, assez lettré pour écouter les Sirènes de la poésie et du théâtre, entre vaillamment dans la carrière médicale, la plus austère de toutes après le sacerdoce. Le voilà au premier rang des médecins de sa ville natale, donnant une âme à cette science qui a bien tort de descendre parfois au matérialisme ; car il n'en est pas qui gagne plus à demeurer spiritualiste et chrétienne. S'il visite le pauvre, il offre le touchant spectacle d'un médecin qui paye ses visites au lieu de se les faire payer. S'il ne réussit pas toujours à guérir, il excelle à consoler ; ses ordonnances ont le caractère d'un bienfait. Il ne cesse d'ennoblir l'exercice de son art en lui adjoignant pour compagne la charité ; la charité, qui attendrit le cœur quand le corps souffre, qui dompte de sa douce main les révoltes de la chair, qui met un baume sur les plaies, qui rassérène le malade déses-

péré, qui éclaire de ses lueurs célestes les premières ombres de l'agonie, et qui, au moment où les moyens humains avouent leur insuffisance, ouvre le mystérieux trésor des miséricordes divines.

Mais les années passent, fidèles à leur spécialité, légères pour nous fuir, lourdes pour nous vieillir. Arrive l'âge de la lassitude et du repos ; sera-ce ce que le docteur Yvaren, excellent latiniste, confident et traducteur de notre cher Virgile, pourrait appeler *otium cum dignitate* ? Assurément ; mais ce sera aussi, et mieux encore, *otium cum labore*. M. Yvaren nous dit dans sa courte et charmante préface : « Je n'ai abandonné la lutte qu'à l'heure tardive où le rayon de notre soleil est devenu trop chaud, le souffle de notre mistral trop froid, les fatigues des jours et de la nuit trop lourdes pour le praticien devenu trop vieux ». Il aurait eu le droit d'ajouter : « et la mansarde du pauvre trop haute pour qu'il me fût possible d'y monter. »

Dès lors, on devine ce que sont ces *Entretiens du vieux médecin sur l'hygiène et la morale*. Ils résument un demi-siècle d'expérience ; ils forment l'épilogue de cette belle carrière médicale. Il est facile de reconnaître les analogies et, pour ainsi dire, les liens de parenté qui unissent les divers chapitres de ce livre à la période active de cette vie. De même que, au chevet de ses malades, M. Yvaren ne se contentait pas de la *lettre*, ou, en d'autres termes, du remède qui devait guérir une fièvre maligne ou une pleurésie ; de même son ouvrage, à côté d'un conseil d'hygiène, nous in-

dique ce que l'*esprit* doit comprendre, méditer et pratiquer pour assurer les bons effets de l'hygiène. Quand le docteur a parlé, le moraliste prend la parole, et il n'est ni moins persuasif, ni moins compétent, ni moins aimable. Madame de Souza, l'auteur d'*Adèle de Sénanges* et d'*Eugène de Rothelin*, a écrit dans un de ses romans : « Quand un jeune homme se dit malade, questionnez-le sur ses peines de cœur ; lorsqu'un vieillard vous parle de ses chagrins, demandez-lui de quel mal il souffre. » — C'est spécieux, quoique paradoxal ; c'est réduire les vieillards à une sorte de douloureux et humiliant égoïsme où les sentiments s'émoussent, où le cœur ne bat plus, où le corps, qui dépérit et va tomber en poussière, joue de son reste aux dépens de l'âme qui va s'envoler. Ce qui est plus vrai, c'est que, à tous les âges, l'homme, dans sa double nature, matérielle et morale, et, comme l'a dit M. de Bonald, intelligence servie par des organes, néglige la meilleure partie de lui-même, si, tout entier au soin de sa *guenille*, il refuse de reconnaître que le plus sûr moyen de la soigner, c'est de la moraliser. Ceci me ramène au livre de M. Yvaren ; je ne puis mieux m'expliquer que par un exemple. Parmi ces chapitres si intéressants, si instructifs et si variés, prenez et placez en regard l'un de l'autre *la Hache de Vulcain et la Massue d'Hercule*. Ces titres ingénieux, d'une physionomie quelque peu énigmatique, ont tout juste ce qu'il faut pour éveiller la curiosité, sûrs que, une fois éveillée, elle sera bientôt satisfaite. Il faut se souvenir que la plupart des Fables de l'antique my-

thologie ne sont, en somme, que des symboles. Jupiter, le maître des dieux, dévore la nymphe Métis. Le repas serait monstrueux, s'il s'agissait d'une créature en chair et en os. Mais Métis personnifie la pensée ; c'est l'intelligence universelle, c'est l'âme de l'univers, c'est le germe de toutes les manifestations de l'*esprit*, que Jupiter absorbe et s'assimile, comme pour justifier d'avance l'hémistiche de Virgile : *Ab Jove principium !* Ce dîner olympien est trop fort, même pour un cerveau divin ; car c'est dans le cerveau, et non pas dans l'estomac, que doit s'opérer cette digestion d'idées. Il en résulte un trouble, une douleur aiguë, à laquelle je crains de manquer de respect en l'appelant une colossale migraine. Jupiter souffre horriblement de cette gestation cérébrale. Il appelle Vulcain à son aide. Celui-ci a pour devise : « Aux grands maux les grands remèdes ! » D'un coup de hache, il fend le crâne de Jupiter, et Minerve en sort tout armée ; Minerve, non seulement déesse de la sagesse, ce qui ne serait peut-être pas une raison suffisante pour en faire *notre* patronne, mais déesse de l'idéal, de la pensée, de l'*immatériel ;* déesse vierge ; ce qui, par parenthèse, devrait bien ramener à des inspirations plus virginales quelques-uns de nos confrères.

Voilà le symbole dans sa simplicité primitive. Vous devinez le parti qu'a dû en tirer *le vieux médecin* en l'appliquant aux travaux intellectuels : « Ouvriers de la pensée, s'écrie-t-il avec une persuasive éloquence, interprètes inspirés de la science, des lettres et des

arts, suscités pour découvrir la vérité et prêcher la sagesse ; législateurs, philosophes, orateurs, poètes, savants, artistes, hommes de laboratoire, de cabinet ou de tribune, vous tous qui continuez l'œuvre créatrice de Jupiter, ne l'oubliez pas ; vous aussi, vous enfanterez avec douleur la Minerve que vous aurez conçue dans votre intelligence et nourrie dans votre âme. » — Et le savant écrivain, prenant pour texte cette fiction baignée dans les brumes poétiques de l'Olympe et du Pinde, nous donne, en quatre-vingts pages, un cours familier d'hygiène morale et physique à l'usage de ceux qui existent surtout par le cerveau, et souvent lui demandent trop, sans se préoccuper de l'équilibre nécessaire entre les organes de la pensée et les éléments de la vie active,

Entre l'âme qui vit et le corps qui fait vivre !

Ce qui rend ce chapitre plus curieux et plus piquant, c'est que l'auteur, en sa qualité de médecin, passé maître sur toutes les questions physiologiques et pathologiques, voudrait bien rester inexorable pour les abus de l'imagination, de la méditation, du travail sédentaire. Il en signale les périls ; il démonte, pièce à pièce, la machine humaine, comme l'horloger une montre, et il nous fait toucher au doigt ce qui peut en accélérer, en forcer ou en briser le grand ressort. Il nous aide à nous rendre compte de ces surexcitations nerveuses, de ces hypertrophies de sensibilité, qui expliquent tant de désordres, d'excentricités et de boutades fantaisistes dans la tribu des artistes, des

érudits, des écrivains, des *chercheurs* et des poètes; qui plaident en leur faveur les circonstances atténuantes, — hélas! et qui parfois les conduisent à Charenton. Il cite Sénèque, qui affirme qu'il n'est pas de grand génie sans un grain de folie, et, certainement, Sénèque ne changerait pas d'avis s'il revenait au monde, et s'il lisait telle ou telle page de tel ou tel volume d'un grandissime poète. Dans ce tableau si détaillé, si concluant, si vrai, et çà et là si effrayant pour ceux qui n'ont pas sur tous ces points la conscience bien nette, nous voyons la vanité, ce péché mignon de la République des lettres, la susceptibilité fébrile, si naturelle chez ceux qui font dépendre d'une louange ou d'un blâme, d'un compliment ou d'une épigramme, le bien-être ou l'angoisse de leur journée, se faire complices des excès de travail et du paroxysme intellectuel, les envenimer de leurs souffrances, les humecter du sang de leurs blessures, ajouter leurs ravages à ces éléments de trouble, et accabler l'homme physique de toutes les misères de l'homme moral. Oui; mais, de page en page, on sent que le lettré, épris de toutes les formes du Beau en poésie et en littérature, demande et obtient grâce pour ces peccadilles des cerveaux atteints de l'esprit d'usurpation et de conquête. Il cueille en passant une fleur éclose dans les jardins de Virgile, de Lucrèce, d'Horace, ou même de notre Alfred de Musset:

Les plus grands désespoirs font les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots!...

Et cette fleur suffit à embaumer tout un paragraphe scientifique ; mais, entendons-nous, — d'une science aimable, sympathique, accessible, attrayante par sa bonhomie spirituelle, tour à tour sérieuse et familière, souriante et attendrie, appliquant à l'observation médicale les procédés que George Sand réclamait pour la botanique. Quelle aubaine, un livre où les dangers de la méditation, les inconvénients de l'étude, les malsaines influences de la production littéraire, de l'exaltation cérébrale, sont entremêlés de citations de Cicéron, de Bossuet, de Fénelon, de Montaigne, de Jean-Jacques, d'Hoffmann, de Buffon; si bien que le charme qu'on éprouve à retrouver ces vieux amis nous réconcilie presque avec les maladies que l'on risque de contracter en essayant d'écrire après eux ! On dirait que M. Yvaren nous donne raison, quand il termine ainsi cet éloquent chapitre :

« Qu'importe aux grands penseurs, aux grands poètes, livrés corps et âme au démon qui les inspire, qu'importe le poids et la douleur du travail, de l'effort, des veilles ? Qu'importe le sacrifice du repos, du bonheur, de la santé, de la vie ? Tombe sur eux la hache de Vulcain, dût-elle les frapper d'un coup mortel ! Qu'importe ? La Minerve armée par leur génie aura vu le jour ! L'hygiène les condamne, la postérité les absout. »

Maintenant, à cette *Hache de Vulcain*, qui nous élève vers les cimes, opposez *la Massue d'Hercule*, qui nous ramène sur la terre. L'auteur commence par décrire en artiste la célèbre statue de l'Hercule Farnèse.

Il voit, dans ce chef-d'œuvre de l'art antique, le symbole de la force physique et de sa lutte contre la matière. « La tête s'incline vers la terre, nous dit-il excellemment, et le regard s'y dirige. Ce regard, dont l'expression est douce et comme empreinte d'une calme résignation, ne révèle pas à qui l'observe une âme préoccupée de hautes spéculations, ni émue par des aspirations célestes ; mais il affirme une intelligence sérieuse, obstinément attachée aux choses d'ici-bas, une volonté invinciblement résolue à subir toutes les nécessités, à affronter tous les périls, à vaincre tous les obstacles d'une vie de labeur et de lutte. »

Était-il possible de trouver une transition plus heureuse, plus *humaine*, pour arriver aux classes laborieuses, au travail manuel, au chantier, à l'atelier, à la ferme, à tous les champs de bataille, où l'homme, *le roseau pensant*, cesse d'être pensant pour mieux cesser d'être roseau, où la force ou plutôt l'effort, aidé de la volonté, se débat contre un nombre infini de rebelles qu'il oblige à devenir ses alliés ou ses esclaves ? Imposant spectacle ! D'un côté, cette frêle créature, qui, alors même qu'un *cliché* la représente comme athlétique ou douée d'une vigueur *herculéenne*, est encore si faible, qu'un souffle l'abat, qu'un éclair l'aveugle, qu'un rayon de soleil l'éblouit, qu'un coup de foudre la pulvérise, qu'une vague la submerge, qu'un accès de fièvre la couche sur son grabat, qu'une « goutte d'eau sur une goutte de sueur » (Théophile Gautier) suffit à la tuer ; de l'autre, toutes les forces de la Nature, résistantes, mille fois supérieures, mais

passives, et, par cela même, condamnées à être tôt ou tard vaincues par la volonté et l'activité humaines. Remarquons ici une nuance où se révèlent le talent et le caractère essentiellement sympathiques de Prosper Yvaren. En retraçant les maladies, les infirmités auxquelles nous expose l'abus du travail intellectuel, il ne pouvait se défendre d'une indulgence quasi fraternelle pour les imprudents ou les stoïques qui ne croient pas payer trop cher l'œuvre toujours entrevue, toujours rêvée, souvent essayée, rarement accomplie, en se risquant à mourir jeunes et à souffrir avant de mourir. En face de l'Hercule travailleur et populaire, il retrouve ce sentiment profond d'humanité et de charité, qui le guidait naguère au chevet des déshérités et des pauvres. Il les aime, ces robustes forgerons, qui lui rappellent les beaux vers des Géorgiques :

> ... Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt,
> In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.

Ces charpentiers, qu'un moment de distraction ou de maladresse peut rendre victimes de leurs instruments de travail ; ces ouvriers houilleurs, ces mineurs, martyrs de la plus riche et de la plus féconde de nos industries, affrontant toutes les tristesses, toutes les fatigues, tous les dangers de la vie souterraine, formant une population à part ; indigènes de l'ombre et de la nuit, qui fouillent les entrailles de la terre pour en arracher ce qui permet aux privilégiés et aux heureux de mieux jouir de la lumière, du ciel

bleu, de l'air pur et du soleil ; ces métayers, ces laboureurs, ces paysans, qui le ramènent en pleines *Géorgiques,* entre Virgile et Horace, et nous le montrent sous son double aspect, élégant poète, traducteur fidèle, non moins que médecin attentif de l'âme et du corps, au milieu de ce peuple des campagnes, qui serait si bon si nous savions nous y prendre, et que la République n'a pas encore réussi à rendre tout à fait mauvais. C'est là un des charmes de ce livre bienfaisant. On lit une page de détails, récoltés par l'observation, l'étude et l'expérience, sur l'aménagement des fermes, l'inconvénient des constructions en bois, de l'humidité, du voisinage des mares fétides, des étangs bourbeux, des gaz délétères, des vapeurs ammoniacales, sur le lavage des écuries, sur toutes les conditions de l'hygiène dans ses rapports avec les travailleurs de la terre, etc. On tourne la page, et on passe du tas de fumier à la ruche d'abeilles, de la médecine agricole à la poésie, du docteur Tardieu à Horace :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit...

Un Horace à la main, libre enfin de mes fers,
Que ne puis-je bientôt, campagnes fortunées,
Distrait par votre charme et par celui des vers,
Et dépensant la vie en oisives journées,
Endormir dans l'oubli les maux que j'ai soufferts.

D'Horace à Térence il n'y a pas loin. M. Yvaren aurait pu prendre pour épigraphe le vers tant de fois cité : *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto.* « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme

ne peut passer loin de mon cœur. » Forcé par son sujet, par son désir d'être utile, de multiplier les conseils et les renseignements techniques, il risquait de pécher, comme nos terres les plus fertiles, par la sécheresse. Il a heureusement évité cet écueil en s'abandonnant à ses généreuses sympathies pour sa nouvelle clientèle, celle qu'il recrutera parmi ses lecteurs, celle qu'il cherche à prémunir contre les malsaines influences, attachées à toutes les professions, libérales ou manuelles. On aurait dit, dans le bon temps, qu'il a su mettre de *la sensibilité* dans la science. Aussi, a-t-il été rarement mieux inspiré que dans l'aimable chapitre intitulé *Philémon et Baucis.* Nous voici encore cette fois en bien bonne compagnie, avec Ovide, La Fontaine et Gounod, Philémon et Baucis ! L'amour dans le mariage ! La bonne hygiène conjugale, qui permet de s'aimer encore en célébrant la cinquantaine ! Ce n'est pas Prosper Yvaren qui souscrirait à l'impertinent propos du plus spirituel de nos compositeurs : « Combien je m'applaudis de n'être pas marié ! J'ai quatre-vingts ans ; ma femme en aurait soixante-quinze ; je n'oserais plus rentrer chez moi ! » —. Le pauvre Auber parlait en égoïste païen, n'ayant vécu que par et pour les sens, et capable de composer, outre ses charmants opéras, trois *Kyrie eleison*, six *Credo* et dix *Agnus Dei,* sans se douter ni se soucier de ce que peut-être le sentiment chrétien dans le septième sacrement. Car ne vous y trompez pas ! sauf quelques exceptions bien rares et bien peu explicables, l'amour dans le mariage, c'est le

mariage chrétien. Considérez le mariage à un point de vue de sensualisme épicurien, ou même de sentimentalisme romanesque; vous arrivez fatalement à ceci: dix ou douze ans de Sénégal, et vingt-cinq ou trente ans de Groënland. Vous aurez beau dire, aligner de belles phrases, vanter les douceurs de l'habitude, l'innocente magie des enfants, le privilège de ne pas s'apercevoir des ravages du temps en se revoyant chaque matin et en se retrouvant chaque soir; vous ne ferez pas que décembre soit avril, que les chouettes soient les rossignols, que les chrysanthèmes soient les roses, que la brume soit le soleil, que la neige soit la rosée, que les perruques soient des cheveux, que les rides soient des grains de beauté, et que les râteliers soient des dents. Eh bien, transfigurez le mariage par le spiritualisme chrétien; l'âme reprend ses droits et sa prépondérance; elle réchauffe de son impérissable jeunesse l'inexorable froid des ans; elle immortalise l'amour en le déplaçant; elle double d'une espérance chacun de nos souvenirs, et l'on peut, sans être un amateur de paradoxes ou un troubadour de romance, croire que, dans le ciel, les deux époux redeviendront éternellement jeunes, pour s'aimer d'une troisième façon — qui sera la meilleure.

Voilà ce que *le Vieux Médecin* a admirablement compris. Le sujet était délicat : il y fallait une main non moins délicate. Dans *la Fleur des pois*, de Balzac, Henri de Marsais dit à Paul de Manerville : « C'est un peu leste, le mariage ! » — Oui, c'est un peu leste, si l'on y apporte des airs goguenards ou de triviales

plaisanteries de repas de noces ; ou bien — et c'est là parfois le penchant des spécialistes trop pleins de leur sujet, — si l'on précise trop, si l'on arrête au passage les *i* pour y mettre des points, si l'on se fait l'Esculape du mariage au lieu d'en être l'Apollon. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend M. Yvaren. Il sait qu'il a charge d'âmes, et que la plume du médecin écrit ici sous la dictée du moraliste. Il effleure avec un tact exquis ces questions qui ont également préoccupé les législateurs, les économistes et les prédicateurs, depuis Bourdaloue jusqu'à notre cher et illustre Père Félix. Il constate tristement l'infériorité numérique de notre beau pays de France en fait de naissances légitimes ; infériorité qui ne s'explique que trop par l'intensité toujours croissante des appétits matériels, par la dictature du luxe, cet ennemi de la famille, prompt à détruire l'intimité conjugale et à nous souffler à l'oreille qu'il vaut mieux avoir une voiture de plus et un enfant de moins. Puis viennent de touchantes anecdotes où l'auteur, sans y songer, s'élève au pathétique ; témoin cet héritier inconscient de Philémon et de Baucis, ce type des antiques vertus patriarcales, ce V..., un simple paysan, qui n'a jamais voulu se séparer de sa femme, même atteinte du choléra. Quelques années après, elle meurt. V... accompagne le cercueil en s'appuyant sur le bras du bon docteur, qui remarque les dimensions exceptionnelles de la fosse. Ce sera le lit nuptial pour l'éternité.

Vraiment, après avoir lu ces pages affectueuses et charmantes, les vieux garçons et les vieux veufs re-

gretteront plus que jamais de n'être pas jeunes, afin de pouvoir se marier, être amoureux de leur femme, et avoir beaucoup d'enfants !

L'extrême variété des sujets m'a forcé de faire un choix ; mais quelle belle gerbe on recueillerait, rien qu'en glanant parmi ces chapitres, intitulés *la Voix de Rachel*, *la Nouvelle Boîte de Pandore*, *Madame est servie*, *Non in soto pane*, etc., titres ingénieux, affriolants, légèrement allégoriques, qui font rêver un moment, et ne donnent que mieux envie de lire ! Si nous ne vivions pas sous un gouvernement qui a fait de la perversion universelle une de ses chances de durée, qui remplace l'Évangile par la vivisection, le catéchisme par *la Marseillaise* et le crucifix par la *Marianne* en bonnet phrygien, qui aspire à fonder un nouvel ordre social à l'aide de naissances sans baptême, de mariages sans sacrement et d'enterrements sans prêtre, je demanderais que le ministère souscrivît à des centaines d'exemplaires de ces *Entretiens d'un vieux médecin*, pour en doter les bibliothèques publiques, pour les faire pénétrer dans les masses populaires, pour en faire profiter le chantier, l'atelier, la ferme, le cabinet de travail, le *nursery*, la forge, l'établi, le ménage, tous les théâtres de l'éternel combat de l'homme et de la matière, de l'esprit et de l'idéal. Mais comment une République athée pourrait-elle encourager un livre qui n'a plus de sens, si l'on ne croit pas en Dieu ? Comment ces persécuteurs de l'âme pourraient-ils favoriser un ouvrage où l'âme devient tour à tour la consolatrice des fatigues

du corps et la conseillère des efforts de l'intelligence? Comment ces exploiteurs de la haine pourraient-ils s'associer au succès d'une œuvre de réconciliation et d'apaisement ? Il faudra donc se contenter de l'initiative privée. Nous l'invoquons en toute confiance. Savants et lettrés, ignorants et simples, *ignari et periti,* trouveront profit et plaisir à cette lecture. Louis XVIII disait à l'ambassadeur d'Angleterre, en lui montrant un joli tableau, peint par un capitaine de la garde royale : — « Voilà comment les officiers de ma garde s'occupent en temps de paix avec l'Angleterre. » Voilà, dirions-nous volontiers, voilà comment nos médecins éminents utilisent et illustrent leurs loisirs en temps de paix... avec leurs malades.

L'ANARCHIE LITTÉRAIRE

Proudhon, après la Révolution de février, résumait toute sa politique dans ce mot : ANARCHIE. Quand je dis ce *mot*, j'ai tort. Par égard pour les réactionnaires et les arriérés, Proudhon écrivait la chose en deux mots : AN-ARCHIE ; minutie qui ne m'a jamais paru bien claire. Aujourd'hui, Proudhon serait satisfait. Il aurait même ce que la comtesse d'Albany appelait le *contentino;* car la perfection, le superlatif de l'anarchie, c'est de s'enjoliver d'oppression et d'arbitraire ; c'est de se faire escorter et seconder par l'anarchie morale, qui facilite et exalte son triomphe. Énergie, violence, effets de poigne, airs de bravoure, crochetage et scellés, vigueur d'attaque contre les faibles, contre ceux que l'on ne craint pas, qui ne peuvent pas ou ne veulent pas se défendre ; anémie, obséquiosité, gracieuseté, complaisance, mollesse, bassesses, caresses, pour ceux dont on a peur, et qui se font obéir en montrant leurs griffes et leurs dents. On détruit les emblèmes religieux, on expulse les sœurs de charité, on jette les crucifix à la brouette du boueux

et à la hotte du chiffonnier, on ne laisse plus venir à Dieu les petits enfants ; et on pensionne les *martyrs* du 2 Décembre 1851, devenus les bourreaux et les incendiaires de 1871 ! Ici, j'ouvre une parenthèse. Je m'étonne que des hommes d'esprit, en signant les brevets de ces pensions au profit des grands citoyens qui ont massacré les otages, qui ont brûlé une moitié de Paris et à qui il n'a manqué que vingt-quatre heures pour brûler l'autre moitié, ne s'aperçoivent pas qu'ils réhabilitent le *crime* du 2 décembre bien plus et bien mieux que ne pourraient le faire les plus chauds partisans de l'Empire.

Quoi qu'il en soit, c'est l'anarchie, c'est le chaos, élevés à leur suprême impuissance. Il faut aujourd'hui être un lynx ou un aveugle pour distinguer ceux qui nous gouvernent de ceux qui nous démolissent. L'honnête bourgeois de la rue de Lancry ou de la rue des Bourdonnais peut se demander, tous les soirs, s'il se réveillera, le lendemain, sujet de M. Grévy, de M. Gambetta, de M. Brisson, de M. Clémenceau, de M. Rochefort, de M. Lissagaray, de Vésinier, de Félix Pyat, de Jules Vallès — ou de Bistor, — ou de Bismarck.

Je m'étais promis de ne pas dire un mot de politique. Ce n'est pas ma faute, si les deux anarchies, s'entr'aidant et se complétant l'une par l'autre, ont marché et prospéré de compagnie.

Notre siècle, dont l'aurore fut si éclatante, a épuisé, en littérature comme en toute chose, toutes les vicissitudes. La tradition, malgré quelques génies et

quelques talents *précurseurs*, vivota tant bien que mal jusqu'aux journées de juillet. La veille de ces journées fatales, la situation était très nette. Le groupe des novateurs — *Cénacle* ou *Pléiade*, peu importe ! — s'avançait en bon ordre, obéissait à ses chefs, saluait un drapeau, acceptait un programme, et serrait ses rangs contre l'ennemi. Le débutant de bonne foi, le stagiaire sincèrement épris de littérature, avait à choisir entre deux partis ; l'un qui se recommandait des gloires du passé, l'autre qui se disait maître de l'avenir. Les journées de juillet opérèrent une brusque métamorphose ; elles changèrent les libéraux en révolutionnaires. Ce qui était ou disait être la liberté, devint la démocratie. Or, toute révolution est, à forte dose et par le vice de sa nature, un dissolvant ; témoin notre pauvre France, qui tombe en poussière. Dissoudre, disperser, et, si le mot n'était pas si baroque, désagréger. En moins d'un an, le faisceau romantique était brisé, les programmes déchirés, les chefs isolés, les mots d'ordre oubliés ou méconnus, les disciples en maraude, le drapeau sous la remise. Les deux principaux critiques du moment, Sainte-Beuve et Gustave Planche, en étaient arrivés, vis-à-vis de M. Victor Hugo, à une haine à peine déguisée. Les inséparables se séparaient, et même se brouillaient. Les trois plus grands talents sortis de dessous les barricades, Alfred de Musset, George Sand et Balzac, essentiellement personnels, n'appartenaient à aucune école. Bientôt, pour achever la confusion et le pêle-mêle, survint la vogue insensée du roman-feuilleton,

comparable à ces débordements si violents qu'ils submergent également les deux rives du fleuve. Bref, un aspirant de marine — de l'escadre d'Eugène Scribe — qui aurait quitté Paris le lendemain d'*Hernani*, et ne serait revenu que vers 1840, aurait eu peine à s'y reconnaître. Le gros public oubliait même le sens des mots *classique* et *romantique*, pour ne s'inquiéter que des mirifiques aventures de d'Artagnan, de Lugarto, de la Goualeuse, de Rodolphe de Gérolstein et du comte de Monte-Cristo. L'élite des lettrés offrait un spectacle d'un autre genre, mais non moins étrange. Les académiciens, les pairs de France, les hommes politiques, teintés de littérature, les Molé et les Pasquier, les salons, les innombrables traducteurs d'Horace, profitaient du succès d'une admirable tragédienne, et, peu de temps après, d'un tragique fort contestable, pour réagir avec des accents de triomphe contre tout ce qu'avait promis, fait ou essayé la nouvelle école. Mademoiselle Rachel était une merveilleuse Hermione, une exquise Pauline, une Phèdre incomparable ; M. Ponsard arrivait de Vienne en Dauphiné, pour faire jouer et applaudir sa *Lucrèce* : c'en était fait ; il n'y avait plus qu'à déclarer le romantisme non avenu, à rayer d'un trait de plume toutes ses œuvres, à saluer le retour aux saines doctrines et au bon sens, à crier sur le toit de l'Institut qu'une génération tout entière s'était trompée ; qu'il n'existait rien en dehors d'Aristote, de Corneille, de Racine, des trois unités, et que la littérature allait se reprendre au fil brisé en 1830.

Ces hommes, si distingués d'ailleurs, oubliaient de

comprendre que les fautes du présent peuvent faire regretter le passé, mais ne le ressuscitent pas ; que le génie de Rachel n'était qu'un accident heureux, capable de rendre pour quelques soirées une vie factice à de vieux chefs-d'œuvre, mais non pas de faire éclore une nouvelle couvée de tragédies. *Lucrèce,* tragédie de collège s'il en fût, avait exactement la même valeur que les pièces d'Arnault, de Jouy, de Baour-Lormian, de Luce de Lancival, ou, en d'autres termes, que les vieilleries dont la faiblesse, l'inanité, la caducité et l'uniformité avaient servi de signal à la croisade des novateurs, de passeport à leurs audaces et d'excuse à leurs excès. Pendant cette crise à rebours, Alexandre Dumas disait à Victor Hugo : « Il faut qu'on nous déteste bien, pour qu'on applaudisse de pareilles choses. » — Et Hugo répondait : « Il vaut mieux que les jeunes gens s'occupent à ces choses-là qu'à fréquenter l'estaminet. »

Prenons garde pourtant ! c'était du désarroi ; ce n'était encore ni de la décomposition ni de l'anarchie. Le jeune homme de bonne volonté, qui cherchait sa voie, pouvait encore, en levant les yeux, s'assurer que les cimes n'étaient pas désertes. Chateaubriand vivait ; il gardait tout son prestige, et nous étions partagés entre le désir de le voir prolonger sa mélancolique vieillesse et la fiévreuse envie de lire les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Lamartine s'égarait peut-être, mais ne s'abaissait pas. Victor Hugo subissait une éclipse, mais n'en demeurait pas moins un soleil. Le romantisme tombait en morceaux, mais les morceaux en

étaient bons. La chute des *Burgraves*, en regard du succès de *Lucrèce*, ne donnait le change qu'aux gens décidés à se tromper. La *Revue des Deux Mondes* ralliait les amis de la bonne littérature. Nos maîtres de 1828, les Guizot, les Cousin, les Villemain, bien qu'escamotés momentanément parla politique, étaient encore nos maîtres, et un secret pressentiment des fragilités du pouvoir nous disait que tôt ou tard ils redeviendraient littéraires. La belle et généreuse école du catholicisme réconcilié avec la liberté offrait à l'éloquence et aux lettres les Dupanloup, les Montalembert, les Lacordaire. La tribune n'avait rien perdu de ses splendeurs, et prêtait au gouvernement parlementaire un tel éclat, qu'elle en dissimulait les périls. Alfred de Musset, dont le public avait été d'abord si restreint, perçait peu à peu, gagnait du terrain, se faisait une charmante clientèle féminine, résolue à le dédommager, par esprit de corps, de ce qu'une femme lui avait fait souffrir. La poésie ne chômait pas et le roman battait son plein. Il n'y avait pas alors d'agréable farceur ou d'aimable casseur de vitres, pour soutenir, dans un journal à grand tirage, que *Colomba*, *Marianna*, *Stello*, *Eugénie Grandet*, *Valentine*, *André*, *Rolla*, *Jocelyn*, *Mauprat*, *les Rayons et les Ombres*, *les Voix intérieures*, n'étaient que de la pacotille, que le célèbre Fadinard était supérieur à Balzac, que madame Chabouleau aurait rendu des points à madame Sand, que le fameux Grosminet valait cent fois mieux que Jules Sandeau, que l'illustre Muserolles dépassait Alfred de Vigny de toute la tête, que Mérimée n'était

qu'un gâcheur auprès de l'illustre Tartempion, et qu'il fallait être épicier, académicien ou Carpentrassien, pour ne pas préférer le sublime inconnu, le merveilleux incompris, l'incomparable Bouvard à Victor Hugo et à Lamartine.

C'est sous l'Empire que la décomposition commença. Il y eut à cela plusieurs causes. Le régime inauguré par le coup d'État rassurait les intérêts et irritait les idées. Les idées se vengèrent par un esprit d'opposition sournoise, narquoise ou haineuse — selon les tempéraments, les situations perdues, les amours-propres froissés, les ambitions déçues ou rentrées, — qui amusait ou consolait les salons de haute-lice, se glissait dans les bureaux et parfois même dans la prose des grands journaux politiques, sollicitait les lecteurs habiles à lire entre les lignes, et nous exerçait tant bien que mal à mettre de l'épigramme dans un sous-entendu, des malices dans une prétérition, du sarcasme dans une réticence, un grain de poivre dans une bavaroise, une goutte de verjus dans un verre d'eau sucrée, une méchanceté dans une parenthèse et une perfidie dans une virgule. Exercice dangereux qui débilite l'intelligence sous prétexte de l'assouplir, et fait songer à ces familles de gymnastes où l'on désosse les enfants afin de les rendre plus malléables ! L'Académie française, justement fière de servir de refuge — j'allais dire de temple — à la liberté de penser, et presque de parler, ne négligeait rien pour dessiner en relief ses prérogatives, révéler une intention agressive dans la plupart de ses choix, parsemer

ses discours d'allusions d'autant plus transparentes qu'elles étaient plus fines, et prodiguer à ses élégants et spirituels auditoires le plaisir d'entendre ce qui se disait, de deviner ce qui ne se disait pas et de suppléer ce qu'on était forcé de taire.

Très bien ! mais qu'en advint-il ? Ce qu'il était facile de prévoir. Ce gouvernement, suspect, odieux ou hostile aux idées, n'en avait pas moins pour lui les gros bataillons, et n'en tenait pas moins les cordons de la bourse. Les aristocrates de l'écritoire, de l'in-8°, de la brochure et du Premier-Paris, les lettrés bien rentés, entre cour et jardin, pouvaient multiplier les coups de Jarnac, perfectionner les bottes secrètes, s'escrimer en taquineries, toutes plus ingénieuses les unes que les autres. C'était excellent pour le dessus du panier ; mais notre chère République des lettres n'est pas exclusivement composée de marquis, de millionnaires et de stoïciens. Elle compte beaucoup de citoyens qui n'aiment pas le brouet noir, et quelques-uns, hélas ! qui n'ont pas même ce brouet. D'autre part, le silence forcé de la politique ouvrait un champ immense à la littérature, et, pour que ce champ enrichît ses propriétaires ou ses tenanciers, il suffisait que cette littérature eût des complaisances, qu'elle se fît, non pas courtisane, — mais sœur cadette des courtisans, ce qui n'est pas la même chose, — qu'elle gardât une neutralité souriante et accommodante, qu'elle créât des dérivatifs, des diversions agréables aux mécontentements, aux inquiétudes de l'esprit français et surtout parisien. C'est alors que l'on vit

florir le demi-monde littéraire, dont les analogies avec le demi-monde *mondain* furent d'autant plus frappantes, qu'il ouvrit ses rangs à des écrivains déclassés, mais parfaitement dignes de briller dans le monde entier. Alors aussi, on put constater ce phénomène qui ne présageait rien de bon, pas plus en littérature qu'en politique; l'aristocratie des talents refusant de s'incliner devant César; la démocratie rendant à César, — sauf, plus tard, à tout lui reprendre, — même ce qui est à Dieu; celle-ci officieuse, celle-là factieuse; les réguliers, les académiques, les gentilshommes ou grands seigneurs de lettres, conservateurs par intérêt, par éducation et par goût, soutiens naturels du principe d'autorité, le sacrifiant tout à coup à la liberté vaincue et donnant pour raison que l'autorité n'a rien de commun avec la force; les indisciplinés, les bohèmes, les fantaisistes, les réfractaires, les faméliques, les compagnies franches de la poésie, du journalisme et du roman, prédestinés, semblait-il, à toutes les démolitions, nous édifiant de leur docilité exemplaire, se laissant pétrir comme cire molle entre les doigts d'un ministre, se faisant estampiller par le gouvernement, se condamnant à être serviles pour être plus sûrs de se montrer obéissants, et permettant au Pouvoir, non seulement de les inspirer, mais même de les subventionner.

Aussi, quel gâchis! Et comme cette façon d'intervertir les vocations, les aptitudes et les rôles réussit vite à décomposer la littérature! Sainte-Beuve, le malin critique, le maître infaillible, — quand la pas-

sion ne l'égarait pas, — menait cette campagne, ayant à sa droite le docteur Véron, à sa gauche M. Ernest Feydeau, dont il déclarait la prose préférable à celle de M. Cousin. J'imagine qu'il faisait sa grimace favorite en voyant tout à coup grossir, dans des proportions effrayantes, la renommée de Balzac, son plus immortel ennemi. Chez Balzac, ce n'était pas le génie, c'était le *faisandé* qui émerveillait les gloutons et affriandait les gourmets. Chez Hugo, ce n'était plus le grand poète, c'était le rival de Juvénal et d'Archiloque, volontaire de l'exil et déchaîné contre l'Empereur, qui passionait à la fois l'élite et *les nouvelles couches*. On essayait des concurrences — qui n'étaient pas au coin du quai, — menaçantes pour l'Académie, et distribuant comme elle des prix de littérature. Il y eut un moment où Timothée Trimm fut un littérateur plus considérable que Villemain. La bohème devint une puissance, et *si bien portée*, qu'un petit livre qui prétendait la peindre et qui, aujourd'hui, fournirait à peine une poignée de sel à un petit journal, devint, pendant quelques saisons, le livre à la mode. Dans cette détente de l'esprit français, dans ce refoulement de toutes les idées vivifiantes et militantes, on vit se former et grandir un genre parasite, semblable à ces pariétaires qui effondrent les vieux murs, à ces excroissances qui dénoncent l'altération du sang et la décomposition des corps. Ce fut le règne de la curiosité, le césarisme de l'information. Être le premier à donner une nouvelle, à causer une surprise, à procurer une sensation, voilà l'essentiel, et c'est à ce jeu lucratif,

mais dévorant, que s'usèrent et se gaspillèrent de jeunes talents, appelés peut-être, en d'autres temps, à d'autres destinées. Pour être plus sûre de ses effets, la curiosité s'aiguisait de cette pointe libertine que Sainte-Beuve ne craignait pas de qualifier de *Sadique*. Le costume de Salammbô défrayait les causeries de la ville et de la cour, et déguisait l'écrasant ennui de cette épopée en prose, digne de l'abbé Terrasson. Un mélange bizarre de luxe et de pauvreté, des paillettes sur une guenille, des taches de vin bleu, sur un habit brodé, un amalgame d'odeurs de brasserie et de parfums courtisanesques, *ma vieille* faisant écho à *monseigneur*, tel fut le bilan de cette phase transitoire, qu'il est permis de regretter en la comparant à la phase suivante, et de maudire en songeant que celle-ci était contenue dans celle-là; que, en littérature comme en politique, la combinaison artificielle de la démocratie avec l'arbitraire nous préparait l'ANARCHIE.

L'anarchie ! Elle est complète, et ne peut plus être remplacée que par le néant. Si un pauvre vieux radoteur se permet d'exprimer une opinion, de condamner une œuvre au nom du goût, on lui répond : « Le goût? Quel goût? Parlez du vôtre ! Chacun a le sien. » — Et ce goût individuel, substitué au goût collectif, à ces lois aussi nécessaires que celles de la vérité, de la morale et de la justice, accrédite à plaisir les monstruosités les plus révoltantes, les absurdités les plus énormes. On fête cent fois plus les sinistres et grotesques incontinences de la vieillesse de M. Hugo que ses plus pures merveilles. La critique, découragée,

certaine de prêcher dans le désert, se croise les bras ou abandonne sa guérite, et l'on abuse de cette désertion des sentinelles pour faire pénétrer dans la place toute espèce de contrebande. C'est ainsi qu'est entré, à l'instar du cheval de Troie, le char de triomphe de M. Zola. L'auteur de *Pot-Bouille*, envers qui on ne m'accusera pas de complaisance, et dont la fortune me paraît, d'ailleurs, comme celle de M. Gambetta, en pleine dégringolade, n'en était pas moins une *poigne*, une nature, un tempérament, une figure, ou comme il l'a dit lui-même, une force. Son école est dérisoire, mais c'est une école; sa littérature est détestable, mais c'est une littérature. Que dire de ces faux patriotes, de ces faux bonshommes, de ces faussaires du roman et de l'histoire, de ces Homères de la couardise, de ces Labordères de l'héroïsme local, de ces prédicateurs de l'indiscipline, de ces patrons des réfractaires, de ces frères Siamois de l'ennui, qu'on appelle Erckmann-Chatrian? Ils écrivent à la diable, ils n'inventent rien, ils patoisent l'alsacien avec une naïveté *voulue* qui est la pire des astuces; ils répètent à satiété le même récit; quand on croit qu'ils ont fini, ils recommencent; et toujours de la pluie! Leur talent est à celui de nos vrais romanciers ce que la grosse bière de Phalsbourg est aux crus généreux de la Bourgogne et de Bordeaux. Plus coupables encore qu'ennuyeux — c'est tout dire! — ils débilitent le peu de sang guerrier qui reste dans les veines appauvries de notre vieille France; ils dissuadent du dévouement le soldat et l'homme du peuple. Ils entremêlent leurs

fastidieuses sornettes d'insinuations venimeuses contre les nobles, les prêtres, les riches, les monarchistes, les hiérarchies militaires et sociales. Ils ont l'audace d'intituler nationaux des romans dont l'effet logique est de détruire le sentiment national, de licencier notre armée, de paralyser nos généraux, d'exacerber nos conscrits ; — des romans que les uhlans de Manteuffel auraient pu entasser sur le pommeau de leur selle pour les disséminer à la frontière et mieux assurer leur victoire. — Eh bien, il s'est trouvé, un beau matin, que MM. Erckmann-Chatrian tenaient la corde, que leurs volumes se vendaient par milliers, que le Théâtre-Français leur ouvrait ses portes, et que la soupe au fromage de *l'Ami Fritz* triomphait sur les mêmes planches où s'échangeaient, la veille, les merveilleux dialogues des *Femmes savantes*, où se déroulaient, le lendemain, les scènes exquises du *Gendre de M. Poirier!* Et tout cela, parce que l'ennemi peut désormais s'introduire par surprise, parce que la littérature n'est plus gouvernée !

Oui, l'anarchie. Je suppose un jeune homme intelligent, lettré, propre à se faire bientôt naturaliser Parisien, arrivant de sa province avec un bagage d'admirations acceptées dans sa famille et justifiées par ses lectures. Il entre dans un café, il ouvre un journal, et le journal lui apprend qu'il faut être absolument dénué de sens poétique pour préférer Musset à Baudelaire ; que l'auteur de *la Charogne*, de *la Géante* et des *Femmes damnées* est le véritable poète du siècle ; que l'auteur des *Nuits* et de *Rolla* n'est plus bon que

pour les bourgeoises sentimentales, les provinciales rêveuses et les contemporaines d'*Indiana.* Il se dit : « C'est singulier ! il me semblait que le *cas* de Charles Baudelaire était plus pathologique encore que poétique... Il côtoyait de si près la folie, qu'il lui a suffi de trébucher pour y tomber ; sa poésie maladive n'était bonne, en somme, qu'à produire des hypocondres, des négatifs, des atrabilaires et des maniaques !... Évidemment, je n'y entendais rien !... »

Il déplie un autre journal, et il lit : « Gustave Flaubert, dans son admirable *Éducation sentimentale...* » — Admirable ! *l'Éducation sentimentale !* J'ai essayé de la lire jusqu'au bout ; vingt fois, le livre m'est tombé des mains, et le président de notre tribunal, membre de plusieurs sociétés savantes, disait devant moi, que, si un débutant, un inconnu, avait porté cet ouvrage à Paris, tous les éditeurs l'auraient refusé d'un sommeil unanime... Sommes-nous assez arriérés à Fouilly-les-Orges ?... » Il poursuit ses instructives lectures, et un autre bel esprit lui apprend que Cherbuliez est un idiot qui ne peut intéresser que des crétins. — « Encore une surprise ! murmure-t-il ; il m'avait paru que Cherbuliez avait du talent quand il écrit des romans, et bien de l'esprit quand il signe Valbert. » — Il continue ; quatrième étonnement : « Il y a des gens assez bêtes pour ne pas comprendre l'immense supériorité de Leconte de l'Isle sur Paul Deroulède. » — C'est clair ! Je ne suis qu'une bête... Leconte de l'Isle, enfermé, impénétrable, me faisait l'effet d'un monomane, et je me demandais ce que la

Muse pouvait gagner à débaptiser les dieux et les déesses de l'Olympe; opération d'autant plus difficile, que ces divinités païennes n'avaient jamais été baptisées; tandis que Paul Deroulède ! ses vers énergiques, fiers, vibrants de patriotisme, sentant la poudre, parfois cornéliens, toujours français, nous consolaient de nos désastres et réveillaient toutes nos somnolences ! Hier, mon frère, partant pour Saint-Cyr, a emporté dans sa valise tous les volumes de Deroulède, comme un jeune prêtre emporte son bréviaire... Que faire ? Ce Parisien en sait plus que nous, et je n'ai qu'à m'humilier.»

Mon jeune homme veut compléter sa leçon, et il lit: « Chateaubriand fit lire, pendant cinquante ans, par le monde entier, des ouvrages d'une beauté contestable ; il laissa en mourant un chef-d'œuvre qui n'eut point de lecteurs; car qui a lu les *Mémoires d'Outre-Tombe ?* »

Qui les a lus ? mais moi, mes parents, mes amis, mes voisins, les membres de mon cercle, toutes les personnes de ma connaissance qui savent à peu près lire... *René, les Martyrs, les Quatre Stuarts, le Génie du Christianisme, le Dernier des Abencérages,* d'une beauté contestable ! Mais alors mon cousin Polydore, qui a obtenu un souci d'argent à l'Académie des jeux floraux, se trompait lorsqu'il me disait : « Chateau-
» briand a passé les dernières années de sa vie à gâter
» ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Leur défaut, comme leur
» beauté, est de souder le Chateaubriand de la *Vie de*
» *Rancé* au Chateaubriand de *René*... » Allons ! Je ne puis me faire illusion ; mon éducation littéraire est à recommencer. »

A quoi bon multiplier ces exemples, ces traits caractéristiques de notre anarchie littéraire ? Il y en a cent, il y en a mille, et je vais ajouter le mille et unième : si, contre toute vraisemblance, ce jeune homme venait me demander ce qu'il doit croire, je me garderais bien de lui répondre ; car il se dirait avant quinze jours : « J'avais bien assez de mes perplexités, sans encore consulter cette vieille ganache légitimiste, romantique et cléricale ! »

SOUVENIRS D'UN CANDIDAT

J. Noriac.

Au moment où le succès de ce charmant livre — *le 101e Régiment* — battait son plein, et où le nom de notre cher et regretté Jules Noriac était dans toutes les bouches, il m'arriva un accident grave : je fus candidat au conseil général de mon département.

Un soir, entre chien et loup, j'arrivai à Noufrès, agréable localité un peu plus grande qu'un village, mais moindre qu'une petite ville. Naturellement, je demandai la maison du maire, M. Tacussard. On me l'indiqua ; une jolie maison blanche à volets verts, précédée d'un jardinet où il n'y avait que des buis, des lauriers et des tournesols.

Je sonnai ; la porte me fut ouverte par une grande et belle jeune fille, — à demi paysanne, à demi demoiselle, — dont le type méridional était tempéré par une expression de douceur et de tristesse.

— C'est bien ici, M. Tacussard ? M. le maire ? dis-je avec une certaine emphase.

Au lieu de me répondre, elle se mit à fondre en larmes.

Pour alléger quelque peu l'ennui de ma candidature, j'avais adopté le langage de M. Prudhomme et des baillis d'opéra-comique.

— Ma belle enfant, fis-je avec l'accent du terroir et d'une émotion paternelle, si c'est moi qui ai le malheur de faire couler vos pleurs, c'est le plus cruel châtiment que puisse subir mon ambition, d'ailleurs pardonnable...

— Non, monsieur, ce n'est pas vous, reprit-elle en essuyant ses beaux yeux ; c'est ce vilain monsieur de Paris, un méchant homme, M. Noriac !

— Jules Noriac? Mais c'est l'homme le plus spirituel, le plus aimable et le meilleur. L'auteur du 101e *Régiment?...*

— Justement... c'est ce livre qui fait mon malheur... Il faut vous dire, poursuivit-elle en revenant à son naturel, de façon à me prouver que les grandes douleurs ne sont pas toujours muettes ; il faut vous dire que mon père est un ancien militaire ; capitaine en retraite, deux blessures et la croix d'honneur gagnée en Afrique, avec des rhumatismes qui lui aigrissent le caractère quand le temps est à la pluie.

— Bon, mais susceptible, et un peu irritable... c'est le propre des braves qui ont versé leur sang sur les champs de bataille au service de notre belle France, et qui rentrent dans leurs foyers avec l'étoile de l'honneur... Mais je ne vois pas...

— Vous allez voir... mon père est veuf, et je suis son unique enfant... Il s'est aperçu que nous nous aimions, Dominique et moi...

— Dominique ?...

— Oui, le fils de M. Bergerel, le notaire... à deux pas d'ici...

— Un roman ! une idylle ! Estelle et Némorin ! Gessner et Florian ! C'est suave ! La jeunesse, printemps de la vie ! Le printemps, jeunesse de l'année ! Oh ! comme je me sens fait pour représenter au conseil général le nid de ces fraîches amours !... Continuez, ma belle enfant, et dites-moi votre petit nom qui doit être charmant comme vous !

— Suzanne... Nos parents étaient d'accord... nous étions, Dominique et moi, comme deux fiancés, et il ne restait plus qu'à fixer le jour... lorsqu'est arrivé ce malheureux livre...

— Quel livre ?

— *Le* 101e *Régiment*... Ah ! c'est que mon père ne badine pas quand on se moque des militaires !... il venait de lire dans son journal un éloge du livre qui l'avait mis de très mauvaise humeur... Le temps était à l'orage, et j'entendais papa murmurer entre ses dents : « Ah ! si Noufrès était seulement à Corbeil ou à Sceaux, comme j'irais demander raison à ce blanc-bec, à ce paltoquet, à ce pékin ! quel plaisir de le rafraîchir d'un coup de sabre ! » quand tout à coup...

— Tout à coup ! oh ! mais vous ne manquez pas un effet ! vous devriez vous faire recevoir de la Société des gens de lettres.

— Tout à coup nous vîmes entrer M. Bergerel, le

volume à la main, et riant comme un fou... M. Bergerel a fait son droit à Paris... Il aime, dit-il, à se tenir au courant, et son libraire... Michel Lévy... lui envoie toutes les nouveautés... Ah ! monsieur, si vous aviez pu voir papa dans cet affreux moment ! il était pourpre... il était blanc, il était vert ; j'ai craint une attaque !... Il foudroyait du regard M. Bergerel, un camarade d'enfance, un ami de quarante ans... et ce qui me fit comprendre toute l'étendue de mon malheur, c'est qu'il ne le tutoyait plus : « Ah ! vous riez !
» Ah ! vous trouvez cela drôle ! Ah ! il vous semble bon
» qu'on se moque de l'armée française, qu'un pied-plat
» vous amuse aux dépens de cet uniforme que j'ai
» eu l'honneur de porter pendant vingt-cinq ans !... Si
» vous n'étiez pas, comme ce monsieur, un homme
» de plume, vous n'en seriez pas quitte à si bon mar-
» ché ! » Et, d'un geste terrible, lui montrant la porte : « Je n'ai pas besoin de vous dire que tout est rompu !... ».

Et Suzanne se remit à pleurer.

— O Nonancourt ! ô Grassot ! ô *Chapeau de paille d'Italie !* pensai-je en réprimant une forte envie de rire ; mais je rentrai bien vite dans mon rôle, et je dis à Suzanne avec toute la gravité d'un père noble :

— Ma belle enfant, à dater de cet instant, j'ai deux candidatures ; la mienne et la vôtre... J'ai fait, dans mon jeune temps, des romans médiocres qui n'ont pas eu autant d'éditions que *le* 101e *Régiment,* mais où je n'ai jamais manqué de marier mes héros à la

dernière page. Je ne négligerai rien pour réconcilier deux anciens amis, qui, j'en suis sûr, souffrent déjà de leur rupture. Vous redeviendrez la fiancée de l'heureux Dominique, et, si je ramène un sourire sur vos lèvres, je serai mieux payé que par le suffrage de mes concitoyens.

En ce moment, un pas sonore et une toux de basse taille firent retentir l'escalier.

— C'est papa ! dit Suzanne en s'esquivant.

Ainsi que je m'y attendais, M. Tacussard, maire de Noufrès, capitaine en retraite, offrait le type le plus complet, le mieux réussi, le plus absolu, de la *culotte de peau.* Petits yeux gris, cheveux gris taillés en brosse, impériale et barbe grises, veston gris, tout gris, sauf un teint d'un rouge apoplectique. Je lui exposai le but de ma visite. Il ne me laissa pas finir ma phrase.

— Monsieur, me dit-il, je n'y vais pas par quatre chemins. Mes deux adjoints sont mes cousins ; presque tous mes conseillers municipaux sont mes parents ou mes amis. J'ai la confiance de M. le Préfet... Je dispose de la moitié des voix de l'importante commune de Noufrès... Je ne suis pas éloigné de vous accepter pour mon candidat ; mais à une condition...

— Que je travaillerai de mon mieux aux intérêts de votre commune ? que j'obtiendrai des fonds pour vos chemins vicinaux ? que je m'entendrai avec l'architecte du département pour les réparations de votre église et de votre maison d'école ! que je prouverai à

l'ingénieur la nécessité d'un pont sur votre rivière?...

— Non! reprit-il d'une voix tonnante, en dardant sur moi ses yeux d'épervier en colère; mais que vous allez déclarer, devant moi et avec moi, que M. Jules Noriac est une canaille!...

J'eus un éblouissement. En une seconde, je me vis sur le boulevard des Italiens, au seuil de la *Librairie Nouvelle,* heureux de recevoir la loyale poignée de main de cet homme si spirituel et si bon, dont la belle et souriante figure attirait toutes les sympathies. Je balbutiai timidement:

— Canaille! c'est peut-être un peu exagéré!

L'implacable Tacussard ne lâchait pas sa proie:

— Au fait, me dit-il avec un ricanement féroce; vous êtes un aristocrate, un savant (!) Eh bien, si ce mot *canaille* vous écorche le gosier, répétez avec moi que M. Noriac est un scélérat...

Oh! ces candidats! quels grands lâches! Aussitôt, avec une subtilité digne d'un casuiste espagnol, je pensai qu'il y avait quelque chose de plus grandiose à être un scélérat qu'une canaille. Je me dis surtout que Jules Noriac serait le premier à rire de ma situation et de mon interlocuteur. Je capitulai; je redressai ma longue taille, et je bégayai ces paroles peu héroïques:

— Eh bien, oui, l'auteur d'un livre qui blesse dans ses légitimes fiertés un brave tel que le capitaine Tacussard... est... un... scélérat...

— A la bonne heure!

Il était très monté, moi très ému. Je songeai qu'il

ne serait pas diplomatique, en pleine crise, de lui parler du mariage de sa fille avec le fils de son ci-devant ami Bergerel... « Après mon élection, me disais-je, j'aurai plus d'autorité. Qui peut le plus, peut le moins... Quand je serai du conseil général, ce sera le moment de donner un conseil particulier. »

Un quart d'heure après, j'étais chez M. Bergerel, le notaire. Je savais, par mes renseignements, qu'il était, après Monsieur le maire, l'homme le plus influent de la localité. Ce fut l'*oasis* après le sahara, le zéphyre après la bourrasque, le nectar après le verjus. M. Bergerel, à peine plus âgé que moi, replet, bon vivant, figure réjouie (j'ai cru le revoir, dix ans plus tard, sous les traits de Thiron dans *le Chandelier)*, n'avait que le très léger ridicule de s'obstiner à rester Parisien, en dépit d'une lacune de plus d'un quart de siècle. *Le* 101e *Régiment* était là, tout ouvert, sur la table.

Quand nous eûmes échangé les premiers mots d'explication et de politesse :

— N'est-ce pas, me dit-il en me montrant le volume, n'est-ce pas que l'auteur de ce livre si amusant, si gai, si bon enfant, n'est pas un méchant homme ?

— Un méchant homme ? Noriac, mais c'est la bonté même ! obligeant, aimable, généreux, une charité sans bornes. Je ne lui connais pas d'ennemis. Pour en trouver, il m'a fallu venir à Noufrès...

— Ah ! oui, reprit le notaire en souriant ; M. Tacussard, notre maire. Le capitaine Bitterlin, comme

nous l'appelons à notre cercle... un boulet de canon, un boule-dogue... Glorieusement blessé à l'assaut de Constantine... mais lui non plus n'est pas méchant... ses accès de colère passent vite... *Ira furor brevis est!...*

— Cependant, monsieur, la rupture de votre projet de mariage, uniquement parce que vous avez ri de bon cœur en lisant *le* 101e *Régiment?..*

— Ah ! vous connaissez cette histoire ?... Dieu merci, ce n'est pas une rupture, c'est un ajournement. Nos *sposi promissi* peuvent attendre.. Suzanne a dix-neuf ans, mon fils vingt-deux... Je sais mon Tacussard sur le bout du doigt... il adore sa fille.. Il ne tardera pas à oublier le livre qui l'exaspère, et je me prêterai très volontiers à une réconciliation... Mais vous, monsieur, comme je vous sais gré de tout le bien que vous me dites de l'auteur de ce livre charmant, qui m'a rendu, pendant deux heures, la sensation du boulevard !... un chef-d'œuvre de verve, de gaieté franche, d'*humour* et d'esprit !... Je ne vous le cache pas; si, pour complaire à Tacussard, vous aviez eu la faiblesse de médire de mon auteur favori, vous auriez eu contre vous mon influence, ma clientèle, les voix de mes amis et la mienne...

Ici, j'éprouvai ce petit frisson que doivent ressentir les consciences troublées, quand les gendarmes sont sur leur piste ; mais je le domptai ; je pris congé de M. Bergerel, et nous nous quittâmes dans les meilleurs termes.

L'avant-veille de l'élection, je reçus la lettre suivante :

« Monsieur,

» Vous apprendrez avec plaisir que le courroux de notre capitaine Bitterlin n'a pas tenu contre les larmes de sa fille et les prières de mon fils. Le mariage est fixé au 15 octobre. La réconciliation a été prompte et complète ; j'en ai pris ma bonne part. Notre traité de paix n'a qu'un article : Jamais, jamais il ne sera plus question, entre Tacussard et moi, de M. Jules Noriac et du 101e *Régiment*, qui a failli brouiller deux amis et séparer deux amoureux. Seulement, dans les épanchements de cette nouvelle intimité, nous avons parlé de vous.... Ainsi donc, monsieur, dans un intérêt électoral, vous avez dit à Tacussard que Noriac était un scélérat, et à moi que c'était le meilleur des hommes! Pitié ! mille fois pitié! Pas de commentaire! Nous en avons conclu que vous étiez... que vous étiez... *homo duplex*, et qu'il n'y aurait pas à se fier à votre parole, quand vous nous promettriez des fonds pour nos chemins vicinaux, une foire pour la Saint-André, ou un pont sur notre rivière. En conséquence, monsieur, vous ne devez compter ni sur l'influence, ni sur la clientèle, ni sur les voix du maire de Noufrès, et de votre très humble serviteur.

« THÉODORE BERGEREL. »

Inutile de narrer le dénouement. Je n'eus pas même la minorité imposante, immémoriale consolation des candidats malheureux. Je fus honteusement battu par

mon compétiteur, M. Tracolet, alors bonapartiste à tous crins, aujourd'hui républicain fervent, si dévoué à la République, que, pour qu'elle soit mieux servie, il a fait de l'aîné de ses fils un substitut, du second un sous-préfet, et du troisième un percepteur.

FIN

Châteauroux. — Typographie, Lithographie A. MAJESTE.

TABLE

Châteauroux. — Imp. et Lith. A. MAJESTÉ.

49

Paris. — Imprimerie J. Cathy, 3, rue Auber, Paris.